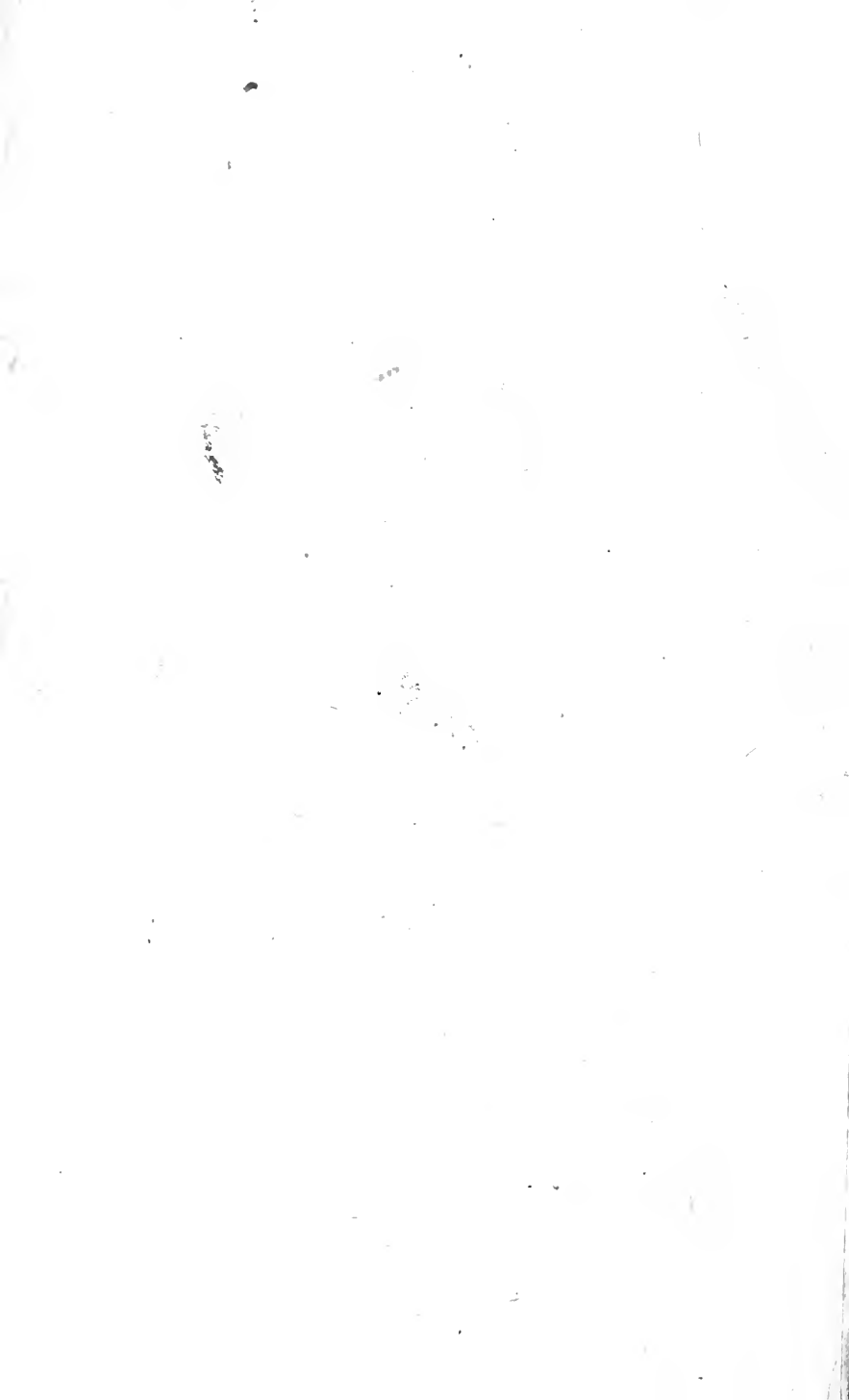




EX LIBRIS H.-J. FERON, SACERDOTIS.





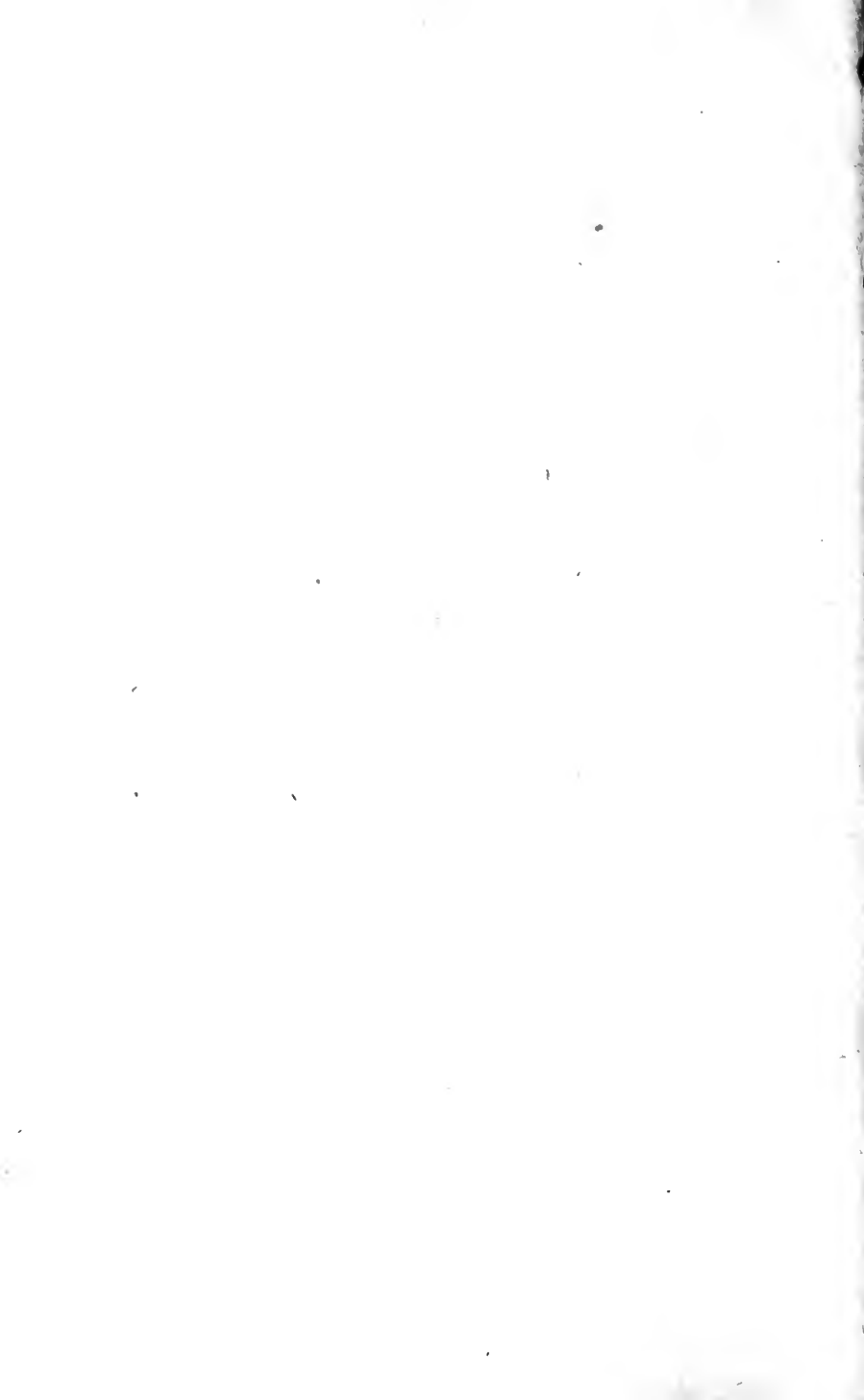


Soll after

1.

67D

2.



ŒUVRES
COMPLETTES

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

ÉVEQUE DE NISMES,

Et l'un des quarante de l'Académie Française.

TOME II.

CONTENANT l'Histoire du Cardinal Commendon.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

M 3 - 7 38 v

Œ U V R E S
C O M P L E T T E S

D E M E S S I R E

ESPRIT FLÉCHIER,

ÉVÊQUE DE NISMES,

ET L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE
FRANÇOISE:

REVUE sur les Manuscrits de l'Auteur , augmentée de
plusieurs Pièces qui n'ont jamais été imprimées , &
accompagnée de Préfaces, d'Observations & de Notes
sur tous les endroits qui ont paru en avoir besoin.

═══
T O M E I. P A R T I E II.
═══

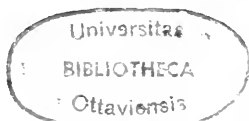


A N I S M E S ,

Chez P I E R R E B E A U M E , Imprimeur-Libraire.

═══
M. D C C. L X X X I I .
═══

Avec Approbation & Privilège du Roi.



BX
.890
F545
1782
v. 2

Coll. sp.



A U R O I.

SIRE,

Je présente avec respect à VOTRE MAJESTÉ la vie d'un Cardinal célèbre, que plusieurs Papes ont employé dans les affaires les plus importantes de l'Eglise, & que des Rois & des Empereurs ont honoré de leur amitié.

Ce fut par ses soins & par sa prudence, qu'un des prédécesseurs de VOTRE MAJESTÉ fut autrefois élu Roi de Po-

Henri
III.

logne. La France, glorieuse de fournir des Souverains à un des plus nobles Royaumes de l'Europe, avoua qu'elle devoit à ce Cardinal une partie de sa gloire ; & ce Monarque plein d'estime & de reconnoissance pour lui, résolut de lui laisser la conduite de ses Etats, pendant qu'il seroit à la tête de ses armées, & qu'il seroit la guerre aux Moscovites. Il employa depuis tout son crédit pour l'élever à la première dignité de l'Eglise, voulant ainsi, par une générosité toute Royale, ou lui faire part de son autorité, ou lui en procurer une plus sainte & plus étendue. Mais il étoit réservé à VOTRE MAJESTÉ de reconnoître les services qu'il rendit à la

France pendant sa vie , en l'honorant de votre protection , un siècle entier après sa mort.

Ces considérations , SIRE , m'ont obligé de dédier à VOTRE MAJESTÉ l'Histoire de cet Illustre Cardinal. Des Princes moins éclairés y trouveroient des exemples , & peut-être des règles d'équité , de discernement & de sagesse. Ils pourroient profiter d'une politique si pure & si judicieuse ; & cet homme d'un esprit si élevé & d'une prudence consommée , qui a servi , ou qui a instruit presque tous les Princes du siècle passé , pourroit être encore le Conseiller & le Ministre des Princes de celui-ci. Mais VOTRE MAJESTÉ n'a besoin ni d'exemple , ni d'instruction. Elle connoît par ses propres lumières ce que les autres n'apprennent que par de longues expériences : ses réflexions valent mieux que tous les préceptes de politique ; & le meilleur art de régner , est la manière dont elle règne.

Vous tirez , SIRE , de la profondeur de votre jugement ces grandes maximes dont vous vous servez pour votre gloire , & pour la félicité de vos peuples. Pour être un grand Roi , vous n'avez besoin que de vous consulter , & de vous croire vous-même ; & tout ce que je puis espérer , en vous offrant la vie de ce sage politique , c'est qu'elle ne vous sera pas désagréable. Sa prudence vous donnera quelque légère idée de la vôtre , & vous verrez en ce que vous

faites , ce qu'il croyoit que les Princes Chrétiens devoient faire. Il a exhorté des Rois à gouverner leurs Etats , comme vous gouvernez les vôtres , & il leur a souvent donné des conseils qui ressemblent à ceux que VOTRE MAJESTÉ prend d'elle-même.

Qu'il eût été heureux , SIRE , dans les négociations qu'il entreprit pour les intérêts de la Religion , pour la paix de l'Eglise , & pour l'union des Puissances de la Chrétienté contre les Infidelles , s'il eût trouvé des Souverains aussi justes , aussi pieux & aussi vaillans que vous l'êtes ! Mais tous les âges ne produisent pas des Héros qui fassent la guerre avec tant de vigueur , qui donnent la paix avec tant de modération , qui travaillent avec tant d'application à corriger les abus publics , & qui protègent la Religion avec tant de zèle par leurs Edits & par leurs Armes.

Ce sont les vertus que nous admirons en vous , SIRE. Nous avons vu , ce que la postérité aura peine à croire , qu'en peu de mois & en peu de jours vous avez fait des conquêtes qui devoient coûter plusieurs années ; que vous avez arrêté plus d'une fois le cours de vos victoires , lorsque vous n'aviez plus de peine à vaincre ; qu'en un âge où les Rois ne savent pas encore leurs affaires , VOTRE MAJESTÉ a déjà réglé les siennes ; & que depuis qu'elle gouverne par elle-même , la France jouit des dou-

ceurs & des prospérités de plusieurs règnes.

En effet, SIRE, tous les Monarques renommés dans les Histoires se sont appliqués, ou à rétablir les Autels, ou à étendre les limites de leurs Royaumes, ou à donner des lois, & à régler l'administration de la Justice. Chacun de ces emplois a été l'application de tout un Roi, & la gloire de tout un Règne. Mais ces vertus se trouvent toutes réunies en la personne de VOTRE MAJESTÉ. Elle achève les guerres qu'elle a commencées; elle autorise les Lois qu'elle a faites, elle fait triompher la Religion qu'elle professe; enfin elle exécute ce que ses Prédécesseurs n'ont fait qu'imaginer, & ne laisse à ses Successeurs que la gloire de maintenir ce qu'elle aura établi, & de suivre ses grands exemples.

Mais je ne m'apperçois pas, que suivant mon inclination, j'entreprends, SIRE, de louer ce que j'admire en VOTRE MAJESTÉ, & que je ferois plus volontiers un Eloge qu'une Epître Dédicatoire. Je m'arrête, SIRE, & je me contente de faire connoître, en vous présentant cette traduction, la passion, le zèle, & le profond respect avec lequel je suis,

S I R E,

De Votre Majesté,

Le très-humble, très-fidelle, & très-obéissant serviteur, & Sujet,

FLÉCHIER.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

CE volume & le suivant contiennent deux Ouvrages du même genre , mais d'une exécution bien différente. Le premier est la vie du cardinal Commendon , traduite du latin de Gratiani , Ecrivain distingué du seizième siècle , qui ne raconte que ce qu'il a vu , ayant toujours été le compagnon , & souvent l'associé , du Prélat dont il a écrit l'histoire , dans les négociations importantes & délicates dont il fut chargé. Le second est l'histoire du cardinal Ximenès , si célèbre en Espagne & dans toute l'Europe , par sa piété , sa vie austère & pauvre au milieu des grandeurs & des richesses ; par son zèle pour la propagation de la foi , par son amour pour les lettres & sa munificence pour les savans ; par les dépenses presque incroyables qu'il fit pour ranimer dans sa Patrie le goût des études solides , & pour y attirer des hommes propres à seconder ses grands desseins ; & enfin , par les talens extraordinaires pour le gouvernement , & la politique , qu'il développa tout-à-coup lorsque les Rois Catholiques , Isabelle & Ferdinand , l'appelèrent auprès d'eux , & lui donnèrent entrée dans leurs conseils ; talens qui parurent encore avec plus d'éclat lorsque Ximenès fut chargé seul de tout le poids de l'administration.

L'histoire du cardinal Commendon n'étant qu'une traduction , on y sent quelque chose de pénible & de contraint dans la manière & dans le style. M. Fléchier , cet Ecrivain si facile & si gracieux dans ses autres Ouvrages , paroît lourd & sec dans celui-ci. On peut même dire qu'il se traîne quelquefois sur les pas

de son auteur, au lieu de marcher librement à sa suite, comme tout bon traducteur qui s'est pénétré de son modèle & rendu maître de son sujet. Cette gêne est si marquée, qu'on la sent à la simple lecture, sans qu'il soit besoin de comparer le *texte françois avec l'original, qui est estimé des savans à cause de sa latinité pure, & de son style grave & nombreux, dans le goût des anciens. Nous osons même pousser cette observation, jusqu'à dire, que dans plusieurs endroits la diction du traducteur, qui est par-tout ailleurs si pure & si coulante, paroît incorrecte, & négligée au point qu'on a peine à se persuader que ce soit Fléchier, cet ingénieux auteur, dont les grâces & l'élégance font le principal caractère. C'est qu'il est difficile qu'un beau génie accoutumé à créer ses idées, & à peindre d'après lui-même, se plie avec succès au ton & à la manière d'un autre. Si Fléchier eût écrit d'original la vie de Commendon, il nous auroit donné un ouvrage plein de chaleur & d'agrément, au lieu qu'il n'a produit qu'une foible copie, en devenant traducteur de Gratiani.

Ce n'est pourtant point que la vie de Commendon manque d'intérêt, quoique les événemens qui forment le tissu de la narration soient éloignés de nous, & que le Prélat, dont cet ouvrage est moins l'histoire que le panégyrique, ait toujours été occupé chez des Nations dont les coutumes & les mœurs nous font étrangères. Outre que son historien l'a représenté par-tout comme un négociateur digne d'être proposé pour modèle à tous ceux de son état qui s'engagent dans la même carrière, on ne peut disconvenir qu'il n'ait eu de grands talens, des connoissances étendues, beaucoup de prudence & de dextérité dans la conduite des affaires; en un mot, la plupart des qualités si difficiles à réunir, qu'on exige de ceux qui sont destinés à remplir de semblables emplois. Ce qu'on admire sur-tout en lui, c'est une droiture & une bonne foi dont les politiques ordinaires ne font pas scrupule de s'écarter,

quand ils y trouvent quelque avantage. A ces qualités si précieuses , il joignit un désintéressement qui rendit toujours inutiles les moyens qu'on employa pour l'éblouir & le corrompre , vertu qu'on a rarement eu occasion de louer dans son siècle chez les ministres de la cour de Rome. La pureté de ses mœurs , & son zèle ardent , mais éclairé , pour les intérêts de la religion , ajoutoit encore un nouvel éclat à tous les genres de mérite qu'il réunissoit , enforte qu'on ne vit jamais en lui l'homme d'état séparé de l'Evêque. Sa conduite constamment dirigée sur des principes aussi respectables , lui acquit l'estime & la confiance des Princes , & des peuples auprès desquels il fut envoyé. Il eut à traiter les affaires les plus délicates dans les conjonctures les plus difficiles , & malgré les préventions qu'il fallut combattre , & les injustices qu'il éprouva plus d'une fois de la part de ceux qu'il servoit , il termina toutes les négociations dont il fut chargé , avec succès & avec gloire. La vie d'un Ministre aussi célèbre , écrite par un témoin oculaire & véridique , ne peut manquer d'offrir une lecture utile & agréable à tous ceux qui aiment à étudier les hommes dans leurs principes de conduite , & dans leurs actions.

Le morceau le plus intéressant & le plus soigné de cette Histoire , est celui qui a pour objet l'élection du duc d'Anjou (Henri III) au trône de Pologne. Cette espèce d'épisode qui s'étend depuis le chapitre VII du IV livre jusqu'au chapitre XVI , est remplie de faits curieux & bien développés qu'on ne trouve pas ailleurs avec les mêmes détails. Les prétentions de divers concurrens , & les moyens qu'ils employèrent ; les différentes factions qui partagèrent la république ; les vues particulières des chefs , & les ressorts qu'ils firent mouvoir pour arriver à leurs fins ; la conduite pleine de sagesse , & de circonspection que le Légat du saint Siège observa pendant toute la durée de cette grande affaire , & l'adresse merveilleuse avec laquelle il fut toujours se ménager au milieu de tant d'hommes agi-

tés de passions si contraires , & si violentes ; tout cela s'y voit exposé avec une admirable netteté , & une connoissance exacte des moindres particularités. Quand l'histoire du cardinal Commendon ne contiendrait rien de mieux , c'en seroit assez pour faire rechercher cet ouvrage.

Nous ignorons par quelle cause le texte de cette vie du cardinal Commendon , s'est trouvé plus altéré que celui de tous les autres ouvrages de M. Fléchier. Mais nous pouvons assurer qu'il nous en a coûté beaucoup plus de soin & de travail pour le rétablir , que pour épurer des fautes de Copiste ou d'Imprimeur , aucune autre partie de cette Collection. Nous doutons même que nous eussions pu y réussir sans le secours des manuscrits qui nous ont été confiés. Non contents de comparer la leçon qu'ils nous indiquoient avec les éditions qui nous ont paru les plus soignées , nous avons consulté l'original , toutes les fois que nous avons rencontré quelque embarras dans le sens & la construction des phrases , ou quelque impropriété dans l'expression. Ce moyen nous a souvent conduit à des résultats heureux. Mais toutes les fois que nous nous sommes aperçus que le Traducteur s'est écarté plus ou moins du latin de Gratiani , ou qu'il s'est permis quelque transposition dans l'ordre & l'enchaînement de la narration , nous avons supposé qu'il l'a fait à dessein , & nous avons respecté les raisons qui l'ont déterminé à ces légers changemens , quoique nous n'ayons pu les découvrir. Le goût sûr & délicat qui a présidé à toutes les compositions de M. Fléchier , est si connu , que nous n'avons pas eu de peine à nous persuader , qu'en se donnant ces petites libertés dans sa version , c'est un sacrifice qu'il a cru devoir faire à l'élégance & à la clarté.





PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Ceux qui ne lisent l'histoire que pour y chercher des événemens extraordinaires , & pour satisfaire leur vaine curiosité , jugent peu favorablement d'un livre , qui n'a pour titre que la vie & les actions d'un homme seul. Ils veulent que l'histoire ait de l'étendue , qu'elle embrasse plusieurs siècles & plusieurs nations ; qu'elle traite de l'origine des peuples , des révolutions des royaumes & des républiques. Comme ils ne s'appliquent ni à recueillir les préceptes des Anciens , ni à profiter de leurs exemples ; ils se contentent de remplir leur imagination & leur mémoire de la grandeur ou de la variété des événemens qu'ils ont remarqués. De-là vient qu'ils prennent la vie d'un homme , quelque illustre qu'il puisse être , pour un recueil de quelques faits peu importans , qui ne touchent que l'esprit & les mœurs d'un particulier , & qui ne représentent qu'un caractère.

Ceux qui cherchent à s'instruire en lisant , ont des vues bien différentes. Ils regardent l'histoire comme une espèce de morale , réduite en actions & en exemples , dont la fin est de régler la conduite des particuliers , & de perfectionner la vie civile. Ils apprennent par ce qui a été fait ce qu'il faut faire , ou ce qu'il faut éviter ; qui sont les deux principales fonctions de la prudence. Ils se proposent pour modèles les grands Hommes qui les ont précédés. Ils étudient leurs histoires , comme des traités de sagesse & de politique , qui leur paroissent d'autant plus utiles , qu'il leur est plus aisé de faire des réflexions sur eux-

mêmes , de démêler ce qui leur est propre , & de descendre aux applications particulières. Ainsi ils préfèrent souvent le récit d'une seule vie à ces histoires vastes & universelles , qui embarrassent l'esprit par la diversité des images qu'elles représentent , & qui rapportent plusieurs actions , sans donner presque aucun exemple ; semblables à ces miroirs qui confondent les objets à force de les multiplier , & qui ne laissent presque rien voir , parce qu'ils montrent trop de choses.

On peut dire que l'histoire de la vie du Cardinal Commendon est un de ces ouvrages qui animent l'esprit des Lecteurs , & qui les portent à l'admiration & à la pratique des vertus morales & chrétiennes. La cour de Rome n'eut jamais de Ministre plus éclairé , plus agissant , plus désintéressé , ni plus fidelle. Il soutint le poids des négociations les plus importantes , en des temps très-difficiles. Il passa dans les royaumes les plus éloignés avec une diligence incroyable. Il s'acquit l'amitié des Princes , sans jamais condescendre à leurs erreurs , ni à leurs passions. Il travailla sans relâche à rétablir la foi & la discipline de l'Eglise ; & il s'opposa au torrent des hérésies naissantes , avec une fermeté & une sagesse extraordinaire.

Ses vertus qui furent l'admiration du siècle passé , peuvent être encore imitées en celui-ci ; & sa vie peut servir de règle à tous ceux qui se trouvent dans les grands emplois , pour le service de leurs Princes , ou pour l'intérêt de l'Eglise. Les uns y remarqueront les qualités qui sont nécessaires à ceux qui traitent les affaires publiques ; les autres y apprendront de grands principes de religion & des maximes très-utiles pour la conduite des peuples ; & chacun y trouvera des exemples de piété , de zèle , de prudence & de modestie. Mais quoique les actions de ce grand Homme soient des instructions pour ceux qui les lisent , elles ont des suites si considérables , & sont mêlées de tant de circonstances , que son histoire comprend l'histoire de

quatre Pontificats différens , & renferme presque tous les mouvemens , & toutes les affaires importantes du dernier siècle. Ainsi elle a de quoi instruire les sages , & de quoi satisfaire les curieux. Les uns y considéreront un Prélat infatigable dans le travail , humble dans l'élévation , & constant dans l'adversité. Les autres y admireront un Ministre toujours employé , toujours agissant , qui s'élève insensiblement par de grands & de longs services.

Il arrive ordinairement què ceux qui peuvent prétendre aux dignités par le droit de leur naissance s'appliquent moins que les autres à les mériter. Ils se servent des avantages qu'ils ont reçus de la nature , pour obtenir ce qui devoit être la récompense de la vertu , & quelque habiles qu'ils pussent être , ils sont toujours moins agissans , soit qu'ils croient que leur noblesse leur doit tenir lieu de mérite , soit qu'ils attendent de leur fortune ce que les autres recherchent par leur travail. Le Cardinal Commendon , plus connu par ses actions que par sa famille , a eu la gloire de mériter tous les honneurs qu'il a obtenus. Toute sa vie est une action perpétuelle : & s'il a été Evêque , Nonce , Cardinal , Légat , ce ne sont pas des titres que la faveur ou l'ambition lui aient acquis , ce sont des récompenses qu'on n'a pu refuser aux services qu'il avoit rendus à toute l'Eglise.

Annibal Caro , qui avoit de l'esprit , du discernement , de la politesse , & qui étoit très-bon juge des actions & du mérite des hommes , nous a laissé dans ses lettres une idée de la vie laborieuse de ce Cardinal. Il le représente tantôt dans les négociations difficiles avec des Princes prévenus ; tantôt travaillant à adoucir des peuples qui n'avoient point de religion , ni d'humanité ; quelquefois même exposant sa vie , non seulement aux infirmités , mais à la mort même , & au martyre. Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici la Lettre que ce galant Homme lui écrivit , pour le féliciter de sa promotion au Cardinalat.

*Liv. 2.
de ses
Lettres.*

Enfin, vous êtes Cardinal, MONSEIGNEUR. Il y a si long-temps que vous devriez l'être, & que nous avons prévu que vous le seriez, que nous n'en sommes point surpris. Ce n'est pas que la manière de votre promotion ne soit un peu surprenante. Vous vous êtes toujours appliqué à mériter les dignités, & vous ne les avez jamais brigüées. Personne n'a sollicité pour vous que notre ami d'Avila, encore l'a-t-il fait pour faire honneur à son Maître, plutôt que pour vous rendre aucun office d'amitié; car vous ne l'en aviez point chargé: d'où l'on peut conclure que votre promotion ne vient que de Dieu, du mouvement de Notre S. P. & de celui de l'illustissime Cardinal Borromée, ce qui n'est que la même chose. Ces circonstances, & la joie qu'en a eu toute cette Cour, m'ont plus touché que la dignité qu'on vous a donnée. Quoiqu'elle soit grande, il me semble qu'elle est arrivée un peu trop tard, & qu'elle est au-dessous de votre vertu; au moins elle n'égale pas vos travaux, & ne remplit pas encore toute mon espérance. Vous pouvez vous souvenir, MONSEIGNEUR, de l'étonnement où j'étois, de ce qu'on se servoit de vos grandes qualités, sans les reconnoître, & qu'on vous donnoit plus de peine que de récompense. Maintenant qu'on vous honore, qu'on vous connoît, & qu'on vous donne lieu de vous faire toujours mieux connoître, je me réjouis plus des honneurs que vous recevrez un jour, que de celui que vous venez de recevoir. Cependant je loue la prévoyance & le jugement de Notre Saint Père, & je prends part à tous les avantages qui en doivent arriver à l'Eglise de Dieu, pour laquelle vous avez plus travaillé qu'aucun autre; & peut-être plus que plusieurs autres ensemble. Il ne reste plus qu'à prier Dieu qu'il vous conserve long-temps, & cela, c'est le prier pour votre gloire, & pour celle de toute l'Eglise.

Cette Lettre fait assez connoître l'estime qu'on faisoit

faisoit du mérite de ce Cardinal, son désintéressement & sa modestie, & l'ardeur avec laquelle il s'acquitta de tous ses emplois si pénibles & si importants. Il avoit parcouru l'Angleterre, la Hongrie, l'Allemagne, & la Pologne, & il ne cessa presque d'être employé qu'autant de temps qu'il en falloit pour changer d'emploi.

Comme l'état Ecclésiastique est un état mêlé de domination spirituelle & temporelle, il y a peu de Royaumes dans l'Europe, qui n'aient quelques intérêts communs, ou pour le moins quelques liaisons de Religion avec Rome. Elle est non-seulement la patrie de toute l'Italie, mais elle forme, pour ainsi dire, un monde spirituel, qui la fait devenir la Patrie commune de toutes les nations Chrétiennes. Les Princes & les peuples la révèrent. Les uns ont recours à ses oracles & à ses décisions; les autres la prennent pour l'arbitre de leurs différens; les autres implorent son secours contre les oppressions & contre les violences. Ainsi, la correspondance y étant plus grande, & les négociations plus fréquentes, il y a plus d'occasions de se servir de ceux qui, par leur esprit & par leur adresse, peuvent être utiles à l'Etat & à la Religion. Ceux qui liront la vie du Cardinal Commendon, jugeront aisément qu'il n'y eut jamais dans cette Cour de Ministre plus employé que lui. Il commença à paroître dans un temps que deux grandes Puissances disputoient de l'Empire de l'Italie; que les Royaumes les plus florissans de la Chrétienté étoient divisés en sectes, & en factions; que le Concile de Trente travailloit à détruire le schisme & l'erreur, & à remettre la foi & la discipline dans la pureté des premiers siècles. Il fut d'abord envoyé vers tous les Princes d'Italie; peu après vers tous les Princes d'Allemagne. Il eut ordre de se trouver au Concile. Ses missions ont été plus étendues que celles des autres. Il a eu le soin de régler plusieurs Royaumes à la fois; & pour occuper cet esprit vaste, il a fallu lui donner non-

seulement des Provinces , mais des parties même du monde à réformer.

Je ne m'arrêterai point ici à faire remarquer la force de son éloquence : on la peut assez voir dans les Harangues qu'on lira dans la suite de cette Histoire , & dans les fragmens de celle qu'il prononça dans le Sénat de Pologne avec tant de gravité , & tant de véhémence , qu'il épouvanta quelques esprits emportés , qui tâchèrent en vain de l'interrompre , & de l'épouvanter lui-même. Un Historien qui a écrit de l'état des affaires de Pologne , sous le règne de Henri de Valois , a inféré une partie de ce Discours dans son Histoire ; & quelques curieux qui en conservent des exemplaires entiers , en feront peut-être part au public , aussi bien que de quelques Instructions politiques qu'on attribue à ce grand Homme. Après avoir représenté les vertus du Cardinal Commendon , il est juste que je parle aussi du mérite de son Historien , qui avoit été le témoin de toutes ses actions , & le compagnon de tous ses voyages ; & je m'assure que le Lecteur jugera que si la vie de l'un est admirable , l'autre l'a décrite admirablement.

*André
Maximilien
Ferdinand.*

Antoine Maria Gratiani , natif du bourg du Saint-Sépulchre , petite Ville d'Etrurie , étoit d'une Maison noble & ancienne. Jule Gratiani son père , avoit eu des emplois considérables dans les armées , & soit qu'il y eût acquis plus de réputation que de biens , soit qu'il eût négligé les affaires de sa famille , il mourut sans avoir pourvu à l'éducation ni à l'établissement de ses enfans. Antoine , qui étoit le plus jeune , fut destiné à porter les armes , ou à mener une vie oiseuse & obscure , sans aucun emploi public , & sans aucune connoissance des Belles-Lettres. Il étoit âgé de vingt-un an , & il alloit prendre l'un ou l'autre des partis qu'on lui proposoit : mais Commendon ayant reconnu l'esprit & le génie de ce jeune homme , sollicita puissamment Louis Gratiani son frère aîné , de le faire élever dans l'étude des lettres humaines , & il

jugea dès-lors qu'il parviendroit un jour aux premières dignités de l'Eglise.

Il fut donc envoyé dans une petite Ville du Frioul, pour y apprendre les principes de la langue Latine, sous un Maître qui avoit la réputation d'avoir trouvé une méthode beaucoup plus courte & plus aisée que l'ordinaire. Il fit en peu de mois, les progrès qu'on ne fait ordinairement qu'en plusieurs années; & il récompensa par ses soins & par la vivacité de son esprit, le temps qu'il avoit perdu par la négligence de ses parens. Après qu'il eut achevé ses premières études avec tant de succès, Commendon se chargea lui-même de son éducation. Il le prit auprès de lui; il lui expliqua lui-même la Philosophie d'Aristote; il lui fit des leçons de Morale & de Rhétorique; il voulut achever de former l'esprit de ce jeune homme, qui se portoit de lui-même aux sciences & à la vertu, & qui pouvoit lui être utile dans la suite de ses emplois. Enfin il eut pour lui tous les soins d'un maître, & toute la tendresse d'un père; & par ses conseils, par ses instructions & par ses exemples, il le rendit capable d'écrire ses grandes actions, & d'en faire lui-même de semblables.

Depuis ce temps-là Gratiani s'attacha entièrement au service de son bienfaiteur. Il l'accompagna dans tous ses voyages; il l'assista dans toutes ses négociations; & il lui témoigna par-tout cette ardeur que l'inclination & la reconnoissance font naître dans les belles ames. Après l'élection du Duc d'Anjou, frère du Roi de France; le Cardinal Commendon, pressé de partir de Pologne, & de s'en retourner en Italie, jugea à propos de le laisser dans ce Royaume, pour encourager les Evêques, pour fortifier le parti des Catholiques, & pour donner des avis importants au Roi, lorsqu'il arriveroit dans ses Etats. Il fit paroître en cette occasion tant de zèle & tant de sagesse, que ce Prince se servit long-temps de ses conseils, & lui proposa depuis des conditions très-avantageuses pour

l'engager à son service. Mais il étoit si étroitement lié aux intérêts & à la personne de son Maître , qu'il protesta qu'il ne feroit jamais qu'à lui seul , & que c'étoit une assez grande fortune que d'être auprès d'un si excellent homme.

Il témoignoît ainsi la passion & l'attachement qu'il avoit pour ce Cardinal ; & ce Cardinal cherchoit toutes les occasions de lui témoigner aussi son affection , & même sa reconnoissance. Dans ce dessein l'ayant un jour tiré à part dans son cabinet , après avoir loué sa fidélité , son esprit , & son désintéressement , il lui dit d'une manière très-obligeante qu'il avoit quelque honte de ne pouvoir lui donner que des preuves très-médiocres de son amitié , & qu'il n'avoit jamais souhaité d'avoir de grands biens , que pour reconnoître ses grands services ; mais que ne pouvant être libéral , il ne vouloit point être ingrat. En disant ces mots , il lui donna une Ordonnance de quatre mille écus , & le pria de les recevoir comme une marque de son amitié , plutôt que comme une récompense de ses travaux , & de considérer son affection plus que son présent. Gratiani lui répondit très-modestement , qu'il s'estimoit assez bien récompensé , s'il avoit eu le bonheur de lui plaire ; qu'il avoit une joie extrême de voir que sa fidélité étoit connue , & que ses services étoient approuvés ; mais qu'il avoit une douleur très-sensible de se voir traité comme un serviteur intéressé ; qu'il lui étoit obligé de toute son éducation , & qu'il s'étoit fait honneur à lui - même en le servant ; & après l'avoir remercié plusieurs fois , il refusa très-respectueusement de recevoir cette Ordonnance. Com-mendon admira sa générosité , & peu de temps après il se démit en sa faveur d'une Abbaye de deux mille écus de revenu , & le força de la recevoir quelque résistance qu'il pût faire.

Après la mort de ce Cardinal , Gratiani fut un des Secrétaires de Sixte V , & il s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de succès. Il s'attacha au Cardinal

Alexandre Montalto , & le servit très-utilement dans quatre Conclaves consécutifs , particulièrement en celui de Clément VIII. Ce Pape avoua souvent , en présence de plusieurs personnes , qu'il devoit son exaltation aux soins & à la prudence de Gratiani : aussi lui donna-t-il des Charges & des Bénéfices considérables. Il le fit d'abord Evêque d'Amélie. Il l'envoya vers tous les Princes Chrétiens pour les exhorter à faire une Ligue contre le Turc ; & peu de temps après vers la République de Venise , où il fut quelques années en qualité de Nonce Apostolique.

Il y eut deux rencontres , où il fit paroître sa capacité & son jugement. On agita une question très-importante & très-délicate touchant le droit des Vénitiens sur la mer Adriatique. Il fut obligé d'écrire sur ce sujet , un Traité des Droits du S. Siège ; & il le fit avec tant de force , tant d'élégance & tant de modération , qu'il soutint la cause de l'Eglise , sans offenser la République , & parut défenseur de Rome , & ami de Venise tout ensemble. Après la mort d'Alfonse , Duc de Ferrare , César d'Est , son plus proche parent , vouloit se mettre en possession du Duché. Le Pape alléguoit la déféctuosité de sa naissance . & soutenoit que le Duché devoit être réuni au S. Siège. César sembloit être résolu de défendre sa cause par la voie des armes . Le Pape le menaçoit des Censures Ecclésiastiques , & levoit une grande armée. Chacun tâchoit d'attirer les Princes Chrétiens à son parti , & il étoit à craindre que la guerre ne s'allumât dans toutes les parties de l'Italie. Le Sénat de Venise étoit puissamment sollicité ; mais par les soins , & par les conseils du Nonce , bien loin de traverser les desseins de Sa Sainteté , il lui fournit même des armes , & du secours contre son ennemi.

Il est certain que le Pape , à toutes les promotions qu'il fit , avoit résolu d'envoyer le Chapeau à l'Evêque d'Amélie ; mais il en fut toujours détourné par le Cardinal Pierre Aldobrandin son neveu , qui avoit

*Janus Ni-
cius Bri-
thovius in
Pinaco-
the.*

eu de grands démêlés avec la Maison des Médicis, & qui ne vouloit pas qu'on élevât un de leurs sujets. Ainsi, pour des intérêts particuliers, il s'opposoit aux intérêts de toute l'Eglise. Ce n'est pas qu'il n'aimât ce sage Prélat, mais il le regardoit comme un sujet des Princes de Toscane, que sa vertu rendoit très-illustre, mais que sa naissance pouvoit lui rendre suspect. Voilà ce qu'on a écrit de la vie d'Antoine Maria Gratiani. Il fut fort tourmenté de la goutte pendant son séjour à Venise; ce qui l'obligea de se retirer à Amélia, où il vécut encore quelque temps dans l'exercice continuel des vertus Chrétiennes & Episcopales, & mourut enfin âgé de soixante-quinze ans, l'an 1611.

*Mémoi-
res du
Cardinal
Bentivol.*

Il a laissé quelques ouvrages qui ont été loués de tous les savans. L'Histoire de la guerre de Chypre, un Livre des malheurs arrivés aux Hommes Illustres de son temps, le Synode de l'Eglise d'Amélia, & la vie de Jean-François Commendon, sont encore admirés de tous ceux qui les lisent. Le Cardinal Bentivoglio, qui n'est pas sujet à donner des louanges mal-à-propos, a fait l'éloge de ce Prélat. Il nous le représente comme *un esprit adroit, agréable & insinuant; qui avoit la réputation de savoir parfaitement la langue Latine & la Toscane; qui avoit écrit en Latin l'Histoire de Chypre, approuvée & admirée des plus sévères Critiques; qui pendant sa Nonciature de Venise avoit mérité les applaudissemens de cette République, & les louanges de la Cour de Rome; qui étoit enfin capable d'être Secrétaire d'un Pape, & digne d'obtenir les récompenses de cette Charge, après en avoir exercé glorieusement les fonctions.*

Que si l'esprit, la prudence & la probité d'un Historien si célèbre peuvent déjà donner une grande idée de cette Histoire, l'on peut dire aussi que cette Histoire peut faire connoître le génie admirable de l'Historien. Le style en est naturel, élégant, plein

& majestueux ; & quoiqu'il ait de la netteté & de la douceur , il répond par-tout à la dignité du sujet , & à la gravité de la personne qu'il représente. Les descriptions y sont vives & animées , & toujours accompagnées de discrétion & de jugement. Les digressions n'y sont pas fréquentes , mais elles y sont utiles & agréables ; & selon les règles de l'art , elles instruisent , ou elles délassent l'esprit du lecteur. Les sentences y sont mêlées fort à propos. Ce sont toujours de grandes maximes mises dans les endroits où elles doivent être ; & l'Auteur n'y emploie jamais de ces petits jeux de paroles , ni de ces affectations indécentes qu'on fait qui sont assez du génie de sa Nation.

Outre qu'il étoit fort éclairé , & qu'il avoit appris l'art d'écrire les grandes actions , il avoit encore le bonheur d'être né dans un siècle , qui ne se ressentoit plus de la barbarie des précédens. Les belles-lettres s'étoient rétablies , ou par la libéralité des Princes , ou par la rencontre & par l'émulation de quelques savans , ou par une certaine révolution qui fait croître ou diminuer les sciences de temps en temps. Quoi qu'il en soit , le chaos étoit déjà développé. On avoit non-seulement retrouvé les règles de bien parler & de bien écrire , on les avoit même pratiquées avec succès ; & en renouvelant les préceptes de l'éloquence , on en avoit donné de grands exemples. Les Bembes , les Manuces , les Politiciens avoient laissé des ouvrages qui approchoient de ceux de l'antiquité ; & ils avoient si bien imité l'air & la politesse des siècles heureux , qu'ils étoient devenus les maîtres & les modèles du leur. Ainsi , Gratiani a marché sur les traces des anciens & des modernes ; & selon le jugement de ceux qui savent l'art de l'histoire , & la pureté de la langue latine , il s'est rendu comparable aux uns & aux autres.

Mais ce qui doit rendre son Histoire plus considérable , c'est qu'il paroît toujours exact , & qu'il a vu

une partie de ce qu'il rapporte. Ceux qui ont écrit leurs propres actions sont tombés ordinairement dans le soupçon , ou de les avoir relevées par orgueil , ou d'en avoir diminué la gloire par modestie. Ceux qui écrivent des histoires éloignées sont souvent sujets à être trompés , & à tromper eux - mêmes les autres. Notre Historien n'a point été prévenu ; & il n'a point été contraint de percer l'obscurité des siècles passés ; il a trouvé la vérité sans avoir la peine de la chercher , parce qu'il a été le témoin des choses qu'il a écrites , & le confident de celui dont il a été l'Historien.

On peut aisément remarquer sa bonne foi , & son adresse dans les portraits qu'il fait de ceux qui ont été les principaux acteurs des affaires qu'il traite. Il les examine par tous les endroits ; il découvre leur esprit , leurs intentions , leurs passions & leur conduite. Il décrit leurs bonnes & leurs mauvaises qualités ; & il distribue la louange & le blâme avec beaucoup de jugement. Quoiqu'il soit attaché aux intérêts de la Cour de Rome , il n'en approuve pas aveuglément les désordres , & il distingue dans les Papes mêmes , ce qui est louable d'avec ce qui ne l'est pas. Il a même voulu nous marquer quelques défauts de son Maître dans les derniers Chapitres de sa vie , & mêler quelques ombres aux couleurs éclatantes de son portrait. Il reconnoît qu'il avoit une fermeté trop inflexible , des manières de railler un peu trop piquantes , & quelque intempérance de curiosité. Ainsi représentant l'état des personnes dans le naturel , il blâme sans aucune apparence de passion , & il loue sans se rendre suspect de flatterie.

Quelqu'un trouvera peut-être que le cours de cette Histoire est trop souvent interrompu , & que les harangues y sont trop fréquentes & trop longues. Mais il faut considérer qu'elles sont toutes importantes , qu'elles sont vraisemblables , & même véritables , & qu'elles ne disent rien de superflu. J'avoue qu'on ne sauroit assez blâmer ces historiens qui veulent faire

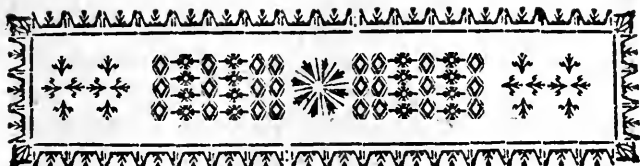
les déclamateurs , & qui interrompent le cours de la narration pour faire valoir leur éloquence. Je fai qu'il faut éviter ces discours étudiés , qui ne relèvent pas la beauté de l'histoire , & qui ne servent qu'à montrer la vanité de l'historien , & à faire paroître son esprit au préjudice de son jugement : mais lorsque les occasions sont pressantes , & qu'il s'agit de toucher , ou de convaincre des Princes , ou des assemblées , les Harangues deviennent une des plus agréables parties de l'Histoire. Celles du Cardinal Comendon sont de cette nature. Il étoit obligé de réduire des esprits préoccupés , de répondre aux invectives des hérétiques , de résister aux passions violentes des Princes , de les exhorter à la paix , ou de les animer à la guerre ; de sorte que ses discours sont liés avec ses actions , & ses raisonnemens sont essentiels à son Histoire. Quelques historiens ont négligé la vraisemblance en ces occasions. Ils ont prêté indiscretement leur esprit & leur éloquence , & ils ont fait parler les plus barbares comme les plus polis. D'autres n'ont pu se régler sur la vérité ; & nous ne trouvons pas étrange que Tite-Live , qui n'avoit point ouï les harangues des premiers Romains , les ait fait haranguer dans son Histoire. Faudroit-il que Gratiani eût oublié ces discours qu'il avoit ouïs , qu'il avoit lus , & qui ne doivent point passer pour trop longs , puisque tout y sert à la cause , & qu'il n'y a rien d'inutile ?

Je ne puis assez m'étonner qu'une Histoire qui comprend tant d'événemens remarquables , & qui mérite d'être estimée de tous les savans , ait été près d'un siècle presque inconnue , ou par la négligence des curieux , ou par des considérations politiques. Elle seroit encore ensevelie dans la poussière de quelques cabinets , si le docte Monsieur Séguin , Doyen de l'Eglise Royale de S. Germain de Paris , pendant son voyage de Rome ne l'eût tirée de l'obscurité où elle étoit. Il étoit réservé à cet Homme sage , qui a tant contribué à l'intelligence de l'Histoire ancienne , de

donner encore au public cette Partie de la moderne , & d'enrichir la France des dépouilles de l'Italie. Il reçut ce manuscrit d'un illustre Abbé , qui par sa vertu , par sa naissance , & par son érudition , tient un rang très-considérable dans la Cour de Rome. Voilà les aventures de l'Histoire que j'ai traduite.

Pour ce qui regarde ma Traduction , je n'ai qu'à prier le Lecteur d'en juger favorablement. J'ai suivi mon Original , sans m'y attacher avec trop de sujétion ; & j'ai tâché de conserver par-tout le sens de l'Auteur , en l'accommodant à notre Langue. J'ai cru qu'il m'étoit permis de retrancher quelques redites dans les harangues , & dans les digressions , & d'adoucir quelques termes qui expriment un peu fortement les prétentions de la Cour de Rome , & qui ne sont pas tout-à-fait de notre usage.

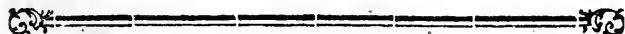




T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.



L I V R E P R E M I E R.

- CHAP. I. *L'Origine & la Famille de Jean François Commendon*, page 1
- CHAP. II. *Ce qui lui arriva en son enfance : les dangers qu'il courut sur l'eau*, 4
- CHAP. III. *La première éducation de Commendon*, 6
- CHAP. IV. *Commendon fait un voyage à Rome. Un de ses amis lui donne ce conseil*, 10
- CHAP. V. *Commendon entre dans les emplois. Sa conduite dans les commencemens*, 13
- CHAP. VI. *Les emplois & les honneurs de Commendon*, 17
- CHAP. VII. *On prédit à Commendon ce qu'il doit être un jour*, 18
- CHAP. VIII. *Par quelle voie Commendon s'insinua dans les bonnes grâces du Pape Jule*, 21

CHAP. IX.	<i>Le Pape envoie Commendon au Duc d'Urbain ,</i>	23
CHAP. X.	<i>Commendon va en Flandres avec le Légat ,</i>	24
CHAP. XI.	<i>Commendon passe en Angleterre. Ce qu'il y fit ,</i>	28
CHAP. XII.	<i>Commendon retourne à Rome. Il rend compte au Pape , & aux Cardinaux , des affaires d'Angleterre ,</i>	32
CHAP. XIII.	<i>Commendon est envoyé en Portugal ,</i>	35
CHAP. XIV.	<i>L'amitié que le Pape Marcel , & le Pape Paul IV. avoient pour Commendon ,</i>	37
CHAP. XV.	<i>Commendon repasse en Flandres avec le Cardinal Scipion Rebi- ba ,</i>	39
CHAP. XVI.	<i>Commendon est envoyé à la République de Venise , & à tous les Princes d'Italie ,</i>	41
CHAP. XVII.	<i>Commendon retourne à Rome. Il est disgracié ,</i>	45
CHAP. XVIII.	<i>Le Cardinal Carafe , & ses frères sont chassés de Rome ,</i>	48



L I V R E S E C O N D .

CHAP. I.	C <i>ommendon est envoyé à l'Empereur , & aux Princes d'Allemagne , pour les convier à se trouver au Concile de Trente , ou à y envoyer des Ambassadeurs ,</i>	53
CHAP. II.	<i>Ce que fit Commendon dans l'Assemblée des Princes Protéstants ,</i>	57

- CHAP. III. *Discours outrageux des Princes Protestans. Réponse de Commendon ,* 62
- CHAP. IV. *Commendon visite presque toute l'Allemagne ,* 70
- CHAP. V. *Commendon est envoyé vers l'Empereur Ferdinand , par les Præsidents du Concile de Trente ,* 77
- CHAP. VI. *Commendon est envoyé Nonce en Pologne ,* 79
- CHAP. VII. *Le Nonce trouve la discipline de l'Eglise renversée dans la Pologne ,* 81
- CHAP. VIII. *Commendon trouve les Evêques de Pologne divisés entre eux. Il rejete les Conseils artificieux de quelques-uns ,* 85
- CHAP. IX. *Commendon fait chasser de Pologne Bernardin Okin , & quelques autres Hérétiques ,* 90
- CHAP. X. *Commendon rejete la proposition d'assembler un Concile National ,* 97
- CHAP. XI. *Le Roi & le Sénat de Pologne reçoivent les Décrets du Concile de Trente ,* 100
- CHAP. XII. *Le Nonce visite toute la Pologne ,* 107
- CHAP. XIII. *De quelques Animaux de la Prusse ,* 114
- CHAP. XIV. *De l'Ambre ,* 118
- CHAP. XV. *Du voyage de Commendon dans la Russie ,* 119
- CHAP. XVI. *De la Podolie ; & de l'avis que Commendon donne au Roi , de peupler cette Province ,* 123
- CHAP. XVII. *Le Roi a dessein de répudier la*

Reine sa femme. Il veut prévenir l'esprit de Commendon ,

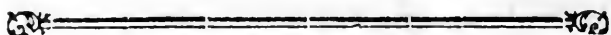
129

CHAP. XVIII. *Les Evêques s'assemblent. Commendon leur persuade de détourner le Roi de son dessein ,*

140

CHAP. XIX. *Commendon tâche de convaincre le Roi , il empêche le divorce ,*

145



LIVRE TROISIEME.

- CHAP. I. **C**ommendon est fait Cardinal à la sollicitation de saint Charles Borromée , 153
- CHAP. II. Commendon part de Pologne, pour aller , en qualité de Légat , en Allemagne , 164
- CHAP. III. Commendon retourne à Rome , 172
- CHAP. IV. Le Cardinal Commendon est envoyé pour la seconde fois Légat en Allemagne , 175
- CHAP. V. Le pape donne à Commendon la commission de réformer le Clergé d'Allemagne , 186
- CHAP. VI. Commendon travaille à faire conclure la ligue des Princes Chrétiens contre les Turcs , 189
- CHAP. VII. Commendon est envoyé Légat en Allemagne & en Pologne , 193
- CHAP. VIII. Commendon soutient la cause du Grand Duc de Toscane , contre les prétentions de l'Empereur , 198
- CHAP. IX. Commendon part de la Cour de l'Empereur pour aller en Pologne en qualité de Légat , 205

- CHAP. X. *Il tâche d'engager le Roi & les Polonois à entrer dans la Ligue contre les Turcs ,* 209
- CHAP. XI. *Discours du Cardinal Commendon au Sénat de Pologne ,* 213

LIVRE QUATRIEME.

- CHAP. I. **L** *A mort du Roi Sigismond Auguste, qui fut le dernier Roi de la race de Jagellon ,* 225
- CHAP. II. *Commendon dispose les esprits à élire un Roi Catholique ,* 228
- CHAP. III. *Le Légat engage deux Seigneurs de Lithuanie à élire un fils de l'Empereur ,* 234
- CHAP. IV. *Commendon fait savoir à l'Empereur l'état des affaires de Pologne ,* 238
- CHAP. V. *Les Hérétiques députent à Commendon pour l'obliger à sortir du Royaume ,* 241
- CHAP. VI. *Comme l'Empereur ruina par sa lenteur toutes les prétentions du Prince Ernest son fils ,* 244
- CHAP. VII. *Des Princes qui prétendoient au Royaume ,* 248
- CHAP. VIII. *La brigue du Duc d'Anjou est la plus considérable. Les Hérétiques tâchent de traverser son élection ,* 251
- CHAP. IX. *Entreprise des Hérétiques , qui se nommoient les Confédérés ,* 256
- CHAP. X. *Commendon arrive à Warsovie. L'avis qu'on lui donna dans le Camp ,* 261
- CHAP. XI. *La Diète se tient. Le Duc d'An-*

xxxij TABLE DES CHAPITRES.

	<i>jou est élu Roi de Pologne ,</i>	266
CHAP. XII.	<i>Commendon part de Pologne. Le Roi y est long-temps attendu ,</i>	
		274
CHAP. XIII.	<i>L'Auteur de cette Histoire donne quelques avis importans au Roi à son arrivée ,</i>	280
CHAP. XIV.	<i>L'arrivée du Roi , & son Couronnement ,</i>	287
CHAP. XV.	<i>La fuite du Roi ,</i>	291
CHAP. XVI.	<i>Commendon retourne à Rome. Il est inquieté par le Cardinal Farnesè. Le Pape l'abandonne à sès en-</i>	
	<i>vieux.</i>	294
CHAP. XVII.	<i>L'esprit & la conduite du Cardinal Commendon.</i>	297
CHAP. XVIII.	<i>Sa fermeté contre les Grands.</i>	300
CHAP. XIX.	<i>Sa coutume de ne se justifier jamais lorsqu'on l'accusoit injustement.</i>	306
CHAP. XX.	<i>Le désintéressement de Commendon.</i>	309
CHAP. XXI.	<i>Son extérieur , sa maladie , sa mort.</i>	312

FIN de la Table des Chapitres.



LA VIE
DU CARDINAL
JEAN-FRANÇOIS
COMMENDON.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

L'Origine & la Famille de Jean-François Commendon.

LA famille des Commendons est une des plus anciennes familles de la ville de Bergame en Italie. Ils prétendent être sortis originairement d'Allemagne ; & ils racontent qu'un de leurs ancêtres , nommé Dogalde , homme de qualité , ayant été obligé de se retirer de son pays , se réfugia en Italie , qu'il fut reçu avec beaucoup d'honneur par les habitans de Bergame ; & qu'après qu'il eut joui quelque temps de tous les droits de citoyen , & qu'il eut été même associé au conseil de cette ville , il alla recueillir ce qui lui restoit de la succession de ses pères , & vint s'y établir peu de temps après. Ses descendans augmentèrent leurs biens & leur fortune , & quittèrent le nom de leur maison pour prendre celui d'un bourg des environs de Bergame , nommé Commendon , dont ils étoient devenus seigneurs.

On peut aisément connoître qu'ils étoient considérables par leur puissance & par leurs richesses. Car outre le bourg de Commendon , & le village d'Albin qu'ils ont possédés , ils ont laissé de grands revenus , & de grands héritages à l'église de Bergame , où l'on voit encore aujourd'hui leurs

armes gravées sur des pierres , comme un monument éternel de leur piété , & de leur libéralité tout ensemble.

Jean Galeas , duc de Milan , qui avoit amassé de si grands trésors , qu'on le soupçonna de vouloir se rendre maître de toute l'Italie , ayant réduit la ville de Bergame sous son obéissance , ruina entièrement la maison des Commendons , parce qu'ils avoient été des premiers à se déclarer contre lui , & qu'ils s'étoient attachés avec trop de chaleur aux intérêts de la république de Venise. Concine , qui étoit pour lors le chef de la famille , fut dépouillé de tous ses biens , & chassé de son pays. Il se retira chez les Vénitiens , qui le reçurent avec beaucoup d'affection , lui assignèrent des pensions pour lui & pour toute sa postérité , & ordonnèrent qu'on fourniroit du trésor public la dot de ses filles. On trouve encore dans les registres du sénat ces ordonnances , conçues en des termes très-honorables pour Concine & pour ses ancêtres. On les traite de personnes illustres par leurs richesses , par leurs alliances , par les terres qu'ils possédoient , & par le grand pouvoir qu'ils s'étoient acquis parmi les habitans des montagnes. Le sénat leur rend ce témoignage public , qu'ils avoient tout sacrifié pendant la guerre de Milan , pour le service de la République.

Cette famille ainsi ruinée se dispersa en divers endroits : les uns se réfugièrent dans des villes voisines , & s'établirent dans les lieux qu'ils avoient choisis pour leur retraite ; les autres retournèrent à Bergame , où ils sont encore au rang des principaux & des plus riches citoyens. Le bisayeul de celui dont nous écrivons l'histoire , fut un de ceux qui renoncèrent à leur pays. Il se retira à Venise , il y transporta tout ce qu'il put recueillir de ses biens ; il s'y maria , & laissa un fils nommé Joseph. Celui-ci eut aussi un fils nommé Antoine , qui fut élevé avec beaucoup de soin , & qui devint très-habile philosophe , & très-excellent médecin.

Il exerça la médecine avec plus d'honnêteté , qu'on ne fait ordinairement. Il considéra toujours plus sa réputation , que ses intérêts , & se tint assez bien récompensé par le plaisir qu'il avoit de servir ses amis malades. Ainsi méprisant le gain , il s'acquit l'amitié de toute la ville , & mérita d'épouser une fille d'une des plus nobles familles des sénateurs. Il est vrai que le hasard y eut presque autant de part que le mérite. Cette fille avoit perdu ses parens , & étoit

tombée sous la conduite d'un frère bizarre & intéressé, qui, contre toutes les lois de la raison & de l'amitié, la traitoit plutôt comme son esclave, que comme sa sœur. Quoiqu'elle fût âgée de plus de vingt-cinq ans, il n'avoit nul égard, ni à sa qualité, ni à son âge; & de peur d'être obligé de lui donner une dot considérable, s'il la marioit à une personne de sa condition, il avoit refusé ou négligé tous les partis avantageux qui s'étoient présentés pour elle. Enfin elle se lassâ de ce mauvais traitement, après l'avoir souffert assez long-temps; & craignant de vieillir dans cet état misérable, elle résolut de songer elle-même à son repos. Le chagrin la rendit malade; & dès qu'elle fut guérie, elle se choisit pour époux celui que son frère lui avoit choisi pour médecin. Antoine content de ce que la fortune lui avoit offert, demeura dans une honnête médiocrité, & passa le reste de ses jours sans ambition. Celui-ci fut père de Jean-François Commendon.

Laure Barbarigo sa mère étoit d'une des premières maisons de Venise, illustre par son ancienne noblesse, & par les alliances qu'elle avoit avec tous les principaux sénateurs de la ville. Claire Bolanie ayeule-maternelle de Commendon, avoit apporté plus de soixante & dix mille écus d'or en mariage, & avoit rendu cette famille très-puissante. Marc-Antoine Barbarigo son ayeul eut l'honneur de voir ses deux frères, Marc & Augustin, chefs de la République l'un après l'autre. Marc fut recommandable par sa modestie, par sa probité, & par les soins qu'il eut de régler le gouvernement, & de le tirer des mains de quelques familles ambitieuses, qui s'estimoient plus anciennes que les autres, & qui, sur ce droit imaginaire d'ancienneté, s'étoient rendues maîtresses de la République. Il augmenta le nombre de ceux qui devoient conduire l'Etat, & le réduisit en la forme où nous le voyons aujourd'hui. Augustin passa pour un homme fort sage & fort politique, & fit des actions plus éclatantes que son frère. Il s'acquît une si grande autorité dans la ville, pendant qu'il en fut le chef, qu'il n'auroit pas été sûr pour la liberté publique de lui donner ce pouvoir si absolu, s'il n'eût mieux aimé servir son pays, que d'y régner. Il eut tout l'éclat & toute la majesté d'un roi parmi ses citoyens; & n'en voulut point retenir la puissance. On assure même qu'étant sur le point de mourir, il les avertit de ne donner

jamais tant d'autorité à des particuliers dans la République ; & que les Vénitiens, suivant ce conseil , firent des lois très-sévères pour arrêter & pour modérer la puissance de leurs Doges.

Antoine eut quatre enfans de Laure , Jean-François qui nâquit à Venise l'an 1524 , le dix-septième jour de Mars , sur le midi ; Joseph , qui mourut presque dans son enfance ; Clémence , & Lucrece. Lucrece étant encore fort jeune , touchée du désir de son salut , quitta le monde , & se consacra à Dieu dans un monastère de religieuses de Padoue , où elle avoit été élevée dès ses premières années. Elle mourut l'an 1564 , dans le temps que Commendon étoit nonce en Pologne. Clémence fut mariée à Venise avec Baltasar Caveo , jeune homme d'une ancienne famille de sénateurs. Philippe Mocenigo , qui fut depuis archevêque de Chypre , qui avoit été compagnon d'étude de Commendon , & qui lui conserva toujours cette amitié qui les avoit unis dans leur enfance , s'entremet pour ce mariage en l'absence de son ami. Cette Dame eut trois enfans , Jean-François , Antoine & Laure. Laure avoit été accordée à l'âge de vingt ans , à un homme de qualité , nommé Sylvio Gonzague ; mais elle mourut un peu avant ses noces , d'une maladie contagieuse qui emporta presque en même-temps , son père , sa mère & son frère Jean-François , les uns après les autres , l'an 1576. Commendon , qui étoit déjà cardinal , fut sensiblement touché de ce malheur , qui désoloit toute sa famille. Il en reçut la nouvelle avec beaucoup de douleur : mais il souffrit pourtant cette perte avec une grande fermeté d'esprit. Antoine , qui étoit le plus jeune de tous , ayant survécu tous les autres , fut l'unique héritier de Commendon. Il fut pourvu de quelques bénéfices de grand revenu , & s'étant engagé aux ordres sacrés , il fut le dernier de sa race , & vit périr en lui toute l'espérance de sa maison.



CHAPITRE II.

Ce qui lui arriva en son enfance : les dangers qu'il courut sur l'eau.

DÈS que Commendon fut né , comme on l'eut approché d'un vate qu'on avoit préparé pour le laver , selon la

coutume , on dit qu'il se tint quelque temps à genoux , & qu'il leva ses mains jointes vers le ciel. Le jour de son baptême , comme on le portoit à l'église , l'air étant fort sombre & fort obscur , on remarqua qu'un rayon du soleil , qui parut comme un éclair , perça les nuages les plus épais , & répandit sur cet enfant une très-agréable lumière. Soit que ces choses soient arrivées par hasard , ou qu'elles aient été des présages de l'avenir , on les racontoit comme très-certaines.

A peine avoit-il atteint l'âge de quatre ans , qu'il fut dans un danger évident de périr sur l'eau. Sa mère passoit de Chioza à Venise dans une petite barque , & le remenoit avec elle. Comme c'est l'ordinaire des enfans de se faire des jeux & des plaisirs de toutes choses , celui-ci s'étoit avancé , sans qu'on s'en aperçût , vers le bord du navire , & s'efforçant de toucher l'eau avec sa main , il se pencha si fort en se jouant , qu'il tomba malheureusement dans la mer. Cependant le vent étoit favorable , & la barque alloit à pleines voiles. Cette dame fut si surprise , & si touchée de cet accident , qu'elle en perdit presque le jugement ; & dans l'excès de sa douleur , elle se fût précipitée elle-même après son fils , si l'on ne l'eût retenue. Mais le pilote qui tenoit le gouvernail ayant vu la chute de cet enfant , le secourut fort à propos. Il relâcha d'abord la corde , détendit la voile , & se jeta dans la mer avec tant de hardiesse & de promptitude , qu'il le prit flottant encore sur l'eau , & le reporta à la nage jusques dans les bras de sa mère , qui étoit si accablée de douleur , qu'elle étoit sur le point de rendre l'ame. Commendon fut depuis si illustre , qu'on peut juger qu'il fut sauvé d'un si grand danger par une providence particulière de Dieu , qui le réservoit pour de grandes choses.

On a remarqué qu'il ne fit presque jamais de voyage par eau , sans courir quelque grand danger. Dans un voyage qu'il fit à Rome , il s'embarqua à Chioza , pour passer à Ancone , & le navire où il étoit se brisa de nuit vers Sinigaglia. Quelques-uns de ceux qui étoient avec lui ne purent résister à la violence des vagues , & demeurèrent ensevelis sous les eaux , quoique la tempête les eût jetés près du rivage. Pour lui , qui ne savoit point nager , il marcha plus de trois cents pas sur des sables toujours battus des on-

des, & gagna la terre, après beaucoup de peine, dans l'obscurité de la nuit.

Lorsqu'il fut en Flandres, ayant été obligé de s'embarquer à Amsterdam, le ciel doux & serein, & le vent favorable sembloient lui promettre une heureuse navigation. Mais il s'éleva la même nuit une tempête violente; des ténèbres épaisses se répandirent dans l'air; les éclairs & les tonnerres redoublés jetèrent la frayeur dans tous les esprits. Le capitaine du vaisseau, & les pilotes mêmes furent épouvantés; & le vaisseau fut sur le point d'être submergé. L'incommodité de la mer, & la crainte du péril avoient abattu le corps & l'esprit de tous ceux qui se voyoient réduits à cette extrémité, du nombre desquels j'étois moi-même qui ai composé cette histoire. La pluie étoit si grande, qu'il sembloit qu'elle alloit remplir le vaisseau; le vent la pouffoit avec tant d'impétuosité contre le visage de ceux qui vouloient travailler, qu'ils furent obligés d'abandonner le travail. Commendon ne s'étonna de rien; il fit lui seul toutes les fonctions des pilotes, assisté de Denys Viterbe de Padoue son valet de chambre, qui n'avoit point été incommodé de la mer. Il encouragea tout le monde par ses soins & par ses paroles, & nous sauva lui seul du naufrage. Le lendemain, sur la pointe du jour, la tempête cessa, & la mer devint tout-à-fait calme.

Il ne se mit jamais sur aucune rivière dans ses voyages, qu'il ne lui arrivât quelque accident fâcheux. Quelques-uns de ses amis l'avertirent qu'il devoit éviter toute sorte de navigation; qu'il y avoit du danger pour lui sur les eaux; & qu'il devoit craindre quelque malheur à venir, par l'expérience qu'il avoit des malheurs passés. Mais il se moqua de ces avis & de ces prédictions, & l'on ne put jamais le détourner de s'embarquer toutes les fois que la nécessité de ses affaires, ou la commodité de ses voyages lui en présentèrent l'occasion.



C H A P I T R E I I I.

La première éducation de Commendon.

S ON père le fit élever avec beaucoup de soin, parce qu'il avoit remarqué en lui dès sa première enfance de gran-

des lumières d'esprit , & que des astrologues qu'il avoit consultés sur ce sujet , lui avoient donné de très-grandes espérances. A l'âge de dix ans il composoit des vers latins , même sur le champ , sur quelque matière qu'on lui proposât : ce qui le rendit si agréable aux principaux de la ville , qui étoient des amis de son père , que plusieurs avoient la curiosité d'aller au collège où il étudioit , pour y être témoins de son esprit & de son génie dans ses exercices ordinaires , & pour juger eux-mêmes , si sa réputation étoit bien fondée. L'on avoit une si grande opinion de lui dans la ville , que c'étoit la coutume de tous les pères , lorsqu'ils corrigeoient leurs enfans , ou qu'ils les exhortoient à la vertu , de leur proposer l'exemple de Commendon.

Il eut pour maître (a) Jean-Bernardin Félicien , homme de grande érudition , & fort studieux , à qui l'on a souvent ouï dire qu'il s'étoit rendu plus illustre dans Venise par l'esprit de Commendon , que par le sien propre. Aussi , quoiqu'il eût élevé une grande partie des enfans des sénateurs , il ne se louoit que du naturel excellent , & de la force d'esprit de celui-ci , s'appliquant entièrement à lui donner toutes les connoissances dont son âge pouvoit être capable. Il tomba ensuite entre les mains d'Antoine Arias Espagnol , célèbre grammairien ; & il apprit le Grec au même-temps d'Antoine Eparque de Zante.

Il avoit un esprit capable de concevoir tout ce qu'on lui vouloit apprendre , & une mémoire heureuse , qui retenoit tout ce qu'il avoit une fois appris ; ce qui n'arrive que rarement. Car ces esprits vifs & agissans , qui comprennent les choses presque en un moment , les oublient aussi aisément qu'ils les ont comprises ; au lieu que ceux qui ne les apprennent qu'avec peine , se les impriment aussi plus avant dans l'esprit : comme les images qu'on a gravées avec travail , s'effacent plus difficilement que celles qui ne sont que marquées sur la superficie. Il se plaisoit particulièrement à entendre parler des actions des hommes illustres , qui avoient acquis de la gloire par leur vertu , & qui s'étoient ouvert le chemin des honneurs par leur esprit & par leur

(a) Jean Bernardin Félicien florissoit vers le milieu du XVI. siècle : il s'est fait connoître par un grand nombre de traductions latines des auteurs Grecs , mais au jugement des savans , ses traductions tiennent trop de la paraphrase , & péchent par défaut de simplicité.

mérite. Il écouloit avec une attention admirable le récit de leurs belles actions. Il prioit souvent son père & son maître de lui raconter l'histoire de quelque grand personnage; soit que ce ne fût qu'une curiosité naturelle d'enfant; soit qu'il eût déjà de grands principes d'honneur, & qu'il sentit dans son ame des mouvemens de sa propre vertu, en s'instruisant de celle des autres.

A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à Padoue, où il s'occupa avec beaucoup de succès à l'étude des belles-lettres. Il se laissa charmer des douceurs de la poésie, & s'appliqua si heureusement à lire & à écrire des vers, que l'on étoit étonné de voir, que dans sa grande jeunesse, non-seulement il surpassoit ceux de son âge, mais qu'il pouvoit même être comparé aux plus excellens poètes de son siècle. Il s'adonna ensuite à la philosophie, qu'il apprit sous de très-habiles docteurs; & s'instruisant lui-même de toutes les opinions, & de toutes les maximes de la sagesse ancienne, il s'attacha particulièrement à la doctrine de Platon; parce qu'elle a plus de conformité que les autres avec les sentimens & les préceptes du christianisme. Il traduisit de Grec en Latin une partie des livres de ce philosophe pour s'exercer, & fit des observations très-savantes pour en éclaircir les endroits les plus obscurs, & les plus difficiles. Ces commentaires étoient entre nos mains, & nous les conservions avec beaucoup de soin depuis plusieurs années; mais il les trouva par hazard, & les brûla, quoiqu'ils eussent pu lui faire honneur parmi les savans.

Pendant qu'il s'occupoit ainsi à l'étude, & qu'il se laissoit enporter au plaisir de savoir, s'appliquant à la lecture, & à la contemplation sans relâche, & sans avoir aucun égard à sa santé, il tomba dans une maladie très-incommode & très-dangereuse, qui faillit à retarder ses progrès, & à rompre même le cours d'une vie, qui devoit être si glorieuse. Une humeur piquante, & une quantité de sang corrompu, se jetèrent sur ses yeux, & lui firent perdre le repos, & l'usage même de la vue. Rien ne le pouvoit soulager; tous les remèdes qu'il éprouva furent inutiles. Il demeura quatre ans renfermé dans un cabinet, sans pouvoir souffrir la lumière, & les plus habiles médecins travaillèrent en vain à sécher, ou à détourner cette humeur maligne. Comme il vit sa santé désespérée, il eut dessein d'acheter

une maison qu'il avoit louée à Padoue , résolu d'y passer le reste de ses jours dans la douleur & dans la solitude. Mais il fut guéri enfin par les soins de Jean-Baptiste Montan de Véronne , qui étoit le plus célèbre médecin de son temps ; & soit qu'on eût trouvé le remède propre à son mal , soit que la malignité de l'humeur se fût dissipée d'elle-même , il recouvra la vue , & personne ne l'eut depuis ni plus saine , ni plus subtile , ni plus forte que lui. Quoiqu'il interrompit par nécessité l'ordre de ses études , dans cet espace de temps qu'il passa dans les ténèbres , il ne demeura point dans l'oïveté , ni dans la langueur. Il se défennuyoit à dicter des vers ; il adoucissoit lui-même ses peines par des imaginations agréables ; il se faisoit lire des ouvrages utiles & divertissans , & cherchoit ainsi du soulagement & du remède , dans les mêmes études qui avoient été la cause de son mal.

Dans le plus fort de sa maladie , à l'âge de dix-neuf ans , il perdit son père , qui étoit dans sa soixante & dix-huitième année. Cette mort ruina presque toutes ses affaires : car son âge ni sa santé ne lui permettant pas d'en avoir grand soin , une partie de ses biens fut dissipée ; & Marc-Antoine Barbarigo son oncle , homme très-avare & très-intéressé , au lieu de lui conserver ses droits , fut le premier à lui faire des injustices. Son application à l'étude des sciences , & les soins qu'il avoit de recouvrer sa santé , occupoient si fort son esprit , qu'il ne connut point l'importance de pertes qu'il venoit de faire.

Dès qu'il fut en parfaite santé , ceux à qui son père mourant l'avoit recommandé , lui conseillèrent de quitter ses autres études , pour s'appliquer entièrement à la jurisprudence. Il s'y attacha pour complaire à ceux qui l'y avoient engagé , & il fit en peu de temps de grands progrès dans la connoissance du droit civil. Il ne voulut pourtant jamais abandonner l'étude de Platon & des philosophes ; & son esprit touché du désir de s'avancer & de se rendre utile au public , s'arrêta particulièrement à cette partie de la philosophie , qui règle les actions , & qui sert à la conduite de la vie humaine. Il jugeoit que les sciences sont inutiles , si l'on ne les réduit à l'usage & à l'utilité des hommes. Il s'exerça fort soigneusement à l'éloquence. Il écrivoit , il déclamoit , il conféroit souvent avec des orateurs ; il plaïda

même devant le juge de Padoue la cause d'un jeune homme , qui étoit accusé d'avoir commis un meurtre , & le fit absoudre ; & lorsque la même ville de Padoue , selon sa coutume , députa à François Donat pour le haranguer sur ce qu'il avoit été élu chef de la République , ce fut lui qui composa la harangue des députés.

Par ces soins & ces exercices , il s'acquît une grande facilité de s'expliquer en latin , & en sa langue naturelle ; soit qu'il fallût exposer nettement & en peu de mots les affaires ; soit qu'il fallût discourir au long , & haranguer sur des matières importantes : ce qui lui fut depuis d'un grand usage. Car comme il n'étoit pas en peine de chercher les termes propres , ni de les arranger , il se forma un style pur & naturel , toujours égal , & toujours coulant.



CHAPITRE IV.

Commendon fait un voyage à Rome , un de ses amis lui donne ce conseil.

APRÈS avoir jeté les fondemens d'une belle vie , par ces connoissances diverses , & donné de grandes espérances à ses amis , Commendon parvint à l'âge de vingt-cinq ans. Il avoit du génie & de l'inclination pour les affaires , mais il n'étoit point encore déterminé sur le genre de vie qu'il devoit suivre.

Il étoit ami particulier d'un des principaux citoyens de Padoue , nommé Louis Corneille. C'étoit un vieillard vénérable , si réglé & si exact pour la conservation de sa santé , que quoiqu'on ne lui servît jamais que des viandes choisies , & fort faciles à digérer , il se faisoit apporter tous les jours des balances pour peser ce qu'il mangeoit & ce qu'il buvoit , vivant ainsi par poids & mesure , & réglant tous ses repas sur l'étude qu'il avoit faite de sa complexion : d'où vient qu'on le surnomma le sobre. Toutes les personnes d'esprit ou de qualité de la ville , avoient beaucoup de respect pour lui , & le visitoient très-souvent ; car il avoit toujours vécu d'une manière fort honorable , & même fort magnifique. Il avoit fait bâtir une maison proche l'église de saint Antoine , qu'on alloit voir pour la beauté des jar-

dins, & pour la propreté des bâtimens; & tout le monde étoit charmé de la conversation d'un si galant homme, qui n'étoit pas fort consommé dans les belles-lettres, mais qui avoit de la modération, du discernement, & un tour d'esprit fort commode & fort agréable. Aussi sa maison étoit ordinairement remplie d'honnêtes gens: il recevoit tout le monde d'un air civil & obligeant; mais il aimoit avec tendresse les personnes d'esprit, & les servoit dans les rencontres avec une ardeur incroyable.

Ce sage vieillard avoit une estime & une inclination particulière pour Commendon, qui n'étoit encore qu'un jeune homme, mais qui donnoit déjà de grandes marques d'esprit & de capacité: & s'étant aperçu de son irrésolution sur l'état de vie qu'il devoit embrasser; pour le tirer de la peine du choix, il entreprit un jour de lui persuader qu'il devoit aller s'établir à Rome. Il lui représenta, que c'étoit-là un théâtre où devoit paroître un jeune homme comme lui, qui avoit du génie & du savoir; qu'il trouveroit bientôt de grandes entrées dans une cour où tous les chemins de l'honneur sont ouverts à la vertu; que c'étoit un lieu propre à faire valoir de grands talens; qu'il devoit s'engager dans cette carrière, & se chercher dans cette superbe ville une fortune digne de son esprit & de son mérite. Commendon écouta avec beaucoup de respect le conseil que lui donnoit un homme si sage, & qui avoit beaucoup de tendresse pour lui; mais il n'osa se déterminer sur une affaire de cette importance. Il étoit le seul qui restoit de toute sa famille. Sa maison étoit éteinte, s'il prenoit les ordres sacrés. Tous ses parens & tous ses amis le pressoient de venir s'établir à Venise.

Comme il ne prenoit point de résolution certaine, Cornelle qui l'en avoit sollicité plusieurs fois, le pria de faire un voyage à Rome, de voir toutes les curiosités de cette ville, d'observer la forme de son gouvernement, & de reconnoître, au moins en passant, l'état de cette cour ecclésiastique. Il y consentit d'autant plus volontiers, que c'étoit l'année du Jubilé 1550, pendant laquelle les chrétiens viennent des endroits du monde les plus éloignés, pour visiter les églises & les tombeaux des saints martyrs, & pour révéler particulièrement les reliques sacrées des Apôtres saint Pierre & saint Paul, qui sont dans un mê-

me fépulere. Commendon arriva à Rome sur la fin de cette année, avec Jérôme Renald, & Antoine Autan de Padoue, qui étoient de ses amis particuliers. Il y demeura quatre mois ; & lorsqu'il fut de retour, il entretint Corneille des intérêts & de l'état de la Cour Romaine, de la manière de s'y conduire dans les commencemens, des vues qu'il falloit avoir, des mesures qu'il falloit prendre pour arriver à ses fins. Il en parloit avec tant de jugement, que ce bon veillard s'écria, que toutes les règles de la prévoyance étoient fausses, ou que ce jeune homme feroit quelque jour sans doute un des principaux ministres de cette Cour.

Dans le temps que j'étudiois à Padoue, & que Commendon s'acquittoit avec beaucoup de succès & de réputation des emplois les plus importans à l'église, j'ai souvent ouï raconter ces choses à Corneille, qui se louoit ordinairement de lui avoir donné le conseil de faire ce premier voyage à Rome. Il l'aima toujours comme son propre fils, & lui donna des marques de son amitié jusqu'au dernier moment de sa vie. Il vécut jusques au temps que Commendon, étant Nônce en Pologne, reçut le bonnet de cardinal. Cette même année, à mon retour de Pologne, où j'avois suivi cet illustre prélat, je demurai quelque temps à Padoue, pour me délasser des fatigues de mes voyages, & pour rétablir ma fanté. Je vis Corneille quelques jours avant sa mort : il se jeta d'abord sur les louanges de Commendon, & m'affura qu'il n'avoit jamais eu de joie plus sensible, que celle de sa promotion.

Le jour qu'il mourut, il eut quelque pressentiment de sa fin, & sans rien perdre de sa constance & de sa tranquillité accoutumée, il nous parloit de sa mort, comme il auroit parlé d'un déménagement, & du passage d'une maison à une autre. Il s'assit sur son lit, qui étoit fort étroit, en présence de sa femme, presque aussi âgée que lui ; & d'un esprit libre, & d'un ton de voix ferme, il nous représenta les raisons qu'il avoit de sortir sans répugnance de cette vie ; & après un assez long entretien plein de résignation & de piété, il ajouta, qu'il ne lui restoit que ce seul regret en mourant, de n'avoir pu embrasser Commendon, depuis qu'il étoit élevé à cette dignité, qu'il lui avoit tant souhaitée, & même prédite, comme une récompense due à sa

vertu & à ses qualités extraordinaires. Après lui avoir souhaité encore une plus grande prospérité, il lui écrivit une lettre de sa main, par laquelle il lui donnoit avis de sa mort prochaine, & l'exhortoit de servir l'église avec constance, & d'employer pour la république chrétienne ces mêmes vertus qui l'avoient élevé dans le rang illustre où il se trouvoit. Il lui recommandoit d'aimer toujours la tempérance, qui étoit le principe de toutes les vertus, qui rendoit l'esprit pur & sain, & qui conservoit même la santé du corps, qui est un des grands biens de la vie.

Après qu'il eut achevé d'écrire sa lettre, & qu'il nous eût dit qu'il ne croyoit pas vivre encore deux jours, nous nous retirâmes. Peu de temps après il sentit que ses forces diminuoient. Il fit appeler des Pères de la Compagnie de Jesus, & s'entretint avec eux des mystères de la religion, & de tout ce qui regardoit son salut. Il reçut les sacremens avec beaucoup de piété, & prenant entre ses mains un crucifix qu'il contemploit fort attentivement, il témoigna qu'il mouroit content, & qu'il avoit devant ses yeux le sujet de sa confiance. Il s'étendit ensuite dans son lit fort modestement, & fermant les yeux comme s'il eût voulu dormir, il rendit par un doux soupir son ame à Dieu, trois heures après que nous l'eûmes quitté. Cette vie sobre & modérée qu'il avoit menée durant si long-temps, lui conserva l'esprit libre, les sens entiers, & de la vigueur jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. J'ai jugé qu'il ne seroit pas hors de propos d'insérer ici ces particularités de la vie de ce sage vieillard, tant parce qu'il fut un des hommes illustres de son temps, que parce qu'il eut toujours beaucoup d'amitié pour Commendon.

CHAPITRE V.

Commendon entre dans les emplois. Sa conduite dans les commencemens.

COMMENDON ayant considéré l'état & la forme du gouvernement de la Cour de Rome, se détermina fort aisément à s'y établir, & n'écouta plus les conseils de ceux, qui, pour le retenir à Venise, lui proposoient des

partis considérables , & une charge dans le collège des secrétaires de la république. Ces charges ne se donnent qu'à des personnes de mérite , des plus anciennes familles du peuple , & elles font toute la fortune de ceux qui ne sont point nés sénateurs. Car les honneurs , les négociations , les administrations publiques , & le droit de suffrage n'appartiennent qu'aux sénateurs. Les autres n'ont que des emplois dépendans , & sont destinés à servir la république , sans pouvoir prétendre à la gouverner. Commendon avoit l'esprit trop vaste & trop élevé , pour se borner à une charge de secrétaire. Il ne put se résoudre à passer ses jours dans une ville où il ne lui étoit pas permis comme aux autres d'avoir part au gouvernement , ni d'arriver aux premières charges de l'état. On croit que ce fut la principale raison qui le porta à quitter son pays , & à laisser perdre son nom , & sa maison après lui , pour s'établir dans une ville , où les dignités peuvent être les récompenses des vertus , & où l'on peut aspirer à tous les honneurs , quand on a de l'esprit & du mérite. Comme il étoit dans ce dessein , un ecclésiastique de ses parens , qui étoit fort âgé , lui résigna deux bénéfices qu'il possédoit aux environs de Padoue , qui valoient trois cents écus d'or de revenu. Il en avoit bien recueilli autant du débris de son patrimoine , après en avoir tiré ce qu'il avoit destiné pour le mariage de ses sœurs.

Ayant donc réglé ses affaires domestiques , il se retira à Rome l'an 1551 , & reconnut d'abord la voie qu'il devoit tenir pour sa fortune. La plupart de ceux qui se produisent dans la cour de Rome , & qui veulent entrer dans l'administration des affaires ecclésiastiques , à quoi les étrangers & les plus inconnus peuvent prétendre , ont accoutumé de s'attacher à des princes , ou à des cardinaux , afin de s'avancer plus aisément par la faveur & par le secours de leurs patrons. Commendon trouva que ceux qui s'attachoient aux grands se laissoient entraîner par une fortune étrangère , au lieu de laisser agir la leur. Aussi ne prit-il aucun de ces engagements. Il se conserva tout entier à lui-même & à l'état , & ne voulut servir que la république. Il persista dans ce sentiment jusqu'à sa mort.

Nicolas Ponce , qui fut depuis duc de Venise , & qui étoit pour lors ambassadeur de cette république près du pape Jule

troisième, le présenta à Sa Sainteté, & rendit des témoignages si avantageux de son mérite, que Jules le reçut chez lui, & le mit au nombre de ses camériers. Cette charge donnoit en ce temps-là un rang fort honorable, & l'on n'y recevoit que de jeunes gens choisis, qui pussent faire honneur à leur maître par leur naissance & par leur esprit. Commendon entra dans la maison du pape, comme s'il eût été appelé aux premières charges de la cour.

L'état ecclésiastique est gouverné par un seul prince : mais parce que ce prince est élu par les suffrages de plusieurs; qu'il n'arrive ordinairement à cette dignité suprême, que dans un âge fort avancé; qu'il n'a nul droit pour le choix de son successeur; & que d'ailleurs chacun y peut espérer des honneurs; il se trouve dans cette monarchie plusieurs espèces de républiques. Enfin, quoique tout le pouvoir appartienne à un seul, chaque prince ne laisse pas d'y avoir sa petite cour & son autorité particulière; & la faveur même du peuple y peut être considérable. Ce fut pour cette raison que Commendon s'appliqua à se faire des amis. Comme il avoit beaucoup de discernement, il choisit des personnes d'un esprit modéré & d'une vie réglée comme lui, sachant bien que l'amitié s'entretient par la ressemblance des mœurs & de l'esprit. Il prit donc grand soin de se mettre bien dans l'esprit de tous ceux qui excelloient alors dans les sciences & dans la connoissance des belles lettres, & il mérita bientôt leur amitié & leur estime.

Il s'attacha particulièrement à Annibal Caro, à cause de son honnêteté, de son savoir & de sa politesse; & à Guillaume Sirlet, qui fut depuis cardinal. C'étoit un homme d'une grande probité & d'une mémoire si prodigieuse, qu'après avoir lu une infinité de livres sur toute sorte de sciences, & parcouru tous les écrits des Grecs & des Latins, des anciens & des modernes, avec un travail infatigable, il redisoit non-seulement leurs sentimens, mais encore leurs propres termes. On le consultoit aussi sur les choses les plus obscures, & on le regardoit comme une bibliothèque vivante. Et si la nature lui eût donné un tour d'esprit & un génie propre aux affaires, avec cette profonde érudition & ce grand amas de connoissances, il auroit été sans doute le plus admirable homme de son siècle. Commendon fut encore fort familier avec Octave Pantagare,

Jacques Marmitta , Basile Zanchi , Paul Manuce & Jule Poggian , qui pailoient pour les maitres de l'éloquence romaine : & quoiqu'ils fussent tous déjà fort avancés en âge , ils admirèrent la gravité , la modestie , le jugement & la pénétration d'esprit de ce jeune homme dans les matières même de doctrine.

Il eut encore de grandes liaisons avec diverses sociétés de gens d'église , sur-tout avec les Pères Jésuites , qui pour lors , comme c'est l'ordinaire des ordres religieux d'avoir beaucoup de ferveur dans leurs commencemens , avoient plus de réputation de sainteté , & plus de crédit que tous ceux qui faisoient profession des sciences ecclésiastiques , & d'une discipline régulière. Il se fit aimer de tous les gens de bien , & il crut qu'il étoit de son honneur d'être estimé de tous ceux qui avoient quelque réputation dans la ville. Bien qu'il fût faire les différences , qu'il eût égard à la qualité plutôt qu'au nombre de ses amis , & qu'il préférât les hommes pieux & savans à tous les autres , néanmoins il tâchoit par ses soins & par ses services , d'obliger autant de personnes qu'il pouvoit. Il eut beaucoup de respect & de vénération pour quelques cardinaux , qui étoient renommés pour leur piété & pour leur sagesse , entre lesquels furent Jean-Pierre Carafe , qui étoit doyen du sacré collège , Marcel Cervin & Reginald Polus Anglois. Les deux premiers furent depuis élus papes , l'autre fut sur le point de succéder à Paul III. Jacques du Puy , Rodolphe Pio , Jean Salviasi , Frederic Cefis , que leur âge & leur savoir rendoient vénérables , eurent beaucoup de considération pour lui , & le servirent dans les occasions.

Il ne voulut avoir aucune habitude avec le cardinal Innocent Monti , qui jouissoit de toute la faveur sous le pape Jule. C'étoit un jeune homme d'une naissance basse , & même incertaine , qui n'avoit pas une qualité qui le pût faire considérer. Jule le fit adopter par son frère , qui n'avoit point d'enfans , l'éleva à la dignité de cardinal ; & par une facilité déraisonnable & criminelle , lui abandonna l'autorité souveraine , & le rendit l'arbitre de toutes les affaires de l'église. Comme il dispoit de toutes les grâces , chacun briguoit son amitié , & lui rendoit tous les respects & tous les services imaginables. Commendon , qui reconnut que sa vie étoit aussi impure que sa naissance , & que ses
actions

actions ne répondoient , ni à sa nouvelle fortune , ni à son caractère , n'eut aucun commerce avec lui , & s'abstint même de le voir en particulier. Il eut cette délicatesse d'honneur , sachant bien qu'on juge ordinairement de l'esprit des hommes par l'esprit & par les mœurs de ceux qu'ils aiment & qu'ils fréquentent ; & il aima mieux se faire honneur de la familiarité qu'il eut avec des personnes sages , que de satisfaire son ambition par la faveur d'un jeune homme inconfidéré , qui ne songeoit qu'à ses plaisirs.



CHAPITRE VI.

Les emplois & les honneurs de Commendon.

QUELQUE-temps après il fut employé dans les affaires publiques , & comme entraîné par l'impétuosité de sa fortune. Il passa sans s'arrêter par tous les degrés d'honneur ; & ce qui est merveilleux , & que des gens conformés dans les affaires & dans l'usage du monde remarquoient comme une chose singulière , il ne s'empressa jamais , il ne fut poussé par aucune puissance : il ne demanda jamais , & il refusa souvent : tous les honneurs lui furent offerts de bonne grâce , & toutes les suites de sa fortune lui arrivèrent d'une manière naturelle.

Il fut fait cardinal quatorze ans après qu'il fut arrivé à Rome. Pendant tout ce temps-là il fut continuellement occupé à des négociations publiques. L'année même qu'il vint à Rome , c'étoit l'an 1551 , il fut envoyé à Urbin ; l'année d'après , en Flandres ; & de-là en Angleterre. A peine étoit-il de retour , qu'il fut obligé de partir pour le Portugal. Il passa en ces occupations les cinq dernières années du pontificat de Jules III. L'an 1555 , il fut appelé par le pape Paul IV , pour être un de ses secrétaires , & fut sacré évêque la même année. Il avoit été nommé pour être préteur de la ville ; mais il fut envoyé ambassadeur en Allemagne : & pour me servir du terme nouveau , qui est déjà fort en usage à Rome , il alla , en qualité de nonce de Sa Sainteté , vers l'empereur Charles V ; mais les affaires étant troublées , & la guerre ayant été déclarée entre eux , il n'acheva pas son voyage.

A peine fut-il arrivé à la cour de Rome , que le pape l'envoya à tous les princes d'Italie , pour les exciter à prendre les armes , & à se signaler avec lui. Il eut ordre de passer à Venise , pour engager le sénat à entrer dans cette ligue. Ces affaires l'occupèrent près de quatre ans , jusques vers la mort de Paul IV.

Pie IV l'envoya nonce près de l'empereur Ferdinand , dès la première année de son pontificat. Il eut ordre d'aller aussi chez tous les princes d'Allemagne. Il y fut un an & demi. A son retour il fut envoyé au même empereur Ferdinand , par les cardinaux qui présidoient au concile de Trente. Il fit ce voyage fort promptement , & fut ensuite obligé de partir pour se rendre en Pologne , & y résider en qualité de nonce apostolique près du roi Sigismond Auguste. C'est-là qu'il fut fait cardinal par le pape Pie IV , la cinquième année de son pontificat , un peu avant sa mort.

L'année 1566 , il alla en qualité de légat à Aushourg , où l'empereur Ferdinand avoit assemblé la diète de l'empire. Deux ans après il y retourna , pour le dissuader du dessein qu'il avoit d'accorder la liberté de conscience , & l'exercice de l'hérésie de Luther aux peuples d'Autriche. Il fut encore envoyé deux ans après , en qualité de légat , à l'empereur & au roi de Pologne , pour les exhorter à faire une ligue contre le Turc.

Pendant tout ce temps , quoiqu'il eût parcouru , avec de grandes fatigues , presque toutes les provinces de l'Europe , il ne fut jamais malade. Les travaux & les peines du voyage furent des plaisirs pour lui : & ni la chaleur , ni les pluies , ni le froid insupportable des pays septentrionaux ne l'incommodèrent jamais. Après avoir donné une légère connoissance des affaires qu'il a ménagées , nous allons raconter par ordre le succès de ses négociations.



CHAPITRE VII.

On prédit à Commendon ce qu'il doit être un jour.

COMMENDON fut si estimé , & donna de si belles espérances dès sa première jeunesse , que tout le monde fut

persuadé qu'il parviendrait un jour aux premières dignités de l'église. Lorsqu'il parut à Rome, on eut la même opinion de lui. Etant fort jeune, j'ai souvent ouï dire à Annibal Caro, homme très-sage, qui avoit fait de longues réflexions sur les choses humaines, & qui savoit fort bien la Cour de Rome, qu'il avoit prédit à Nicolas Ardhinghel & à Marcel Cervin ses amis, qu'ils seroient un jour cardinaux. Il reconnut leur esprit, dès qu'ils furent arrivés à la cour, & l'expérience fit voir qu'il ne s'étoit trompé ni en l'un ni en l'autre. Car ils furent tous deux fort employés, & ils s'acquittèrent de leurs emplois avec tant de fidélité & de sagesse, qu'ils méritèrent d'être élevés à ce rang par le pape Paul III. Ardhinghel étoit déjà mort. Marcel étoit porté par les vœux & par la voix des peuples au souverain degré d'honneur, où il fut élevé quelques mois après, à la place du Pape Jule. Commendon étoit le troisième que Caro croyoit être né pour les grandes affaires, & à qui il avoit prédit la même dignité. Connoissant ainsi son mérite, il voulut être de ses intimes amis. Il lui donna un de ses neveux pour être l'intendant de sa maison, & lui recommanda toujours ses intérêts & ceux de ses proches avec beaucoup de confiance. Il eut une joie très-sensible de voir que ses prédictions étoient accomplies : mais il ne jouit pas long-temps de cette joie ; car il mourut peu de jours après que Commendon fut arrivé à Rome, ensuite de sa promotion au cardinalat.

Le cardinal Jean Pierre Carafe, qui fut depuis appelé Paul IV, étoit un personnage fort grave & fort prudent ; il se plaisoit extrêmement à la conversation de ce jeune homme ; & il disoit souvent qu'il méritoit les premières dignités, & qu'il les obtiendrait bientôt. Il l'exhortoit à continuer comme il avoit commencé, & lui promettoit des récompenses dignes de sa vertu. Ayant depuis été créé Pape, il le fit évêque, & protesta que ce n'étoit-là que de foibles commencemens, qui devoient être suivis d'une meilleure fortune.

Il étoit aisé de tirer ces conjectures de son esprit & de ses mœurs. En voici qu'on tiroit des astres. Dès qu'il fut né, les astrologues répondirent à son père, qu'il seroit un grand personnage, & qu'il parviendrait un jour à une dignité suprême. Plusieurs lui prédirent les mêmes choses à

Rome; soit qu'ils en eussent la même connoissance; soit qu'ils voulussent flatter l'opinion & les espérances qu'on avoit conçues de lui. Ils s'accordoient tous sur le jugement qu'ils faisoient de sa vertu, & sur les apparences de quelque grande élévation.

Lorsqu'il fut envoyé par le Pape au roi de Portugal, parmi ceux qui lui rendoient plus d'honneur, & qui le visitoient plus souvent, il se trouva un Espagnol fort savant dans les lettres grecques & latines, & le plus habile astrologue de son siècle, nommé Maldonat, qui avoit été chassé de son pays depuis quelque temps. Celui-ci s'attacha particulièrement à lui; & lui faisant dans des conversations familières plusieurs questions éloignées, comme s'il n'eût eu aucun dessein, il tira de lui non-seulement le jour, mais l'heure même de sa naissance. Alors il observa la situation du ciel & des étoiles; leurs aspects & leurs mouvemens; & il lui apporta le lendemain un petit papier, où étoient marqués les astres qui avoient présidé à sa naissance, avec leurs regards différens, avec une lettre fort courte, dans laquelle il assuroit Commendon, que par les règles de son art il avoit souvent connu l'avenir; mais que les astres n'avoient jamais été mieux disposés, que pour lui, & qu'il n'avoit jamais trouvé d'horoscope plus heureuse que la sienne; qu'il continuât de suivre la voie que la providence de Dieu lui avoit tracée; qu'en quelque république qu'il voulût s'établir, il pouvoit se promettre d'y commander. Il ajoutoit, que pour lui, il étoit sur le déclin de son âge, & qu'il n'osoit espérer de vivre si long-temps; mais qu'il laisseroit en mourant à son fils des lettres signées de sa main, & fermées de son cachet, avec ordre de les lui rendre un jour quand ses prédictions seroient accomplies; qu'il le conjuroit de se souvenir du père, en ce temps-là, & d'avoir quelque bonté pour le fils. Il osa même lui marquer le temps de son élévation, qui fut la soixante-unième année de son âge, quoiqu'il ne fût encore que dans sa trentième. Ce fut précisément l'année que le pape Gregoire XIII mourut. En effet, tous les gens de bien, & les Cardinaux même avoient destiné Commendon pour son successeur, si une maladie violente ne l'eût emporté peu de jours auparavant, comme nous dirons dans la suite de cette histoire.

Il étoit certain que ce Maldonat avoit prédit beaucoup de

choses qui étoient arrivées. Il s'étoit réfugié en Portugal, parce que dans le temps que les villes d'Espagne se révoltèrent contre Charles V, il avoit tâché d'émouvoir les peuples, & s'étoit engagé dans ce parti avec plus de chaleur que tous les autres. Quoiqu'il eût assuré quelque temps auparavant ceux qui l'avoient consulté, du mauvais succès de cette révolte, & du malheur qui lui devoit arriver, il voulut pourtant témoigner son zèle & sa fidélité pour sa patrie contre ses propres intérêts; & il aima mieux perdre les espérances de sa fortune, que d'abandonner ses citoyens en cette occasion. Dès qu'il fut arrivé en Portugal, il conseilla au Roi Jean de marier promptement son fils Emmanuel, qui selon toutes les règles de l'astrologie ne devoit pas vivre long-temps. Le Roi suivit ce conseil, & le Prince mourut dans sa vingtième année.

Commendon auroit pu, sur ces conjectures, concevoir de belles espérances, & exciter son ambition à de grandes choses. Mais il se moquoit de la vanité de ces tireurs d'horoscopes, qui tournent toujours à leur sens le ciel & les astres, selon qu'il ont envie de flatter, ou de médire. Il savoit que les jugemens des hommes sont incertains & trompeurs, que le destin ne peut rien sur nos volontés; qu'il y a une providence, qui conduit & qui gouverne toutes choses; & que les malheurs, ou les prospérités que nous voyons dans le monde, arrivent par l'ordre & par la puissance de Dieu, & non par aucune fatale nécessité de la nature.

C H A P I T R E V I I I.

Par quelle voie Commendon s'insinua dans les bonnes grâces du Pape Jule.

LE pape Jule faisoit bâtir avec beaucoup de soin & de dépense hors de la porte Flaminienne une belle maison de plaisance. Il y avoit fait conduire par de longs canaux les eaux très-pures d'une source ancienne. Une nymphe de marbre, d'un ouvrage antique, qui étoit comme assoupie, & penchée sur une urne, les recueilloit, & les distribuoit dans les jardins. Jule voulut qu'on fit diverses petites poésies à

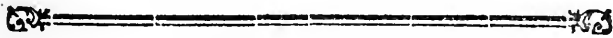
l'honneur de cette statue, pour être gravées selon la disposition, & les espaces des marbres. Tous les beaux esprits, non-seulement de Rome, mais encore de toute l'Italie, s'exercèrent sur ce sujet. Commendon avoit eu dès son enfance une extrême passion pour les vers. Il est vrai qu'elle étoit un peu diminuée : mais se sentant animé par le désir de plaire à son maître, & par cette louable émulation, qui excitoit tous les savans hommes d'Italie, il composa quelques Epigrammes, qui convenoient fort au sujet, & qui remplissoient très-à-propos les espaces vides des marbres. Le Pape les ayant lues, comme il avoit le goût fort délicat pour ces sortes d'ouvrages, il ne les approuva pas seulement, mais il commanda qu'on les fit graver, & les préféra à toutes les autres.

Il fit appeler Commendon : & après avoir reconnu l'esprit & la sagesse de ce jeune homme, par diverses questions qu'il lui avoit faites, il le renvoya ; & se tournant vers ceux qui étoient présens : *Ce jeune homme*, leur dit-il, *a trop de mérite, pour demeurer plus long-temps inutile, & je remarque en lui de trop grandes qualités, pour ne l'employer qu'à faire des vers.*

Depuis ce temps-là Commendon renonça entièrement à la poésie : & soit qu'il fût satisfait de la gloire qu'il s'étoit acquise, & qu'il crût qu'il y avoit des études propres à la jeunesse, qui ne convenoient pas à des âges plus avancés ; soit qu'il voulût se donner des occupations plus sérieuses, & s'appliquer entièrement à l'étude de la théologie, il ne fit plus du tout de vers, & il se contenta de lire avec plaisir ceux des autres, & d'en juger avec beaucoup de délicatesse. Il eût même tant de honte de ceux qu'il avoit autrefois composés, qu'il en retira des mains de ses amis de quoi en faire plusieurs volumes ; qu'il jeta dans le feu, avec quelques tragédies & quelques comédies de sa façon, les brûlant avec plus de plaisir, qu'il n'en avoit eu autrefois à les écrire.

Lorsque le Pape l'interrogea sur ses études, il apprit qu'il avoit employé trois ans entiers à l'étude du droit civil. Il le loua fort de s'être attaché à cette science ; mais il le blâma d'avoir négligé de prendre des licences, & de se mettre au rang des juriconsultes. Commendon obtint congé de Sa Sainteté pour un mois, s'en alla promptement à Padoue, & se présenta pour rendre compte de ses études, au lieu

même où il avoit étudié. Il fut présenté par le docteur Jérôme Torniel, qui avoit été son professeur. On le loua publiquement, & ayant été reçu avec approbation de toute l'université au nombre des jurisconsultes, il partit en diligence, & il arriva à Rome le même jour qu'il avoit promis de s'y rendre.



CHAPITRE IX.

Le Pape envoie Commendon au duc d'Urbin.

LE Pape lui fut bon gré de sa diligence, & de son exactitude, & croyant qu'il pouvoit avec bienséance lui confier toute sorte d'emplois, il l'envoya à Urbin pour une négociation importante.

Pendant les guerres de l'Empereur & du Roi de France en Italie, la ville de Sienne, qui est une des principales de l'Etrurie, ne pouvant plus souffrir l'orgueil, ni la sévérité importune de Diégo de Mendosse, qui en étoit gouverneur pour l'Empereur, avoit chassé les Espagnols, & reçu garnison Française. Il se faisoit de grands préparatifs de guerre de part & d'autre. Les uns vouloient faire tous leurs efforts pour la reprendre; les autres étoient résolus de la conserver. Guidubald duc d'Urbin, à cause du voisinage de ses terres, pouvoit être d'un grand secours à l'un ou à l'autre parti. Aussi chacun tâcha de l'engager dans ses intérêts, & lui fit des propositions très-avantageuses. Comme on savoit que le Pape avoit beaucoup de pouvoir sur son esprit, on le sollicita puissamment à se déclarer. Mais comme Sa Sainteté craignoit que ce Prince ne se laissât toucher des avantages qu'on lui proposoit, & qu'on ne lui imputât la résolution qu'il auroit prise, elle voulut le détourner de tous les engagements qu'il pouvoit prendre, & l'attacher aux seuls intérêts du saint Siège. Pour cet effet elle lui envoya Commendon, avec ordre de faire grande diligence, pour arriver avant un agent que les ambassadeurs de l'Empereur avoient dépêché avec pouvoir de traiter avec le duc.

Commendon partit donc en diligence, & se rendit en très-peu de temps à Urbin. Il trouva le duc Guidubald disposé à recevoir les offres que l'Empereur lui avoit fait faire,

& à conclure avec lui son traité. Il lui fit connoître les intentions de Sa Sainteté, & lui fit si bien comprendre qu'il devoit se ménager entre ces deux grandes puissances, & qu'il n'étoit pas sûr pour lui de se mêler dans leurs différens, que touché de l'autorité du Pape, & des discours de Commendon, il s'engagea à ne prendre aucune liaison qu'avec le saint Siège. On fit un traité; on convint avec lui des pensions; on lui donna le gouvernement de Rome. Les envoyés du Roi de France & de l'Empereur arrivèrent peu de temps après; ils furent reçus avec beaucoup d'honneur & de civilité, mais ils s'en retournèrent sans avoir avancé leurs affaires.

Jule souhaitoit que son neveu Fabrice Monti épousât la sœur de ce Prince, héritière des ducs de Camerino du côté de sa mère. Il avoit donné ordre à Commendon d'en faire la proposition au duc, comme de lui-même, après avoir fondé ses sentimens avec adresse: & de lui en parler comme d'une pensée qu'il avoit eue, & non comme d'un ordre qu'il eût reçu, parce qu'il jugeoit que c'étoit au duc à le rechercher. Commendon trouva l'occasion d'entretenir Guidubald en particulier; & après plusieurs détours, il fit tomber le discours sur ce sujet. Il lui représenta les avantages qui pouvoient suivre cette alliance; & il s'offrit de le servir en cette affaire avec beaucoup de soin & de fidélité. Le duc écouta volontiers cette proposition, & pria Commendon d'en parler de sa part à Sa Sainteté.

Après avoir ainsi achevé sa négociation, il partit la même nuit, ayant fait tenir des relais sur les chemins; & il fut de retour à Rome, presque avant que le Pape eût su qu'il étoit arrivé à Urbin.



C H A P I T R E X.

Commendon va en Flandre avec le légat.

LA guerre étant allumée, comme nous avons déjà dit, entre l'empereur Charles V & Henri II roi de France, Jule crut qu'il étoit de son devoir d'accommoder leurs différens, & de réconcilier deux grands Princes, qui pour des jalousies, ou pour des intérêts d'état, troubloient le repos

de toute la chrétienté. Il choisit pour cela Jérôme Dandino, qu'il avoit fait cardinal depuis peu, & qui étoit en grande faveur auprès de lui, & l'envoya en qualité de légat vers l'Empereur. Ce Cardinal, qui avoit connu l'esprit de Commendon en quelques conversations qu'ils avoient eues ensemble, obtint de Sa Sainteté la permission de le mener avec lui dans sa légation. Ce jeune homme, par sa gravité, par sa modestie, & par sa manière obligeante d'agir, se rendit d'abord agréable à toute la suite du légat, & au légat même, qui le consultoit, & qui lui confioit tout le secret des affaires.

Peu de temps après qu'ils furent arrivés à la cour de l'Empereur, on apprit la mort d'Edouard roi d'Angleterre. Commendon fut envoyé par le légat dans ce royaume. Mais avant que de parler du succès de son voyage, il est à propos de reprendre la chose de plus haut.

Henri VIII avoit épousé Catherine, fille de Ferdinand roi d'Espagne, tante de l'empereur Charles V, & après avoir vécu vingt-huit ans avec elle en assez bonne intelligence, & en avoir eu des enfans, soit que l'âge eût rendu cette Princesse moins agréable, soit qu'il se fût lassé de l'aimer, & qu'il se fût engagé à quelques amours étrangères, il poursuivit avec une ardeur incroyable sa séparation d'avec elle, sous prétexte que Catherine avoit épousé en premières noces son frère Artus, & que le pape Jule second avoit accordé trop facilement la dispense de son mariage aux pressantes sollicitations du Roi son père, & du Roi son beau-père. Artus étoit mort à l'âge de quatorze ans, sans avoir consommé le mariage. Mais Henri vouloit couvrir l'emportement & l'injustice de sa passion, sous quelque apparence de raison. Comme il vit que la cour de Rome refusoit d'autoriser son divorce, il se laissa emporter au dérèglement de son esprit; il méprisa l'autorité du Souverain Pontife, il perdit tout sentiment d'honneur & de religion; il se moqua de tous les droits humains & divins, il répudia la Reine, il épousa de son autorité privée Anne de Boulen, dont il étoit éperdument amoureux; & contre la fidélité & le respect qu'il devoit au saint Siège, il se sépara, lui & ses états, du corps de l'église catholique, & prit le titre de chef de l'église de son royaume.

Cette digue étant rompue, un torrent de fausses opinions

inonda bientôt toute l'Angleterre : & quelque soin qu'il prit d'interdire ces nouveautés, & d'en faire punir rigoureusement les auteurs, il ne pût empêcher ces hérésies naissantes, qui furent autant de principes de division dans l'état. Il mourut, & laissa pour son successeur Edouard, qui étoit fils de sa troisième femme. Ce jeune Prince avoit les inclinations assez bonnes; mais il avoit été si perverti dès son enfance, par ceux qui devoient avoir soin de son éducation, qu'il fit consister toute sa religion à ruiner la religion même. Il ne régna pas long-temps; & soit qu'il fût emporté par la violence de la maladie, ou par l'infidélité de ceux qui le servoient, il mourut à l'âge de dix-sept ans : & sans avoir égard aux droits de Marie sa sœur, il laissa le royaume à Jeanne de Suffolck sa cousine.

Dudley duc de Nortomberland, qui s'étoit acquis une autorité souveraine pendant le règne d'Edouard, avoit obtenu cette fille en mariage pour son fils, & l'avoit regardée comme un moyen de faire passer la royauté dans sa famille. Mais Marie, après la mort du Roi son frère, ne perdit point de temps : elle se mit en état de soutenir ses droits; & par la faveur des peuples, elle se rendit en peu de jours maîtresse de tout son royaume, & ce qui lui étoit presque aussi considérable, maîtresse de ses ennemis. Car le duc de Nortomberland, la princesse Jeanne, & son mari Guilford, lui furent mis entre les mains. Le duc, après avoir fait publier la mort d'Edouard, qu'il avoit célée pendant trois jours, pour avoir le temps de disposer tous ses desseins, fit ouvrir le testament en présence des principaux seigneurs du royaume : il fit déclarer Jeanne reine d'Angleterre, la conduisit dans la tour de Londres, selon la coutume de la nation, & la mit en possession du royaume. Ayant appris ensuite que Marie étoit en campagne, il tira des sommes considérables de l'épargne; & croyant s'être assuré de la fidélité de troupes par les grandes largesses qu'il venoit de leur faire, il marcha en diligence contre Marie, à dessein de l'opprimer, avant qu'elle fût en état de se défendre. Mais ses soldats se révoltèrent contre lui, & le livrèrent eux-mêmes à la Reine, comme un gage de l'affection & du zèle qu'ils avoient pour son service.

Cette Princesse se trouva dans des états bien différens. Elle nâquit du mariage légitime, mais malheureux, de Henri

VIII & de Catherine. Elle eût un frère qui mourut dans les premières années de son enfance. Toute la cour la regarda depuis, comme l'unique héritière du royaume. Elle étoit les délices de ses parens, qui la faisoient élever en Reine; & les plus grands Princes de l'Europe la firent demander en mariage. Après que la Reine sa mère eût été répudiée, & que le Roi fut tombé dans ses derniers dérèglemens, elle se vit privée de tous les droits de succession par les arrêts du parlement, & par l'autorité du Roi même; & fut réduite à servir comme une esclave, les courtisanes de son père. Elle ne fut pas plus heureuse sous le règne d'Edouard. Elle fut abandonnée de tout le monde, reléguée dans une retraite éloignée de la cour; & ce fut par une providence particulière du ciel, plutôt que par ses soins, & par ses gardes, qu'elle se sauva des pièges que lui tendit plusieurs fois le duc de Northumberland, qui la vouloit perdre.

Elle mena une vie irréprochable, & fut toujours fortement attachée à la religion catholique. Dès qu'elle se vit sur le trône, elle s'appliqua à faire casser tous les édits que son père & son frère avoient faits contre les droits de l'église, & à rétablir le culte ancien. Et comme l'empereur Charles V. lui eût écrit un jour de modérer un peu son zèle, d'attendre des conjonctures favorables, & de ne se déclarer que bien à propos: elle lui répondit avec une confiance admirable, que lorsque le monde l'avoit abandonnée, elle avoit mis toute sa confiance en Dieu; qu'elle n'avoit reçu du secours que de lui; que c'étoit lui qui venoit de la couronner, & de la mettre sur le trône; qu'elle étoit résolue de témoigner ouvertement & sans différer, sa reconnoissance à celui à qui elle devoit la vie, & la royauté. En effet, bien qu'elle eût à craindre certains esprits séditieux, qui s'étoient accoutumés à l'impunité & à la révolte, & qui vivant depuis long-temps sans religion, avoient de la peine à se soumettre au joug salutaire & doux de la discipline chrétienne, elle n'abandonna point son dessein. Elle fit punir les auteurs de l'impiété; & réduisant doucement les peuples à la sainteté & à la pureté de la foi, elle apaisa les troubles de l'Etat, & rétablit la religion avec beaucoup de zèle, & beaucoup de gloire.



C H A P I T R E X I.

Commendon passé en Angleterre. Ce qu'il y fit.

POUR reprendre la suite du temps, & de l'histoire que nous avons quittée : après la mort d'Edouard, un bruit confus se répandit d'abord, que le duc de Nortumberland avoit pris les armes, & que les peuples étoient disposés à reconnoître Marie pour leur reine. La guerre qui étoit allumée entre les françois & les impériaux, empêchoit qu'on ne reçût des nouvelles certaines d'Angleterre. Toute la côte étoit soigneusement gardée ; tous les ports étoient fermés ; & dans ce temps de soupçon & de défiance, il n'étoit pas permis de passer dans cette île, ni d'en revenir sans la permission des gouverneurs. On apprit enfin que le duc avoit été abandonné de ses propres troupes, & que les affaires de Marie étoient en très-bon état.

Le cardinal Dandino, qui savoit l'importance qu'il y avoit d'assister cette princesse, & de réduire sous l'autorité du saint siège un royaume que la fureur & la passion d'un prince en avoit séparé, faisoit tous ses efforts pour être informé de ce qui se passoit. Mais voyant que les nouvelles étoient favorables, mais peu certaines, il résolut d'y envoyer quelque personne adroite & intelligente, qui fût reconnoître l'état des choses, & lui en rendre un compte exact. Cependant, le pape qui avoit appris la mort d'Edouard, avoit dessein d'envoyer en Angleterre le cardinal Polus, & lui en avoit déjà écrit. Ce cardinal, qui étoit pour lors aux environs du Lac-de-garde, où il étoit allé chercher la pureté de l'air qui lui étoit nécessaire pour sa santé, ayant jugé à propos de ne rien précipiter, & d'attendre des nouvelles plus assurées ; le pape dépêcha un courrier au légat Dandino, pour l'en avertir, & pour lui ordonner de faire passer promptement quelqu'un en Angleterre.

Le légat qui avoit connu que Commendon avoit de l'esprit & de la résolution, & qu'il ne cherchoit que les occasions de servir, lui proposa son dessein, & l'exhorta d'entreprendre une action digne de sa capacité & de son

adresse. Quelque difficulté qu'il y eût à passer dans cette île, quelque danger qu'il y eût à y demeurer, Commendon accepta sans hésiter l'emploi qu'on lui présentait. Le légat ayant loué son zèle & sa résolution, lui donna une instruction générale, & ne lui ordonna rien de particulier, sinon qu'il reconnût exactement l'état des affaires, les ouvertures, les moyens, & les espérances qu'il y auroit de recouvrer ce royaume. S'il avoit occasion de traiter avec la reine, qu'il l'exhortât à rétablir la religion & le culte ancien, & qu'il l'assurât de toute sorte d'assistance du côté de Rome. Pour le reste, il laissa tout à ses soins & à sa prudence.

Pour passer en sûreté parmi des peuples ennemis de l'église romaine qui profitoient des troubles présents, & qui craignoient tout pour l'avenir, il partit secrètement de Bruxelles, & se rendit le même jour à Gravelines, où l'on trouvoit beaucoup de commodités pour passer en Angleterre. Là il prit deux valets qui savoient fort bien la Langue françoise, l'un desquels savoit encore l'angloise. Afin qu'ils ne pussent soupçonner qui il étoit, il leur fit entendre adroitement qu'il avoit eu un oncle en Angleterre, qui s'étoit attaché au commerce, & qui lui avoit laissé en mourant une succession fort embrouillée. Après quoi il s'embarqua, & passa le trajet par un temps très-dangereux. Il se rendit à Londres, ayant appris par les chemins que la reine y avoit été reçue. Il trouva que tout étoit en désordre; que les hérétiques, encore fiers du crédit qu'ils avoient eu auparavant, s'opposoient au rétablissement de la religion catholique; & que Marie étoit reine, mais qu'elle n'étoit pas maîtresse dans son royaume. Il assistoit un jour à un sermon, dans une église de la ville, où le prédicateur s'étant laissé emporter à son zèle, & ayant eu le courage de déclamer contre les nouvelles doctrines, le peuple qui n'étoit pas accoutumé à cette liberté évangélique, s'émut de colère & d'indignation. Les hérétiques, qui sont ordinairement fort emportés, l'interrompirent d'abord; & parce qu'il reprenoit le même discours, un soldat se levant du milieu de l'assemblée, avec un poignard à la main, le jeta contre le prédicateur. Cette action hardie fit connoître à Commendon la fureur de ce peuple, & le danger où il étoit, si l'on venoit à soupçon-

ner qui l'avoit envoyé , & quel fujet il avoit eu d'entreprendre ce voyage.

La crainte , ni la difficulté ne l'empêchèrent pourtant pas de continuer fon deffein. Il fe préparoit même à s'en aller trouver la reine , lorsqu'il rencontra un gentilhomme anglois , nommé Jean Ly , qu'il avoit connu familièrement , & à qui il avoit même rendu d'assez grands services à Rome , où il s'étoit réfugié du temps d'Edouard pour le fujet de la religion. Cet honnête homme , après les civilités ordinaires , s'informa du fujet de son voyage , dans un temps de trouble & de division. Commendon se servit d'abord du prétexte de ses affaires , & de la succession dispersée de son parent. Mais ayant reconnu depuis , qu'il étoit du conseil & de la confiance de la reine , & ayant appris de lui les particularités les plus secrètes de l'Etat , il crût qu'il pouvoit confier son secret à un homme , qui lui témoignoit de l'amitié & de la confiance , & qui étoit d'une fidélité éprouvée dans la religion. Il lui découvrit donc le véritable fujet de son voyage , & le pria de le présenter à la reine. Ce ne fut pas fans difficulté. On faisoit garde par-tout ; toutes les entrées du palais étoient fermées. On empêchoit que la reine ne parlât à des étrangers. L'empereur & le pape étoient également suspects aux Anglois , qui haïssent l'un , parce qu'il traitoit du mariage de son fils avec la reine ; & craignoient l'autre , comme le vengeur de la religion violée , & des biens usurpés sur l'église.

Commendon exhorta la reine à remettre la foi , & les cérémonies dans leur ancienne pureté ; à réconcilier son royaume avec l'église catholique ; & à témoigner sa reconnaissance à Dieu qui l'avoit mise sur le trône , & qui l'avoit rendue victorieuse de ses ennemis , sans qu'il en eût coûté du sang à ses peuples. Il lui offrit ensuite toute sorte d'assistance de la part du pape. La reine l'écouta avec beaucoup de joie ; elle lui communiqua toutes ses bonnes intentions ; l'assura de son zèle & de son attachement pour l'église catholique , & pour le saint siège ; le consulta sur les moyens d'exécuter ses grands desseins , & le pria de revenir encore une fois. Elle eut même la bonté de le prier de se tenir sur ses gardes , & d'avoir soin qu'on ne pût soupçonner le fujet de son voyage , lui faisant entendre que dans l'état des troubles présents , elle-même ne pouvoit

lui répondre de sa fureté. Cependant, elle s'appliqua à arrêter les défordres : elle congédia une multitude de gens armés, qui avoient voulu la conduire, & la mettre eux-mêmes sur le trône, & déchargea la ville de cette populace errante & déréglée, qu'on avoit peine à réprimer. Elle traitoit secrètement avec l'empereur, qui lui offroit son fils en mariage, espérant que l'alliance d'un prince voisin & puissant, affermiroit son autorité. Cependant elle faisoit faire le procès au duc de Nortomberland ; de jour en jour elle devenoit plus absolue.

Après qu'elle eut conclu une ligue avec l'empereur, & son mariage avec Philippe son fils, elle fit venir Commendon, à qui elle avoit déjà donné plusieurs audiences secrètes. Elle lui découvrit ses desseins, & lui donna des lettres écrites de sa main pour le pape Jule, par lesquelles elle s'engageoit à remettre son royaume sous l'obéissance du saint siége ; & elle ajoutoit, qu'elle avoit instruit Commendon de tout le reste, & que Sa Sainteté pourroit apprendre de lui l'état des affaires. Cette instruction étoit, Qu'elle alloit faire assembler le parlement ; Qu'elle feroit casser tous les édits du roi son père, & du roi son frère, sur le sujet des religions ; Qu'elle envoyeroit promptement des ambassadeurs à Rome, pour renouveler en son nom, & au nom de tous ses sujets, le serment de fidélité & d'obéissance au saint siége ; Qu'elle demandoit, cependant, que le pape Jule fit publier une absolution générale, pour ceux qui avoient abandonné la piété de leurs ancêtres, & qui s'étoient séparés de l'église romaine, pour obéir à des princes, qui s'étoient attribué un droit, qui n'appartenoit qu'à Dieu seul ; Qu'il envoyât le cardinal Polus en Angleterre, avec plein pouvoir de régler toutes choses, & de réduire la religion aux formes de la discipline ancienne.

Commendon se préparoit à partir sur le champ avec cette instruction ; mais la reine l'obligea de demeurer encore deux jours à Londres, afin qu'il fût témoin lui-même du supplice du duc de Nortomberland, qui fut condamné par ses Juges comme criminel de lèze-Majesté. Il abjura son hérésie, qu'il avouoit avoir embrassée non par aucun aveuglement d'esprit, mais par un désir violent de régner ; & après avoir reçu les sacremens, selon la forme des catholiques, & obtenu de la bonté de la reine le pardon pour

ses enfans , & pour sa belle-fille , il fut conduit dans une place publique , où il eût la tête tranchée sur un échafaut.



C H A P I T R E X I I .

Commendon retourne à Rome. Il rend compte au Pape , & aux Cardinaux , des affaires d'Angleterre.

APRÈS l'exécution du duc de Nortumberland , la reine fit partir Commendon , avec ordre de rendre un compte exact au pape de toutes les affaires , & de ne les communiquer qu'à Sa Sainteté , & au cardinal Polus. Il se rendit en diligence à Bruxelles , & fut envoyé à Rome par le légat. Il prit la poste ; & courant nuit & jour sans relâche , avec une vitesse incroyable , il arriva en neuf jours à Rome , quoiqu'il se fût détourné du chemin , pour aller trouver le cardinal Polus , & lui communiquer les ordres qu'il avoit reçus de la reine , & pour le prier de la part du légat Dandino , de différer son voyage en Angleterre , jusqu'à ce que les choses y fussent dans un état plus tranquille.

L'empereur souhaitoit avec passion que ce voyage fût différé. Il espéroit que par le mariage de son fils avec la reine , il augmenteroit sa puissance , & joindroit les états d'Angleterre aux siens. Mais il savoit que les Anglois étoient contraires à ses prétentions ; & il éloignoit avec grand soin tout ce qui pouvoit traverser ses desseins. Il étoit bien informé qu'il y avoit des gens dans Londres , qui vouloient que la reine épousât le cardinal Polus. On disoit que la reine même n'avoit pas fort rejeté cette proposition , & qu'elle avoit demandé à Commendon , si le pape pouvoit dispenser un cardinal diacre , pour le mariage ; ce qui est arrivé souvent dans l'église : mais que depuis , craignant les forces du roi de France , qui avoit assisté sous-main ses ennemis , & se défiant des Anglois , elle avoit penché du côté du fils de l'empereur. Depuis ce temps ; l'empereur ne voulut point que Polus passât en Angleterre , que le mariage de son fils ne fût conclu. Ce n'est pas qu'il se défiât de ce cardinal : mais il craignoit que les hérétiques épouvantés à son arrivée , & résolus de troubler encore l'Etat , ne prissent des mesures avec la

France ;

France ; & qu'avec les secours qu'ils en recevoient , ils ne s'opposassent à ses desseins.

Cependant , on étoit en peine à Rome d'apprendre des nouvelles de ce royaume. On savoit que Commendon y étoit passé ; & le pape attendoit avec impatience , quelle seroit l'issue de ces derniers troubles , lorsque Commendon arriva , qui en apporta des nouvelles certaines , & plus heureuses qu'on ne l'avoit osé espérer. Jule le reçut avec une joie extraordinaire ; & fut si touché d'apprendre ce qui s'étoit passé , qu'après avoir lu les lettres de la reine , & considéré les révolutions , les divers évènements & la fortune présente de ce royaume , que Commendon lui racontoit , il ne put retenir ses larmes : & s'adressant à lui : *Et toi , mon fils* , lui dit-il , *tu n'es pas seulement le porteur de ces nouvelles ; tu as été le ministre de ce glorieux succès ; & ton esprit nous a plus servi , que je n'avois espéré , & que je n'avois même osé souhaiter.* Il l'embrassa avec beaucoup de tendresse ; & ayant loué son adresse & son zèle , il rendit grâce à Dieu , d'avoir remis , dans le temps de son pontificat , un si beau royaume sous l'obéissance de l'église. Il ne pouvoit modérer l'excès de sa joie : il étoit dans une impatience extrême de la communiquer aux cardinaux. Il ordonna à Commendon de se tenir prêt à faire le lendemain , devant le consistoire , la relation qu'il venoit de lui faire. Commendon lui représenta , avec une liberté modeste , qu'il s'étoit engagé à la reine de tenir ces choses secrètes ; & j'aurai , dit-il , la même exactitude , pour exécuter ses ordres , que j'ai eue pour exécuter ceux de Votre Sainteté. Le pape admirant la fidélité & la constance de ce jeune homme , convint avec lui de ce qu'il falloit dire , & de ce qu'il falloit cacher ; & lui dit , qu'il vouloit lui-même en informer l'assemblée.

Le lendemain , les cardinaux s'assemblèrent : & le pape ayant lu les lettres que la reine lui avoit écrites , & s'étant mis à raconter les choses comme il les avoit apprises , les mouvemens violens de sa joie , & l'empressement qu'il avoit d'en faire part au consistoire , troublèrent l'ordre de sa relation. Il interrompit son discours , & ordonna qu'on fit venir Commendon , pour faire aux cardinaux assemblés le même récit qu'il lui avoit fait le jour précédent. Un ordre si peu prévu auroit pu embarrasser les plus expérimentés ; à plus forte raison , un jeune homme , que la pré-

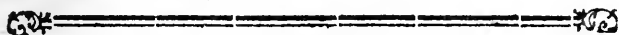
sence de Sa Sainteté, l'assemblée de tant de personnes éminentes en faveur & en dignité, & la majesté du lieu même, pouvoit confondre. L'obligation indispensable de parler latin, étoit un nouveau sujet de crainte pour lui, parce qu'il ne s'y étoit pas préparé.

Commendon eut toute sa vie beaucoup de pudeur. Il rougissoit lorsqu'il parloit en public, & commençoit toujours son discours avec beaucoup de timidité : mais lorsqu'il étoit entré en matière, il avoit une honnête hardiesse & une agréable liberté. Son esprit lui fournissoit à propos une grande abondance de sentences & de paroles propres à son sujet. En cette occasion, il parut d'abord avoir de la crainte, plutôt que de la retenue. Non-seulement il ressentit cette légère émotion qui lui étoit ordinaire ; il trembla même devant l'assemblée : mais sa timidité passa pour modestie ; car reprenant peu à peu ses esprits, il parla avec tant d'ordre, tant de jugement & tant d'éloquence de l'état des affaires d'Angleterre, que tout le consistoire l'admira, & qu'un des cardinaux s'écria, en se servant des termes de l'évangile : *Que pensez-vous que doit être un jour cet enfant ?*

La réputation qu'il s'acquit ce jour-là, lui facilita les ouvertures pour tous les emplois, & pour tous les honneurs qu'il reçut depuis. Le pape lui donna de grandes louanges ; tous les cardinaux voulurent l'entretenir en particulier, & après l'avoir embrassé plusieurs fois, & s'être réjouis avec lui, ils lui promirent leur amitié & leur assistance. Le cardinal Jean Pierre Carafe, qui avoit été en Angleterre, & qui avoit une grande connoissance des affaires de ce royaume, le considéra beaucoup depuis ce temps-là. Enfin, cette action le rendit illustre même parmi le peuple.

Jule, sur les lettres de la reine, & sur la relation de Commendon, ordonna les prières de quarante-heures, célébra lui-même la Messe, rendit à Dieu des actions de grâces fort solennelles, & fit faire par-tout des réjouissances publiques. Toutes les fois qu'on parloit d'un succès si heureux, il faisoit l'éloge de Commendon. Il lui envoya souvent des plats de sa table, & en fit depuis un cas très-particulier. Mais ce jeune homme, quelques grands honneurs qu'il reçût, ne s'en éleva pas davantage ; & lorsque tout le monde lui applaudissoit, bien loin de vivre avec moins de gravité &

de retenue , il fut beaucoup plus réglé , & beaucoup plus modeste qu'auparavant.



CHAPITRE XIII.

Commendon est envoyé en Portugal.

ENVIRO*N* ce temps-là , Emanuel , * fils de Jean , roi de Portugal , unique héritier du royaume , mourut. Pour réparer en quelque façon la perte de ce prince , la princesse son épouse accoucha d'un fils le même jour. Le pape envoya Commendon pour consoler le roi de la mort de l'un , & pour se réjouir avec lui de la naissance de l'autre.

Il traversa toute la France , depuis les Alpes jusqu'aux Pyrénées. Il visita en passant une partie de l'Espagne , & se rendit en Portugal , où il fut reçu du roi avec beaucoup d'honneur. Il fut si bien par sa douceur , par son esprit , & par les entretiens qu'il eut avec lui , sur le sujet des affaires d'Angleterre , gagner son estime & son amitié , qu'il voulut le faire chevalier de l'ordre du Christ , qui est un honneur qu'on ne fait qu'aux princes & aux grands du royaume ; & comme Commendon s'en excusoit , sur ce que cet honneur ne convenoit pas à sa profession , ce prince lui présenta une croix rouge , qui est la marque des chevaliers ; & lui permit de donner cet ordre à quelqu'un de ses amis , pourvu qu'il fût né de parens nobles , & qu'il eût fait ses preuves de noblesse devant son ambassadeur à Rome , en la manière accoutumée. Il choisit depuis un de ses amis , qui étoit d'une très-ancienne noblesse. Après qu'il eut pris congé du roi , & qu'il eut reçu de lui toutes les marques d'estime & d'amitié qu'il eût pu souhaiter , il partit , & alla visiter l'église de saint Jacques en Galice , si fameuse par le concours & par les vœux de tant de peuples.

Commendon avoit entrepris ce voyage avec beaucoup de plaisir , parce que c'étoit une occasion de voir plusieurs provinces , & de parcourir en allant , & revenant par divers chemins , toute la France & toute l'Espagne. C'étoit une de ses passions , que de voir & de connoître les choses étrangères. Il observoit très-soigneusement les situations des

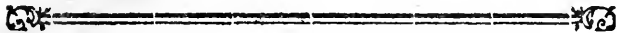
* En 1554.

lieux , les commodités de chaque pays , les côtes , les ports ; les fleuves , l'abondance ou la nécessité , les mœurs & les inclinations des peuples , & les différentes formes de gouvernemens. Il confidéroit tout , & il avoit la mémoire si heureuse , qu'il se souvenoit même des noms les plus étranges des hommes , & de tous les lieux par où il avoit passé. Ce qui lui fut d'un grand usage dans les voyages qu'il fit depuis , presque en toutes les parties de l'Europe.

A son retour de Portugal à Rome , le pape Jule III. mourut âgé de soixante-huit ans. * Ce pontife avoit les inclinations nobles & bienfaisantes , beaucoup de probité , & quelque connoissance des belles-lettres. Mais il aimoit son repos avec excès , & il avoit une extrême négligence pour les affaires. Il menoit une vie oiseuse dans cette maison de plaisir , qu'il avoit fait bâtir avec des dépenses prodigieuses , ne songeoit qu'à ses divertissemens ; jusques-là que les Siennois , qui étoient assiégés par l'armée de Côme de Medicis duc de Florence , & par celle des Espagnols , ayant député vers lui , pour mettre leur ville , leur campagne & leurs biens sous la domination du saint siège , il ne voulut pas prendre la peine de donner audience à leurs députés , ni de recevoir cette ville qu'on lui offroit , quoique les François qui la défendoient y eussent consenti , & que les Espagnols qui l'attaquoient ne s'y opposassent pas.

Jule étoit venu dans un siècle , où la gravité , la pudeur & la modestie passaient pour mauvaise humeur , & pour lâcheté. Un air de plaisir & d'enjouement s'étoit répandu par-tout , & jamais l'on n'avoit vu plus de relâchement dans la discipline. Les revenus de l'église ne servoient qu'à entretenir le luxe des ecclésiastiques. Ils tenoient , sans scrupule , plus grand nombre de bénéfices qu'il n'est permis d'en tenir selon les canons ; il s'en-trouvoit qui possédoient en même-temps trois évêchés. On donnoit ces dignités à la faveur plutôt qu'au mérite des personnes. L'habit des prêtres , qui est institué pour rendre ceux qui le portent plus vénérables , leur paroissoit méprisable ; & ils aimoient mieux être vêtus en cavaliers , qu'en ecclésiastiques. On n'a jamais vécu d'une manière plus libre , & plus voluptueuse. Enfin , l'on ne parloit que de bonne chère , de jeux , de comédies ; & les hommes les plus graves ne trouvoient pas qu'il

y eût rien contre la bienséance , à être tous les jours en festins avec les dames , & à se promener par la ville avec elles dans leurs carrosses : tant la licence & la coutume avoient corrompu les mœurs & les jugemens des hommes. Jule avoit suivi cet usage du siècle , étant jeune , & l'avoit souffert pendant son pontificat ; & bien qu'il estimât la vertu , il ne prit jamais aucun soin de corriger le vice. Commendon ne se laissa point emporter au torrent du siècle. Il eut la gloire d'avoir été fort modeste & fort réglé parmi tant de dérèglements ; & sa vertu fut récompensée , aussitôt que le siècle fut réformé.



C H A P I T R E X I V .

L'amitié que le pape Marcel , & le pape Paul IV avoient pour Commendon.

LE cardinal Marcel Cervin fut élu en la place de Jule III. & s'appela Marcel II. Il étoit dans une si grande réputation de vertu , & l'on avoit conçu de si grandes espérances de voir sous son pontificat l'ancienne discipline rétablie , & la religion remise dans sa première vigueur , qu'on peut croire que le ciel lui fit grâce , de n'avoir fait que le montrer à la terre , & de l'en avoir retiré vingt jours après son exaltation ; car il falloit une sagesse extraordinaire , pour répondre à la grande opinion qu'on avoit de lui. Dès les premiers jours de son pontificat , il avoit fait venir Commendon , & l'avoit attaché auprès de lui.

Jean-Pierre Carafé qui lui succéda , & qui fut nommé Paul IV. le destina d'abord à être un de ses secrétaires , & l'associa à des personnes très-considérables par leur dignité & par leur savoir , qu'il avoit choisies pour cet emploi , & à qui il avoit partagé le soin de différentes provinces. C'étoient Jean de la Casa archevêque de Benevent , Annibal Borzuti archevêque d'Avignon , Antoine Elie évêque de Poia , Ange Massarel qui étoit aussi évêque , & Sylvestre Aldobrandin grand jurisconsulte , qui vit diminuer , quelque temps après , le crédit de tous les autres ; & qui par ses soins assidus & par sa grande capacité , se rendit maître de tous les emplois & de toute la faveur du pontificat.

Paul étoit le chef du sacré Collège, non-seulement par sa dignité, mais encore par la grande connoissance qu'il avoit de la doctrine de l'église, par son éloquence, par sa générosité, par la pureté de ses mœurs, & par la sainteté de sa vie. Il surpasseoit encore de beaucoup tous les autres cardinaux en âge, c'est pourquoi Commendon s'étoit attaché plus particulièrement à le voir, lorsqu'il n'étoit encore que cardinal. Ce vieillard vénérable avoit aussi tant d'estime pour ce jeune homme, qu'il passoit souvent des heures entières à lire, ou à raisonner avec lui, tantôt sur des sujets particuliers, tantôt sur les affaires publiques, & toujours avec beaucoup de complaisance & de familiarité, ne l'appelant jamais que son fils. Au dernier conclave on lui avoit préféré Marcel, & il avoit bien voulu donner lui-même son suffrage à un cardinal moins âgé que lui de vingt-cinq ans. Dès qu'on crut qu'il n'y avoit plus d'espérance de le voir pape, ceux qui avoient été les plus assidus auprès de lui, le négligèrent ou l'abandonnèrent entièrement, & ne s'appliquèrent plus qu'à faire leur cour à Marcel. Commendon, au contraire, s'attacha à lui avec plus d'affiduité, & plus d'affection qu'auparavant. Il le visitoit, l'accompagnoit ordinairement, & lui rendoit tous les devoirs & tous les honneurs que méritoit un si grand homme. Aussi, dès qu'il fut créé pape, voyant que Commendon, par modestie, ne se pressoit point de le venir voir, il le rechercha lui-même, il lui donna un appartement dans son palais, il ordonna qu'on lui fournît tout ce qui lui seroit nécessaire, il le recommanda à ses neveux d'une manière très-obligeante, & continua de l'appeler son fils, toutes les fois qu'il voulut lui donner quelque commission.

Il le faisoit assister aux consultations les plus secrètes, & le mettoit au nombre de ses ministres les plus confidens. Il se servoit de lui, & s'entretenoit avec lui plus familièrement qu'avec aucun autre de ses domestiques. Au commencement de son pontificat, il le nomma à l'évêché de Zante, sans qu'il l'eût demandé, & sans qu'il y eût même pensé. Après avoir fait son éloge en présence de l'ambassadeur de Venise, voyant que Commendon refusoit cette dignité, comme ne croyant pas la mériter, il l'embrassa, & le baisant avec beaucoup de tendresse, il l'avertit qu'il y avoit une modestie qui empêchoit de refuser les honneurs,

comme il y en avoit une qui empêchoit de les demander ; & que puisqu'il n'avoit point recherché l'épiscopat par ses sollicitations , ni par ses empressements , il devoit le recevoir avec soumission , comme une grâce que Dieu lui faisoit par le ministère de ses supérieurs. Sa Sainteté lui donna au même temps un bénéfice , situé dans le territoire de Verone , de cinq cents écus d'or de revenu.



C H A P I T R E X V.

Commendon repasse en Flandres avec le cardinal Scipion Rebiba.

CES grâces qu'il venoit de recevoir de Sa Sainteté ; firent croire à tout le monde , que ce nouveau prélat , qui n'avoit aimé ni ses plaisirs , ni ses intérêts ; qui dans un siècle corrompu avoit suivi les lois de l'ancienne discipline ; qui étoit dans la fleur de son âge , qui avoit de l'esprit & de la vigueur , & qui par ses bonnes qualités s'étoit rendu agréable à son maître , seroit bientôt élevé à la dignité de cardinal. Mais il se cachoit à soi-même la bonne opinion qu'on avoit de lui , & il s'efforçoit de fermer la bouche à ceux qui faisoient de ces présages incertains de sa fortune. En quoi il ne ressembloit pas à quelques-uns , qui se flattent d'un peu de réputation , qui veulent qu'on leur mette toujours devant les yeux , tout ce qu'ils peuvent espérer , & qui sont toujours les premiers à croire les bruits avantageux qu'on fait courir d'eux. Un de ces esprits vains & crédules par ambition , ayant oui dire que le peuple le mettoit au rang de ceux qui devoient être cardinaux à la première promotion , s'adressa lui-même à Sa Sainteté , l'informa du bruit qui s'étoit répandu dans la ville , & lui fit connoître qu'il avoit été averti de plusieurs endroits , que Sa Sainteté avoit dessein de lui faire l'honneur de l'élever à cette dignité. *Ceux qui vous donnent ces avis , ont tort de vous tromper , lui répondit le pape , & vous avez tort de les croire.*

Quoique Commendon fût dans une si grande retenue , il ne put éviter l'envie , qui l'attaqua d'autant plus rudement , qu'il y avoit moins de lieu de l'attaquer. Comme la malice des hommes est rusée & artificieuse , ceux qui ne pouvoient l'accuser , tâchèrent de le perdre en le louant. Ils

firent valoir son esprit, sa fidélité, son affection à bien servir, son adresse à ménager les grandes affaires, & sa fanté même; & sous les belles apparences d'honneur, ils l'éloignèrent de la cour, & crurent pouvoir lui rendre plus commodément de mauvais offices, en lui procurant un honnête exil.

Il fut donc envoyé nonce vers l'empereur Charles V. & l'archevêque de Conza, que Jule y avoit envoyé, en fut rappelé. Mais parce qu'il y eut en ce temps-là une suspension d'armes entre l'empereur & le roi de France, le pape nomma le cardinal Scipion Rebiba pour son légat, & l'envoya en Flandres, pour exhorter l'empereur à conclure une paix entière. Il envoya, pour le même sujet, le cardinal Charles Casse, à Henri roi de France. Commendon partit avec le légat. Ils avoient passé par Milan, & par les frontières des Suisses, & s'étoient déjà rendus dans la Flandres. Mais comme ils entroient dans Maëstrick, ville située sur la rivière de Meuse, & qui étoit sous l'obéissance de Charles V, un courrier, qui venoit de Rome en grande diligence, rendit au légat des lettres de Jean Casse, neveu du pape, par lesquelles on lui mandoit, que les Impériaux avoient violé la foi de la trêve; qu'ils avoient même voulu attenter sur la vie de Sa Sainteté; que la guerre étoit déclarée; qu'ils reprissent promptement le chemin de Rome, lui & Commendon; sur-tout qu'ils pourvussent à la sûreté de leurs personnes, & qu'ils prissent garde de ne point tomber entre les mains de leurs ennemis.

Le légat surpris de cette nouvelle, se trouvant sur les terres de l'empereur, ne savoit par où se sauver, ni où se retirer. Sa première résolution fut de s'exposer constamment à tous les accidens que la fortune l'obligerait de souffrir. Mais Commendon lui représenta, qu'outre les incommodités de la prison, qu'il étoit bon d'éviter, il étoit toujours important à des ministres, qui portoient le secret des affaires dans leurs instructions, de ne tomber pas en la puissance de leurs ennemis; qu'avec un peu d'adresse & de diligence ils pouvoient se sauver, avant que l'empereur fût averti de leur arrivée; qu'il étoit d'avis qu'il quittât l'habit de cardinal, & toutes les marques de la légation, qu'il laissât tout son équipage, & qu'avec peu de monde & peu d'embaras, il se réfugiât en France. Cet avis fut suivi, &

le légat qui ne connoissoit point le pays , & qui ne favoit ce qu'il alloit devenir , s'abandonna entièrement à la conduite de Commendon. Ils quittèrent leurs habits ecclésiastiques , ils prirent ceux de quelques cavaliers de leur suite , & sortirent de la ville avec peu de train. Ceux qu'on y laissoit , avoient ordre , si on leur demandoit des nouvelles du légat , de dire qu'il devoit bientôt arriver.

Commendon , qui dans ses voyages avoit accoutumé de s'informer curieusement de toutes choses , avoit appris le nom de chaque lieu ; quelle distance il y avoit jusqu'aux frontières ; quelles étoient les premières villes de France qu'on rencontroit : car il étoit extrêmement curieux , & il vouloit être instruit de tout , aimant mieux écouter des choses inutiles , que d'en ignorer qui pussent être importantes.

Etant donc partis , ils prirent des guides par-tout où ils passèrent , & se faisant conduire par des chemins détournés , ils furent en sureté , avant qu'on s'aperçût qu'ils se fussent retirés. Commendon se trouva lui-même dans un grand danger. Il avoit voulu s'avancer seul , & il s'égara dans la forêt d'Ardennes , où il fut errant toute la nuit. Il rejoignit le lendemain , avec beaucoup de difficulté , le légat , qui avoit été fort en peine de lui. Enfin , ils gagnèrent le pays de Liège , ils entrèrent en France , & ayant passé Lyon , ils joignirent le cardinal Charles Carafe , qui revenoit de sa légation. Ils s'embarquèrent tous ensemble dans la flotte de France , & s'en retournèrent à Rome.

CHAPITRE XVI.

Commendon est envoyé à la république de Venise , & à tous les Princes d'Italie.

CEPENDANT , on entreprit à Rome de faire le procès à Marc-Antoine Colonne , fils d'Ascagne , sur ce qu'il faisoit des cabales contre le Pape , & qu'il assembloit secrètement du monde chez-lui. Il fut cité , & comme il refusa de comparoître , on le déclara criminel d'Etat , & on lui ôta les villes qu'il possédoit dans l'état ecclésiastique. Ce fut un sujet de guerre entre le Pape & l'Empereur. L'Empereur

croyoit , qu'il étoit important pour le bien de ses affaires , de ne laisser pas opprimer Colonne. Le Pape trouvoit étrange qu'on voulût l'empêcher d'user de ses droits. Commendon arriva à Rome au commencement de ce différent. A peine eût-il trois jours pour se délasser des fatigues de son voyage : il fut obligé d'aller chez tous les princes d'Italie , pour les retenir dans le devoir , & pour empêcher que l'Empereur , par son autorité & par ses promesses , n'en attirât quelqu'un à son parti. Ils paroissoient tous fort attachés aux intérêts du saint Siège. Hercule duc de Ferrare , s'étoit ligué avec eux , & faisoit un grand ravage sur toutes les terres que l'Empereur avoit dans son voisinage.

Le Pape , qui souhaitoit avec passion d'engager les Vénitiens à son parti , tant à cause des secours qu'il pouvoit espérer de cette république , que pour la considération qu'elle pouvoit donner à son parti dans l'Italie , eut si bonne opinion de Commendon , qu'il lui confia cette négociation , & l'envoya nonce à Venise : ce qui n'étoit encore arrivé à aucun citoyen de Venise , qu'à Pierre Bembe , qui passoit pour le premier homme de son siècle , & que le pape Leon X choisit pour aller traiter avec cette république , en une pareille rencontre. Cet emploi fut fort glorieux pour Commendon , & lui acquit beaucoup de réputation dans l'esprit des Vénitiens. Ils le voyoient avec plaisir à côté du chef du sénat , & au-dessus de tous les autres sénateurs , pour négocier avec eux les plus grandes affaires qui fussent alors. Il arriva qu'Antoine Trivulce évêque de Toulon , qui étoit d'une illustre famille de Milan , & qui faisoit la fonction de nonce apostolique à Venise , fut fait cardinal environ ce temps-là. Commendon lui donna solennellement le bonnet , que Sa Sainteté venoit de lui envoyer ; & lorsqu'il lui mit sur la tête les marques de sa dignité , en présence du Doge & de tout le sénat , plusieurs s'écrièrent dans l'assemblée : *Souvenez-vous , Trivulce , de rendre un jour le même office à Commendon.* Chacun lui souhaitoit & lui prédisoit les honneurs dont il étoit digne.

Il demeura dans cette ville jusqu'à la fin de ce différent , & fit des harangues très-éloquentes dans le sénat , où il se plaignit de l'injustice du parti contraire , des outrages & des attentats commis contre la personne sacrée du Souverain Pontife ; du danger où se trouvoit l'église de Rome ;

de l'avidité des Espagnols , qui vouloient se rendre maîtres de toute l'Italie , & qui ne tâchoient d'abattre la puissance des Papes & de leurs fidelles sujets , que pour ruiner après plus impunément tout le reste. Quoique cette république aime le repos , & qu'elle craigne tous les mouvemens & tous les désordres de la guerre ; quoique le sénat ne fût point résolu de s'attacher au parti d'un Pape déjà cassé de vieillesse contre un Prince qui pouvoit régner encore long-temps , & qui avoit de grandes forces sur pied : toutefois il voyoit avec inquiétude que la puissance du Pape alloit être abattue , & que celle des Espagnols s'augmentoît tous les jours dans l'Italie.

Commendon tâchoit d'émouvoir ces esprits politiques , en leur représentant , que s'ils ne se liguoient pour le salut de l'Italie , & pour l'honneur du chef de l'église , s'ils ne défendoient en commun la cause commune contre une nation étrangère , qui avoit des forces pour avancer ses prétentions , & qui alloit assujettir tous leurs voisins , le Pape qui ne pouvoit soutenir le poids d'une guerre imprévue , seroit bientôt opprimé ; & que s'il étoit une fois vaincu par un ennemi insolent & impérieux , il seroit honteux aux Vénitiens de n'avoir pas écouté le Souverain Pontife , qui recherchoit leur alliance : que c'étoit une chose éloignée de la piété & de la sagesse du sénat , qui importoit à leur sûreté , & qui pouvoit peut-être un jour les ruiner.

Il disoit ces raisons dans cette célèbre assemblée , avec beaucoup de zèle & de gravité , & les faisoit comprendre à ses parens & à ses amis , dans les conversations particulières qu'il avoit avec eux. Ils en étoient déjà touchés , & ils appréhendoient que les Espagnols , qui aiment à pousser leur domination , après avoir attaqué & opprimé le Pape , n'entreprissent ouvertement sur la liberté des autres Princes. Dans cet embarras où ils étoient , ils ne pouvoient souffrir que la puissance des Espagnols s'augmentât dans l'Italie ; mais d'ailleurs ils ne pouvoient se résoudre à entreprendre une guerre dont l'événement étoit fort douteux. Ils choisirent l'avis qui leur parut le plus sûr & le plus honnête. Ils offrirent d'être les médiateurs de la paix , & ils envoyèrent François Froment secrétaire de la république , au duc d'Albe , qui commandoit pour l'Empereur en Italie , avec ordre de le conjurer de vouloir arrêter ses armes , & de n'atta-

quer point le Souverain Pontife ; & de lui représenter qu'il s'attireroit la haine de toute la chrétienté , & qu'il feroit une action très-éloignée de la piété de l'Empereur , & du Roi son fils , s'il continuoît en leur nom une guerre si odieuse : qu'il y avoit des voies d'accommodement plus utiles & plus honnêtes ; & qu'il se trouveroit des amis communs , qui prendroient volontiers le soin de terminer leurs différens. Ils écrivirent presque en mêmes termes au roi d'Espagne. On pouvoit bien juger , que si les prières ne seroient de rien , ils pourroient bientôt passer aux menaces ; & qu'après avoir offert leur médiation , ils n'étoient pas éloignés de déclarer la guerre : tant ils étoient alarmés , dans la crainte que Commendon leur avoit inspirée que le Pape étant opprimé , ils ne fussent obligés de soutenir tout l'effort de ces superbes vainqueurs.

Mais le cardinal Charles Carafe ayant appris que l'armée de France venoit de passer les Alpes ; enlé de l'espérance de la victoire , autant qu'il l'auroit été de la victoire même , alla promptement à Venise , pressa le sénat de prendre les armes , de réprimer l'orgueil d'une nation impérieuse , de poursuivre des ennemis communs , & de les chasser de toute l'Italie. Il assuroit que de très-belles troupes d'infanterie & de cavalerie arriveroient au premier jour ; que la plus brave jeunesse de France avoit déjà passé les Alpes ; que le Pape , animé d'une juste colère , faisoit de grands préparatifs de guerre ; que le duc de Ferrare s'avançoit , qui pouvoit lui seul occuper les ennemis du côté du Pô ; que la victoire étoit en leur main , & que les avantages des vainqueurs seroient très-grands : qu'ils prissent donc les armes comme les autres , & qu'ils ne laissent pas perdre une si belle occasion d'augmenter leur république.

Carafe leur disoit ces choses avec beaucoup de fierté & de présomption. Mais les Vénitiens , qui avoient appréhendé pour eux-mêmes , le danger où ils voyoient que le Pape s'étoit jeté , commencèrent à être un peu plus en repos. Ces belles troupes , & cette jeunesse invincible de France , qu'on leur avoit tant vantées , les rassurèrent. Ils rendirent à ce Cardinal tous les honneurs qu'il pouvoit souhaiter ; & après lui avoir donné de belles espérances , ils demeurèrent dans une grande tranquillité dès qu'il fut parti.

C H A P I T R E X V I I.

Commendon retourne à Rome. Il est disgracié.

LE cardinal Carafe connut qu'il avoit fait une grande faute d'exagérer les forces de France, & d'ôter aux Vénitiens cette crainte qu'on leur avoit imprimée avec tant de soin, & qui pouvoit seule les émouvoir à prendre les armes. Mais il couvrit malicieusement son imprudence, & il fit entendre que c'étoit la faute de Commendon qu'il n'aimoit point, à cause du peu de ressemblance qu'il y avoit dans leur vie & dans leurs actions. Commendon n'avoit jamais voulu lier une étroite amitié avec lui, quoiqu'il en eût été recherché, & n'avoit jamais pu s'accommoder d'un esprit malfait, qui avoit fortifié ses méchantes inclinations par une longue habitude de crimes. Il aima mieux honorer en lui sa dignité, que de s'attacher à sa personne, & il lui témoigna toujours du respect, sans jamais vouloir lui faire la cour. Il évita même de lui rendre des visites, & d'avoir aucun entretien avec lui, jugeant qu'il étoit juste de s'acquitter fidèlement de ses emplois, & qu'il n'étoit pas nécessaire de rechercher la faveur des méchants. Toutes les fois qu'il le trouva en quelque état peu séant à son rang & à sa dignité, il se retira modestement, & cacha son indignation sous des apparences de respect.

Lorsque Carafe étoit à Venise, un sénateur de ses amis lui fit un magnifique festin, où plusieurs dames de qualité de la ville se trouvèrent. Après le repas, il donna le bal à toute l'assemblée. Ce Cardinal ayant plus d'égard à la coutume du pays, qu'à la bienfiance de sa profession, voulut y assister. Plusieurs ecclésiastiques qui l'avoient accompagné par complaisance, étoient disposés à se divertir aussi bien que lui. Commendon fut le seul qui eut le courage de le quitter. Il lui demanda congé de se retirer, sous prétexte de quelques affaires : & s'étant aperçu que cette retraite avoit offensé le Cardinal, & lui avoit paru un reproche secret de l'action qu'il alloit faire, il dit à quelques-uns de ses amis, qu'il venoit de faire une grande faute contre sa fortune ; mais que son honneur lui étoit plus cher que ses inté-

rèrs , & qu'il aimoit mieux suivre son devoir , que son ambition.

Carafè étoit naturellement fier & emporté , & ne parloit jamais du roi d'Espagne & des Espagnols , qu'avec des invectives & des termes fort outrageux. Il y avoit des flatteurs qui s'emportoient comme lui , & qui étoient accoutumés à l'imiter dans ses défauts pour lui plaire. Commendon en ufoit avec plus de modération ; & quoiqu'il parlât avec beaucoup de force dans le sénat , pour les intérêts de son Prince , il étoit fort retenu dans les conversations ordinaires , & ne parloit jamais de l'Empereur , ni du roi d'Espagne , qu'avec beaucoup de respect , croyant qu'il étoit plus-à-propos d'adoucir les affaires par la prudence , que de les aigrir par des discours passionnés. Carafè n'estima pas cette honnête politique ; & lorsqu'il fut de retour à Rome , il publia que Commendon s'étoit acquitté fort froidement de cette négociation ; & qu'il étoit aisé à croire qu'il avoit des liaisons secrètes avec les Espagnols , puisqu'il les avoit tant ménagés.

Le Pape qui brûloit d'un violent désir de se venger d'eux , ne trouva point de crime plus grand ; & lorsque le nonce revint à Rome , & qu'il se présenta pour lui baiser les pieds , il le reçut fort froidement , & ne lui donna aucun témoignage de cette amitié qu'il avoit toujours eue pour lui. Un accueil si triste fit connoître à Commendon que Carafè , & quelques autres envieux lui avoient rendu de mauvais offices auprès de Sa Sainteté. Il l'avoit prévu , & il ne s'étoit pas fort mis en peine de l'empêcher. Aussi ne chercha-t-il pas les moyens de se justifier ; il ne voulut pas même employer ses amis , pour ôter de l'esprit du Pape les fausses impressions qu'on lui avoit données. Il reçut cette disgrâce sans se plaindre , & souffrit avec beaucoup de tranquillité , l'injustice qu'on lui avoit faite. On ne toucha pourtant ni à son honneur , ni à sa dignité ; on eut toujours de grands égards pour lui ; il demeura toujours dans le palais , où il étoit entretenu comme auparavant. Toutes les entrées lui étoient libres ; on ne lui refusoit pas même quelques apparences d'amitié. Il sembloit qu'il s'étoit retiré lui-même des affaires ; & le cardinal Carafè étoit bien-aîsé de l'en avoir éloigné ; mais il ne jugeoit pas à propos de persécuter un homme de bien ,

qui étoit dans l'estime , & dans l'approbation de tout le monde.

Tous ceux que le Pape avoit élevés dans les charges & dans les conseils , furent plus rigoureusement traités. Les uns furent chassés du palais , les autres furent arrêtés prisonniers : quelques-uns furent rélégués en des pays éloignés , au nombre desquels étoient ceux qui avoient causé la disgrâce de Commendon. Carafe , pour se rendre maître des affaires , avoit usurpé toute la faveur , & ne souffroit auprès de Sa Sainteté , que ceux qu'il avoit avancés lui-même. Sous des prétextes différens , il se désira de tous ceux qui avoient du crédit , & mit en leur place de ses créatures , qui ne se soucioient ni de leur réputation , ni du bien public , & qui ne s'attachoient pas à lui par honneur , mais par intérêt , & par une lâche espérance de profiter en leur particulier des malheurs de l'état.

Commendon se trouvant alors sans occupation , voulut profiter d'un loisir qu'il n'avoit osé se promettre. Il reprit avec beaucoup de joie ses études interrompues depuis long-temps , & se remit sur un grand ouvrage , qu'il avoit autrefois commencé , des droits de l'empire romain transféré en Allemagne ; de la puissance des Papes , & de l'autorité des conciles. Pour cela , il étoit continuellement dans la bibliothèque vaticane. Il visitoit ces vieux écrits , que le temps & la poussière ont à demi rongés ; il fouilloit jusques dans la plus obscure antiquité. Il transcrivoit lui-même plusieurs traités , & en faisoit transcrire d'autres. Enfin , après avoir passé plus d'un an dans ces occupations d'étude , il demanda congé à Sa Sainteté de se retirer à Venise l'année d'après , qui fut l'an 1559 résolu de passer de-là à Zante & à Céphalonie , qui sont deux îles dont il étoit évêque. Mais lorsqu'il attendoit la saison favorable pour s'embarquer , le pape Paul IV mourut âgé de quatre-vingt-trois ans. * Ce ne fut pas pourtant son âge qui l'accabla ; ce fut le chagrin & la colère qu'il eût , d'avoir été trop long-temps à connoître & à punir les crimes du cardinal Carafe , & de ses autres neveux.

* Le 18 Août 1559.





C H A P I T R E X V I I I .

Le cardinal Carafe , & ses frères sont chassés de Rome.

LE cardinal Carafe avoit deux frères , Jean , duc de Palliano , & Antoine , marquis de Montibel. L'un & l'autre avoient usupé ces titres , & en jouissoient fort injustement. Ils avoient chacun leurs vices particuliers , mais ils s'étoient tous rendus insupportables par leur avarice , & par leur orgueil. Ils vivoient entr'eux sans amitié & sans intelligence & ne s'accordoient que pour obéir les oreilles de leur oncle , & pour empêcher qu'il ne fût averti de leurs dérèglements. Pour-lors , ils se souvenoient qu'ils étoient frères , & ils s'entendoient tous , parce qu'ils craignoient tous également. Ils se composoient , lorsqu'ils étoient devant le Pape , & paroissoient pleins d'innocence & de probité. Lorsqu'ils revenoient dans le monde , c'étoit à qui feroit plus d'injustice. Le Pape trompé par cette fausse honnêteté , se laissoit entièrement gouverner , & les laissoit impunément abuser de son autorité , & de leur fortune. Il s'appliquoit à faire de nouvelles ordonnances , pour corriger les abus qui s'étoient glissés dans l'église. Il réformoit les mœurs des étrangers , & il ne voyoit pas les désordres de sa famille. Ainsi les vices insupportables de ses neveux , & ses vertus austères le rendoient odieux à tout le monde.

Enfin les choses allèrent si avant , qu'il se trouva un homme de bien , qui fut touché de voir qu'un Pape , qui d'ailleurs avoit de très-grandes qualités , & de très-bonnes intentions pour le bien public , & à qui l'on ne pouvoit reprocher qu'un peu trop d'aigreur contre ceux qui résistoient à ses volontés , & une humeur naturellement brusque & violente , fût décrié parmi tous les gens de bien , sans qu'il y eût de sa faute. Ce fidelle serviteur , quel qu'il fût , car on n'a point su son nom depuis , & il n'est pas même fort important qu'on le sache , se jeta aux pieds de Sa Sainteté ; & après lui avoir demandé pardon , de ne l'avoir pas plutôt avertie des choses qu'il avoit à lui dire , il lui découvrit toute la vie , toute la conduite , & tous les crimes des trois frères ; & lui révélant toute la honte de sa maison , lui fit connoître combien

tous les gens d'honneur en étoient scandalifés, & combien fon pontificat en étoit décrié.

Le Pape fut extrêmement furpris ; & après avoir reconnu la vérité des chofes qu'on lui avoit dites , il fut vivement touché de colère & de douleur. Il ne favoit comment il devoit punir ces coupables : la honte & la colère confondoient toutes fes penfées. Dans cet embarras il fit dire fur le champ à tous fes parens , qu'il leur défendoit d'entrer dans fon palais , & de fe préfenter jamais devant lui ; & parce qu'il étoit déjà fort tard , il fit avertir tous les Cardinaux de fe trouver le lendemain au confiftoire. Auffitôt qu'ils furent affemblés, il leur adreffa fon difcours , & commença par des plaintes & des reproches qu'il leur fit, d'une manière fort grave & fort touchante , de ce qu'ils ne l'avoient pas averti de plufieurs chofes qui s'étoient paffées contre le bien public , & contre fa propre réputation. Puis, il leur dit , qu'il pouvoit bien pardonner à des étrangers , puifqu'il avoit été affez malheureux , pour avoir été trahi lâchement par fes propres parens. Là il s'emporta contre leurs défordres : & après en avoir parlé affez longtemps , en des termes très-piquans , il priva le cardinal Carafe de fa légation de Boulogne , de tous fes honneurs , & de toutes fes charges ; il ôta à Jean le commandement de l'armée , & la charge de général des galères de l'églife , il priva Antoine de la garde du Vatican ; & leur commanda , à eux , & à tous fes autres parens ou alliés , excepté le cardinal Alfonfe , fils d'Antoine , jeune homme d'une modeste exemplaire , de fortir ce même jour de la ville. Il affigna à chacun le lieu de fon exil , menaçant de faire punir rigoureufement tous ceux qui leur donneroient quelque affiftance. Il protesta qu'ils méritoient encore de plus grands fupplices , & qu'il réfervoit à fon fucceffeur la gloire de châtier ces criminels , autant qu'ils le méritoient.

Après avoir dit fur ce fujet des chofes terribles , dans l'emportement où il étoit , il s'arrêta. Il avoit de la force & de l'éloquence , & le regard effroyable , lorsqu'il étoit une fois échauffé. Auffi fon vifage , fes yeux , fa voix , épouvantèrent fi fort toute l'affemblée , que les Cardinaux qui , par leurs geftes & par leurs actions , fembloient vouloir l'apaiser , & lui demander grâce pour ces miférables , n'ofèrent entreprendre de parler en leur faveur. Enfin le

cardinal Ranuce Farnese , qui étoit un jeune homme d'un esprit fort doux , & d'un naturel très-honnête , voulut lui représenter très-respectueusement , que Sa Sainteté ne les trouveroit peut-être pas si coupables , si elle avoit la bonté de les entendre ; qu'elle pouvoit leur accorder la liberté de se justifier , ou pour le moins d'implorer sa clémence , & différer un peu leur condamnation. Mais le Pape l'interrompit , & lui répondit très-cruellement : Si Paul III votre ayeul eût puni avec la même sévérité les crimes de Pierre-Louis votre père , les habitans de Plaifance ne l'auroient pas déchiré , & ne l'auroient pas jeté , comme ils firent , par les fenêtres. Après cela personne n'eut le courage de parler.

Le cardinal Carafe & les autres reçurent ordre de se retirer de la ville ; & l'on leur fit entendre , que s'il pouvoit y avoir quelque espérance de pardon , ce n'étoit qu'en obéissant promptement. Pour lors tous ceux qui avoient accoutumé de les accompagner par-tout , & de leur faire ordinairement la cour , ces flatteurs & ces faux amis , qui sacrifient les droits les plus sacrés de l'amitié & de l'honneur à leurs intérêts & à leur fortune , les abandonnèrent à leur malheur. Commendon , qui n'étoit pas encore parti de Rome , & qui n'avoit eu aucun commerce avec eux , dans le temps de leurs grandes prospérités , leur rendit dans leur disgrâce toute sorte de bons offices ; particulièrement au Cardinal , qui rendit aussi des témoignages publics de la probité de Commendon. Car comme le cardinal Vitelli le consoloit au sortir du palais , & lui donnoit , comme c'est l'ordinaire , quelque espérance d'une meilleure fortune ; Carafe se tourna vers Commendon qui les suivoit , & l'embrassant : *Pourquoi , dit-il , ne souffrirons-nous pas patiemment notre disgrâce ? Cet homme de bien n'a-t-il pas souffert généreusement la sienne ? Si nous eussions suivi ses conseils , nous aurions évité les écueils où nous avons fait naufrage , & nous n'aurions pas mérité la confusion qui nous est arrivée.*

Ce Cardinal se retira à San-Marino ; les autres en divers endroits , selon les ordres qu'ils avoient reçus. Le Pape cassa plusieurs ordonnances qu'ils avoient faites ; chassa tous ceux qu'ils avoient avancés dans les charges publiques ; déchargea le peuple de tous les impôts , & de tous les tributs qu'ils avoient exigés sans son ordre. Quoique ces choses

fussent avantageuses au public , elles n'étoient pas fort agréables. On estimoit qu'elles venoient plutôt d'un esprit de colère contre ses parens, que d'un mouvement de tendresse pour les autres. Chacun étoit bien aise de voir punir des hommes qui avoient abusé de leur pouvoir ; mais chacun jugeoit aussi ce qu'il avoit à craindre d'un Pontife implacable, qui ne pardonnoit pas même à ses proches.

Pour comprendre la frayeur que cet exemple de sévérité jeta dans les esprits, il suffit de savoir que la femme du duc de Polinian, nièce du Pape, étant arrivée à Rome en ce même-temps, sans savoir ce qui s'y étoit passé, il ne se trouva personne qui osât la recevoir dans sa maison. Elle fut à la porte de tous les princes & de tous les seigneurs qu'elle croyoit de ses amis ; mais ils n'osèrent pas même la connoître. Elle descendit aux hôtelleries publiques ; on refusa par-tout de la loger, chacun craignant d'offenser le Pape irrité. Elle fut obligée de faire le tour de la ville avec tout son train, dans une saison fâcheuse, par un temps de pluie extraordinaire ; & après avoir été comme le jouet de tout le peuple de Rome, elle fut reçue dans une pauvre maison écartée, par un homme si peu curieux, qu'il n'avoit pas ouï parler de la disgrâce des Carafes, ni de la colère du Pape. Le lendemain, dès que le jour parut, elle prit le chemin de Naples. Ce qui confirme encore la terreur qui s'étoit répandue dans Rome, c'est que le cardinal Carafe étant malade d'une fièvre violente, que son chagrin lui avoit causée, & ayant envoyé querir des médecins ; aucun ne fut si hardi que d'y aller ; on n'osa pas même en faire la proposition à Sa Sainteté.

Je ne dois point ici passer sous silence la fin malheureuse de ses frères, qui peut servir d'un fameux exemple des révolutions humaines, & faire connoître qu'il n'y a rien de si foible que ceux qui s'appuyent sur leur fortune, & qui se fient aux choses du monde, sans élever leur esprit au Ciel. Ils étoient nés d'une famille assez riche & assez puissante ; ils furent bientôt ruinés par le malheur des partis où ils s'étoient engagés. Ils demeurèrent long-temps en exil, dans une extrême nécessité de toutes choses, jusques-là que Charles fut obligé de porter les armes pour avoir de quoi subsister. Ils étoient depuis montés à un tel degré de puissance, qu'ils osèrent espérer & entreprendre de se

rendre maîtres du royaume de Naples. Ils furent même pendant quatre ans les arbitres de toutes les affaires de l'église. Enfin ils furent chassés ignominieusement par leur oncle, qui les tint dans les lieux de leur exil pendant qu'il vécut. Pie quatrième, qui lui succéda, fit arrêter le cardinal & le duc de Palliano, & les fit condamner à mourir par la main d'un bourreau.





LA VIE
DU CARDINAL
JEAN-FRANÇOIS
COMMENDON.
LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Commendon est envoyé à l'Empereur & aux Princes d'Allemagne; pour les convier à se trouver au Concile de Trente, ou à y envoyer des Ambassadeurs.

APRÈS que Paul IV fut mort, Commendon, qui n'étoit plus dans la résolution de passer en Grèce, retourna à Rome, dans la pensée de remettre son évêché entre les mains du nouveau Pape. Ses parens l'avoient rerenu en Italie; & pour le détourner de son voyage de Zante, ils lui avoient représenté, qu'il auroit peine à vivre dans cette Isle déserte & stérile, éloigné de tous ses amis, avec quelques misérables Grecs, gens sans honneur & sans politesse; & qu'il devoit appréhender les incommodités d'un si fâcheux voyage, & celles d'une si triste solitude. Ne pouvant donc aller à son évêché, il résolut de le quitter. Cependant le saint Siège ayant été vacant quatre mois entiers, Jean-Ange de Médicis, Milanois, fut enfin élu Pape, & se nomma Pie IV. Il eut une estime particulière pour Commendon. Il lui permit de se choisir lui-même un successeur, ajoutant fort obligeamment, qu'il n'étoit pas juste qu'un mérite si éclatant fût caché dans une Isle déserte de la Grèce.

ce ; & qu'un homme si capable de rendre des services très-importans à l'église , fût éloigné de la Cour de Rome. En effet , il lui commanda d'y demeurer. Pendant ce temps le cardinal Carafe & le duc de Palliano furent arrêtés par ordre de Sa Sainteté. Tous ceux qui avoient eu quelque liaison avec eux , & quelque part dans le gouvernement , sous le pontificat de Paul IV , particulièrement ceux qui s'étoient mêlés des affaires de la guerre , furent recherchés avec beaucoup de sévérité. Les uns furent arrêtés , & gardés fort étroitement ; les autres se retirèrent de peur d'être obligés à se justifier de leurs propres crimes , ou à découvrir ceux de leurs complices. On eut si bonne opinion de l'innocence & de la probité de Commendon , que ni Sa Sainteté , ni les juges ne le soupçonnèrent jamais d'être coupable , & ne l'obligèrent pas même à déposer contre ceux qui l'étoient.

Dans ce temps-là , le Pape voyant qu'une partie de la chrétienté étoit infectée des erreurs nouvelles ; que l'Allemagne s'étoit séparée de la communion de l'église ; que le mal croissoit de jour en jour , & qu'il étoit de son devoir de chercher les remèdes nécessaires ; & d'arrêter enfin ces désordres ; il prit cette grande & louable résolution d'assembler un concile général. La paix venoit d'être conclue entre la France & l'Espagne , & le temps étoit fort commode. Il fit donc publier ses brefs apostoliques ; il en envoya dans toutes les provinces , & il assigna le concile dans les formes accoutumées , pour être tenu en la ville de Trente. Paul III & Jules I I , ses prédécesseurs avoient déjà choisi , pour le même sujet , cette ville , parce qu'elle est située sur la frontière d'Allemagne , & qu'ils avoient voulu pourvoir à la commodité de ceux pour qui principalement se devoit tenir cette assemblée. Sa Sainteté résolut d'envoyer un nonce à tous les Princes d'Allemagne , pour les inviter à se trouver au concile , & pour observer , s'il y auroit quelque apparence de guérir des esprits corrompus par la contagion de tant d'hérésies naissantes. Pour conduire une affaire si importante , il falloit un homme d'un esprit adroit , & d'une fidélité reconnue ; qui fût profond dans la doctrine de l'église , & qui pût soutenir la cause de la religion avec éloquence. Plusieurs s'offrirent ; plusieurs firent agir les personnes les plus puissantes de la cour , pour obtenir cette députation.

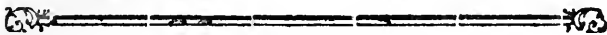
Commendon étoit très-capable d'un si grand emploi, tant parce qu'il avoit l'esprit éclairé & insinuant, & beaucoup de connoissance des lettres humaines, & des sciences ecclésiastiques, que parce qu'il menoit une vie irréprochable, & qu'il avoit toujours été plus grave & plus réglé que tous les autres. Aussi, le Pape déclara qu'il l'avoit choisi pour cette ambassade; & l'ayant fait appeler, il lui donna ses lettres de créance & ses instructions, & lui commanda d'aller trouver l'Empereur Ferdinand; de lui exposer le sujet de son voyage, & de suivre les conseils que ce Prince lui donneroit, pour ménager des esprits difficiles & prévenus de leurs erreurs. Commendon fit partir une partie de ses gens, avec ordre de l'aller attendre à Vienne. Il partit lui-même peu de temps après. Il passa par la ville de Trente, & se rendit à la cour de l'Empereur, le premier jour de Janvier de l'année 1561.

Il y avoit deux nonces du Pape près de l'Empereur, Stanislas Hosius, Polonois, évêque de Warmie, qui y résidoit; & Zacharie Delphin, Vénitien, évêque de Phare, qui y avoit été envoyé depuis peu, pour les affaires de Hongrie, & qui avoit ordre de passer chez les Electeurs & chez tous les Princes qui sont aux environs du Rhin, pour les inviter au concile, pendant que Commendon passeroit plus avant dans l'Allemagne, au-delà de l'Elbe & du Weser. Ces trois prélats conférèrent ensemble de ce qu'ils avoient à faire, & furent conduits le lendemain au palais de l'Empereur. Commendon fut reçu de ce Prince d'une manière très-obligeante; & après lui avoir rendu des lettres que le Pape lui écrivoit de sa main, il exposa avec beaucoup de grâce & d'éloquence les intentions de Sa Sainteté. Il lui représenta, « Que pour arrêter les désordres » que l'hérésie causoit tous les jours de plus en plus, le » Pape Pie IV, après avoir imploré l'assistance du ciel, & » demandé les avis de tous les Princes chrétiens, & particu- » lièrement de Sa Majesté Impériale, avoit enfin résolu » d'assembler un concile général à Trente; afin que les er- » reurs qui partageoient l'Europe en tant de sectes, fussent » dissipées, que la paix de l'église fût affermie, que la foi & » la discipline des chrétiens fussent réduites à leur ancienne » pureté, & que ceux qui s'attacheroient avec opiniâtreté à » leurs opinions condamnées, fussent distingués des vérita-

» bles fidelles : Qu'il avoit déjà convié par ses brefs aposto-
 » liques , toutes les puissances de la chrétienté en général ;
 » mais que par une grâce extraordinaire , & par une inclina-
 » tion particulière qu'il avoit pour l'Allemagne , il avoit
 » bien voulu y envoyer l'évêque de Phare & lui , pour ex-
 » horter tous les Princes , toutes les villes libres , & tout
 » l'empire , à concourir à la célébration du concile , & à
 » l'accommodement des affaires de la chrétienté : qu'afin
 » que les choses se fissent avec plus de facilité , & que tout
 » le monde pût agir sans aucune défiance , Sa Sainteté en-
 » tendoit que chacun pût venir en toute sûreté se présenter
 » à cette assemblée , soit qu'il eût des plaintes à faire , soit
 » qu'il eût des doutes à proposer : qu'elle prioit l'Empereur
 » d'avoir d'autant plus de zèle que les autres Princes , qu'il
 » les surpassoit en dignité ; d'envoyer au plutôt des ambassa-
 » deurs qui pussent assister à l'ouverture du concile , & de
 » seconder par ses soins , par son autorité & par ses con-
 » seils , les bonnes intentions de Sa Sainteté.

L'Empereur loua fort le pieux dessein du Souverain Pon-
 tife. Il protesta , qu'il seroit toujours dans l'obéissance &
 dans le respect qu'il devoit au Saint Siège , & qu'il rendroit
 en cette occasion tous les offices qu'on pouvoit espérer
 de lui. Il avertit ensuite les nonces , que les Princes protes-
 tans d'Allemagne avoient été déjà informés de la résolu-
 tion que Sa Sainteté avoit prise de convoquer le concile ;
 qu'ils avoient d'abord résolu de s'assembler eux-mêmes ,
 pour conférer ensemble de leurs affaires ; & qu'ils devoient
 se rendre le quatorzième jour de Janvier à Naumbourg , qui
 est une ville de Misnie , sur le fleuve Sala. Il conseilla à ces
 deux Prélats d'aller trouver ces Princes assemblés ; de les
 exhorter tous en général , & de reconnoître ce qu'il y avoit
 à espérer de chacun en particulier ; de se souvenir sur-tout ,
 qu'il falloit agir avec douceur & avec adresse , de peur d'ai-
 grir , par une sévérité indiscrette , des esprits qui n'étoient
 déjà que trop révoltés. Il les assura qu'il enverroit des
 gens capables de les servir dans les occasions : & il fut d'a-
 vis qu'il partissent en diligence , parce que le temps appro-
 choit , & que la conférence de Naumbourg seroit terminée
 en peu de jours ; qu'ils vissent en passant le Prince Ferdinand
 son fils , qui étoit à Prague , qui leur donneroit des nouvel-
 les certaines , sur lesquelles ils pourroient se régler.

Commendon n'approuvoit pas ce voyage. Il prévoyoit qu'il seroit difficile d'aborder ces Princes, & de traiter avec eux en particulier, pendant qu'ils seroient assemblés. Il fa-voit que le seul moyen de les réduire, étoit de les défunir, & qu'il étoit impossible de les diviser, dans une occasion où ils se liguoiert eux-mêmes pour des intérêts communs, où ils n'auroient tous qu'une volonté & qu'un pouvoir, & où ceux qui seroient les plus emportés, auroient sans doute le plus de crédit. Néanmoins, comme ses collègues eurent été d'avis de suivre les conseils de l'Empereur, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu du Pape, ils partirent de Vienne dès le lendemain.



CHAPITRE II.

Ce que fit Commendon dans l'assemblée des Princes protestans.

Lls arrivèrent à Prague le septième jour ; & de-là passant par les forêts de Bohême, au milieu des neiges & des glaces, ils se rendirent à Naumbourg, cinq jours après, dans une saison très-incommode. Les Princes qui y étoient déjà assemblés, n'envoyèrent point au-devant d'eux, & ne leur rendirent aucun devoir de civilité, d'amitié ni d'hospitalité. Les nonces passèrent deux jours à reconnoître l'état des choses : après quoi ils furent d'avis que Delphin verroit en particulier le comte Palatin du Rhin, & Commendon le duc de Saxe, qui tenoit là le premier rang, en qualité d'électeur du Saint Empire. Il envoyèrent leur demander audience. Mais ils répondirent l'un & l'autre : *Qu'étant assemblés pour des intérêts communs, ils ne pouvoient rien résoudre en particulier ; qu'ils rapporteroient la chose dans leur assemblée, & qu'ils feroient savoir à ces Messieurs ce qu'on y auroit arrêté.* Cependant ils furent d'avis de leur donner une audience publique, & de n'avoir aucune communication particulière avec des ambassadeurs qui venoient de la part de leurs adversaires.

Cette résolution prise, ils envoyèrent les principaux de leurs amis, avec une compagnie des gardes du duc de Saxe, pour conduire les nonces dans le lieu de l'assemblée. Ces deux prélats délibérèrent quelque temps, s'ils accepte-

roient cette audience publique : mais craignant de n'être pas reçus des autres Princes d'Allemagne, s'ils avoient négligé l'occasion de traiter avec ceux-ci, ils ne jugèrent pas à propos de refuser le parti qu'on leur offroit. Ils monterent dans un carosse qu'on leur avoit préparé. Les Allemands, qui étoient venus pour les conduire, marchèrent devant à pied, ce qui est une marque d'honneur. Lorsqu'ils furent introduits dans l'assemblée, tous les princes se levèrent, mais ils ne leur présentèrent pas la main. C'est parmi eux un témoignage d'amitié, lorsqu'ils rendent cette civilité, & une marque d'averfion & de mépris, lorsqu'ils la refusent.

Les nonces leur rendirent des lettres du Pape, & des copies du bref de la convocation du concile : & après qu'ils eurent pris leurs places, Delphin expliqua ce qui étoit contenu dans le bref apostolique, & s'étendit sur les bonnes intentions de Sa Sainteté, & sur le pieux dessein qu'elle avoit de remédier à tous les désordres qu'avoit causé le changement de religion, ou le renversement de la discipline de l'église, dans toute la chrétienté.

Quand il eut fini son discours, Commendon prit la parole, & représenta à l'assemblée, « que le temps étoit favorable pour la célébration du concile, puis que la paix venoit d'être conclue entre la France & l'Espagne. Que Dieu avoit donné à son église un Souverain Pontife, qui mettoit tous ses soins, & toutes ses pensées à rétablir le culte divin, & à remettre la religion dans sa pureté. Que si, par la négligence des Prélats, il s'étoit glissé quelques abus dans les cérémonies publiques, qui fussent contraires à la dignité de la foi chrétienne, il étoit dans la résolution de les abolir. Que pour ce qui concernoit les relâchemens, & les déréglemens des mœurs, il prétendoit les corriger, & les réduire aux formes de la discipline ancienne. Que tous les chrétiens devoient se réjouir de la célébration d'un concile, qui rétablirait la foi, & la piété des siècles passés. Que ceux mêmes qui se trouvoient engagés dans les opinions nouvelles, ou par leur propre erreur, ou par les persuasions de quelques docteurs, qui donnoient trop à leur sens, & qui abusoient des saintes Ecritures, devoient en être fort satisfaits.

Il leur dit ensuite, que le salut des hommes dépend de la foi, & des sentimens qu'ils ont de la Divinité; que

» cette foi ne peut être véritable, si elle n'est une ; qu'elle
 » ne doit pas être réglée par les passions , & par les capri-
 » ces de quelques particuliers. , mais par le consentement
 » universel de l'église , fondé sur la révélation des écritu-
 » res : & que la vérité ne peut être mieux recherchée , ni
 » mieux expliquée , que dans une assemblée générale , où
 » se devoient trouver les plus savans , & les plus saints
 » personnages de l'Europe , qui n'entreprendroient rien ,
 » qu'après avoir imploré le secours du ciel par des prières
 » & par des sacrifices , & qui n'agiroyent que par les prin-
 » cipes de leur conscience , & par les mouvemens intérieurs
 » du Saint-Esprit. Qu'il ne falloit point différer les remèdes,
 » puisque les maux étoient pressans. Que les affaires pre-
 » noient un cours très-dangereux , depuis que les auteurs
 » des nouveautés , se donnoient la liberté de dépraver , &
 » d'expliquer selon leur sens , les instructions & les pré-
 » ceptes de l'évangile , & que s'insinuant dans les esprits
 » des peuples grossiers , ils se soutenoient par la faveur , &
 » par la force de la multitude. Que par ce moyen , ils
 » ébranloient les fondemens de la religion ; & qu'affoiblif-
 » fant ainsi l'autorité des lois , & des coutumes de l'église ,
 » ils donnoient lieu à des désordres , dont ils avoient déjà
 » de très-fâcheuses expériences. Que la religion n'étant pas
 » une invention des hommes , mais une institution de Dieu
 » même , on ne pouvoit y toucher , en rien retrancher , y
 » rien accommoder à son sens particulier , sans se rendre
 » coupable devant Dieu , du plus grand de tous les crimes ,
 » & sans tomber dans l'aveuglement , dans l'impiété &
 » dans la révolte. Que s'il étoit permis à chacun , d'inter-
 » prêter les livres sacrés selon son esprit , & de croire ses
 » pensées véritables , il y auroit autant de sentimens diffé-
 » rens , que de personnes.

» Il leur rapporta des exemples des premiers siècles , &
 » leur représenta , que les Saints , qui nous ont enseigné les
 » vérités qu'ils avoient apprises de Dieu même , & qui ont
 » répandu leur sang pour les confirmer , étoient si éloignés
 » de cet orgueil , que dans les controverses , qui s'élevè-
 » rent parmi les chrétiens , dans Alexandrie , sur le sujet
 » des lois de Moïse , saint Paul & saint Barnabé n'osèrent
 » rien déterminer ; mais qu'ils allèrent à Jérusalem , qu'ils
 » rapportèrent la chose dans le concile des Apôtres , &

» qu'ils s'arrêtèrent à leurs décisions. Que de-là venoit la
 » foi solide & uniforme des chrétiens ; au lieu que celle des
 » autres étoit toujours foible & toujours changeante.
 » Que le culte de la Divinité , qui est fondé sur des prin-
 » cipes d'une immuable sainteté , s'augmentoît par l'usage ,
 » & par le consentement , & se fortifioit par la longueur
 » des siècles ; mais que les inventions des hommes , qui ne
 » plaisent que par leur nouveauté , & qui ne s'établissent
 » que par caprice , se dissipent avec le temps. Qu'on avoit
 » vu naître des hérésies , qui après avoir ébloui d'abord
 » les peuples , avoient comme vieilli dès leur naissance.
 » Qu'on voyoit tous les jours des esprits inquiets , qui
 » tâchoient de renouveler les anciennes , ou d'en forger de
 » nouvelles. Que dans cet excès de licence , il étoit impos-
 » sible de donner des bornes à la témérité , & à l'orgueil de
 » l'esprit humain , qui ne craignoit point de se plonger
 » dans les abîmes de l'impiété : & qu'on pouvoit croire que
 » ceux qui alloient impunément d'erreur en erreur , & qui
 » s'attachoient à toutes les nouveautés ; après avoir chan-
 » gé souvent de religion , en peu de temps n'en auroient
 » aucune. Qu'il falloit donc mettre ordre à ces divisions , &
 » empêcher que cette contagion ne se répandît , & ne s'at-
 » tachât à toutes les parties de la chrétienté. Que le ciel
 » étoit irrité ; & que l'Europe alloit se partager en plu-
 » sieurs sectes , contraires les unes aux autres , pendant
 » que le Turc , cet ennemi irréconciliable du nom chré-
 » tien , enflé de sa puissance & de notre malheureuse désu-
 » tion , menaçoit de ruiner nos plus belles provinces.
 » Qu'ils étoient donc priés d'envoyer leurs ambassadeurs ,
 » pour proposer leurs doutes , & les sujets qu'ils avoient de
 » se séparer de nous.

Les Allemands écoutèrent ce discours avec assez d'atten-
 tion , mais ils n'en furent pas touchés. Ils s'étoient assen-
 blés pour penser à leurs intérêts , plutôt qu'à ceux de la re-
 gion ; & leur dessein n'étoit pas de chercher les moyens
 de rendre la paix à l'église , mais de pourvoir à leur sureté ,
 en renouvelant leurs alliances , dans la crainte qu'ils
 avoient que les Princes catholiques ne se liguassent contre
 eux , pour les obliger à obéir aux décrets du concile , à
 rendre les biens qu'ils avoient usurpés sur les églises , & à
 se remettre sous l'obéissance du saint Siège.

Pendant que les nonces parloient , quelques-uns des Allemands ; qui assistoient à cette audience , recueillirent toutes leurs paroles , & écrivirent avec beaucoup d'application les deux discours. Les Princes ne répondirent alors autre chose , sinon qu'ils délibéreroient entre eux sur les propositions qu'on venoit de leur faire. Après quoi , ces deux prélats se retirèrent avec la même suite & le même équipage qu'ils étoient venus. Environ une heure après , on vit arriver trois hommes choisis parmi ceux qui ont part aux affaires publiques , qui sont comme les ministres des Princes , & qu'on appelle leurs conseillers. Dès qu'ils furent introduits , ils rendirent aux nonces les lettres que le Pape avoit écrites à leurs maîtres , & leurs parlèrent en ces termes. *Nos Princes ne se sont pas aperçus , lorsque vous leur avez rendu ces lettres , que l'évêque de Rome les appeloit ses enfans. Comme ils ne le reconnoissent pas pour leur Père³, ils ont résolu de ne recevoir ni cette qualité qu'il leur donne , ni ces lettres qu'il leur envoie.*

Commendon leur répondit , *Que le Pape les traitoit comme il avoit accoutumé de traiter l'Empereur même , & tous les autres Rois & Princes chrétiens.* A peine eurent-ils entendu la réponse , qu'ils laissèrent les lettres , & se retirèrent. Les nonces jugèrent bien que leur ambassade étoit inutile , puisqu'on ne vouloit pas recevoir leurs lettres de créance : mais parce qu'on avoit gardé les copies du bref de la convocation du concile , ils résolurent d'attendre encore quelques jours quelle seroit l'issue de cette affaire.

Cependant les Princes , après avoir renvoyé les lettres , & examiné le bref du Pape , concertoient entre eux ce qu'ils avoient à répondre. Leurs avis étoient autant d'invectives. Ceux qui parloient avec plus d'emportement & plus de mépris contre la cour de Rome , étoient les plus agréables à l'assemblée , & passoit pour les plus zélés défenseurs de la liberté de l'Allemagne. Nous apprîmes que le duc de Vittemberg avoit témoigné plus d'aigreur & plus d'aversion contre nous , que tous les autres , tant parce qu'il étoit naturellement fier & emporté , que parce qu'il avoit usurpé plus de cent mille écus d'or de revenu sur des églises , dont il avoit chassé les légitimes pasteurs. Tous les autres avoient presque le même intérêt. Mais ce duc qui étoit d'autant plus animé contre nous , qu'il étoit

plus riche des dépouilles de l'église, blâma hautement la hardiesse indiscrète du Pape, d'avoir entrepris de les appeler au concile, & de vouloir les toucher & les amollir par des paroles & des espérances flatteuses, jusqu'à ce qu'on pût, ou par force, ou par adresse, les remettre encore sous le joug de leur ancienne servitude. Ce fut par son avis que les lettres du pape furent renvoyées, & qu'on nous répondit depuis avec tant de fierté.



CHAPITRE III.

Discours outrageux des princes protestans. Réponse de Commendon.

LES nonces attendoient depuis trois jours avec beaucoup d'impatience qu'on les appellât dans l'assemblée, pour leur rendre quelque réponse : lorsqu'on les avertit que dix conseillers, personnes de grande considération, accompagnés d'un grand nombre de protestans, demandoient à leur parler de la part des princes. Les principaux de ces députés étoient Misquits & Gregoire Cracovius, confidens, l'un du palatin & l'autre du duc de Saxe. Ils furent tous introduits & reçus avec beaucoup de civilité & de témoignages d'amitié. Cracovius qui savoit plusieurs langues, & qui avoit quelque génie pour l'éloquence porta la parole, & s'adressant aux nonces :

« Les princes d'Allemagne, leur dit-il, ne peuvent com-
 » prendre les raisons que le pape a eues de leur envoyer
 » des ambassadeurs. Les croit-il capables de changer de sen-
 » timens ? Espère-t-il pouvoir ébranler leur constance ?
 » Ignore-t-il quelle est la religion & la créance des Alle-
 » mands ? Il y a trente ans qu'ils en ont fait une profes-
 » sion publique à Ausbourg, adressée à l'empereur Charles
 » V, écrite dans les formes & confirmée par des témoi-
 » gnages évidens des écritures. Ce ne fut pas sans de gran-
 » des raisons qu'ils se retirèrent alors de la juridiction &
 » de la puissance des papes qu'ils reconnoissoient aupara-
 » vant : & comme ils se séparèrent, avec justice, de la
 » communion de ces esprits ambitieux, qui, au lieu d'a-
 » vancer la gloire du nom de Jesus-Christ, ne travaillent

» qu'à établir leur grandeur & leur puissance particulière ;
» ils n'ont pas résolu présentement d'obéir à Pie IV qui
» les invite au concile , parce qu'ils sont persuadés qu'il
» n'a nul droit de le faire. C'est une chose étrange , qu'il
» veuille s'ériger en arbitre des controverses & des diffé-
» rens de l'église , lui qui est la source de toutes les divi-
» sions ; & qu'il s'établisse lui-même juge de la vérité , lui
» qui l'attaque & qui la méprise plus cruellement que tous
» les autres.

» Qui ne fait que c'est la principale occupation des papes
» que d'armer les nations les unes contre les autres , &
» que de jeter par-tout des semences de division , pour
» augmenter leur puissance ou leurs revenus , par les trou-
» bles des états & par la ruine des peuples. Quelles vio-
» lences & quelles cruautés n'exercent-ils pas contre ceux
» qui passent de l'adoration qu'on rend à leurs personnes
» & à leurs idoles , à une solide piété ? Combien de super-
» stitions ont-ils introduites parmi les chrétiens ? N'ont-ils
» pas répandu des ténèbres qui couvrent encore aujour-
» d'hui les lumières de l'Évangile ; & ne souffrent-ils pas
» des erreurs plus grossières & plus criminelles , que les
» payens n'en souffroient autrefois avant la naissance de
» Jésus-Christ ? Ce qui me paroît encore plus horrible ,
» c'est que vous donnez de beaux noms à de mauvaises
» choses ; que vous couvrez l'impiété sous des apparences
» de vertu ; & qu'étant vous-mêmes les corrupteurs des
» mœurs & de la religion , vous voulez passer pour les au-
» teurs & pour les défenseurs des lois de l'église.

» Nous sommes assurés qu'il y a dans toutes les nations
» des gens d'honneur , zélés pour la paix & pour le bien pu-
» blic , qui souhaitent avec passion qu'on retranche & qu'on
» abolisse ces vaines tromperies & ces impuretés qui ren-
» dent l'église difforme , & qu'on rétablisse cette discipline
» pure , véritable & conforme aux maximes évangéliques.
» Les papes devroient avoir ce soin , eux qui prennent de-
» puis tant de siècles des titres si orgueilleux dans la ré-
» publique chrétienne , & qui ont usurpé l'autorité souve-
» raine sur les choses saintes. Mais il n'est que trop certain
» qu'ils ne s'attachent qu'à la passion dérégulée qu'ils ont de
» dominer , & qu'ils songent plutôt à entasser des super-
» stitions , qu'à régler ce qui regarde le culte de Dieu.

» Au reste, vous avez tort de nous accuser d'être lé-
 » gers, de suivre tous les jours des opinions nouvelles, &
 » de nous jeter aveuglément dans des sectes qui se contre-
 » disent, puisque nous n'avons qu'une même volonté, &
 » que nous sousscrivons tous à cette formule de foi que nous
 » dressâmes à Ausbourg par ordre de l'empereur. Nos prin-
 » ces vous déclarent qu'ils ne s'en écarteront point, &
 » qu'ils ne souffriront jamais que le pape leur donne la loi.
 » Les Allemands ne relèvent que de l'empereur; c'est leur
 » prince; c'est leur chef; c'est l'arbitre de tous les diffé-
 » rens qui s'élèvent dans la chrétienté: & c'est à lui seul
 » qu'appartient le droit d'assembler des conciles légitimes.
 » Lorsque ses ambassadeurs seront arrivés, nos princes s'ex-
 » pliqueront avec eux sur ce sujet. Mais ils sont résolus de
 » n'avoir jamais aucune communication avec le pape. Pour
 » vous, Messieurs, parce qu'ils ont appris que vous êtes
 » sortis des plus illustres familles de Venise, & que vous
 » êtes illustres vous-mêmes par votre vertu & par votre
 » sagesse, ils ont beaucoup d'estime & beaucoup de res-
 » pect pour vos personnes; & vous en eussiez reçu des
 » marques publiques, si vous fussiez venus comme parti-
 » culiers, & non comme ambassadeurs du pape. »

Les nonces, après avoir oui ce discours, furent quelque
 temps à délibérer, & jugèrent à propos d'y répondre. Alors
 Commendon prenant la parole: « Je loue, leur dit-il, la
 » prudence de vos princes, de n'avoir pas voulu qu'on
 » nous rendit, en leur présence, une réponse si défobli-
 » geante & si injurieuse. Mais quelle justice y a-t-il de par-
 » ler avec tant d'aigreur & d'emportement contre ceux
 » qui vous envoient des ambassadeurs, jusques dans le fond
 » de l'Allemagne, pour vous témoigner l'affection qu'ils
 » ont pour vous, & le soin qu'ils prennent du bien pu-
 » blic. Je vois bien que vous tenez de vos docteurs cette
 » injuste coutume, de combattre par vos médisances,
 » ceux qui vous convainquent par leurs raisons. Mais la
 » vérité est invincible; & les injures & les calomnies, bien-
 » loin de l'opprimer, la font éclater davantage. Pour moi,
 » Messieurs, je suis obligé de vous répondre, mais j'ai ré-
 » solu de ne vous point imiter, afin que vous connoissiez
 » que j'ai de l'avantage sur vous, non-seulement par
 » la justice de la cause que je défends, mais encore par
 la

» la modération que j'observerai dans mon discours.
» Nous avons assez expliqué en présence des princes,
» mon collègue & moi, les intentions du pape Pie IV, &
» le dessein qu'il a, lorsqu'il invite les Allemands au con-
» cile. Il ne pense qu'au salut & au repos de la chrétienté,
» & particulièrement de l'Allemagne, quoique tout vous
» soit suspect, & que vous interprétiez tous ses sentimens
» comme il vous plaît. Nos ancêtres ont reconnu qu'il n'y
» avoit point de remède plus juste, plus salutaire, pour
» guérir les plaies de l'église, que l'autorité d'un concile.
» On a révééré de tout temps la majesté & la sainteté de
» ces assemblées; & ceux même qui par leur erreur, ou
» par leur crédulité, s'étoient séparés de l'église, ont re-
» gardé leurs décisions comme des oracles, & comme des
» ordres venus du ciel. Combien de fois est-il arrivé que
» des provinces infectées du venin contagieux des hérésies,
» ont été remises dans la saine doctrine par les conciles;
» Y a-t-il quelqu'un qui soit assez présomptueux, pour
» se croire plus sage que toute l'église ensemble, & qui
» ose s'opposer au consentement de ceux que Dieu nous
» a donnés pour être les docteurs & les interprètes de ses
» vérités; à qui il a promis sa présence dans tous les siè-
» cles, & de qui il a souvent confirmé les décrets par des
» miracles.

» Vous parlez du droit de convoquer les conciles
» comme d'une prétention imaginaire. D'où vient que vous
» attribuez aux empereurs un pouvoir que Dieu & les hom-
» mes ont donné aux pontifes romains, depuis la naissance
» de l'église; & que l'empereur Ferdinand même, à qui
» vous le déférez, n'accepte pas; ce prince est trop éclairé
» & trop religieux, pour ignorer, ou pour usurper les
» droits du souverain pontife. Il n'est pas nécessaire de vous
» les expliquer ici. Tout le monde fait le respect que les
» plus grands empereurs ont toujours eu pour le saint siège.
» Ferdinand en a beaucoup, & le pape le traite avec une
» tendresse paternelle. Peu de gens ignorent aussi la con-
» sidération que le saint siège a toujours eue pour les Al-
» lemands, & les grâces qu'il leur a faites. D'où vient que
» vous avez des empereurs? D'où vient cet honneur &
» ce privilège singulier d'élire vous-mêmes vos princes?
» Est-ce une chose si extraordinaire que Pie IV, à l'exem-

» ple de ses prédécesseurs , en qualité de père commun des
 » chrétiens , prenne quelque soin de l'Allemagne ? Il nous
 » envoie pour vous avertir charitablement de quitter vos
 » erreurs. Il semble même que vous ayez quelque considé-
 » ration pour nos personnes. Trouvez-vous que ce soit
 » un coup si hardi , que de vous envoyer des ambassa-
 » deurs ? En êtes-vous aussi étonnés que vous le dites ? On
 » connoît bien que vous avez perdu la piété & l'honnêteté
 » de vos pères. Dans leurs doutes & dans leurs différens ,
 » ils s'adressoient avec beaucoup de confiance au souve-
 » rain pontife : & vous rejetez , avec un injuste mépris ,
 » les offices paternels qu'il veut vous rendre.

» Pour ce que vous dites , que ce seroit au pape à ré-
 » former le siècle & à rétablir la discipline , nous en som-
 » mes d'accord avec vous. Pie IV , dès les premiers jours
 » de son pontificat , n'a-t-il pas entrepris de le faire ? N'y
 » travaille-t-il pas incessamment ? Il veut remédier à tous
 » les désordres. Il exhorte tout le monde à contribuer à
 » la paix de l'église. Il veut régler & décider toutes choses
 » par les sentimens des pères assemblés & par l'autorité
 » d'un concile. Vous ne pouvez l'ignorer. Vous avez lu le
 » bref ; vous avez pu avoir des nouvelles de Rome , si ce
 » n'est que vous soyiez résolu de tourner tout en mau-
 » vaise part , & que vous ne vous arrêtiez qu'aux choses
 » qu'il faut corriger , sans vous informer de celles qui sont
 » justes & qui sont louables.

» Faut-il que je réponde à cet endroit de votre haran-
 » gue , où vous nous accusez de superstition , de relâche-
 » ment , de ténèbres répandues sur les vérités de l'évan-
 » gile ; il est aisé à juger que la haine de la vérité & le
 » plaisir de médire vous ont aveuglés. Nous pourrions dire ,
 » à la gloire de l'église romaine , qu'elle s'est rendue plus
 » illustre que toutes les autres , par les soins qu'elle a eus
 » de porter plus loin la gloire du nom de Jésus-Christ , &
 » la connoissance de son évangile. Mais nous n'avons ac-
 » coutumé de nous glorifier qu'en celui qui justifie les pé-
 » cheurs & qui récompense les justes. Vous pouvez pour-
 » tant apprendre par toutes les histoires anciennes , que ces
 » grands évêques , qui ont été si célèbres par leur piété &
 » par leur doctrine , depuis le siècle des Apôtres , ont tou-
 » jours eu recours à l'église de Rome dans les difficultés

» de la religion , & se font arrêtés à ses décisions. Je pour-
 » rois vous citer des rois de toutes les parties du monde
 » & des nations les plus éloignées , qui ont député à Ro-
 » me , pour se faire instruire de nos mystères. Je pourrois
 » vous nommer un nombre presque infini de peuples , que
 » cette église a retirés de l'impiété ; & des erreurs hon-
 » teuses où ils étoient plongés , pour les réduire sous des
 » lois plus pures & sous un culte plus saint. Il n'y a pres-
 » que aucune province qui ne lui doive le bonheur d'avoir
 » reçu , ou d'avoir conservé la religion catholique.

» Je ne m'arrêterai point aux autres : car pourquoi vous
 » chercher des exemples étrangers ? D'où avez-vous tiré
 » la connoissance de la foi chrétienne ? Qui sont ceux qui
 » ont été vos maîtres ? D'où vous est venue la lumière de
 » l'évangile ? Si vous êtes chrétiens , si vous avez cessé
 » d'être barbares , pouvez-vous nier qu'après Dieu , vous
 » n'en ayiez l'obligation à l'église romaine ? C'est elle qui
 » a jeté parmi vous les premiers fondemens de la piété ;
 » c'est elle qui vous a instruits des mystères ; c'est elle qui
 » vous a donné les lois de la véritable adoration ; c'est elle
 » enfin qui vous a honorés de la gloire & de la majesté de
 » l'empire. Elle avoit mérité , par tant de grâces qu'elle
 » vous avoit faites , d'être considérée comme une bonne
 » mère ; & vous vous êtes révoltés contre elle. Depuis
 » que vous avez quitté cette règle de la vérité & de la foi ,
 » en quelles erreurs n'êtes-vous point tombés ? Quels dé-
 » tours ! quels égaremens ! quelle confusion !

» Vos princes se plaignent , dites-vous , de ce que nous
 » avons osé dire , que l'Allemagne étoit agitée d'une grande
 » diversité de religions ; & nous nous plaignons de ce que
 » vous osez le nier. Y a-t-il rien de plus certain & de plus
 » évident que ce désordre & cette confusion de sentimens
 » différens qui vous partagent sur le sujet de la foi & des
 » cérémonies ? Vous ne vous accordez que contre nous
 » & contre l'église , que vous avez abandonnée. Pour tout
 » le reste , rien de plus éloigné , rien de plus contraire.
 » Cela n'est-il pas connu de tout le monde ? L'Allemagne
 » n'est-elle pas pleine de livres qui se contredisent ? Nous
 » croyez-vous si peu curieux que nous n'en sachions quel-
 » ques nouvelles ; Luther , que vous tenez pour un autre
 » saint Paul , qui a forgé cette belle formule de foi d'Auf-

» bourg , que vous vantez tant , a-t-il été toujours d'un
 » même sentiment ? N'a-t-il pas fait de nouvelles profes-
 » sions de foi presque tous les ans ? Ceux qui l'ont suivi ,
 » n'ont-ils pas changé , ou interprété ses pensées selon leur
 » caprice ? Quelles disputes n'y a-t-il pas déjà parmi vous
 » touchant ce qu'il a cru ? Qui est-ce qui approuve toutes
 » ses opinions ? Melancton n'a-t-il pas ses partisans ? Œco-
 » lampade les siens ? Zuingle ne fait-il pas une secte à part ?
 » Et combien de gens s'attachent à celle de Calvin ? Il y en
 » a une infinité d'autres , qui ne sont d'accord ni avec Lu-
 » ther , ni entre eux. Il n'y a point de ville en Allema-
 » gne , point de bourg , point de famille où il n'y ait quel-
 » que différent de religion. Les femmes disputent avec leurs
 » maris , les enfans avec leurs pères. Chacun croit avoir la
 » véritable foi & l'intelligence des écritures : & ce qui est
 » déplorable , les plus ignorans , dans leurs entretiens &
 » dans leurs repas , décident des points de la religion ; &
 » dans les temps de leurs divertissemens & de leur intem-
 » pérance , se mêlent de faire les réformateurs.

» Dans cette assemblée même où vous êtes , quel soin
 » n'avez-vous pas eu de sauver les apparences , & de faire
 » croire que vous étiez tous d'un même sentiment ? Vous
 » n'avez pu y parvenir. Je ne m'en étonne pas : la vérité
 » est une , & s'accorde toujours avec elle-même. L'erreur
 » s'entretient par la désunion & par les désordres. Plus on
 » s'écarte du port de l'église , plus on est agité des flots des
 » fausses opinions. Cette diversité & cette inconstance de
 » vos docteurs ne devoit-elle pas vous rappeler à la vérité ,
 » qui est simple , & qui ne sauroit avoir plusieurs formes ?
 » Que ne suivez-vous l'exemple de saint Paul , qui est écrit
 » pour notre instruction ? Cet apôtre étoit inspiré du Saint-
 » Esprit : Dieu lui avoit donné une sagesse toute céleste ,
 » pour l'empêcher de tomber dans l'erreur. Cependant il
 » eut ordre de Dieu même , dans une affaire qui paroïssoit
 » douteuse , de s'adresser au concile des Apôtres , de peur
 » qu'il n'eût couru en vain , comme saint Luc le rapporte.

» Mais c'est à vous à examiner routes ces choses. Le
 » pape , après s'être acquitté de son devoir de père envers
 » vous ; après avoir fait agir tout son zèle , pour remet-
 » tre ses enfans égarés dans la voie de leur salut , vous
 » fera un jour à vous , & à toute l'Allemagne , le même

» reproche que Jesus-Christ fit à la ville de Jérusalem dans
» son évangile : *Combien de fois ai-je voulu rassembler tes en-*
» *fans , comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ,*
» *& tu ne l'as pas voulu ?* Pour les civilités que vous nous
» avez faites en notre particulier de la part de vos princes ,
» nous vous prions, Messieurs, de les en remercier aussi en
» notre nom ; mais nous leur déclarons que nous ne méritons
» rien , qu'en considération de celui qui nous envoie. »

Après que Commendon eut fini son discours , les Allemands se retirèrent sans rien répondre. Chacun interpréta les paroles du nonce , selon les dispositions où il se trouvoit. Les uns , touchés de la vérité , gémissoient intérieurement ; les autres murmuroient & paroissoient indignés de la hardiesse que Commendon avoit eue , de leur parler si fortement en cette occasion. Bientôt après l'assemblée fut rompue , après avoir renouvelé tous les traités qu'ils avoient déjà faits entre eux , touchant leurs intérêts communs. Ils résolurent de n'envoyer personne de leur part au concile , & d'empêcher les évêques d'Allemagne d'y aller , en leur faisant craindre les désordres & les changemens qui pourroient arriver , en leur absence , s'ils s'éloignoient de leurs églises. Ils travaillèrent particulièrement à concilier leurs opinions différentes dans les matières de la religion. Le palatin , qui étoit entièrement attaché à la doctrine de Calvin , & qui cherchoit les moyens de ruiner le parti de Luther , vouloit qu'on ajoutât à la confession d'Ausbourg l'apologie de Melancton. C'étoit dans ce livre que Melancton , s'écartant insensiblement des sentimens de Luther , à qui il avoit succédé , avoit ouvert le chemin à la doctrine de Calvin. Les autres demandoient qu'on ajoutât encore d'autres choses , chacun suivant ses dispositions particulières , ou suivant ses intérêts. Il y eut de grandes contestations là-dessus. Jean Frederic , duc de Weimar , fils de ce Frederic qui fut vaincu par Charles V , & privé du droit d'élection , s'étoit fait un point d'honneur de soutenir le parti de Luther , que sa famille avoit toujours soutenu ; & quoiqu'il eût épousé la fille du palatin , il eut si peu de respect pour son beau-père , qu'il l'appela publiquement calviniste & déserteur de la confession d'Ausbourg , & se retira dans ses terres fort en colère. Ainsi se termina cette assemblée.

Les nonces donnèrent avis à Sa Sainteté, de tout ce qui s'étoit passé en Allemagne. Toute la cour de Rome loua la fermeté & le zèle de Commendon, & lui fut bon gré d'avoir réprimé l'insolence des Allemands, qui insultoient avec tant de fierté à l'église romaine. On trouva qu'il avoit parlé fort à propos, & qu'il avoit défendu sa cause avec beaucoup de courage & beaucoup de modération. Nous nous sommes un peu arrêtés sur cette assemblée & sur tout ce qui s'y passa, parce que c'est une chose qui mérite d'être rapportée, & que personne n'en peut écrire avec plus de fidélité que nous, qui en avons été les témoins.



CHAPITRE IV.

Commendon vifite presque toute l'Allemagne.

LES nonces partirent de Naumbourg, pour aller dans les provinces qui leur avoient été assignées. Commendon obtint d'Auguste, duc de Saxe, la liberté de passer dans ses états. Ce prince avoit l'esprit assez traitable. Il étoit fatigué de cette diversité de sectes qui s'élevoient & qui se dissipent tous les jours; & il eût bien voulu trouver quelque moyen de se raccommoier avec le pape. Mais dans les divisions & dans les révoltes, les plus hardis & les plus séditieux l'emportent toujours sur les autres. Alors, les plus violens se conduisent par la fureur, & les plus sages cèdent à la nécessité. Commendon passa par Leipfick, & se rendit à Hall le jour d'après, pour voir l'archevêque de Magdebourg, fils de Joachim, duc de Brandebourg, un des sept électeurs de l'empire. Mais n'ayant pas trouvé le fils, il s'en alla trouver le père à Berlin. Il passa la rivière d'Elbe à Vitemberg, ville célèbre par la fureur de Luther, par la victoire de Charles V, & par la défaite de Frederic de Saxe & du Langrave.

Joachim avoit été long-temps retenu, par les soins de son père Albert, dans la foi de l'église romaine; mais il se laissa enfin entraîner par le torrent des hérésies du temps. Il avoit pourtant rejeté beaucoup de choses de la discipline de Luther, & conservé plusieurs cérémonies & plusieurs coutumes de l'église catholique. Il reçut Commendon dans

son palais , & lui rendit tous les honneurs que lui auroit pu rendre le prince le plus attaché & le plus soumis au saint siége. Il écouta la proposition de la convocation du concile , & y répondit avec une grande modération , faisant paroître beaucoup de disposition à la paix , & ne parlant jamais du pape , ni de l'église romaine , qu'avec honneur & avec respect. Il pria le nonce de demeurer quelques jours avec lui , pendant lesquels il ne pouvoit se laisser de l'entretenir , protestant après ces longues conversations , qu'il étoit ravi de son esprit & de sa science.

En effet , Commendon avoit de la gravité , de l'éloquence , une grande étendue d'esprit & un entretien sérieux , mais agréable & insinuant ; de sorte qu'il ne lui auroit pas été difficile de retirer ce prince de l'erreur , où il s'étoit engagé par une trop grande crédulité. Il lui avoit expliqué bien des choses qu'il avouoit n'avoir point entendues auparavant. Mais ceux qui avoient quelque pouvoir sur son esprit , le retinrent dans le parti qu'il avoit embrassé. Tous les princes d'Allemagne sont ordinairement peu instruits de ce qui regarde la doctrine de la religion , ou les affaires étrangères : ce qui fait qu'ils se confient entièrement à ceux qu'ils ont appelés dans leurs conseils , lorsqu'ils sont une fois prévenus de leur mérite & de leur habileté dans la jurisprudence & dans la politique. Ce furent ces conseillers qui empêchèrent le duc de profiter des conversations & des conseils de Commendon.

Après avoir passé quelques jours à Berlin , il alla visiter les ducs de Brunswick & de Lunebourg , tous les princes & tous les évêques des environs , & il tourna du côté du Rhin par la Westphalie. Il eut la curiosité , en passant auprès de Paderborn , de voir ces forêts & ces champs si renommés par la défaite de Varius , par le carnage des Romains & par la victoire d'Arminius , que les Allemands montrent encore , après tant de siècles , comme des témoignages illustres de la gloire de leur nation & de la valeur de leurs ancêtres. Mais en parcourant toutes les villes de Saxe , il étoit très-sensiblement touché , lorsqu'il voyoit tant de peuples égarrés , hors d'espérance de leur salut , & plongés dans les ténèbres de l'erreur & de la superstition , par la persuasion de quelques faux docteurs qui avoient abusé de leur simplicité & de leur ignorance. Il ne pouvoit retenir ses lar-

mes, lorsqu'il voyoit tant de célèbres abbayes, tant d'églises bâties autrefois avec des soins & des dépenses extraordinaires, tant de monumens de la piété des anciens, les uns dépourillés & désests, les autres entièrement abattus & cachés dans leurs ruines; quelques-uns même profanés, & servant aux usages des chiens & des chevaux, qui mangeoient sur les mêmes autels où l'on avoit offert à Dieu tant de sacrifices. La fureur de quelques esprits passionnés avoit passé jusqu'à ces excès d'insolence & d'impiété.

Il fut ensuite chez les archevêques de Cologne & de Trèves, électeurs du saint empire. Il descendit sur le Rhin jusqu'à l'Océan; & après avoir vu, en passant, le duc de Clèves, il se rendit par mer à Bruxelles, où il eut quelques conférences avec Marguerite, sœur de Philippe, roi d'Espagne, qui étoit pour lors gouvernante des Pays Bas. De là, il alla chez l'évêque de Liège, d'où il fut obligé de retourner en Flandres, pour apaiser un désordre qui pouvoit avoir des suites très-considérables.

Louvain est une grande & belle ville de la duché de Brabant, où l'on envoie toute la jeunesse des Pays-Bas & des provinces voisines pour apprendre les belles-lettres. Son université étoit alors très-florissante, parce qu'il y avoit des professeurs très-habiles pour la théologie scolastique, & pour l'interprétation des écritures saintes. Il s'étoit élevé entre eux un grand différent, sur quelques questions importantes, qui avoit partagé toute la ville, & qui alloit émouvoir toute la jeunesse. Ils ne se contentoient pas de disputer avec chaleur, chacun dans son parti, dans les écoles; ils alloient publier des écrits & des volumes entiers, pour défendre leurs opinions. Cette division, dans la conjoncture des temps, étoit très-dangereuse, & pouvoit donner occasion aux hérétiques d'insinuer leurs opinions & de troubler les affaires des Pays-Bas. Commendon y accourut. Il fit appeler les chefs de ces factions; il les traita fort civilement; il les reprit sans aigreur; il raisonna avec eux sur les disputes du temps; & non-seulement il apaisa ce désordre, mais encore il réconcilia ceux qui en étoient les auteurs. Cette action lui acquit une grande réputation; car sa prudence, sa douceur, son adresse à ménager les esprits, & ses discours graves & persuasifs, arrêterent le cours de cette dangereuse émulation, que toute l'autorité des ma-

gistrats & tous les commandemens de la gouvernante n'avoient pu réprimer.

Après cela, il reçut ordre du pape d'aller chez les rois de Suède & de Danemarck, pour les exhorter d'envoyer leurs ambassadeurs au concile. Il partit en diligence avant la fin de l'été, de peur d'être surpris de l'hiver, dans ces régions froides & glacées. Il passa en Hollande, s'embarqua à Amsterdam, & traversant la Frise, il entra dans la Saxe, & se rendit à Lubeck, qui est une ville considérable sur le bord de la mer Baltique. Il s'arrêta là, & il envoya des courriers aux deux rois qu'il devoit aller trouver, pour savoir leurs volontés, avant que de commettre sa dignité à des nations si inconnues & si barbares (1).

Le roi de Danemarck étoit un jeune prince mal élevé ; qui n'avoit nulle politesse ; si adonné à l'ivrognerie & à l'intempérance, qu'on ne le trouvoit presque jamais que plongé dans les vapeurs du vin. Comme il étoit farouche de son naturel, & corrompu par les flatteries & par les mauvais conseils que lui donnoient les compagnons de ses débauches, il répondit brusquement, & sans aucune honnêteté, qu'il n'avoit que faire des ambassades de l'évêque de Rome.

Pour le roi de Suède (2), on le trouva prêt à s'embar-

(1) Le Roi de Danemarck, dont Gratiani parle en cet endroit, est sans doute Frédéric II, fils de Christiern III, qui monta sur le trône après son père en 1559. En effet le Pape pie IV. l'invita, comme les autres Princes Protestans, à envoyer des Ambassadeurs au concile de Trente, ce qu'il refusa en disant, qu'à l'exemple de son père, il ne vouloit avoir aucune relation avec les Pontifes de Rome ; mais les historiens sans partialité, sont bien éloignés de le peindre sous des traits ainsi défavorables que Gratiani, au contraire, ils le représentent comme un prince doux, humain, qui fit refleurir les lettres dans ses états, qui aima les savans, & entre autres, le célèbre Astronome Ticho-Brahé dont il honora le mérite & encouragea les travaux, il mourut en 1588, âgé de 54. ans.

(2) C'étoit Gustave I qui commença par être nommé Prince & administrateur de Suède en 1520, après l'expulsion du cruel Christiern II Roi de Danemarck, & qui fut ensuite élu Roi en 1523. C'est sous ce Prince que la couronne de Suède est devenue héréditaire, il professa & autorisa la Doctrine de Luther qui s'étoit déjà introduite dans ses états, il mourut en 1560, peu aimé du peuple, disent les historiens, qu'il avoit chargé d'impôts, & haï de la Noblesse, qu'il avoit dépouillée de ses biens, & de ses privilèges. Il prétendit à la main d'Elisabeth Reine d'Angleterre, mais cette habile Princesse, le flatta, l'amusa, & le joua, comme tant d'autres,

quer, & à passer en Angleterre avec une grande flotte, sous une vaine espérance qu'il avoit, d'épouser la reine Elisabeth. Quoique ce prince eût été élevé dans la doctrine des Luthériens, & qu'il affectât de paroître attaché à celle des Calvinistes, pour plaire à la princesse, qu'il prétendoit d'épouser; toutefois, il trouvoit que c'étoit une belle chose qu'on lui envoyât des ambassadeurs jusqu'aux extrémités de la terre: & il fit réponse à Commendon, *Qu'il le recevoit avec honneur, & qu'il l'écouteroit avec plaisir, soit qu'il voulût venir dans son royaume, soit qu'il voulût l'aller trouver en Angleterre où il devoit passer dans peu de jours.*

Commendon jugea qu'il n'étoit pas à propos de passer en Suède, puisque le roi en devoit bientôt partir, ni de l'aller trouver dans un royaume étranger. Il résolut d'attendre les ordres de Rome là-dessus, & de repasser cependant en Hollande. Il partit de Lubeck, & deux jours après il arriva à Hambourg, ville fort riche & fort peuplée, située près de la mer, du côté que l'Elbe se décharge dans l'Océan. Ce fleuve est si large, que descendant de Hambourg à Stades, nous étions comme en pleine mer, sans voir ni l'un ni l'autre rivage; & il est si profond, qu'il porte par-tout de grands vaisseaux qui viennent de l'Océan, jusques sous les murailles de la ville, chargés de toute sorte de marchandises. On tient que les Cimbres & les Vandales ont autrefois habité ce pays; d'où vient que les sept villes qui sont considérées pour le bien public & pour leur liberté commune, s'appellent encore aujourd'hui les villes vandaliques.

Il alla ensuite à Bresme, où il passa le Weser, qui est un des plus beaux fleuves d'Allemagne. Il arriva enfin en Hollande, par la Frise & par la Westphalie; & il s'arrêta à Bruxelles. Là il reçut des lettres du pape, par lesquelles Sa Sainteté approuvoit le dessein qu'il avoit eu d'abandonner l'ambassade de Suède, & lui ordonnoit de retourner en Italie, & de voir en passant les princes & les évêques qui sont aux environs du Rhin; pour les presser de se trouver au concile, ou d'y envoyer quelqu'un de leur part. Il exécuta fort promptement les ordres qu'il avoit reçus. Il alla trouver le duc de Lorraine; il fut à Treves, où il conféra avec l'archevêque. De-là il s'embarqua sur la Moselle; & descendant jusqu'au Rhin, il arriva à Assen-

bourg, où étoit alors l'archevêque de Mayence, qui est le premier & le plus considérable de tous les électeurs. Après quoi, en s'écartant un peu du Rhin, il alla chez les évêques de Wirzbourg & de Bamberg. Il passa par la ville de Nuremberg, qui est une des plus riches de la Franconie.

Enfin, après avoir vu l'évêque d'Aichstadt, & Albert, duc de Bavière à Munik, il prit le chemin d'Italie après dix-sept mois de voyage; & il arriva à Trente, où plusieurs évêques d'Italie, d'Espagne, & de France s'étoient déjà rendus, pour assister au concile. Quoiqu'il eût traversé toute l'Allemagne, depuis la Flandre jusqu'au fleuve d'Oder; depuis la mer Baltique jusqu'aux Alpes; quoiqu'il eût visité tous les princes, tous les évêques, toutes les villes, & qu'il eût passé par tant de nations barbares, ennemies de Rome, & du saint siège, il laissa par-tout une grande opinion de son mérite & de sa vertu, & il ne souffrit aucune injure ni aucun mépris, soit qu'il fût prendre ses mesures, soit que la réputation qu'il s'étoit acquise le rendit vénérable aux hommes mêmes les plus farouches.

Les Allemands ont naturellement l'esprit rude & intraitable, particulièrement ceux qui sont éloignés du commerce des autres peuples, & qui sont dans le cœur de l'Allemagne. La véritable religion & la discipline de l'église les avoient corrigés; & la douceur & la charité chrétienne avoient adouci leur tempérament: mais depuis qu'ils ont secoué le joug salutaire de la foi & de la piété qu'ils avoient embrassées, & qu'ils ne sont plus retenus par les lois divines, ni par les lois ecclésiastiques, ils ont repris leur humeur barbare, & semblent être retombés dans leur brutalité naturelle.

Commendon étant arrivé à Rome, rendit compte à Sa Sainteté de tout ce qu'il avoit fait en Allemagne. Il lui représenta tous les désordres qu'il avoit remarqués: « Qu'il n'y » avoit rien de si saint ni de si sacré dans la religion, » qui n'eût été profané & corrompu: Que toutes les » marques de la sainteté des anciens étoient abolies depuis l'établissement des nouvelles doctrines: Que l'ordre » ecclésiastique avoit abandonné la discipline de l'église » & s'étoit jeté dans toute sorte de licence; & que ceux » qui avoient encore quelque modération étoient retenus » par l'espérance & par l'intérêt, plutôt que par le devoir,

» & par le zèle de la religion : Que les évêques attachés
 » à l'ancienne doctrine , considéroient beaucoup plus leur
 » fortune que leur ministère ; & qu'ils travailloient plu-
 » tôt à conserver leur rang & leur dignité , qu'à rétablir
 » le culte de Dieu : Qu'ils n'étoient plus que les courti-
 » fers & les flatteurs des princes , dont ils étoient autre-
 » fois les pasteurs & les pères : Qu'ils étoient d'autant plus
 » lâches & plus dévoués aux puissances séculières , qu'ils les
 » voyoient plus portées à usurper ou à retenir les biens
 » de l'église ; & qu'au lieu de s'opposer aux passions &
 » aux violences des grands , ce qu'ils eussent pu faire ,
 » s'ils eussent connu leur pouvoir & s'ils eussent été unis
 » ensemble , ils les craignoient , & tâchoient de gagner
 » leurs bonnes grâces par toute sorte de bassesses : Qu'il
 » y en avoit même qui avoient renoncé à la foi de l'é-
 » glise romaine , & qui s'étoient mis sous la protection des
 » hérétiques , pour vivre sans ordre & sans dépendance :
 » Qu'il ne croyoit pas qu'il y en eût qui voulussent venir
 » au concile ; qu'il y en auroit peu qui voulussent y en-
 » voyer : Que tous ceux qui ne pouvoient entreprendre
 » ce voyage à cause de la foiblesse de leur âge ou de
 » leur santé , avoient promis qu'ils obéiroient au pape
 » & qu'ils se trouveroient à l'assemblée ; que les autres de-
 » mandoient qu'on les laissât dans leurs diocèses , & pro-
 » testoient qu'ils ne pouvoient s'éloigner de leurs églises
 » & de leurs terres , sans être exposés aux outrages de leurs
 » adversaires , qui ne cherchoient que les occasions de leur
 » nuire , & qui n'en trouveroient que trop en leur absence.

Après cette relation exacte de l'état de l'Allemagne ,
 il exposa les moyens qu'il croyoit les plus propres , & les
 plus utiles pour confirmer les catholiques & les ecclésiasti-
 ques , pour les unir tous ensemble , afin qu'ils pussent dé-
 fendre leur liberté & leur religion contre leurs ennemis
 communs. Il parla de ces affaires avec tant d'ordre , tant
 de connoissance & une mémoire si présente des lieux ,
 & des personnes , que le pape en fut étonné. Sa Sainteté
 lui donna de grandes louanges & de grands témoignages
 d'amitié , & lui commanda de s'en retourner à Trente ,
 pour informer de toutes ces choses , les cardinaux qui pré-
 sidoient au concile , & pour les assister de ses soins , & de
 ses conseils dans les affaires importantes.

Il partit aussitôt, pour aller trouver les légats, qu'il informa fort exactement de tous les défordres d'Allemagne; & après avoir demeuré quelque temps à Trente, il obtint congé de se retirer à Venise, pour se délasser pendant quelque mois, de tous les soins & de toutes les fatigues de ses longs voyages, & pour mettre ordre à quelques affaires de famille, qu'il étoit enfin obligé de terminer. Il y fut reçu avec tout l'honneur & toute l'amitié qu'il pouvoit espérer; car il étoit dans une haute réputation, & l'on publioit par-tout les heureux succès de ses grandes négociations. Les principaux de la république lui rendirent autant de civilités que le peuple; parce que chacun le voyoit en état de parvenir par son esprit & par sa vertu aux premières dignités de l'église.



CHAPITRE V.

Commendon est envoyé vers l'Empereur Ferdinand, par les Présidens du Concile de Trente.

COMMENDON jouissoit d'un agréable repos, & n'étoit occupé que de quelques petits soins domestiques. Il commençoit à reprendre ses anciennes études, & il méditoit à loisir ce qu'il devoit représenter dans le concile, sur le sujet des religions, sur la foi des mystères, & sur la réformation des mœurs, lorsqu'il reçut ordre d'interrompre ses études & de faire encore un voyage.

L'empereur Ferdinand, après avoir fait tenir la diète, en laquelle il avoit fait nommer son fils Maximilien pour son successeur à l'empire, étoit venu à Inspruk. Il s'approchoit ainsi de Trente, afin de voir de plus près tout ce qui se passoit dans le concile, & d'être informé de tous les desseins & de toutes les décisions de l'assemblée, comme s'il y eût été présent. Ce prince avoit de fort bonnes intentions avec beaucoup de piété & de zèle pour la religion catholique: mais il étoit de ces esprits tranquilles, qui ne se défient jamais de rien; qui ont un si grand fond de bonté naturelle, qu'ils ne peuvent se résoudre à croire que les autres puissent être méchans, & qui se laissent fort aisément prévenir par ceux qui, sous des appa-

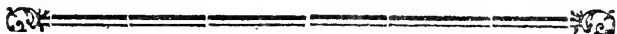
rences de justice & de vertu , abusent de la simplicité d'autrui. Ainsi , par les conseils de quelques personnes artificieuses , il faisoit souvent des propositions & des demandes aux présidens du concile & au concile même , qui pouvoient troubler les affaires plutôt que de les régler comme il prétendoit.

Charles de Lorraine , cardinal & archevêque de Reims , étoit arrivé depuis peu à Trente. C'étoit un prélat de grande autorité , très-considérable par lui-même & par sa famille ; capable de rendre de grands services à l'église ; d'un esprit admirable & d'une érudition égale à son esprit ; illustre par sa dignité , par sa naissance & par sa générosité : mais il avoit une ambition plus grande que toutes ces grandes qualités. C'étoit un esprit impérieux & entreprenant , qui avoit une passion déréglée de dominer par-tout , & de réduire tout le monde à suivre ses opinions. Les évêques de France , qui étoient venus en assez grand nombre , tant pour obéir aux ordres du pape , que pour accompagner ce cardinal , étoient entièrement attachés à lui , & n'osoient jamais s'éloigner de ses sentimens. On disoit même que les ambassadeurs de l'empereur lui rendoient des visites fréquentes , & qu'il les avoit engagés à ne rien faire , sans en avoir auparavant conféré avec lui.

Ces grandes liaisons embarrassèrent les pères du concile , & leur firent craindre qu'il n'arrivât quelque trouble dans une assemblée , qui avoit été jusques alors fort paisible. Ceux qui y présidoient , furent d'avis de députer quelqu'un de leur corps vers l'empereur , pour l'instruire de l'état présent du concile & des affaires de l'Eglise , & pour lui ôter de l'esprit toutes les impressions dangereuses & incommodes qu'on pouvoit lui avoir données ; mais particulièrement pour l'informer des propositions des François , & de l'esprit du cardinal de Lorraine , qui avoit toujours de grandes prétentions & une ambition démesurée.

Ils choisirent Commendon , comme l'homme le plus capable de ces sortes de négociations. Ils le rappelèrent de Venise , & l'obligèrent de partir promptement. Cette députation fut la plus honorable & la plus importante de ce temps-là ; celle qui fit plus de bruit & qui donna plus de jalousie. L'assemblée étoit composée des personnes de l'Europe les plus éminentes en esprit & en savoir. Il y avoit

à Trente, près de trois cents évêques, illustres par leur vertu & capables des plus grands emplois. Il n'y en avoit aucun qui ne souhaitât d'être employé en cette occasion. Commendon, qui étoit seul, qui étoit absent & qui ne demandoit rien, fut préféré à tant de grands hommes, tant son ambassade d'Allemagne lui avoit acquis de réputation. Il soutint fort bien en cette rencontre, l'opinion qu'on avoit conçue de lui. Car non-seulement il ôta de l'esprit de l'empereur toutes les pensées qu'il pouvoit avoir, d'innover quelque chose, ou d'appuyer les desseins des autres, ce qui auroit pu affoiblir la liberté des avis, ou rompre l'union & le consentement du concile; mais encore il laissa ce prince si bien confirmé dans les résolutions qu'il lui avoit inspirées, que le cardinal de Lorraine étant allé le voir à Inspruk peu de temps après, ne put jamais l'ébranler: & depuis ce temps le concile se tint sans aucune crainte & sans aucun soupçon de trouble ou de mauvaise intelligence.



C H A P I T R E V I.

Commendon est envoyé Nonce en Pologne.

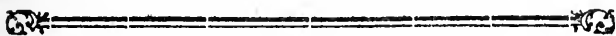
AP R È S avoir terminé cette grande affaire, il fut obligé de repasser à Venise, pour achever de régler celles de sa famille; mais il n'y demeura pas long-temps. Le pape fut averti que les troubles de Pologne augmentoient de jour en jour; qu'il étoit dangereux que le parti des hérétiques ne prévalût, & que ces premiers mouvemens de révolte, qui sont toujours violens, ne causassent quelque grand changement dans ce royaume. Commendon, qui sembloit être destiné à fortifier par ses soins & par ses conseils, toutes les parties foibles de la chrétienté, reçut ordre de partir de Padoue, où il étoit alors pour ses affaires particulières, d'aller trouver le roi de Pologne, & d'empêcher autant qu'il pourroit, que la foi de ce royaume ne fût corrompue par la contagion des opinions nouvelles; de maintenir l'ordre ecclésiastique, qui tient le premier rang dans le Sénat & dans les Etats de Pologne, contre la fureur & la violence des auteurs des nouveautés, & sur-tout de

retenir le roi dans le devoir , & de l'encourager à défendre la cause de la religion.

Le pape le pressoit de partir , afin qu'il pût se trouver à la diète qui se devoit tenir à Varsovie. Commendon fit tant de diligence , qu'il se mit en chemin avec un fort beau train & un équipage fort magnifique , plus promptement que Sa Sainteté n'avoit espéré. Il eut toujours grand soin de bien choisir les gens qu'il menoit avec lui , afin qu'il n'y en eût aucun qui ne s'accommodât aux temps , aux lieux & à ses desseins. Mais en cette occasion , il considéra qu'il alloit dans des provinces fort éloignées & fort en désordre , & il n'épargna rien pour attirer auprès de lui des personnes renommées parmi les savans ; entre lesquels furent Paul Emile Jeannin , homme de grande & vaste érudition , qui fut depuis évêque de Montalto , dans la Marche d'Ancone , & Federic Pandasio , un des plus habiles philosophes de son siècle , qui ayant été depuis rappelé de Pologne par le sénat de Venise , avec des conditions très-avantageuses , pour professer publiquement la philosophie à Padoue , & quelque temps après à Boulogne , passa pour le plus subtil & pour le plus célèbre professeur de son temps.

Commendon partit de Padoue dans le mois de Novembre , & arriva à Varsovie fort à propos , après avoir fait toute la diligence que la rigueur de la saison & la difficulté des chemins lui purent permettre. Le bruit de sa prudence & de sa vertu s'étoit déjà répandu par-tout ; il étoit déjà connu par les discours & par les lettres de plusieurs personnes de ce royaume , qui avoient été liées d'amitié avec lui , & particulièrement par les témoignages du cardinal Stanislas Hofius , un des présidens du concile , qui étoit de ses plus intimes amis. Aussi , le jour qu'il arriva , l'évêque de Chelm & le Palatin de Plosco , deux des premiers seigneurs du royaume , vinrent au devant de lui par ordre du roi , accompagnés d'une troupe nombreuse de gens vêtus magnifiquement , & le reçurent à trois lieues de Varsovie , avec toutes les démonstrations d'estime & d'amitié qu'il eût pu souhaiter. Le roi l'honora toujours beaucoup , & fit tant de cas de l'honnêteté , de la modestie & de la force d'esprit du Nonce , que quoiqu'il se laissât emporter ordinairement à ses passions & à ses dérè-
glements

glements, il eut toujours de l'admiration pour sa vertu, & ne manqua jamais de respect ni de déférence pour lui.



CHAPITRE VII.

Le nonce trouve la discipline de l'église renversée dans la Pologne.

SIGISMOND roi de Pologne, père de Sigismond-Auguste, à qui Commendon étoit envoyé, avoit régné longtemps avec beaucoup de justice & de modération, & avoit laissé à son fils en mourant, le royaume paisible & bien affermi. C'étoit un Prince d'une grande probité, fort prudent & fort entendu dans ses affaires, & sur-tout ferme dans la foi & dans la religion catholique. Quoiqu'il fût ami & allié de quelques Princes d'Allemagne, qui renversoient toutes les lois de l'église, bien loin de se liguier avec eux, il les reprit fort sévèrement. Il leur envoya des ambassadeurs, & tâcha de les détourner de leurs pernicieux desseins, & de leur faire comprendre que cette confusion de religions alloit affoiblir & ruiner tout l'empire, quelque puissant & quelque ferme qu'il pût être.

Lorsque Frédéric & le Lantgrave, révoltés contre Charles V, prirent les armes, & qu'ils entraînent avec eux une grande partie de l'Allemagne, ils sollicitèrent Sigismond d'entrer dans leur ligue : mais il rejeta toutes les propositions avantageuses qu'ils lui firent, & leur prédit leur défaite, & leur entière ruine. Il fut si bien se ménager & profiter des malheurs d'autrui, qu'il ne se trouva point mêlé dans ces différens de religion : il ne permit pas même, que ses sujets prissent parti dans cette guerre ; ce qui étoit fort délicat & fort difficile dans un royaume qui se pique de liberté, & qui se gouverne plus par ses lois que par les volontés de ses Princes. Il ne voulut pas laisser à ses peuples toute la liberté du commerce avec les Allemands ; & bien qu'il n'eût pas interdit l'entrée de ses états à tous les marchands étrangers, il fit des ordonnances très-sévères, contre ceux, qui sous prétexte de débiter leurs marchandises, semoient des opinions nouvelles. Il fit même publier un édit, par lequel il défendoit à tous ses sujets d'envoyer leurs enfans dans au-

cune ville d'Allemagne , pour y apprendre les lettres humaines ; si ce n'étoit dans celles qui avoient confervé la foi & la difcipline de l'églife.

Il fut fort traversé par Albert de Brandebourg , grand-maître des chevaliers Teutoniques , qui ayant quitté honteufement la religion de fes pères , travailloit à répandre dans la Pologne le même venin qu'il avoit répandu dans fon ordre. Mais Sigifmond agit avec tant de foin & tant de zèle , qu'il retint fes peuples dans les fentimens de la saine doctrine. Il en fit fa principale affaire jufqu'au dernier foupir de fa vie ; & il eut cette confolation , en mourant dans une extrême vieillesse , que s'il n'avoit pu empêcher l'entrée des religions étrangères dans fes états , il en avoit au moins empêché le progrès & l'établiffement.

Après fa mort , fon fils Augufte n'eut pas la même prudence ni la même application : ce qui releva les efpérances de ceux qui cherchoient , depuis long-temps , les occasions de profiter de quelque défordre. La méfintelligence du Roi & de la Reine fa mère acheva d'affoiblir l'autorité des lois & celle du Roi même , & donna l'entrée libre aux hérétiques , qui n'attendoient que le moment favorable ; & d'abord une foule d'erreurs fe répandit dans ce royaume.

Augufte , après la mort de la Reine Ifabelle fa femme , étoit devenu amoureux de Barbe Radzivil , qui étoit une dame d'une des plus nobles & des plus illuftres familles de Lithuanie , mais qui menoit une vie fort dérégée. Quelques perfonnes de la cour , qui la connoiffoient particulièrement , & qui louoient fa beauté , fon enjouement & fes manières libres , dont ils n'étoient que trop informés , engagèrent le Roi à la voir. Dès qu'il l'eut vue , il en devint fi éperdûment amoureux , qu'il fouffroit qu'elle prit l'autorité & le titre même de Reine. En effet , il fouhaitoit de l'époufer , avec d'autant plus de paffion , qu'il y trouvoit plus d'obftacles ; comme c'eft l'ordinaire de l'efprit humain de s'attacher plus fortement à ce qui eft , ou plus difficile , ou plus défendu. Mais la Reine fa mère & les Princeffes fes fœurs regardoient ce mariage , comme un fujet de honte pour le Roi , & comme un déshonneur pour la maifon royale.

La Reine s'appeloit Bone Sforce , fille de Galéas & de cette Ifabelle d'Arragon , qui fut le funefte fujet de la longue & cruelle guerre qui défola toute l'Italie. Elle avoit du

courage & de la fierté ; & faisant valoir son autorité de mère , elle s'appliquoit à des soins qui étoient au-dessus de son sexe. Outre ce naturel agissant & impérieux , elle avoit accoutumé d'être maîtresse , parce que le Roi son époux , à cause de son grand âge & de son tempérament doux & tranquille , lui avoit abandonné la conduite des affaires ; enforte que non-seulement elle partageoit le pouvoir avec lui , mais elle étoit souvent l'arbitre absolue de toutes choses. Elle avoit tenu le Roi son fils dans une grande dépendance , & elle avoit peine à souffrir qu'il perdît ce respect & cette soumission qu'elle lui avoit inspirée avec tant de soin. Comme les dames ont ordinairement plus de curiosité que les hommes , elle étoit informée de toutes les actions de Radzivil qu'elle haïssoit : elle avoit appris ses plus secrètes intrigues , & les racontoit souvent à son fils , pour lui en faire des plaintes & des reproches. Ainsi cette Princesse , qui auroit eu de la peine à souffrir pour sa belle fille une personne sage , modeste & bien élevée , étoit au désespoir de voir qu'une courtisane décriée osât prétendre de monter sur le trône & de devenir aussi absolue qu'elle. Elle en murmuroit hautement & protestoit qu'il n'étoit déjà que trop honteux quelle y eût pensé.

Tout cela ne fit qu'allumer la passion du Roi , qui l'épousa peu de temps après. Mais parce qu'il ne pouvoit lui donner , en l'épousant , ni le nom , ni les droits , ni les marques de la royauté ; & que sa mère de son côté ne pouvoit s'y opposer que du consentement du sénat , sans lequel on ne peut rien conclure d'important , selon les lois du royaume ; chacun tâcha d'attirer les principaux sénateurs à son parti , & de s'affurer de leurs suffrages. Auguste représentoit , *Que chacun avoit droit de se choisir une femme ; Qu'un Roi n'avoit pas moins de liberté que ses sujets , & qu'il seroit étrange qu'on refusât les honneurs & le nom de Reine à celle , qui par les droits sacrés du mariage , devoit partager avec lui sa fortune , son rang & toutes les avantages de la royauté.*

La Reine opposoit à ces raisons , la passion dérégulée de son fils & la mauvaise conduite de sa nouvelle femme. *Que si ce jeune Prince s'étoit laissé emporter par foiblesse , à déshonorer sa famille & sa dignité , il n'étoit pas juste que sa faute fût appuyée par des personnes graves comme eux : Qu'ils ne de-*

voient pas se rendre les partisans & les compliées de l'incontinence d'autrui : Qu'il seroit beau voir qu'on traitât de Reine, celle que des particuliers, à qui il restoit quelque honneur, auroient eu honte de recevoir dans leurs familles. Toutefois, le Roi l'emporta, & le sénat déclara que Radzivil étoit l'épouse légitime du Roi & leur légitime Reine.

Pendant ces divisions, l'autorité royale étoit diminuée, l'impunité & la licence s'augmentoient insensiblement, & en peu de temps le royaume se trouva exposé à toutes les nouvelles sectes. Chacun se fit une religion selon son caprice; & comme il y a toujours des gens qui profitent des erreurs & de l'aveuglement des autres, plusieurs docteurs travailloient à établir & à répandre leurs opinions. On se moquoit ouvertement du culte & des cérémonies de l'église. On professoit publiquement les maximes nouvelles : il se faisoit tous les jours des assemblées & des cabales; les prières publiques & le saint sacrifice se faisoient selon les formes nouvellement inventées : la religion ancienne, que nos pères avoient observée si saintement, passoit pour un amas de cérémonies ridicules : le culte étoit aboli en plusieurs endroits, on se faisoit des temples, tous les trésors de l'église tomboient entre les mains des séculiers : les prêtres étoient chassés de leurs maisons, & dépouillés de tous leurs biens : tous les droits de la piété chrétienne étoient confondus : les principaux de la cour, & une partie du sénat étoient, ou suspects, ou frappés de cette malheureuse contagion; & le parti étoit déjà assez fort pour ne craindre, ni le pouvoir des lois, ni l'autorité du Roi même.

Lorsque Commendon arriva en Pologne, le temps avoit déjà fortifié le parti : les hérétiques étoient sur le point de ruiner l'ordre ecclésiastique; ils avoient obtenu, comme par force, l'année d'aparavant, un édit contre les droits de l'église & contre les privilèges du clergé : & devenant toujours plus fiers, ils cherchoient les moyens de faire abroger les anciennes lois, qui ont été établies parmi eux; contre ceux qui violent la religion. Ainsi ils avançaient leurs affaires; & quoiqu'ils fussent divisés entre eux, ils étoient tous d'accord contre nous : ce qui est le propre caractère des hérétiques.

C H A P I T R E V I I I.

Commendon trouve les évêques de Pologne divisés entre eux. Il rejette les conseils artificieux de quelques-uns.

LES catholiques n'étoient pas assez fermes pour soutenir leurs prétentions ; ni assez agifans pour découvrir celles de leurs adversaires. Ils se fioient à la justice de leur parti ; ils demeuroient dans l'oïfiveté ; & rien ne donnoit tant de courage aux impies , que cette langueur & cet abattement des gens de bien.

Les évêques qui ont toujours eu beaucoup d'autorité dans le sénat & dans le gouvernement de l'état , eussent été capables de résister aux hérétiques , & de les ranger même à leur devoir , mais ils étoient si désunis , qu'il ne s'en trouvoit aucun , qui ne fût ennemi de tous les autres. Les défiances , les haines & les jalousies secrètes les avoient réduits à n'avoir aucune communication entre eux. Ils s'accommodoient au temps , & à la faveur ; & ne songeant qu'à leurs intérêts particuliers , ils laissoient opprimer la justice & la religion. Il y en avoit deux qui avoient plus de crédit que tous les autres , & dans le sénat , & dans le clergé ; Jacques Ucange archevêque de Gnesne , & Philippe Padnevi évêque de Cracovie. L'un étoit considérable par ses dignités & par ses honneurs ; l'autre par son esprit & par ses richesses. Quoiqu'ils fussent brouillés ensemble , & qu'ils eussent des inclinations & des prétentions différentes , ils avoient un même désir de troubler l'état , & d'apporter quelque confusion dans les affaires.

Ucange avoit de grandes liaisons avec les protestans. Son esprit naturellement inquiet & changeant , attendoit toujours quelque révolution ; & comme on se flatte ordinairement sur ce qu'on souhaite , il s'étoit imaginé que si les sectes eussent prévalu , il auroit pu rejeter l'autorité du saint Siége , & se faire déclarer chef de l'église de Pologne. Les hérétiques , pour l'engager plus avant dans leur parti , l'entretenoient dans cette espérance. Cependant il voyoit souvent Commendon , & feignant d'être ferme dans la religion de ses pères , il déplorait le mauvais état du parti des catho-

ques. Il se plaignoit de la défunion des évêques, de la langue & de la lâcheté des gens de bien, & de la facilité du Roi à accorder tout ce que les protestans lui demandoient. Il étoit d'avis qu'on parlât fortement à ce Prince, & qu'on le menaçât des excommunications, & des censures de l'église. Il affuroit que les catholiques, irrités du refus qu'on faisoit souvent de les recevoir dans les charges, & de la bonne volonté qu'on témoignoit pour le parti contraire, se joindroient tous au nonce, s'il vouloit se rendre leur chef sous le nom & sous l'autorité du Pape : que le Roi étoit d'un naturel si timide, qu'on le réduiroit à la raison avec un peu de courage, & qu'on le retiendrait dans l'équité par la crainte. Il vouloit, par ces conseils artificieux, tourner le Roi du côté des protestans, en l'irritant contre le Pape, & venir ainsi à bout de tous ses desseins.

Padnevi étoit aussi d'avis d'épouvanter le Roi, quoique ce fût pour une autre raison. Ils ne considéroient ni l'un ni l'autre le bien public. Ils avoient leurs vues particulières, & ne songeoient qu'à accommoder les affaires à leurs desseins. Ce dernier avoit été si puissant auprès du Roi, quelque temps auparavant, qu'il avoit gouverné absolument tout le royaume. Il étoit déchu de cette grande faveur : & comme la haine est plus forte après une grande amitié, il étoit haï de son Prince, & son cœur étoit cruellement agité de dépit, de colère, & de jalousie. Cet esprit altier & inflexible, accoutumé à dominer, se confioit en ses grandes richesses, & ne pouvoit demeurer en repos. Il vouloit adroitement jeter le Roi en quelque grand danger, ou pour le moins, en quelque grande crainte; s'imaginant, ou qu'on seroit obligé de se servir de lui, ou qu'il trouveroit quelque occasion de se venger. Il accusoit donc le Roi, & tâchoit de le faire passer dans l'esprit de Commendon, pour un Prince injuste & mal intentionné; assurant toujours qu'on n'avanceroit rien par la douceur; qu'il falloit lui faire voir quelque danger prochain; & que c'étoit la seule voie de retenir cet esprit foible, & inquieté par sa propre conscience, dans la fidélité qu'il devoit à la religion & au saint Siège.

Commendon ne se laissa point surprendre par ces conseils. Son esprit pénétrant avoit déjà assez reconnu les intentions de ces deux prélats, & il s'étoit d'abord informé de

leurs intérêts divers : ce qu'il avoit accoutumé de faire dès qu'il entroit dans une province. Il prit aussi une voie toute différente de celle qu'on lui proposoit, ne voulant pas irriter le Roi par des menaces, qui sont vaines & dangereuses lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la force, & qui retombent souvent sur ceux qui les font mal-à-propos. Il ménagea son esprit, tantôt en le rassurant contre certaines craintes qu'on lui donnoit malicieusement ; tantôt en l'avertissant, « Qu'il s'exposoit lui & son royaume à de grands dangers, par sa dissimulation & par sa condescendance. Que cette licence téméraire de quitter Dieu & sa foi, ne pouvoit produire que le mépris & la ruine de la justice, des coutumes & des lois publiques. Que ce renversement de religion étoit presque toujours suivi du renversement des états. Que par-là l'autorité des Rois passoit à la multitude. Qu'en ces occasions, les plus hardis, & les plus séditieux devenoient les plus puissans. Qu'il avoit raison de se plaindre, de ce qu'il y avoit des particuliers dans son royaume qui gouvernoient la noblesse, & qui avoient plus de pouvoir sur les esprits, que le sénat & que lui-même. Que cela devoit l'obliger à prendre garde à lui, & à réprimer l'insolence de ceux, qui contre toutes les lois, forment des partis, font des assemblées, retirent par leurs harangues séditieuses des peuples attachés au culte de Dieu, & les précipitent dans l'erreur & dans le mensonge. Que ces hommes égarés étoient venus à un tel excès d'arrogance & d'impiété, qu'on ne pouvoit ni les souffrir, ni les corriger.

Quelquefois il retenoit ce Prince par la crainte des jugemens de Dieu, & lui faisoit comprendre, « qu'il y a un Dieu vengeur de la religion violée, ou négligée, qui punira ceux qui doivent être les protecteurs des lois & de la piété chrétienne, avec d'autant plus de sévérité, qu'il les a élevés au-dessus du reste des hommes. Qu'en matière de profanation ou de relâchement dans la loi, dans les cérémonies & dans les commandemens de Dieu, ceux qui n'empêchent pas les désordres, quand ils le peuvent, sont plus criminels, que ceux qui sont entraînés dans l'erreur, par la persuasion des autres. » Souvent il l'encourageoit par l'exemple du Roi son père, qui avoit employé tous ses soins & tout son zèle à éloigner cette peste de

ses états. Il lui mettoit devant les yeux les troubles & les révolutions d'Allemagne, ou les ruines & les guerres civiles de la France, qui étoit alors dans le feu de la division, le conjurant de profiter de ces malheurs étrangers.

Il s'appliqua entièrement à réconcilier les évêques. C'étoit une affaire de très-grande difficulté, parce qu'il falloit démêler leurs intérêts différens. Ils gardoient ouvertement toutes les apparences d'amitié & d'intelligence; & leurs haines & leurs jalousies étoient secrètes. Il les avertit; il les conjura; il les pressa, chacun en particulier; il les assembla plusieurs fois tous ensemble, & les exhorta gravement de s'unir pour la cause commune, de ne pas trahir leur dignité par une méfintelligence obstinée, & de ne pas donner eux-mêmes aux hérétiques les occasions de les mépriser & de les détruire. Il leur fit entendre, « Que s'ils agissoient de » concert, il seroit aisé de remédier aux désordres de ce » royaume. Que le nombre des esprits pervertis n'étoit pas » grand. Qu'on pouvoit remettre en leur vigueur les lois » que leurs ancêtres avoient si sagement établies, pour main- » tenir la religion, & pour rendre l'état ecclésiastique plus » vénérable. Qu'il falloit rappeler avec douceur, ceux qui » s'étoient égarés par une crédulité malheureuse; & ran- » ger à leur devoir ceux qui par ambition ou par intérêt, » s'étoient trop élevés dans la cour. Que plus les évêques » étoient éminens en dignité, en honneurs, en crédit » par-dessus les autres, plus ils devoient être prompts à » quitter leurs animosités privées, pour le salut de leur re- » ligion & de leur patrie, qui n'étoient pas moins oppri- » mées par leur désunion, que par la violence & par l'in- » fidélité des autres. Que leur devoir, & leur caractère les » obligeoit à se réunir. Que le Roi & le sénat le souhai- » toient; & que tous les gens de bien les en conjuroient » instamment. Qu'ils avoient tort de se plaindre de la facilité » du Roi, puisqu'ils se laissoient accabler, & qu'ils se met- » toient eux-mêmes sous le joug de leurs adversaires, qui ne » paroissoient vigilans, que parce que les catholiques étoient » endormis, & qui étoient plus à craindre par l'union qui » étoit entre eux, que par leurs forces.

Par tous ces discours, il ne put guérir des esprits, qui étoient prévenus d'une fausse émulation & d'une envie enracinée. Mais il en gagna quelques-uns : il en engagea

d'autres par honneur, & il se servit de ceux qui étoient les plus raisonnables & les plus agiffans. Par ce moyen il s'acquît beaucoup de réputation dans l'esprit du Roi & de toutes les personnes de bon sens; & par ses conseils ou par ses sollicitations, il fit ordonner des choses très-utiles à l'état, & il en empêcha beaucoup d'autres qui eussent pu causer de grands changemens.

En ce temps-là, le Roi se trouvant engagé à la guerre contre les Moscovites, au-delà du Boristène, vouloit faire ordonner par le sénat, qu'on fit une levée extraordinaire de deniers, pour fournir aux frais de la guerre. Les hérétiques l'empêchoient, & faisoient agir quelques esprits populaires & factieux, dont ils dispofoient. Ils se servoient de cette adresse, afin qu'en accordant après ce que le Roi fouhaitoit, ils pussent obtenir en récompense un édit qui cassât les ordonnances qu'on avoit publiées contre ceux qui introduisoient de nouvelles doctrines, ou qui changeoient quelque chose de l'ancienne. C'est leur plus dangereux artifice, qui leur a réussi en plusieurs endroits. Ils ont souvent acheté la liberté d'être opiniâtres dans leurs erreurs, d'user des cérémonies qu'ils s'étoient imaginées, & de croire & de parler de Dieu comme ils l'entendoient : & les Princes, contre leur devoir & contre leur conscience, ont fait un infame trafic du culte & de la piété. De-là vient que nous avons vu des peuples, qui par un juste jugement de Dieu, ont été ruinés par leurs guerres, & par leurs révoltes; & des Rois, qui après avoir ainsi accordé aux peuples la liberté de se soulever contre Dieu, n'ont pas été assez puissans pour les réprimer, quand ils se sont soulevés enfin contre eux-mêmes.

L'adresse & la vigilance de Commendon empêchèrent ce désordre; le roi obtint ce qu'il demandoit, on reconnut les artifices des hérétiques; & depuis ce temps-là, le roi & ceux qui étoient chefs des catholiques se défierent toujours de leurs mauvaises intentions.





CHAPITRE IX.

Commendon fait chasser de Pologne Bernardin Okin, & quelques autres hérétiques.

LA Pologne n'étoit pas seulement exposée à la licence de ses citoyens, mais encore à celle des étrangers, qui vivoient tous également dans une grande impunité. Ceux qui pour leurs crimes, ou pour leurs erreurs étoient chassés de leurs pays; ceux qui cherchoient une retraite libre où ils pussent vivre sans lois & sans religion, se réfugioient en Pologne, comme dans un asyle ouvert aux hérétiques, & aux libertins. Le plus misérable y trouvoit de puissans protecteurs, poussés, ou par une vanité naturelle d'assister des malheureux, ou par l'inclination que les hommes ont de donner dans les nouveautés. Il étoit venu d'Allemagne, de France & d'Italie, une troupe de faux docteurs, qui sans aucune contradiction, & même avec l'applaudissement de plusieurs, débitoient hardiment leurs rêveries. Ils assembloient les plus curieux & les plus zélés sectateurs des nouvelles doctrines; & ils se donnoient toute la liberté de médire de la véritable religion.

Bernardin Okin s'y étoit retiré, & l'on l'écoutoit avec plus de concours & plus d'approbation que tous les autres. Il étoit natif de Sienne en Toscane. Il avoit passé sa jeunesse parmi les religieux de l'ordre de saint François, qu'on nomme ordinairement les frères Mineurs. Mais ayant reconnu depuis que cet ordre s'étoit relâché, & qu'il étoit fort éloigné de la pureté de la règle, des mœurs de leurs premiers pères, & de l'esprit du fondateur, qui étoit de mépriser entièrement les choses humaines; il s'étoit séparé de ses frères. La grande opinion qu'on avoit de sa vertu, & le zèle de la religion, lui avoient fait trouver des partisans de sa réforme: de sorte qu'il avoit remis l'institut de saint François dans sa première vigueur, en fondant l'ordre des Capucins, avec Matthieu d'Urbin, homme d'une exacte régularité, d'une simplicité évangélique & d'une grande pureté de vie.

Cet ordre, qui s'est répandu depuis dans toute l'Italie, est aujourd'hui dans une grande réputation, composé

d'un grand nombre de religieux d'une vertu & d'une sainteté tout-à-fait exemplaire. Toute leur vie n'est que pénitence & pauvreté. Ils recueillent, des seules charités des fidelles de quoi vivre pour la journée, & n'usent que de viandes simples, sans aucun assaisonnement. Ils mangent, pour soulager leur faim & non pour l'irriter, & s'arrêtent à la nécessité, sans vouloir aller jusqu'au plaisir. Ils domptent leurs corps par leurs jeûnes, & par les veilles fréquentes; & le tiennent assujetti, afin que l'ame plus épurée & plus dégagée des sens, vague avec plus de liberté à la contemplation des choses célestes. Leur habit est conforme à leur vie austère & humble. Ils sont couverts d'une longue tunique & d'un manteau court, qui ne sont guères moins rudes que des cilices. Vêtus de la sorte l'hiver & l'été, sans aucune différence, ils marchent pieds-nuds par les rochers, dans les neiges & dans les épines; & ne sont chauffés, que lorsqu'ils vont à l'autel, pour offrir le saint sacrifice. Ils couchent sur la terre ou sur un lit fort dur & fort étroit, lorsqu'ils veulent prendre un peu de repos, couverts seulement de cet habit grossier, qu'ils portent la nuit & le jour. Ils demeurent rarement dans les villes, & la plupart de leurs cloîtres sont dans des solitudes éloignées du commerce des hommes. Enfin, toute leur discipline ne tend qu'à détacher l'esprit de la matière, afin qu'il s'unisse plus fortement à Dieu par la contemplation des choses saintes.

Okin passa quelques années dans cette austérité & dans cette pauvreté évangélique. Cet esprit naturellement léger & plein d'amour-propre, étoit animé par son orgueil à la patience, se nourrissoit de louanges & d'une certaine réputation de sainteté, qu'il s'étoit acquise par cette manière de vie extraordinaire. On peut dire qu'il avoit quelque savoir, mais il s'étoit plus attaché à l'éloquence & à la beauté des paroles, qu'à la doctrine ou à la force du raisonnement. A peine avoit-il appris le Latin; mais lorsqu'il parloit sa langue naturelle, il expliquoit ce qu'il savoit avec tant de grâce, tant de politesse & tant d'abondance, que la douceur & la pureté de son discours ravissoient tous ses auditeurs.

La plupart de ceux qui assistent aux sermons ne cherchent pas tant à remplir leurs esprits des vérités & des maximes

del'Evangile , qu'à ouïr des discours fleuris & étudiés : aussi en sortent-ils aussi peu touchés & aussi imparfaits qu'ils y étoient venus. Il y a même des prédicateurs , qui pour se faire suivre , ne s'étudient qu'à plaire & à flatter les oreilles ; & ayant plus d'égard à leur orgueil & à leur ambition , qu'au profit & à l'édification des peuples qu'ils ont entrepris d'instruire , ils ne considèrent ni la bienfiance des personnes , ni la sainteté du lieu , ni l'importance des sujets qu'ils traitent. A quoi bon ce soin inutile des paroles , cette variété recherchée , ce fard & ces ornemens profanes , & cet art de plaire & de se faire louer de ses auditeurs , lorsqu'il ne faudroit penser qu'à les toucher & à les convaincre ? Quelques-uns pèchent en cela avec tant d'excès , que pour se rendre plus agréables , ils mêlent dans leurs sermons des termes passionnés , & pleins d'une tendresse séculière , qui bien loin d'élever l'esprit au ciel , ne font que flatter les sens , & amollir l'ame de ceux qui les entendent. La diction des prédicateurs doit être comme leur vie , modeste , chaste , simple. Leurs termes peuvent être choisis , mais ils ne doivent pas être trop recherchés ; il faut qu'il paroisse qu'ils ont plus de soin de la bienfiance & de la dignité de leur ministère , que de leur propre réputation. Leurs sentimens doivent plaire par une sainte gravité & par une sévérité salutaire , plutôt que par des agrémens inutiles , & par une fausse délicatesse. Ils doivent inspirer la crainte plutôt que le plaisir ; arracher les passions , & non pas les entretenir par cette mollesse de discours ; montrer enfin aux hommes la solide piété , plutôt que la vanité de la science mondaine & leur propre légèreté.

Pour revenir à Okin , outre cette éloquence & cette politesse de discours , il avoit encore de grands avantages pour la réputation. Son âge , sa manière de vie austère , cet habit rude de Capucin , sa barbe qui descendoit jusqu'au-dessous de sa poitrine , ses cheveux gris , son visage pâle & décharné , une certaine apparence d'infirmité & de foiblesse affectée avec beaucoup d'art , & l'opinion qui s'étoit répandue par-tout de sa sainteté , le faisoient regarder comme un homme extraordinaire. Lorsqu'il devoit prêcher quelque part , le peuple y accouroit ; les villes entières venoient pour l'entendre : il n'y avoit point d'église assez vaste pour contenir la multitude. Le nombre des femmes étoit ordinairement

rement plus grand que celui des hommes. Lorsqu'il devoit passer par quelque ville, une infinité de gens alloient au-devant de lui, pour écouter ses instructions.

Ce n'étoit pas seulement le peuple; les plus grands seigneurs, & les princes souverains le révéroient comme un saint. Lorsqu'il venoit chez eux, ils alloient au-devant de lui, ils le recevoient avec tout l'honneur & toute l'affection imaginable, & le reconduisoient de même lorsqu'il partoit. Pour lui, il se servoit de tous les artifices qui pouvoient confirmer les bons sentimens qu'on avoit de lui. Il alloit toujours à pied dans ses voyages, & quoiqu'il fût d'un âge & d'une complexion fort foibles, on ne le vit jamais monté à cheval. Lorsque les princes le forçoient de loger chez-eux, la magnificence des palais, le luxe des habits & toute la pompe du siècle, ne lui faisoient rien perdre de la pauvreté, ni des austérités de sa profession. Dans les festins, il ne mangeoit jamais que d'une sorte de viande, la plus simple & la plus commune, & ne buvoit presque point de vin. On le prioit de coucher dans de fort bons lits, & fort richement parés, pour se délasser un peu plus commodément des fatigues du voyage; mais il se contentoit d'étendre son manteau, & de se coucher sur la terre. On ne sauroit croire la réputation qu'il s'acquit, & les honneurs qu'il s'attira par toute l'Italie.

Mais on n'arrive point à une gloire solide par des ombres & par des apparences de vertu; & l'on ne soutient pas longtemps le personnage d'un saint, quand on n'a pas la sainteté dans le cœur. Cet homme si humble aux yeux du monde, s'enfla de ces honneurs & de cette approbation populaire; & son esprit naturellement inquiet & inconstant, eut tant de complaisance pour lui-même, se remplit si fort de son mérite & de sa vertu, & fut si touché de sa fortune, que tout pauvre, tout humble Capucin qu'il étoit, il osoit aspirer à une élévation extraordinaire. Mais comme il vit que le pape n'étoit pas aussi persuadé que lui de sa vertu & de la grandeur des services qu'il croyoit avoir rendus à l'état & à l'église, & que l'opinion qu'on avoit de lui à Rome ne répondoit pas à ses grandes espérances, il fut piqué de dépit, d'orgueil & de colère; & ne pouvant se contenir, il lâcha fort adroitement dans ses sermons, quelques paroles & quelques sentimens qui tendoient à décrier ou

à diminuer l'autorité du saint siège. Dès qu'on s'aperçut qu'il cachoit sous cette apparence de sainteté un esprit de révolte & d'ambition, la foule de ses admirateurs ne fut plus si grande; il étoit beaucoup moins visité; sa réputation diminueoit tous les jours; & le crédit qu'il avoit par-tout, se perdoit insensiblement.

Enfin, le pape ayant été informé de tout, lui commanda de venir à Rome, & pour rendre raison de sa conduite, & pour se justifier des choses dont on l'accusoit. On ne l'arrêta point, on ne lui donna point de gardes, soit parce qu'on n'ajoutoit pas assez de foi aux accusations, soit parce qu'on avoit encore quelque considération pour son mérite. Lorsque l'ordre du pape lui fut signifié, il étoit à Vérone chez Matthieu Giberti, qui en étoit pour lors évêque. Ce prélat, qui étoit fort renommé pour sa piété, & pour ses vertus épiscopales, & fort ami d'Okin, à cause de l'opinion qu'il avoit de l'innocence de sa vie, le voyant ému & incertain, l'exhorta d'aller à Rome en diligence, de se confier en la vérité & en la justice de sa cause, de se jeter aux pieds de Sa Sainteté, de rendre raison de sa conduite & de ses sentimens devant les commissaires qu'on lui donneroit, & de se justifier modestement & avec constance des crimes qu'on lui imposoit. Il écouta ce conseil, mais il eut de la peine à l'exécuter. D'un côté, il étoit troublé des remords de sa conscience, & il ne jugeoit pas à propos d'obéir; de l'autre, il craignoit de perdre toute l'estime qu'on avoit pour lui dans le monde, s'il refusoit de se soumettre.

Il partit de Vérone dans cette incertitude, & s'avança jusqu'à Boulogne, où étoit alors le cardinal Gaspar Contarini, qui en étoit légat. Il fut reçu chez lui fort civilement, comme un de ses anciens amis; mais il ne put l'entretenir de ses affaires, comme il souhaitoit, parce qu'il le trouva extrêmement abattu d'une maladie, dont il mourut peu de temps après. Ce cardinal le fit prier d'attendre encore quelques jours, espérant qu'il pourroit reprendre un peu de force. Mais comme ceux qui se sentent coupables, sont ordinairement soupçonneux, observent tout, craignent tout, & ont toujours devant les yeux l'image de la peine qu'ils ont méritée; Okin s'imagina que le légat feignoit d'être malade pour le tromper, & pour le faire conduire à Rome par des archers malgré qu'il en eût. Dans cette ap-

préhension, il pria & pressa avec tant d'instance, qu'on le fit entrer dans la chambre du légat, qu'on ne put le lui refuser. Il le trouva avec une fièvre très-ardente; il ne fit que le saluer & résolut de s'enfuir. Cette même nuit il jeta son froc, prit un habit séculier, se réfugia vers les hérétiques, & fut le premier déserteur d'un institut dont il avoit été le fondateur. Voilà comme il cessa de contrefaire le saint.

Dès qu'il fut arrivé dans ces lieux, où chacun vivoit selon son esprit & selon ses passions, dans une grande impunité; il s'accommoda si bien en peu de temps aux mœurs & aux coutumes du pays, que sans considérer ni son âge, ni sa profession, ni le vœu de continence qu'il avoit fait, prêtre, capucin & sexagénaire, il épousa d'abord une jeune fille: il perdit bientôt l'habitude de jeûner, de prier, de veiller & de mortifier son corps; & il ne songea qu'à vivre avec sa jeune femme, avec autant de licence que les autres. Ainsi, l'on jugea, avec raison, que la régularité & les austérités de sa vie passée venoient de son orgueil & de son ambition, & que son intempérance présente venoit de son naturel. D'abord il fut reçu dans le parti avec honneur. Quelque temps après, comme il arrive ordinairement à ces déserteurs, il se vit méprisé de ceux qui devoient apparemment avoir plus de considération pour lui.

Pour s'accréditer parmi les peuples, il entreprit de changer toute la religion; & sans s'arrêter à aucune des sectes qui étoient déjà établies, il voulut en inventer une nouvelle. Il publioit ses opinions par des libelles qu'il composoit en Italien, & que quelques-uns de ses amis traduisoient en Latin. Il ne disputa point, comme les autres, du renversement de la discipline ancienne de l'église, de la défense des viandes, de la continence des ecclésiastiques, de la communion sous une ou sous les deux espèces, ni de tous les autres points, qui étoient déjà reçus; quoiqu'ils fussent contraires à la créance des Catholiques. Il se jeta dans les abîmes, & dans les questions les plus profondes de la foi; & de peur qu'on ne crût qu'il avoit suivi les traces de Luther, il s'attaqua directement à Dieu même, afin d'avoir l'honneur de passer pour chef de parti. Il déchira la doctrine de l'église avec une témérité incroyable. Il renouvela les erreurs d'Arius; il en inventa de plus pernicieuses; & con-

fondant les personnes & les propriétés de la Trinité, il tomba dans un extrême aveuglement d'esprit, & dans des excès insupportables de malice & d'impiété.

Il s'arrêta d'abord chez les Suisses, mais il en sortit; & changeant aussi souvent de lieu que de créance, il courut toute l'Allemagne & toute l'Angleterre: & se voyant partout également méprisé, il se retira en Pologne; & il prêchoit avec applaudissement dans Cracovie, comme nous avons déjà dit.

Il n'est point hors de propos de rapporter ici quelques paroles du premier discours qu'il fit aux marchands Italiens, qui se trouvoient alors en assez grand nombre à Cracovie, & qui étoient allés chez lui par curiosité pour le voir, & pour l'entendre. Ceux qui les avoient ouïes, nous les rapportèrent eux-mêmes. *Gardéz bien, mes frères, de vous tromper, disoit-il; vous êtes venus voir aujourd'hui un véritable apôtre de Jesus-Christ. Ne croyez pas que je me flatte. J'ai souffert plus de peine & plus de travaux pour le nom & pour la gloire de Jesus-Christ, & pour éclaircir la vérité des mystères de la religion, qu'un homme n'en peut souffrir naturellement, & qu'aucun des apôtres n'en a jamais souffert. Que si Dieu ne m'a point donné, comme à eux, la grâce de faire des miracles, vous ne devez pas pour cela moins croire à ma doctrine qu'à la leur, parce que nous l'avons tous également reçue de Dieu: & croyez-moi, c'est un assez grand miracle que j'aie pu souffrir ce que j'ai souffert.* Voilà comme il parloit de lui-même, d'où l'on peut connoître l'orgueil, & le dérèglement de cet esprit.

Il avoit ajouté à toutes ces rêveries sacrilèges & monstrueuses, quelques dialogues, qu'il avoit intitulés de la Polygamie, dans lesquels, parlant avec quelques-uns de ses amis, il tâchoit de prouver par des exemples, & par des raisons tirées de l'écriture sainte & de la politique, qu'il est à propos que chacun travaille à peupler le monde, & à se faire une famille nombreuse; & que non-seulement il est permis, mais qu'il est même ordonné aux Chrétiens d'épouser autant de femmes qu'il leur plaît. Il vouloit introduire parmi des peuples fidèles & polis, la coutume des barbares, qui n'ont nul amour conjugal, nulle foi, nulle amitié pour leurs enfans, nulle liaison du sang & de la nature avec leurs proches; parce qu'ils ont leurs cœurs partagés entre plusieurs femmes, dont le nombre n'est réglé que par les biens,

&c

& par la passion de chacun. Ce Capucin apostat se repentit si fort de sa continence passée, qu'après avoir contracté lui-même, contre toutes les lois, un mariage incestueux & illégitime, il devint le docteur de l'impureté, & voulut détruire la sainteté du mariage, qui ne fait qu'un corps & qu'une ame de deux personnes, & qui unit leurs volontés d'un lien éternel & indissoluble, de sorte que le vicaire de Jesus-Christ sur la terre, ne sauroit rompre ni délier un mariage légitime.

Commendon attaqua celui-ci & les autres, qui fesoient des opinions pernicieuses dans le royaume; & après les avoir accusés plusieurs fois en présence du roi, & des principaux seigneurs de sa cour, il obtint une ordonnance du sénat, qui portoit que tous les hérétiques étrangers eussent à sortir du royaume. Ainsi Okin fut obligé de quitter la Pologne. Errant, & chassé de tous côtés, il se retira chez un de ses anciens amis, dans un petit village de Moravie, où il mourut de la peste, dans une extrême vieillesse, avec sa femme, deux filles, & un fils qu'il avoit.



C H A P I T R E X.

Commendon rejette la proposition d'assembler un Concile national.

AP R È S avoir purgé le royaume de ces docteurs étrangers, qui inspiroient l'erreur & la révolte, il fut plus aisé de réprimer la licence de ceux du pays, & d'empêcher qu'on n'entreprît rien d'injuste ni de violent contre les prêtres & contre les églises. Mais les chefs des hérétiques, qui étoient des principaux de la noblesse, se sentant puissans par eux-mêmes, & ayant beaucoup de crédit à la cour & parmi le peuple, travailloient d'autant plus à fortifier leur parti, qu'ils voyoient que le nonce agissoit fortement pour celui des catholiques. Ils faisoient tous leurs efforts pour faire assembler un concile national, dans lequel ils pussent déterminer les matières de la religion, & la régler selon les usages & les intérêts de l'état, sans la participation & sans l'autorité du pape. Ils dispoisoient d'un archevêque, que sa dignité rendoit également puissant dans le clergé & dans le sénat. Ils le ménageoient, ils entretenoient ses espérances par leurs

promesses , & ils croyoient qu'il les ferviroit dans ce dessein d'assembler le concile.

L'archevêque Ucange , pour les raisons que nous avons dites , avoit la même passion. Il rouloit jour & nuit dans son esprit cette pensée ; il en conféroit en secret avec un de ses intimes amis , qui étoit d'une naissance obscure , mais qui s'étoit fait connoître par ses investives contre l'église Catholique , contre laquelle il avoit écrit plusieurs volumes. Commendon avoit découvert les desseins & les intrigues d'Ucange & des hérétiques ; & comme il s'appliquoit à rompre toutes leurs mesures , il avoit résolu de dissimuler tout ce qu'il en avoit appris , parce qu'il ne jugeoit pas à propos , dans l'état présent des affaires , d'irriter un homme qui étoit considérable par ses richesses , par sa dignité & par les liaisons qu'il avoit avec les adverfaires , & qui se fût déclaré ouvertement pour eux , s'il eût cru que ses desseins eussent été découverts. Il étoit d'autant plus à craindre , que le roi étoit fort porté à faire assembler le clergé , suivant les impressions qu'on lui avoit données , & qu'on eut bien de la peine à lui ôter.

« Le nonce y employa tous ses soins & toute son adresse. Il avertit souvent le roi , Qu'il y alloit du repos public & de son autorité ; Que tous les droits qu'il accorderoit aux hérétiques , & à la multitude aveugle & féditieuse , seroient autant de droits perdus pour lui. Que si avec tout le pouvoir des lois , toutes les ordonnances & tous les exemples des anciens , on ne pouvoit presque les réprimer , quels troubles ne devoit-on pas craindre , si l'on ajoutoit à leurs mauvaises intentions quelque apparence de justice ? Qu'il y avoit deux ans que le roi de France , qui n'étoit encore qu'un enfant par la foiblesse de la reine sa mère , ou par les conseils peu sincères de quelques-uns de ses ministres , avoit eu la même condescendance , & qu'il avoit voulu assister lui-même avec la reine au colloque de Poissy , comme s'il eût été l'arbitre des différens & des controverses de l'église. Que cette assemblée n'avoit été qu'une source de divisions ; que ç'avoit été comme la trompette qui avoit excité les esprits à la révolte ; & que cette dispute n'avoit abouti qu'à la violence & à la fureur des guerres civiles.

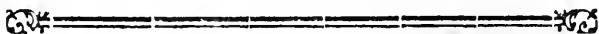
Par ces avis, il détourna le roi du dessein de faire assembler le concile. Ce prince aimoit le repos, & ne craignoit rien tant que les mouvemens & les révoltes dans ses Etats : aussi, lorsqu'on voulut parler de cette affaire dans le sénat, il en interrompit la proposition, protestant que ce n'étoit point à lui à déterminer quelque chose sur les matières ecclésiastiques. Plusieurs évêques, & plusieurs sénateurs défendirent avec beaucoup d'ardeur & de zèle, la cause de la religion. Stanislas Volski châtelain de Rava, opina vigoureusement, Qu'il n'appartenoit pas à des assemblées particulières d'un peuple, ou d'une nation, de décider des devoirs de la religion & de régler les droits de la piété chrétienne, qui regardent le salut de tous les chrétiens. Qu'il falloit que les choses fussent établies selon les canons anciens dans des conciles généraux ; & s'adressant au roi : *Pour moi, Sire, lui dit-il, je vous reconnois de bon cœur pour mon roi ; mais je ne fais point de difficulté de vous déclarer, que je ne vous reconnois point pour Souverain Pontife.*

Ucange n'osoit agir ouvertement pour les hérétiques, de peur d'être exposé à l'autorité & aux justes ressentimens du pape, & de s'attirer la haine de tous les gens de bien. Aussi Commendon le retenoit dans le devoir, ou en l'exhortant, ou en lui opposant des évêques & d'autres catholiques qui lui résistoient. Cet archevêque proposoit quelquefois des avis très-utiles dans le sénat ; & pour mieux cacher ses sentimens, & pour faire valoir son zèle apparent pour l'église, il affectoit d'avoir de temps en temps quelque démêlé avec les hérétiques : ce qui fit qu'ils commencèrent à se défier de lui. Le nonce entretenoit secrètement ces soupçons & ces défiances, & se servoit avec grande prudence de toutes les conjonctures du temps & des affaires.

Environ ce temps, le concile de Trente avoit ordonné à tous les archevêques, d'assembler les évêques de leurs provinces pour conférer avec eux, & pour ordonner ensemble ce qu'ils jugeroient nécessaire pour la conduite de leurs églises. Ucange se servit de cette occasion, qui étoit favorable à ses desseins ; & sous prétexte d'obéir au décret du concile, il résolut de convoquer le synode, & communiqua sa résolution à Commendon. Tous les autres évêques, &



tous les gens de bien fouhaitoient fort ces assemblées ; le nonce même auroit été de cet avis, s'il n'eût soupçonné l'esprit & les intentions d'Ucange. Mais afin qu'on ne pût lui reprocher de s'être opposé à un dessein très-salutaire, & approuvé de toutes les personnes sages, lui qui étoit obligé par le devoir de sa charge de s'y intéresser plus que tous les autres, il consentit que le synode s'assemblât à Petricow. Cependant il observa toutes les démarches d'Ucange ; il fonda toutes ses intentions avec un soin & une diligence extrême ; & sachant qu'il recherchoit secrètement les hérétiques, & que les chefs de ce parti devoient se trouver à cette assemblée, il donna avis au roi de tout ce qui se passoit par Nicolas Volski, évêque de Chiow, qui étoit fort attaché à ce prince ; lequel craignant que ce ne fût un commencement de guerres civiles, écrivit à Ucange & à Commendon, qu'il falloit différer le synode jusqu'à un temps plus tranquille. Ainsi le dessein du concile national fut rejeté : toutes les intrigues d'Ucange furent sans effet ; & cette importante affaire fut terminée heureusement, par la vigilance & par l'adresse de Commendon.



CHAPITRE XI.

Le Roi & le Sénat de Pologne, reçoivent les Décrets du Concile de Trente.

CEPENDANT le concile assemblé à Trente, composé d'un grand nombre d'évêques, des ambassadeurs de l'empereur, de ceux de tous les princes chrétiens, vingt ans après qu'il eût été convoqué par le pape Paul III, & trois ans après que Pie IV l'eût assemblé de nouveau, avoit été terminé, & avoit défini toutes les choses qui concernent la foi & la discipline de l'église. Le pape approuva & confirma les actes & les décrets du concile, les fit rédiger en un volume, & les envoya dans toutes les parties de la chrétienté, avec ordre à tous les fidèles d'obéir à ces saintes ordonnances. Commendon reçut ce livre avec des lettres de Sa Sainteté, qui lui ordonnoient d'employer tous ses soins à faire recevoir publiquement ce volume de décisions, qui devoient être la règle de la

foi & de la discipline de l'église. Il chercha d'abord tous les moyens d'y réussir ; mais il y trouva de grandes difficultés , tant du côté des hérétiques , dont le parti étoit puissant & redoutable au roi même , que du côté de l'archevêque de Gnesne , qui ne demandoit que des occasions de brouiller les affaires. Il étoit plus sûr de traiter en particulier avec le roi , & de lui présenter le livre à lui seul , mais il n'étoit pas si honorable ; & l'on pouvoit douter si le royaume recevroit sans difficulté , ce qui n'auroit été présenté qu'au roi , sans aucune participation du sénat. D'ailleurs , il étoit dangereux , si l'affaire se passoit dans le sénat , qu'il n'y eût bien des oppositions ; & que les hérétiques , emportés comme ils étoient , ne fissent rendre quelque réponse ambiguë ou fâcheuse , pour éluder , ou pour mépriser l'autorité du concile & celle du pape.

Le nonce reçut cet ordre de Sa Sainteté dans la Prusse , où il étoit allé pour voir le cardinal Stanislas Hosius , qui étoit revenu depuis quelques jours de Trente. Ce grand homme , élevé au cardinalat à cause de sa vertu & de sa doctrine , avoit été choisi pour présider au concile au nom du pape , avec quatre de ses collègues. Le concile fini , il s'étoit rendu promptement à son église de Warmie , pour y exercer les fonctions de son ministère. Comme les cœurs se lient ordinairement par la ressemblance des mœurs & des inclinations , Commendon & lui étoient unis par tous les liens de l'amitié & de la charité chrétienne. Ils conclurent entr'eux qu'il falloit présenter le livre au roi & au sénat tout ensemble , ou ne le pas présenter du tout. Cette résolution prise , le nonce partit en diligence pour aller trouver le roi à Varsovie , vers les frontières de la Lithuanie , où il avoit assemblé les Etats de son royaume. Dès qu'il y fut arrivé , avant que d'entreprendre l'affaire , & d'en communiquer avec qui que ce soit , de peur de donner le temps à Ucange & aux hérétiques de se liguier ensemble contre lui , il alla trouver le roi , l'entretint en particulier , le fit entrer dans ses sentimens , & le disposa à lui donner ce jour-là même une audience publique dans le sénat.

Le roi le pria d'attendre quelques momens dans sa chambre ; il entra ensuite dans le sénat , & peu de temps après il lui envoya deux sénateurs pour le conduire dans l'assemblée qui étoit déjà fort nombreuse. Il y fut introduit ,

& l'on écouta avec beaucoup d'attention le discours qu'il y fit. Il commença par les raisons que le pape avoit eues d'assembler un concile universel ; il parcourut en peu de mots l'ouverture , les commencemens , les suites & la conclusion de cette célèbre assemblée , montrant « Que tout » s'y étoit passé selon les formes anciennes & selon les » canons apostoliques. Qu'on n'y avoit rien oublié de tout » ce qu'on pouvoit souhaiter pour l'explication des vérités » chrétiennes , & qu'on y avoit réglé tous les points de la » discipline. Que le pape avoit approuvé les décrets de » cette assemblée , qu'il les avoit fait publier , & qu'il les » envoyoit dans tous les royaumes pour les faire recevoir » à tous les princes chrétiens. Qu'il avoit ordre de présenter au roi un volume de ces décisions & de ces ordonnances ecclésiastiques , afin qu'il les fit observer dans son royaume , & qu'il témoignât sa soumission pour ce concile où ses ambassadeurs avoient assisté. Que ce livre étoit rempli d'instructions célestes ; qu'il seroit utile aux catholiques , salutaire aux provinces infectées des nouvelles hérésies , & capable de retenir dans la véritable créance de l'église les esprits flottans & indéterminés. Que ce seroit une présomption & une opiniâtreté insupportable , de rejeter ces décrets dressés par l'avis de trois cents évêques , & de tout ce qu'il y a de gens savans dans l'Europe qui avoient pesé & examiné toutes les raisons. Qu'il ne croyoit pas que personne refusât de se soumettre aux ordres d'un concile universel , qui avoit été conduit par le saint-Esprit , & qui n'avoit rien décidé qui ne fût fondé sur la doctrine de JESUS-CHRIST , & sur l'autorité de Dieu même.

Après cela , il s'étendit sur la nécessité , & sur l'utilité des conciles dans l'église pour maintenir la foi & la piété , de peur que la foiblesse de l'esprit humain ne s'égare & ne quitte le droit chemin de la vérité. Il réfuta les opinions grossières de ceux qui s'étoient révoltés contre l'église , & qui s'étant éloignés du port de salut , se trouvoient agités des flots de l'erreur & de la rébellion.

« Quel aveuglement , disoit-il , que chacun se forme » une idée de sa religion selon son propre sens ; que chacun devienne le juge & l'arbitre des vérités éternelles ; » que des particuliers se fassent un culte & des cérémonies

» nies , pour adorer la grandeur de Dieu ou pour apaiser
 » sa justice ; qu'ils entreprennent de réformer , d'interpré-
 » ter , & de renverser même les préceptes de la loi & de
 » la morale chrétienne , que Dieu a révélés à son église
 » & que des hommes divins nous ont laissés par écrit. Les
 » hérétiques ont compris cette injustice , quoiqu'ils aient
 » eu de la peine à l'avouer. Car après avoir refusé d'obéir
 » au légitime successeur de saint Pierre , pour qui JESUS-
 » CHRIST a prié afin que sa foi ne manquât point , &
 » qu'il confirmât ses frères après sa conversion ; après
 » avoir animé les peuples à la révolte ; avoir ruiné des
 » provinces par leurs séditions & par leurs violences : ils
 » ont été obligés d'établir des chefs de leurs sectes , & de
 » fonder de nouveaux pontificats à Genève & à Vittemberg.
 » Ils ont créé une nouvelle espèce de magistrats dans je
 » ne fais quelles villes obscures de leurs parti. De sorte
 » qu'ils cherchent dans leurs synodes , qu'ils tiennent sans
 » aucun droit & sans aucune forme ancienne , la même
 » puissance qu'ils ne peuvent souffrir dans l'église catho-
 » lique ; & ils reconnoissent les Calvins , les Luthers &
 » quelques autres petits docteurs , pour les maîtres & pour
 » les interprètes de leur religion.

» On a permis à tout le monde d'assister au concile ; on
 » y a convié tout le monde en général & en particulier ;
 » on a donné des furetés publiques à tous ceux qui euf-
 » sent voulu , ou disputer , ou s'éclaircir du point des con-
 » troverses , ou donner des avis , ou faire même quelques
 » plaintes : & cependant les hérétiques murmurent encore
 » contre cette sainte assemblée. N'est-ce pas une chose
 » injuste , que de ne vouloir se soumettre ni aux décrets
 » des papes ni à ceux des conciles , & de rejeter ce con-
 » sentement & cette conformité de créance que toute l'an-
 » tiquité a révérée ? Cependant ces gens qui n'écourent
 » que leurs passions & qui veulent vivre sans lois , se cou-
 » vrent du nom de l'Ecriture & de la parole de Dieu ; ils
 » se retranchent là comme dans leur fort : ils ne veulent
 » point d'autre juge. Ils se moquent des jugemens des hom-
 » mes fragiles , qui peuvent tromper & être trompés ; com-
 » me s'ils n'étoient pas hommes eux-mêmes ; comme s'ils
 » avoient le privilège d'être infallibles ; comme s'il n'y
 » avoit rien de saint & de véritable que ce qu'ils ont bien

» voulu s'imaginer ; ou comme s'il n'y avoit point de juste
 » interprétation des écritures , que celle qu'ils trouvent
 » conforme à leurs sens.

» Personne ne peut nier qu'il ne faille puiser la vérité
 » dans la source pure des écritures : mais on ne peut nier
 » aussi qu'elles n'aient été interprétées diversement. Quel-
 » les disputes n'y a-t-il pas eu sur la force & sur l'intelli-
 » gence de quelques passages ? Quels différens n'ont pas eu
 » sur ce sujet les catholiques & les hérétiques dans tous les
 » siècles ? Puis donc qu'il se trouve des endroits obscurs
 » & douteux dans les livres canoniques que ces saints &
 » savans personnages de l'antiquité , les Augustins , les Jé-
 » rômes , les Bernards , les Basiles , les Chrysoftomes & les
 » Gregoires ont eu tant de peine d'entendre ou d'expli-
 » quer , les croirons-nous clairs & faciles à comprendre ,
 » nous qui n'approchons ni de leur sainteté , ni de leur sa-
 » gesse ? Oterons-nous cette autorité à l'église , pour nous
 » l'attribuer ou pour la déférer à Calvin & à Luther , hom-
 » mes séditioneux , qui , selon la coutume des hérétiques , ren-
 » versant les paroles de Dieu , & les accommodant à leur
 » sens , ruinent l'ordre & la discipline de l'église ? La grande
 » controverse des hérétiques anciens a toujours été sur le
 » sujet des livres sacrés. Ceux d'aujourd'hui ont toujours
 » la parole de Dieu sur les lèvres. Ils crient avec une ef-
 » fronterie insupportable , qu'il n'est pas permis de s'en
 » écarter , comme si nous refusions de la recevoir , ou
 » comme si nous ne savions pas qu'il n'y a point de loi ,
 » ni de maxime dans la religion , qui ne soient fondées
 » sur cette parole.

» Cependant lorsqu'on les presse , ils en reviennent tou-
 » jours-là : ils nous opposent incessamment la parole de
 » Dieu , comme ils l'ont entendue , & comme ils l'ont tour-
 » née ; & ne veulent écouter aucun sens , que celui qu'ils
 » ont trouvé ou qu'ils ont approuvé. Calvin , Luther &
 » leurs semblables feront-ils donc les seuls qui auront dé-
 » couvert la vérité ? Seront-ils les seuls que Dieu nous
 » aura envoyés pour expliquer ses lois & ses volontés ?
 » Si ces hommes miraculeux n'étoient point nés , tout le
 » genre humain seroit enseveli dans les ténèbres éternel-
 » les de l'erreur. Quel aveuglement & quel malheur du
 » siècle , s'il faut que notre salut dépende des rêveries de

» ces nouveaux docteurs , & que la chose du monde la
 » plus importante se décide par les sentimens de quelques
 » esprits ignorans ou malicieux !

» On méprisera donc l'autorité de l'église , à qui Dieu
 » a promis qu'il seroit avec elle jusqu'à la consommation
 » des siècles , & que les portes de l'enfer ne prévaudroient
 » point contre elle. Il ne faudra qu'écouter ces usurpa-
 » teurs du nom & de la parole de Dieu , qui en abusent
 » pour tromper les foibles , & qui se donnent la liberté
 » de tourner ou de plier , selon leur caprice , le texte sa-
 » cré des écritures ? Ceux-ci ne se croiront pas obligés de
 » s'en tenir à ce que plusieurs , à ce que tous d'un com-
 » mun accord , auront déterminé de Dieu & de sa parole.
 » Nous rediront-ils toujours la même chose ? Nous veu-
 » lent-ils forcer de nous arrêter à ce qu'ils ont pensé ?
 » & refuseront-ils incessamment de reconnoître leurs
 » juges naturels ? Comme si l'on disoit , qu'il ne faut
 » obéir ni au roi , ni au sénat , ni aux juges , mais qu'il
 » faut obéir aux lois que chacun fera , ou que chacun
 » interprétera après suivant ses passions. N'est-ce pas
 » là confondre toutes les lois & toutes les règles de la
 » société humaine ? Ne veulent-ils point enfin terminer
 » ces controverses ?

» Il est aisé de juger que ces nouveaux docteurs les en-
 » tretiennent par leurs artifices , pour retenir les affec-
 » tions des peuples. Ils ne veulent point entendre parler
 » de paix , parce qu'il leur est avantageux que la multitude
 » suive leurs erreurs , & qu'ils seroient bien peu de chose ,
 » si les troubles étoient apaisés. Ce sont eux qui sèment
 » ces divisions & qui les font subsister ; & ils sont si fiers
 » de cette licence qu'ils ont de troubler & de médire , qu'ils
 » soutiennent effrontément que Dieu n'a laissé aucun chef ,
 » aucun magistrat , ni aucun juge dans son église , à qui
 » l'on puisse s'adresser dans les choses obscures ou douteu-
 » ses. Ces impies reprochent à Dieu & à sa providence ,
 » un défaut qui ne seroit pas supportable aux législateurs
 » & aux fondateurs de la plus barbare république. Ils veu-
 » lent enfin que l'église , qui a été sauvée par le sang & par
 » la mort de Jesus-Christ , & qui a été fondée , non par
 » les conseils des hommes , mais par la sagesse de Dieu mê-
 » me , soit un navire sans pilote , une assemblée sans chef

» & un corps sans ame : ce qui seroit aussi indigne de
 » Dieu , que pernicieux pour les hommes. »

Il leur représenta ensuite le renversement de plusieurs états , & les désordres qu'il avoit vus lui-même dans ses derniers voyages. Il leur fit une peinture vive & naturelle des révoltes , des mouvemens , des meurtres , des pillages , des sacrilèges , des violences exercées contre les prêtres , des ruines des temples & des autels , des guerres civiles & des révolutions étranges que ces nouvelles opinions avoient causées. Il tomba sur les désordres de la Pologne. Il fit une comparaison de la tranquillité ancienne de ce royaume , de sa religion , de cette union de sentimens , qui fait la force & la sûreté des états , avec les troubles & les divisions présentes. Il les exhorta à maintenir l'honneur de leur nation , & la gloire que leurs ancêtres leur avoient laissée d'être vaillans , & d'être pieux ; à recevoir les saints décrets d'un concile universel qui remédioit à toutes les maladies de l'état & des particuliers ; & à renoncer à ces opinions si incertaines , si diverses , si contraires entre elles mêmes , que la malice de quelques-uns avoit introduites , & que la légèreté & le libertinage de plusieurs avoient entretenues. Il finit en protestant devant Dieu , qu'il les avoit avertis plusieurs fois en public & en particulier , par l'ordre du pape ; & qu'au jour que les hommes seront présentés au redoutable tribunal de Dieu , avec tous leurs vices , & toutes leurs fausses vertus , il seroit des reproches à ceux qui auroient été obstinés , & rendroit témoignage contre eux.

A ces mots il présenta le livre au roi. Il avoit parlé avec tant de gravité , tant de zèle & tant d'efficacité , que non-seulement il toucha le sénat , & particulièrement les anciens sénateurs , qui se souvenoient de l'état paisible du royaume & de la naissance des troubles , mais encore il étonna les hérétiques. J'assistai à cette action , & j'étois derrière lui , tenant le livre qu'il devoit présenter ; & je puis assurer que je vis plusieurs personnes de l'assemblée qui fondoient en larmes.

Après que Commendon eut achevé son discours , il voulut sortir du sénat ; mais le roi l'arrêta , & lui dit en souriant : *Vous savez si peu notre langue , que nous opinerons devant vous aussi librement que si vous étiez sorti.* D'abord on alla aux opinions. L'archevêque de Gnesne , qui parla le

premier , l'oua fort amplement le zèle du pape & la sagesse des pères du concile , suivant son esprit ordinaire ; & après tous ces éloges , il fut d'avis qu'on reçût le livre fort civilement , mais qu'on ne rendit aucune réponse positive , qu'après que le roi l'auroit lu & examiné à loisir dans son conseil.

Il s'éleva un grand murmure du côté des évêques & des catholiques contre cet avis , par lequel il sembloit soumettre les décrets du concile au jugement du roi & du sénat. Alors le roi , sans attendre les avis des autres qu'il avoit assez compris par ce murmure , prit la parole , & dit : « Que » le nonce avoit parlé avec tant d'ordre , tant de juge- » ment & tant de force , qu'il se sentoit persuadé de ses » raisons ; d'autant plus qu'il n'avoit pas prévu qu'on lui » dût donner une si prompte audience , & qu'on pouvoit » croire que ce discours lui avoit été inspiré de Dieu : que » pour lui , il se croyoit obligé de recevoir les décrets du » concile , & d'obéir , comme il étoit juste , à toutes ses » ordonnances. » Le vice-chancelier , selon la coutume , rendit réponse à Commendon , conformément à l'avis du roi. Ainsi le nonce se retira fort satisfait , & donna depuis de grandes louanges au roi & au sénat.



C H A P I T R E X I I.

Le nonce visite toute la Pologne.

C O M M E N D O N avoit résolu de visiter toute la Pologne , dès le temps que la diète de Varsovie fut terminée.

Outre l'inclination naturelle qu'il avoit à voyager , il jugeoit à propos , pour le bien des affaires publiques , de passer par toutes les provinces , de conférer avec tous les évêques , de reconnoître les nécessités particulières des églises , pour y mettre ordre , & de se montrer à des peuples éloignés , qui n'avoient jamais vu de nonces apostoliques. Il descendit par la Vistule , vers la mer Baltique. Il s'arrêta en passant à Plocsko , à Uladislaw & à Culm , qui sont des évêchés situés sur les bords de la rivière , & de-là il se rendit à Dantzic.

C'est une ville fort peuplée & fort célèbre par le commerce de tout le Septentrion & par son port , que la Vis-

rivule fait naturellement , en se déchargeant dans la mer par une large embouchure , où l'on voit quelquefois jusqu'à six cents des plus grands vaisseaux , qui y abordent de Livonie , de Suède , de Danemarck , d'Allemagne , de Hollande , d'Angleterre , de France & d'Espagne , chargés de toutes sortes de marchandises. Il y a encore deux ports dans la Prusse ; celui d'Elbing , qui est estimé le plus commode , & celui de Konisberg ; mais ils ne sont pas comparables à celui de Dantzic. De tous les royaumes de l'Europe on y apporte des vins , des huiles , du sucre , des parfums & des senteurs , des draps de laine & des étofes de soie ; on en rapporte des bleds , des vins , des huiles , & une grande quantité de miel & de cire.

Les chevaliers Teutoniques , envoyés autrefois par le pape pour dompter les peuples barbares de la Prusse , abordèrent en cet endroit , & le trouvèrent si commode , qu'ils y firent bâtir cette ville peu de temps après. Ses habitans se rendirent considérables , mais on les traita depuis si tyranniquement , qu'ils furent obligés de penser eux-mêmes à leur repos , & de se mettre sous la puissance des Polonois. Ces nouveaux maîtres les reçurent avec joie , les traitèrent avec douceur ; & pour les récompenser de s'être donnés de si bonne grâce , ils leur accordèrent la liberté de vivre selon leurs lois & selon leurs coutumes.

Pendant les guerres civiles , cette ville s'est trouvée engagée en des partis différens : aussi a-t-elle souvent changé de fortune. Tantôt elle a augmenté ses droits , tantôt elle les a perdus entièrement ; mais elle a un secret infailible de réparer toutes ces pertes. En donnant de grandes sommes d'argent , elle rachète sa liberté & ses privilèges ; & se défend mieux par les présens & par les richesses , qu'elle ne feroit par les armes & par la valeur. Lorsque les Polonois viennent y débiter leurs denrées , il y a une loi qui leur défend de les vendre à des étrangers. Ainsi les marchands de Dantzic , qui leur ont imposé cette nécessité , achètent chez eux à fort bon marché ce qu'ils vendent après fort cher. C'est de-là que viennent leurs grandes richesses , tant communes que particulières , par lesquelles ils se maintiennent dans leurs anciens droits , & rendent leur ville célèbre par des édifices publics , & par des maisons de particuliers qui sont très-magnifiques.

Toute la Prusse est bâtie plus agréablement que la Pologne , où l'on ne voit ordinairement que des maisons faites de bois , tant à cause de la commodité de leurs grandes forêts , que parce qu'on y a peu de foin & peu de curiosité d'être bien logé. Les peuples qui habitent la Prusse sont presque tous venus d'Allemagne : aussi y garde-t-on toutes les coutumes des Allemands. Il n'y a que les bergers & les gens de la campagne qui vivent d'une façon particulière , & qui n'entendent pas même la langue allemande. On dit que ce sont les restes des anciens peuples de la Prusse qui n'ont pas suivi , comme les autres , l'hérésie de Luther ; soit parce qu'ils n'ont aucun commerce avec les villes , soit parce qu'ils ont un langage particulier , & qu'ils n'entendent pas celui qu'on parle communément dans le pays , soit enfin parce qu'ils ont retenu avec plus de fermeté la religion en laquelle ils avoient été élevés.

Le seul cardinal Hosius , par ses soins & par sa prudence , empêcha que toute cette province ne se jetât dans les sectes nouvelles. Quoique son diocèse soit de grande étendue , il n'y laissa point entrer cette contagion , qui s'étoit répandue dans tout le voisinage. Il fonda à Brunsberg un collège , où il établit les pères Jésuites , comme des sentinelles , pour veiller sur son troupeau , & pour le défendre contre les hérétiques. La sainteté & le soin pastoral de ce grand prélat retinrent plusieurs personnes dans l'obéissance de l'église ; & quoique le torrent de ces nouveautés profanes ait inondé toute la Prusse , il s'y trouve pourtant des familles considérables parmi la noblesse qui sont demeurées dans la foi & dans la discipline ancienne.

On ne fait point comment on appelloit anciennement les Prussiens ; ils ne le savent pas eux-mêmes. Tantôt on les confond avec les Allemands , tantôt avec les Polonois. Ils sont aujourd'hui mêlés des uns & des autres , mais autrefois ils n'avoient aucun commerce avec ces peuples : aussi ne sont-ils presque point connus. On rapporte comme une merveille , que sous l'empire de Neron , un chevalier romain passa de Hongrie jusques dans cette province , pour y acheter de l'ambre. Ils ont tiré leur nom des Borussiens , qui étant partis de la Scytie & des extrémités de l'Europe , où est la source du fleuve Tanaïs , s'arrêtèrent dans cette province qui avoit été ravagée & abandonnée par les Goths.

Ils y vécurent à la manière de leur pays. Ils n'avoient point de maisons , & ils ne connoissoient d'autres fruits , que ceux que la nature produit sans culture. Ils n'avoient ni religion , ni respect pour les dieux & pour les hommes ; & ils vivoient sans aucune loi & sans aucune forme de gouvernement. Ils se nourrissoient de miel sauvage qu'ils recueilloient dans les forêts , de lait , ou de sang de cheval , & de la chair de bêtes fauves. Ils étoient si sauvages , qu'ils ignoroient toutes les formalités & le nom même du mariage , habitant avec les femmes sans nul choix & sans nulle distinction , selon que le hasard ou leurs passions brutales les y engageoient. De cet amas de mariages fortuits & confus , le peuple se multiplia de telle sorte , & en si peu de temps , que leur grand nombre leur fut à charge. Dans l'appréhension d'en être trop incommodés , ils résolurent de faire mourir toutes les filles qui naîtreient , & de n'élever que les mâles. Ils exécutèrent leur résolution , & pendant deux ans ils ne sauvèrent pas une fille. Ils donnoient beaucoup de peine à leurs voisins ; car ils faisoient tous les jours des courses sur eux , & ravageoient toute la campagne : & il étoit difficile de régler de jeunes gens , qui n'avoient aucune politesse , & qui vivoient sans lois & sans magistrats.

Ils s'assemblèrent un jour pour se régler entre eux , & pour y établir quelque forme de république ; & un de ces barbares nommé Vidvur , qui n'avoit pas l'esprit si grossier que les autres , & qui , par ses pirateries , avoit amassé quelques biens , leur tint ce langage. *Pourquoi nous contentons-nous de tirer des abeilles de quoi nourrir nos corps tous les jours ? Que ne prenons-nous des instructions & des exemples d'elles , pour régler aussi notre vie ? Ne voyons-nous pas qu'elles ont un roi à qui elles obéissent ? Elles sont gouvernées avec équité. Celles qui sont oiseuses sont forcées de travailler ; celles qui sont plus ménagères , plus industrieuses & plus occupées , sont dans les places les plus honorables de leurs ruches.*

Ce discours plut à toute l'assemblée , & d'un commun consentement , ils élurent ce sage barbare pour leur Brother ; c'est ainsi qu'ils nommoient en leur langue le roi des abeilles. Cet homme eut un esprit & un cœur de roi. Il régla les mariages & la différence des enfans , & il abolit cette confusion & ce mélange de brutalités passées. Il donna quelques lois à ses sujets. La première chose qu'il fit , fut de

leur imprimer quelque opinion & quelque crainte des dieux, & de leur faire une espèce de religion ; ce qui retient les peuples dans le devoir, plus que toutes les lois ensemble. Il leur apprit à adorer des serpens, qui sont fort rares dans ces régions froides, & leur donna l'exemple des Samogites & des peuples de Lithuanie. Quelque temps après, afin qu'on ne dépeuplât point les forêts de bêtes qu'on alloit chasser tous les jours, il leur persuada que les bêtes étoient les divinités des bois & des forêts. Il consacra même quelques forêts, & partagea la campagne à ses sujets, les obligeant à la cultiver. Ces barbares se rendirent d'autant plus redoutables à leurs voisins, que vivant sous un roi, ils avoient ajouté à leur force & à leur valeur, de l'ordre & de la discipline. Ils ravagèrent la province des Mazoviens, qui sont des peuples de Pologne ; ils désirèrent plusieurs fois leurs armées, & leur firent appréhender leur entière ruine : ce qui obligea Conrad, qui étoit leur roi, d'aller à Rome, pour obtenir du pape quelque secours, & pour le solliciter en son nom & au nom des Allemands & des Saxons, qui avoient aussi de la peine à se défendre des irruptions fréquentes de ces barbares.

Comme c'étoient des chrétiens qui demandoient du secours contre des infidèles, le Pape envoya dans la Prusse les chevaliers Teutoniques, qui ayant été chassés de Syrie par les Sarrazins, demandoient à Sa Sainteté une retraite & un asyle pour leur ordre. Ils étoient au nombre de trente mille, tous Allemands de nation, selon les règles de leur institut, qui n'admettoit aucun étranger. Cette société militaire avoit eu de très-petits commencemens, & s'étoit augmentée peu à peu ; & ayant été confirmée par l'autorité des souverains Pontifes, elle avoit acquis de grands honneurs, & de grandes richesses. Les chevaliers se rendirent dans la Prusse, se campèrent au-deçà de la Vistule, dans le territoire de Culm, & combattirent ces peuples, durant plusieurs années, sans aucun avantage considérable. Enfin ils les désirèrent en quelques batailles, ils en tuèrent une multitude prodigieuse, & se rendirent maîtres de toute la Prusse. On obligea ceux qui restèrent de ces infidèles à recevoir la foi & la religion chrétienne. Le Pape leur envoya des personnes de grande piété, & fort zélées, pour les instruire ; mais ils eurent tant d'aversion pour leurs maîtres, qu'ils attaquè-

rent même l'archevêque Audebert, que sa vie innocente ; & ses miracles ont rendu vénérable à toute l'église, & lui coupèrent la tête, comme il offroit à Dieu le saint sacrifice de la messe. Ils ont souvent quitté la religion, qu'ils n'avoient embrassée que par contrainte. Mais les Papes ayant divisé cette province en évêchés, ces hommes cruels & grossiers se sont enfin adoucis par les soins & par les instructions de leurs évêques, qui les ont réduits à abolir leurs forêts sacrées, à tuer leurs serpens & leurs idoles, & à recevoir les lois de la piété chrétienne.

La Prusse demeura donc sous la domination des chevaliers Teutoniques, & sous l'autorité du saint siège, jusqu'à ces derniers siècles. Cet ordre étoit devenu si puissant, qu'on avoit vu un corps d'armée de soixante mille de ces chevaliers. Des Princes du sang royal, & des Souverains, se tenoient fort honorés de les commander, & croyoient avoir mis une grande gloire, & un grand titre dans leurs familles; lorsqu'ils avoient été élus chefs d'une si vaillante & si nombreuse noblesse. Celui qui les gouvernoit, s'appeloit grand-maitre. Il avoit une autorité souveraine, & l'on lui rendoit les mêmes honneurs que l'on rend aux Rois. Tant qu'ils eurent à s'exercer contre de si fiers ennemis, ils observèrent leurs lois & leur discipline, par une crainte raisonnable, & pour une honnête émulation. Mais après qu'ils les eurent soumis, ils tombèrent dans de grands dérèglemens & dans un licence extrême. Enflés de leurs prospérités & de leurs victoires, ils ne furent pas contents de s'être rendus maîtres de la Prusse, ils portèrent plus loin leurs prétentions ambitieuses, & firent plusieurs efforts pour s'emparer des terres des Samogites, & de la Lithuanie. Ils firent une très-longue & très-cruelle guerre aux Polonois, qui leur avoient obtenu cette retraite, lorsqu'ils étoient errans ; & durant plus de cent cinquante ans, ils disputèrent ensemble la gloire de vaincre & de commander. Enfin ils se révoltèrent contre l'église, & perdirent leur souveraineté, en perdant la foi catholique.

La doctrine de Luther s'étant répandue, comme un embrasement violent, dans toutes les parties de l'Allemagne, ces chevaliers qui étoient dans la Prusse & dans la Livonie, où ils avoient aussi été envoyés pour s'opposer à la fureur de quelques peuples barbares, s'engagèrent dans la nouvelle doctrine

doctrine avec des emportemens incroyables ; tant par une passion naturelle à l'esprit humain d'aimer le changement, que par des intérêts particuliers, & par un lâche désir d'usurper les commanderies qu'ils possédoient, & de les rendre héréditaires. Ils ne se contentèrent pas de quitter toutes les marques de leur profession, ils devinrent eux-mêmes ennemis de la religion qu'ils étoient obligés de défendre. Non-seulement ils jetèrent les croix qu'ils portoient pendues à leur col par un statut particulier de leur société ; mais par un mépris extrême de la piété chrétienne, ils les attachèrent contre une muraille, & s'en servant comme de blanc, ils y tirèrent leurs flèches & leurs mousquets, jusqu'à ce qu'ils les eussent brisées en mille pièces.

Il arriva, par une juste vengeance de Dieu, que tous ces titres de noblesse, qui étoient des récompenses de vertu, qu'on donnoit aux Allemands, furent entièrement abolis. Car Albert, marquis de Brandebourg, qui étoit grand-maître de l'ordre, sous prétexte de finir les différens qu'il avoit avec la Pologne, & de terminer une guerre qu'il ne pouvoit plus soutenir, ayant ruiné tous les droits & tous les privilèges de la société, qui l'avoit élevé à cette dignité par ses suffrages, réduisit à ses usages particuliers les richesses communes de l'ordre ; & méprisant l'autorité du Pape, & celle de l'Empereur, il partagea la Prusse avec les Polonois, & se mit sous leur protection, à condition qu'il porteroit la qualité de duc de Prusse, & que ses héritiers & ses descendants succédroient à la duché. Pour lui, il renonça à l'église & à tous les vœux qu'il avoit faits ; il embrassa la doctrine de Luther, & suivant le libertinage du parti, il se maria, & eût un enfant à l'âge de soixante & dix ans.

Comme je passai par cette partie de la Prusse, qui est demeurée sous son obéissance, pendant que Commendon s'arrêta chez le cardinal Hofius, je le vis à Konisberg. Il me reçut avec beaucoup de civilité, comme un étranger qui passoit dans ses états, & comme un homme qu'il avoit vu autrefois à la suite du nonce du Pape. Il me pria à dîner avec lui. Il se mit à table entre deux dames, qui lui donnoient à manger, & qui lui portoient quelquefois le morceau à la bouche, car il étoit tout cassé de vieillesse, & il avoit pour le moins quatre-vingt-dix ans. Il avoit beaucoup de douceur & d'honnêteté, & sa conversation étoit agréable,

Il m'entretint, selon la coutume des gens de son âge, de plusieurs choses de son temps, qu'il vouloit me faire entendre, & dont il vouloit s'éclaircir avec moi. Il parloit latin, mais d'une manière si barbare & si grossière, qu'il disoit bien des choses que je n'entendois pas; outre qu'il ne parloit pas fort nettement, & qu'il trainoit ses paroles, comme c'est l'ordinaire des vieillards.



CHAPITRE XIII.

De quelques animaux de la Prusse.

APRES que j'eus pris congé de ce Prince, il me donna quelques-uns de ses gens pour me conduire dans une maison qu'il avoit fait bâtir depuis peu, qui est à cinq mille pas de Konisberg, & pour me faire voir les animaux qui sont dans son parc; car c'étoit pour cela principalement que j'étois venu. Je me contenterai de parler de quelques bêtes que j'y vis, puisque ce n'est pas mon dessein de faire ici l'histoire de toutes celles de ce pays-là, & qu'il s'est trouvé des auteurs qui en ont fait des traités entiers. On y voit deux espèces de bœufs sauvages, qu'ils appellent des ures, & des buffles, dont le naturel est presque le même, quoique l'espèce en soit diverse. La force, la vitesse, la férocité, la grandeur, sont presque semblables dans les uns & dans les autres, & la forme a beaucoup de rapport avec celle de nos bœufs ordinaires, si l'on en excepte que le poil en est plus hérissé & plus noir, & que la masse en est plus grande. Jules César la met un peu au-dessous de celle des éléphans.

On en trouve des troupeaux dans les forêts de Mazovie; & ce n'est qu'aux environs de Rava qu'on prend des ures, soit que la nature du lieu leur soit propre, soit qu'ils s'y retirent, comme dans un asyle, parce qu'il est défendu, sur peine de la vie, d'y aller chasser sans la permission du Roi. J'en ai vu dans la Prusse de fort jeunes, qu'on lâchoit quelquefois devant nous, qui bondissoient & qui couroient d'une vitesse extraordinaire. Les Polonois se nourrissent de leur chair, & l'on en sert aux meilleures tables, après qu'on les a laissés mortifier quelque temps au froid. Nous en avons

mangé plusieurs fois, & je ne trouvai pas que le goût en fût différent de celui des bœufs ordinaires. On rapporte que ces animaux sauvages s'accouplent quelquefois avec des vaches qui paissent dans la campagne ; mais outre que les veaux qui en viennent, ne vivent pas, ceux qui se sont ainsi mêlés à des bêtes étrangères sont chassés de leurs troupeaux. On coupe leur cuir, & l'on en fait des ceintures, qu'on dit être d'un grand secours pour les femmes qui sont en travail.

Les buffles ont plus de force, & leur figure est plus terrible. Ils ont la tête large & courbée, des cornes longues, plus grandes que celles des ures, tortues comme celles des taureaux, dressées & prêtes à frapper, aiguës & de couleur noire, fort polies, & creusées au-dedans ; les oreilles petites ; les yeux grands, rouges & pleins de feu ; le regard farouche & menaçant. Lorsque cet animal est irrité, il soufflé d'une manière horrible. Une touffe de poil lui pend au menton en façon de barbe ; un crin noir & hérissé lui couvre le col, les flancs & les jambes de devant ; son dos va en penchant depuis le col jusqu'aux épaules ; le derrière est fort menu & d'une peau fort sèche & fort ridée ; sa queue est comme celle d'un taureau, il la dresse, il la secoue en courant, lorsqu'il est en colère. Les buffles sont plus rares que les ures. J'en vis un fort jeune dans le parc du duc Albert : & comme je fus entré dans le lieu où il étoit enfermé, & que je voulus m'approcher inconfidemment pour le voir de plus près ; celui qui me conduisoit, m'avertit de me retirer en diligence, & de me mettre en sûreté, quoique j'eusse à peine avancé vingt pas, & que cet animal fût éloigné d'un jet de pierre, tant il disoit qu'il étoit léger & prompt à la course. Il y avoit un troupeau de bœufs qui paissoient avec lui ; il ne les quitta point, mais il se tourna vers nous, & nous regarda fixement avec beaucoup de férocité.

Il n'est pas facile de prendre ces deux sortes d'animaux. On assure que le buffle est si fort, que d'un coup de corne il renverse un homme à cheval, jetant en l'air le cheval & le cavalier ; & qu'il est si vite, que lorsqu'il poursuit quelqu'un avec ardeur, le cheval le plus léger ne sauroit se sauver. Ceux qui veulent les prendre en vie, ce qui arrive rarement, les trompent & les font tomber dans des creux qu'ils font exprès, & qu'ils couvrent adroitement : mais on ne les pousse pas comme on veut.

Il y a deux manières de les attaquer, tout furieux qu'ils sont. On met en des endroits commodes, des hommes à cheval, fort adroits à tirer de l'arc, qui fuyant à toute bride, savent tirer des flèches derrière eux, à la manière des Scytes. On lâche des chiens qui relancent la bête; elle trouve les chasseurs qui l'attendent; le premier sur qui elle s'élançe, lui tire sa flèche & prend la fuite. Comme elle le poursuit, un autre cavalier l'arrête, & lui tire son coup tout de même: ce qui fait qu'elle abandonne le premier, pour se jeter sur le dernier qui l'a blessée. Ainsi plusieurs viennent à la charge successivement, & la bête attaquant toujours celui qui vient de la frapper, elle tombe enfin fatiguée, & percée de coups.

Il y a une autre adresse pour les attaquer & pour les prendre. Les chasseurs choisissent des arbres qui ne soient pas d'une grosseur extraordinaire, mais qui soient propres à couvrir leurs corps contre la fureur de cet animal irrité. Ils se postent donc assez près les uns des autres. Le buffle pressé des chiens, & animé par les flèches qu'on lui tire, se jette sur le premier qu'il rencontre. Celui-ci se couvre de l'arbre, & tournant agilement selon la nécessité, évite le coup, & l'attaque avec son épieu. La bête s'acharne contre l'arbre, comme contre un ennemi, & dans l'excès de sa rage, baissant les cornes comme si elle vouloit arracher l'arbre par ses racines, elle devient d'autant plus furieuse, qu'elle est frappée plus rudement par le chasseur. L'on assure que dans cette chaleur du combat, ses cornes ne sont pas plus à craindre que sa langue: & que sa queue, qu'elle dresse, & qu'elle lance de temps en temps, est si rude, que si elle touche l'habit du chasseur, elle l'accroche, & l'entraîne infailliblement. Ceux qui se trouvent fatigués d'un exercice si violent, & si dangereux, & qui veulent se retirer, ou écarter cette bête d'auprès de l'arbre, pour prendre un peu de repos, n'ont qu'à jeter un bonnet rouge qu'ils portent sur leur tête. D'abord elle s'élançe & se jette dessus avec une impétuosité incroyable. On l'attire par des cris & par des flèches qu'on lui tire d'un arbre à l'autre, jusqu'à ce qu'elle tombe accablée de lassitude, ou des blessures qu'elle a reçues.

On prend dans les mêmes forêts une autre bête, dont la figure est semblable à celle d'un cerf, excepté qu'elle est

un peu plus puissante. Ses cornes sont grandes & rameuses ; elles ne sont ni élevées , ni droites , mais tortues & recourbées par derrière. Leurs branches ne sont ni polies ni arrondies , mais larges & jointes ensemble , & d'une forme à peu près semblable à une patte d'oye : aussi ne s'en fert-elle point pour sa défense contre les chiens qui la poursuivent. Toute sa force est en ses pieds , dont les coups sont souvent mortels. On la prend dans des filets très-forts , dans lesquels elle se précipite & s'embarasse elle-même , lorsqu'elle est pressée par les chiens qui l'attaquent , & par les chasseurs qui l'épouvantent avec leurs cris. Quand on a soin d'élever ses fans , ils deviennent privés , & s'accoutument avec les hommes comme les biches.

C'est une opinion commune que la corne de son pied guérit de l'épilepsie , quelques-uns tiennent qu'elle a la même vertu en quelque temps & en quelque manière qu'on la coupe ; les autres croient qu'il faut que ce soit la corne du pied droit ; que l'animal soit vivant , & que ce soit dans le temps qu'il est plus en chaleur. Mais ils sont tous persuadés qu'il suffit d'appliquer une partie de cette corne , quelque petite qu'elle soit , sur le corps du malade , lorsqu'il est dans le fort de ses accès , hors de tout sentiment , pour le faire revenir , & pour lui faire reprendre ses esprits. On en fait communément des bagues ; & l'on tient pour certain que ceux qui en portent ne sont jamais atteints de ce mal. Quoiqu'il en soit , les Italiens appellent cet animal la grande bête à cause de la grandeur de son corps. Les Polonois lui donnent le nom d'âne sauvage ; & les écrivains modernes celui d'Élan. Les ânes sauvages d'Asie & d'Afrique , particulièrement ceux de Phrygie & de Lycaonie , ne lui ressemblent pourtant en rien.

Jules César attribue aux élans la forme & la variété des chèvres. Il dit qu'ils ont des cornes tronquées & des jambes sans jointure , & qu'ils ne se couchent jamais pour dormir , mais qu'ils s'appuyent contre des arbres que les chasseurs ont accoutumé de déraciner , afin de les faire tomber tout d'un coup avec ces arbres à demi-coupés , lorsqu'ils se jettent contre un peu rudement pour s'y appuyer. Mais toutes ces particularités ne conviennent point à l'élan que j'ai vu. Pline rapporte que l'élan se nourrit dans les terres septentrionales , & qu'il ressemble aux jumens , hormis qu'il

a le col plus étendu & les oreilles plus longues. Je vis dans le même parc du duc Albert des chevaux sauvages qu'on prend dans les grands bois de la Prusse & de la Samogitie, qui ne font d'aucun usage. Car outre qu'ils sont petits & difformes, ils ne peuvent être domptés, & ne portent point de fardeaux, à cause de la foiblesse de leurs jambes. Ils fuyent dès qu'ils aperçoivent un homme. Les habitans se nourrissent de leur chair, comme de celle des autres bêtes.



CHAPITRE XIV.

De l'Ambre.

PARMI les impuretés que la mer jette sur les côtes de la Prusse on recueille l'ambre. Ceux qui ont cette passion, le vont chercher dans les flots & dans les sables, & le tirent même des bourbiers. On vend la permission de le recueillir, & souvent ceux qui en font trafic l'achètent fort chèrement, parce qu'ils enchérissent l'un sur l'autre. Le profit en est assez considérable; mais il n'est pas si grand qu'autrefois.

Il étoit si estimé dans le temps du luxe & de la magnificence des Romains, qu'on a écrit que l'Empereur Domitien voulut faire la guerre à ces peuples par cette seule raison qu'ils avoient de l'ambre; & que ces barbares, surpris de ce que les Romains faisoient tant d'état d'une chose de nul usage, leur offrirent assez plaisamment de leur donner sans peine, ce qu'ils étoient résolus de venir chercher si loin avec tant de bruit, & qu'ils achetèrent leur repos à ce prix-là. La composition leur parut très-avantageuse, & jamais traité de paix ne fut conclu plus volontiers. Pline rapporte que la plus petite figure d'homme faite d'ambre, étoit plus estimée que des hommes vivans, & qui avoient même du mérite. La piété qui est diminuée dans ces derniers siècles, en a aussi diminué le prix. On a cessé d'en faire des figures de Jesus-Christ & des Saints, que des personnes pieuses achetoient fort cher. On ne débite plus ce grand nombre de chapelets & de couronnes dont les dames se servoient pour leurs prières, & même pour leur ornement, faisant ainsi d'une même chose une matière de luxe & de piété tout ensemble.

Aujourd'hui ce peuple engagé dans l'erreur & dans les déréglemens des hérésies, ne se sert plus de cette précieuse matière, que pour des usages profanes; & l'on ne travaille plus qu'à en faire des échecs, des dames, des cuillers, mille sortes de petits vases & des cages même tournées très-agréablement, mais de nul usage à cause de leur fragilité. De-là vient qu'on n'en est plus si curieux, & qu'on ne vend plus l'ambre comme auparavant.

Plusieurs ont recherché avec beaucoup de soin & d'étude la nature & les causes de l'ambre : personne ne les a encore bien connues; & les auteurs anciens & modernes ont des sentimens fort différens là-dessus. Il est croyable que dans les isles du Septentrion il se forme sur les arbres ou sur les rochers une certaine liqueur, comme cette gomme qu'on voit quelquefois sur les cerisiers; que cette liqueur se congèle en coulant, & que tombant dans la mer, elle se durcit dans les eaux, & est entraînée par les flots, & rejetée sur les rivages opposés.

L'on conjecture qu'il se forme ainsi, par des pailles & par de petits animaux qui se trouvent quelquefois comme enchassés dans cette matière transparente. Nous y avons vu des mouches, des abeilles, des mouches & des araignées qui s'étoient prises à cette humeur gluante, & qui s'y étoient trouvées renfermées lorsqu'elle durcissoit, sans en être blessées ni corrompues en aucune de leurs parties. Martial, qui avoit accoutumé de faire des vers plaisans sur tous les sujets qui se présentoient, a fait des épigrammes fort ingénieuses sur une abeille, sur une fourmi, & même sur une vipère, qui avoient été surprises dans de l'ambre.

CHAPITRE XV.

Du voyage de Commendon dans la Russie.

COMMENDON passa de Dantzic à Elbing; de-là à Warmie, où il fut quelque temps avec le cardinal Hosius. Après avoir visité la Prusse, il parcourut diverses provinces du côté du midi, & il entra dans la Russie. Il fut obligé d'aller trouver le Roi à Varsovie comme nous avons dit; & lorsqu'il eût achevé ses affaires, il prit congé de Sa Ma-

jefté, & s'en alla à Lublin. Il passa par Chelm & par Belz ; & il arriva à Lembourg, qui est la capitale de la Russie Polonoïse, fort considérable par son archevêché. Il y a même deux archevêques dans cette ville, ce qui est fort extraordinaire ; car outre celui des catholiques, qui reconnoît l'église Romaine, & qui est seigneur temporel & spirituel de la ville, les Arméniens y en ont aussi un qui y réside.

Ces Arméniens se voyant opprimés sous la tyrannie insupportable des Turcs, abandonnèrent autrefois leur pays, passèrent la mer noire jusqu'à l'embouchure du Danube, traversèrent la Valachie, se retirèrent chez les Russiens, & par la permission des Rois, allèrent s'établir à Lembourg. Ils ont apporté de grandes commodités dans cette province, parce qu'ils ont un commerce réglé avec les Turcs, avec les Perses & avec tous les peuples qui sont sur les côtes de la mer noire. Outre le grand trafic qu'ils font des marchandises étrangères, ils ont encore dans tout l'empire Ottoman des privilèges & des droits particuliers de franchise, que Mahomet, qui passe parmi les Turcs & parmi plusieurs nations d'Orient pour un homme céleste, leur a accordés. On tient que ce faux prophète, qui avoit été élevé dans l'Arménie, & qui avoit été fort bien traité de cette nation, après qu'il eut établi son empire & sa religion, avoit défendu qu'on prit aucun droit sur les Arméniens pour le transport des marchandises.

Ils ont donc à Lembourg un archevêque qui est le chef de leur église, pour qui ils ont un respect & une obéissance extrême. Ce prélat vint au-devant du nonce jusques hors des portes de la ville ; il le reçut avec de grands témoignages de joie & de vénération, & le salua très-profondément. Les Arméniens déclarent hautement qu'ils sont unis à l'église Romaine, & ils reconnoissent le Pape pour le successeur du Prince des Apôtres, & pour le Vicaire de Jesus-Christ parmi les hommes. Ils s'adressent pourtant à leur patriarche pour tout ce qui concerne leur religion ; & ils tiennent qu'il n'est pas nécessaire que le patriarche s'adresse au Pape, parce que les souverains Pontifes lui ont accordé le privilège de gouverner l'église d'Arménie par lui-même, tant à cause de la difficulté & de l'éloignement des lieux, qu'afin de n'irriter pas les Turcs par la communication qu'ils auroient avec Rome. Je leur en ai oui parler de la sorte, & je les ai vus

s'offenser lorsqu'on leur disoit qu'ils s'étoient séparés de l'église Romaine, à laquelle ils font profession d'être soumis. Mais il est à croire, que comme ils ont des usages & des cérémonies différentes, ils ont aussi dégénéré de la pureté de la religion, & qu'il s'est glissé bien des erreurs parmi eux. Ils traitent avec beaucoup de vénération le sacrement de mariage.

J'assistai à la messe de leur archevêque. Il la célébroit presque avec les mêmes cérémonies que nous, avec le même appareil de lumières; & avec des habits dont la forme est semblable à celle des nôtres. Ils consacrent comme nous du pain sans levain; ils lèvent l'hostie & la montrent au peuple pour l'adorer. Ils font l'office avec une grande modestie & une grande attention. Ils ont les préceptes de la loi chrétienne, & les psaumes qu'on chante à l'église écrits en langage & en caractères Arméniens: mais il n'y a presque que les prêtres qui les entendent. Ils parlent ordinairement Turc ou Tarrare. Ils ne savent pas le Latin; mais ils ont traduit quelques-uns de nos auteurs, qui ont interprété l'écriture sainte, qu'ils estiment & qu'ils louent extrêmement. Ils révèrent fort saint Ephrem natif d'Arménie; & ils ont beaucoup de créance en ses écrits.

Outre les Arméniens, qui sont presque tous dans Lembourg ou dans Caminiecz, il s'est répandu par toute la Russie un grand nombre de gens qui suivent la foi, la discipline & les cérémonies des Grecs. On les nomme Ruthéniens, & ils ont leur métropolitain dans Chiow, ville située sur le bord du Boristène, qui étoit autrefois la capitale de tout le pays. Ce prélat règle absolument toutes les affaires de la religion; & il a plusieurs évêques sous lui dans la Valachie & dans la Lithuanie, & quelques-uns mêmes dans le pays des Moscovites. Ils relèvent du Patriarche de Constantinople, comme tous les autres de la même secte.

L'histoire fait mention d'un métropolitain de Chiow; nommé Isidore, qui partit autrefois de Russie avec un équipage très-magnifique, accompagné de cent hommes à cheval; & qui se rendit à Florence où le pape Eugène IV l'avoit invité de se trouver. Il assista à ce concile célèbre, où tous les évêques de la chrétienté furent appelés; & où non-seulement les Grecs & les Arméniens, avec leurs patriarches & leurs évêques, mais encore le Pape & l'Empereur de Cont;

tantinople se trouvèrent en personne. On agita long-temps & avec beaucoup d'ardeur dans cette assemblée, toutes les controverses que nous avons avec les Grecs sur le sujet de la religion. Ils furent convaincus de nos raisons, & ils reçurent les opinions de l'église d'Occident.

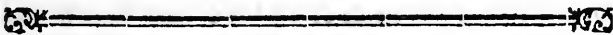
Le pape Eugène, pour leur faire honneur, donna le chapeau de Cardinal à deux hommes de leur nation, qui étoient illustres par leur doctrine & par leur dignité. L'un fut Bessarion archevêque de Nicée, qui étoit un des plus grands hommes de son siècle; l'autre fut Isidore archevêque de Chiow. Mais comme les Grecs qui avoient approuvé les décrets du concile, quelque temps après ne voulurent plus les recevoir ni les exécuter: Isidore fut ferme dans ses sentimens, & il prêcha toujours aux Moscovites la foi, la piété & la communion de l'église universelle. Ce qui irrita si fort ces barbares, qu'ils le dépouillèrent de tous ses biens, & l'obligèrent, par les outrages & par les violences qu'ils lui firent, de sortir de sa province, après avoir saisi tous ses revenus. Il se retira à Rome, où par la libéralité des Papes, il passa honnêtement le reste de sa vie.

Les Rutheniens n'entendent jamais aucun sermon, ni aucune exhortation dans leurs églises. Le prêtre qui célèbre la messe, se tourne vers les assistans, & sans quitter l'aurel, où il offre le saint sacrifice, il récite quelques lignes de l'écriture. C'est une maxime établie parmi eux, qu'il ne faut point entretenir le peuple des matières de la religion, & qu'il faut que les esprits vulgaires soient attachés sincèrement à la foi qu'ils ont reçue de Dieu, sans s'embarrasser des difficultés & des questions qui sont au-dessus de leur intelligence. De-là vient qu'ils sont demeurés dans leur ancienne créance, & qu'ils n'ont reçu aucune des opinions nouvelles, quoique tous leurs voisins, & ceux avec qui ils ont de grands commerces, aient été pervertis par les hérétiques.

On trouve encore en ces provinces une grande quantité de Juifs; qui n'y sont pas méprisés comme en plusieurs autres endroits. Ils n'y vivent pas misérablement des lâches profits de leurs usures & de leurs services, quoiqu'ils ne refusent pas ces sortes de gains; mais ils possèdent des terres, s'occupent au commerce, & s'appliquent même à l'étude des belles-lettres & des sciences, particulièrement

à la médecine & à l'astrologie. Ils ont presque par-tout la commission de lever les droits des entrées & du transport des marchandises. Ils peuvent prétendre à une fortune assez considérable ; & non-seulement ils sont au rang des honnêtes-gens , mais quelquefois même ils leur commandent. Ils n'ont aucune marque qui les distingue des chrétiens ; il leur est même permis de porter l'épée & d'aller armés. Enfin , ils jouissent de tous les droits des autres citoyens.

Commendon passa de Lembourg à Caminiecz ; de-là à Choczyn , qui est une ville de la Valachie , située sur le bord du fleuve Niester , & tirant du côté d'Orient. Il visita les frontières de Pologne , & ces lieux voisins du Boristène , qui avoient été depuis peu désolés & ravagés par les Tartares ; puis il laissa Chiow à droite. Il vit en passant les ruines qu'on montre encore de quelque ville ancienne , qui étoit sans doute considérable , & il retourna à Lembourg. Il fut escorté par Albert Laski , jeune seigneur , le mieux fait & le plus honnête de tout le royaume , accompagné d'une troupe fort lestée de cavaliers. Il alla ensuite à Jaroslaw , à Premislie & à Tarnow ; & ayant été reçu par-tout avec toute l'affection , toute la civilité & tout l'honneur qu'il pouvoit souhaiter , tant en public , qu'en particulier par les Princes & par les Seigneurs qu'il visita , il s'en retourna en Pologne , & se rendit à Petercow , où le Roi avoit convoqué la diète générale , & où tous les principaux du royaume avoient ordre de se trouver.



CHAPITRE XVI.

De la Podolie & de l'avis que Commendon donne au Roi de peupler cette province.

LE Roi reçut le nonce avec beaucoup de témoignages d'amitié , & lui fit plusieurs questions sur l'état des provinces qu'il avoit vues. La Podolie est située entre le fleuve Niester , qui la sépare des Valaches ; & le Boristène , qui la sépare des Moscovites & des Tartares. C'est une partie de la Russie , dont la campagne est d'une grande étendue & d'une grande fertilité. Les peuples de cette province ne font que remuer la terre fort doucement , & y semer du grain

avec assez de négligence , après quoi ils n'y reviennent plus ; que lorsqu'il faut couper les blés : tant le fonds est fertile , sans qu'on prenne aucun soin de le cultiver. Pour un sester de froment , on en recueille ordinairement plus de cinquante. L'on rapporte même , que pour peu qu'on secoue les épis , quand on les coupe , les grains qui tombent fournissent une ample moisson l'année suivante ; & celle d'après , sans aucune nécessité de labourer ou de cultiver la terre. Ces vastes plaines produisent , sans aucun secours de l'art ou de la culture , une grande abondance de fruits. Les herbes y sont si bien nourries , qu'elles croissent jusques à la hauteur d'un homme , & répandent dans tous les champs une odeur très-agréable : de sorte que les habitans , qui ne sont pas si attachés à travailler à la terre qu'à nourrir des bestiaux , sont obligés de les chasser des pâturages , de peur qu'ils ne meurent de trop manger.

C'est une chose admirable de voir la quantité de miel qu'on recueille en ces quartiers-là , sans aucune peine. Des essaims d'abeilles , épars dans toutes les forêts , vont se percher sur des arbres , ou demeurent cachés dans tous les lieux creux qu'ils ont pu trouver. Ils y exposent par-tout leur miel , ils entrent même dans les trous & dans les fentes de la terre , & y laissent une grande quantité de cire & de miel. Quand on voit arriver des essaims nouveaux , les laboureurs les chassent , de peur qu'ils ne viennent déposséder les anciens de leurs ruches héréditaires. Car c'est la coutume des abeilles de s'entrechasser , & de se donner des combats , qu'on prendoit pour des batailles rangées. Voilà tout le soin qu'elles donnent. Il se perd une grande quantité de miel , qu'on ne trouve pas ou qu'on néglige. Ceux du pays en font une certaine espèce de liqueur , dont ils tempèrent la douceur par quelques racines amères ; & les Podoliens & les Russiens en boivent avec plaisir , & même avec intempérance. Ils ne se servent que du miel du printemps , qu'ils estiment beaucoup meilleur que tout autre. Ils ne sèment du blé qu'autant qu'il en faut pour leur subsistance.

Il y a plusieurs lacs dans la Podolie & dans la Russie. Il y en a qu'on a creusés avec beaucoup de travail , parce qu'on en retire de grands profits. Il semble que les eaux disputent avec la terre de la fertilité & de l'abondance , tant elles fournissent de poissons. Les brochets y sont de très-

bon goût & d'une grosseur extraordinaire. On les sale & on les débite dans les pays voisins, & c'est leur meilleur trafic & leur principal revenu.

Ils ont plusieurs viviers, qui ne sont pas éloignés les uns des autres. Ceux à qui ils appartiennent séparent les poissons selon leurs espèces, peut-être afin que vivant entre eux avec plus de tranquillité, ils multiplient davantage.

Leur grande pêche se fait en hiver, lorsque toutes les rivières sont prises, & que les lacs durcis comme des marbres, portent non-seulement des hommes & des chevaux, mais encore des chariots chargés. Alors ils percent la glace à droit & à gauche, & font quantité de trous comme des fenêtres à distance égale: puis se mettant les uns d'un côté, les autres de l'autre; ils font couler sous la glace des perches où sont attachés des filets; & les poussant depuis l'entrée du Lac; jusqu'au premier trou, & de celui-là à l'autre successivement, ils vont les joindre à un endroit fort éloigné, où ils tirent les perches avec les filets qui se déploient, & qui s'étendent par tout le lac, ou par tout l'espace qu'on a voulu percer; & ramassant ainsi tout ce qui est au-dessous, ils entraînent tout ce qu'il y a de poissons. Cette pêche se fait à pied-sec & sans aucune difficulté.

Je n'oserois assurer ici une chose, qui est presque incroyable, si je ne la tenois de plusieurs personnes dignes de foi & du Roi même, qui m'ont juré qu'ils l'avoient vue de leurs propres yeux. Il arrive quelquefois en hiver, lorsqu'on fait cette pêche, qu'on tire du fond des lacs je ne sai quelle masse molle & informe, qu'on prend pour un amas de plumes mouillées & ramollies depuis long-temps dans les eaux, mais qu'on ne sauroit discerner qu'avec peine. On diroit que c'est la chair d'un petit ours que l'ourse n'a pas encore léché, excepté que cette masse est plus grande & plus noire. Si l'on la remue ou si l'on la jette, on diroit qu'il n'y a rien de vivant & d'animé: mais dès qu'on l'a portée dans des lieux échauffés par des poëles, où les Polonois demeurent ordinairement tout l'hiver à cause de la rigueur de la saison, on voit que cette masse se détache insensiblement, & se divise par égales parties. Ce sont des hirondelles qui sentant la chaleur, se réveillent, & s'envolent peu de temps après.

On dit que ces oiseaux, quand l'hiver approche, s'assem-

blent ; & que s'attachant les uns aux autres par le bec & par les ongles , ils se plongent dans l'eau ; que lorsqu'ils sont tombés dans le fond , ils sont échauffés par une vapeur tiède qui sort de la terre , qui les défend du froid insupportable de ces climats glacés : qu'ils se nourrissent pendant l'hiver , ou d'une certaine humidité grossière , ou même de leur assoupissement : qu'ils sortent enfin au printemps ; & que se démêlant les uns des autres , ils s'envolent. Je laisse à ceux qui ont la curiosité de sonder les secrets de la nature , à disputer si les oiseaux peuvent respirer dans l'eau , ou s'ils peuvent vivre sans respirer : je me contente de rapporter une chose qui passe pour certaine parmi les Polonois.

Il y a un lac dans les extrémités de la Podolie , auprès de Ciazovie , dont les eaux séchées par les chaleurs de l'été , se convertissent toutes en sel. Les Russiens en chargent tous les ans une grande quantité de chariots : mais il arrive souvent que les Tartares prennent leur temps , & que se mettant en embuscade pour enlever les hommes & les chevaux , ils attaquent ceux qui conduisent ces voitures , mettent les gardes en fuite , & se rendent maîtres de tout le butin.

Je ne veux pas oublier ici une chose qui passe pour une des merveilles de la Tartarie. Je ne l'ai apprise d'aucune personne qui assure l'avoir vue ; les historiens pourtant la racontent , & plusieurs la croient véritable. Dans les fleuves , & particulièrement dans le Boristène & dans le Bog , il s'engendre pendant l'été , presque toutes les nuits , une grande quantité de vermicéaux qui nagent le matin comme des poissons ; qui volent sur le midi comme des oiseaux , & qui meurent tous le soir. On trouve encore aux environs de Belz & de Chelm , & même dans toutes les forêts de Pologne , une espèce de pins sauvages , qui étant coupés ou tombés de vieillesse , se pourrissent , & deviennent pierres en moins de deux ans.

Mais nous nous sommes un peu trop arrêtés sur ces particularités. Une grande partie de la Podolie , du côté de la Mer-Noire , qui seroit peut-être la plus fertile , n'est qu'un stérile désert & une grande solitude ; parce qu'elle est exposée aux courses des Barbares , & que les habitans ne sauroient faire transporter leurs denrées ni par la Vistule , ni par aucune autre rivière jusqu'à Dantzic , ni les envoyer par la mer Baltique dans les pays étrangers. En quoi ils

n'ont pas la commodité des autres peuples de Pologne , parce que tous les fleuves du royaume vont des extrémités de la Russie vers le Midi , se décharger dans la Mer-Noire.

« Commendon , qui avoit examiné tous les lieux , répon-
 » dit au Roi fort exactement sur toutes les questions qu'il
 » lui fit , & prit occasion de lui remonter : que ces terres
 » qui demeuroient stériles & désertes , pouvoient devenir
 » la partie la plus fertile de son royaume. Qu'on pouvoit
 » les rendre très-agréables & très-riches , si l'on vouloit
 » prendre quelque soin de les habiter & de les cultiver. Que
 » c'étoit une action digne du Roi , de pourvoir aux commo-
 » dités & à l'abondance de ses provinces. Que les Vénitiens,
 » dont l'empire s'étendoit bien loin sur la mer , & qui avoient
 » une grande connoissance & un grand usage de la naviga-
 » tion , seroient sans doute bien-aîsés d'établir leur com-
 » merce en Pologne. Que Venise est une ville fort grande ,
 » située dans la mer même , qui renferme plus de deux
 » cents mille habitans , sans avoir aucune campagne à cul-
 » tiver aux environs ; & que toute la fertilité des pays voi-
 » sins ne suffit pas quelquefois à la subsistance d'une si
 » grande multitude. Qu'il y avoit moyen de transporter
 » des blés de la Russie à Venise ; qu'il ne falloit se rebuter
 » ni de la longueur , ni des difficultés du trajet , qui paroî-
 » troient insurmontables. Que rien ne seroit impossible à
 » un Roi puissant comme lui , s'il étoit secondé par des per-
 » sonnes d'esprit , affectionnées à son service & au bien
 » public. Qu'il falloit d'abord traiter avec les Turcs , &
 » les engager à réprimer par leur autorité , l'insolence des
 » Valaches & des Tartares , qui font des courses sur ces
 » terres. Qu'il y avoit apparence qu'on écouterait volon-
 » tiers cette proposition à la cour de Constantinople , parce
 » que cette nouvelle ouverture de commerce rendroit les
 » ports des Turcs plus fréquentés , & augmenteroit les
 » droits & les revenus du Grand-Seigneur. Que l'occasion
 » étoit favorable , puisque les Turcs étoient en paix avec
 » les Vénitiens & les Polonois. Qu'après cela , il falloit
 » choisir un lieu propre sur le bord du Niefter , pour y faire
 » bâtir une ville , où les marchands pussent se retirer en su-
 » reté , contre les courses & les brigandages de leurs voi-
 » sins. Que quelques petites fortifications , & quelques mu-
 » railles de bois , selon l'usage du pays , suffiroient pour

» arrêter ces barbares qui n'ont point d'armes , ni de ma-
 » chines de guerre propres à forcer des lieux tant soit peu
 » fortifiés ; qui n'entendent pas l'art des sièges ; & qui
 » n'étant accoutumés qu'à faire des irruptions & des cour-
 » ses en pleine campagne , après une légère attaque , ou
 » fuient eux-mêmes , ou mettent en fuite les ennemis.
 » Qu'on verroit arriver grand nombre de navires , qui pren-
 » droient port à Bialogorod , située à l'embouchure du
 » Niester ou ailleurs , selon ce qui seroit le plus commode ;
 » & qui , après avoir chargé leurs blés , entreroient par le
 » fleuve dans la mer Egée , & de-là dans la mer Adriatique ,
 » & se rendroient à Venise. Que cette mer n'étoit pas in-
 » connue aux Vénitiens , qui avoient entrepris depuis quel-
 » ques années une navigation bien plus longue , & qui ve-
 » noient d'établir un grand commerce en la ville de l'ana ,
 » située à l'embouchure du fleuve Tanaïs , où ils alloient
 » faire échange de leurs marchandises. Qu'ils pourroient
 » charger leurs vaisseaux de certaine semence propre à
 » teindre des laines , & en faire un trafic considérable ,
 » comme ils faisoient autrefois. Qu'on venoit à bout de
 » tout par le désir & par l'espérance du gain ; que le temps
 » & l'expérience découvrieroient des moyens de rendre les
 » choses plus aisées & plus agréables. Que lorsque ce com-
 » merce seroit un peu établi , on n'emporteroit pas seule-
 » ment leurs blés ; mais encore une grande quantité de
 » miel , de cire , de poissons , de cendres & de peaux qu'on
 » négligeoit , & qui pouvoient être d'un grand revenu ; &
 » qu'on leur apporteroit de Venise plusieurs marchandises
 » qui ne sont point connues en Pologne. Qu'ainsi , il ne
 » falloit point douter que cette nouvelle ville ne fût bien-
 » tôt peuplée , à cause de la commodité du trafic , & de la
 » passion que les hommes ont ordinairement d'acquérir du
 » bien. Qu'enfin , cette facilité d'acheter des marchandises
 » étrangères & de débiter les leurs , leur donneroit une
 » communication avec des peuples civilisés , qui adouci-
 » roient l'esprit grossier des Podoliens , & leur apporteroient
 » non-seulement l'abondance , mais encore la politesse ; &
 » que par ce moyen l'on rendroit doux & habitable , un
 » pays dont l'air étoit déjà fort sain , la terre fertile & la
 » situation commode , & qui pouvoit être une source de
 » richesses pour tout le royaume. »

Le Roi trouva cet avis très-important. Il en fit lui-même la proposition à son conseil ; & tout le monde l'approuva. On en fit des remercimens à Commendon. Les Polonois augmentèrent l'amitié qu'ils avoient pour lui , & le regardèrent comme un homme affectionné à leur nation , & zélé pour les intérêts & pour les commodités du public. Les hérétiques mêmes avoient du respect pour lui , & ne lui rendoient pas moins de civilité que les catholiques. Ils le visitoient assez souvent : quelques-uns même touchés de ses discours rentrèrent dans leur devoir , & tous généralement furent moins portés contre l'église.

Pour ce qui regarde ce commerce de la Podolie , le Roi envoya des ambassadeurs au Grand-Seigneur , qui accorda tout ce qu'on lui demandoit. Les Vénitiens témoignèrent au Roi & à Commendon , les obligations qu'ils lui avoient. Mais le Palatin de Russie , & quelques autres qui eurent ordre de visiter toute cette côte , & particulièrement de sonder le fleuve Niefter , rapportèrent , qu'après s'être avancés quelques jours assez heureusement dans le fleuve , ils avoient rencontré des sables , & de grands rochers , qui fermoient le passage aux navires , enforte qu'ils ne pouvoient aller plus avant , si l'on ne tiroit ces sables , & si l'on ne brisoit ces rochers ; ce qui n'étoit pas une affaire facile. Et quoique Commendon représentât que ce n'étoit pas une chose impossible , & que ces obstacles , qui venoient de la nature des lieux , pouvoient être surmontés par l'esprit des ingénieurs , & par les inventions de l'art : néanmoins l'affaire fut différée sur cette difficulté , & depuis , elle fut entièrement abandonnée , contre l'espérance de tout le monde.



CHAPITRE XVII.

Le Roi a dessein de répudier la Reine sa femme. Il veut prévenir l'esprit de Commendon.

PARMI tous les défords qui désoloient alors ce royaume , il arriva encore un malheur qui étoit capable de le ruiner entièrement. On fut sur le point de voir renouveler dans la Pologne ces tragiques mouvemens qu'on avoit

vus en Angleterre. L'affaire étoit aufli difficile , & l'on en pouvoit craindre des fuites aufli dangereufes , fi Commen- don eût eu moins de prudence , & moins de courage.

Le Roi , qui étoit fort emporté & fort opiniâtre dans fes paffions , avoit pris la réfolution de répudier la Reine fa femme , avec laquelle il étoit marié depuis dix ans. Il avoit époufé en premières noces Ifabelle fille de l'empereur Ferdinand. Ils vécurent fort peu de temps enfemble & avec peu de douceur & d'intelligence. La Reine mourut fans enfans ; & le Roi , quelque temps après , touché de la beauté & des attraits de Barbe Radzivil , dont nous avons déjà parlé , en devint paffionnément amoureux , & l'époufa contre le fentiment & contre la volonté de la Reine fa mère. Il ne la pofféda pas long-temps , car cette Dame , qui avoit mené une vie fort dérégulée , voulant par des breuvages & par des médicamens , effayer d'avoir des enfans , fe rendit malade & mourut bientôt après. Il en fut extrêmement affigé , l'on ne pouvoit le confoler de cette perte : & ce fut plutôt par les inftantes prières de fes amis , & par le défir de laiffer des fuccelfeurs , que par aucune inclination , qu'il fongea depuis à fe marier.

Pour réparer en quelque façon le déshonneur de fon dernier mariage avec une fille décriée , & d'une naiffance au-deffous de la fiennes , il envoya des ambaffadeurs à l'empereur Ferdinand , pour demander avec les folennités accoutumées , une fœur d'Ifabelle fa première femme. L'Empereur avoit onze filles vivantes ; & il n'étoit pas aifé , dans un fi grand nombre , de leur trouver des maris qui fuflent d'une naiffance , & d'une fortune digne d'elles. Comme les mariages en un degré fi proche font défendus par les lois & par les ordonnances de l'églife , on eût recours au Pape Jule III pour en obtenir la difpenfe. On fut fort long-temps à la folliciter , & le Pape eut de la peine à fe réfoudre d'accorder une chofe qui n'eft pas ordinaire , & qui eft prefque toujours malheureufe. Mais enfin les deux Princes prefèrent fi fort , & firent fi bien entendre qu'il étoit très-important pour leurs intérêts & pour le bien de leurs états , de renouveler leurs alliances , que Sa Sainteté leur accorda ce qu'ils demandoient. Ainfi la princeffe Catherine , qui étoit veuve de Frédéric duc de Mantoue , fut conduite en Pologne.

C'est une erreur commune dans les mariages , qu'on n'examine point l'esprit ni l'humeur des personnes avec qui l'on s'engage, & qu'on ne regarde qu'un foible intérêt ou une passion aveugle & légère. De-là viennent tous les désordres des familles. Mais c'est le malheur ordinaire des Rois , qui épousent presque toujours des Princesses qu'ils n'ont jamais vues , & qu'ils ne connoissent que par les yeux d'autrui , ou par une réputation flatteuse. On leur amene des provinces les plus éloignées , leurs épouses , dont l'éducation , les mœurs & le langage même n'ont rien de semblable aux leurs : de sorte qu'il ne faut pas s'étonner , si n'ayant aucune conformité d'habitudes , ni de naturel , ils n'ont aucune liaison d'esprit & de volonté. Aussi arrive-t-il souvent , que ces alliances au lieu de produire l'union & l'amitié qu'on s'en étoit promises ne causent que des divisions , des haines , & quelquefois des guerres très-cruelles.

Le roi témoigna d'abord beaucoup de joie , & se loua fort de la tendresse & de la déférence que cette princesse avoit pour lui. Mais dès que ces premières douceurs furent passées , ils eurent quelque dégoût & quelque froideur l'un pour l'autre. Ils connurent que leurs humeurs étoient différentes , & chacun voulut vivre selon la sienne. Ils se retirèrent peu-à-peu , & se virent plus rarement. L'incontinence du roi & la jalousie de la reine achevèrent de troubler leur repos. Elle ne put s'empêcher de se plaindre des amours illicites de ce prince ; & elle lui devint non-seulement indifférente , mais incommode & odieuse , jusques-là qu'il la tint à Radom éloignée de lui , & abandonnée de tout le monde , & ne lui donna aucune part , ni dans ses affaires , ni dans ses divertissemens , ni dans ses voyages. Il y avoit déjà trois ans qu'ils étoient séparés , & l'animosité s'augmentoit tous les jours , ou par les plaintes de la reine , ou par l'opiniâtreté du roi. L'empereur se plaignit de la manière outrageuse avec laquelle il traitoit sa fille. Il écrivit à son gendre des lettres menaçantes , & lui envoya même des ambassadeurs pour ce sujet ; mais au lieu de toucher cet esprit , esclave de ses passions , il ne fit que l'aigrir davantage.

On rapporte plusieurs raisons de cette aversion extrême. Quelques-uns disoient , que le roi ayant fait présent à sa nouvelle épouse de la toilette , & des habits magnifiques de sa dernière femme , qui lui tenoit encore au cœur , elle avoit

reçu cette civilité de mauvaise grâce ; qu'elle avoit réprouvé fièrement , que la toilette & les ajustemens d'une courtisane n'étoient pas propres à une reine ; & qu'elle avoit refusé ce présent quoique très-précieux : Que le roi en avoit été fort offensé ; & que ç'avoit été la source & le principe de leur divorce. Plusieurs croyoient que ce désordre venoit de la différence de leurs esprits , & de l'opposition naturelle qui se trouve entre les Allemands & les Polonois.

Les Polonois , hors de leur pays , s'accommodent fort bien aux coutumes , à l'habillement , à la manière de vivre & au langage des étrangers , & se dressent en peu de temps à tous les usages & à toutes les modes de ceux avec qui ils vivent ; mais ils s'offensent aussi lorsque les étrangers ne s'accoutument pas aux leurs : & comme ils oublient leur pays lorsqu'ils en sont éloignés , pour ne se rendre pas ridicules ; ils trouvent ridicules ceux qui n'oublient pas le leur , lorsqu'ils viennent vivre parmi eux. Le roi protestoit qu'il auroit aisément souffert toutes les bizarreries de la reine , mais qu'il ne pouvoit souffrir une maladie fâcheuse qu'elle avoit , qui lui ôtoit l'usage des sens , & qui la rendoit très-désagréable , en lui faisant faire des contorsions effroyables ; que non-seulement il ne pouvoit la voir en cet état , mais qu'il avoit horreur d'y penser. Outre cela , on la soupçonnoit , & on lui reprochoit même d'avoir voulu faire semblant d'accoucher , pour supposer un enfant étranger , & le faire nourrir comme sien. D'autres l'accusoient de s'être servie de breuvages , pour s'empêcher d'avoir des enfans , par une grande aversion qu'elle avoit pour le roi & pour le royaume. Le roi assuroit pourtant qu'il n'en avoit aucune preuve , & la probité & la vie innocente de la reine la justifioient assez là-dessus. Le bruit le plus certain & le plus commun , étoit celui de sa maladie. Pour son honneur & pour sa vertu , elle fut tellement à couvert des mauvais bruits , que le roi & toute la cour la regardèrent toujours comme un exemple d'honnêteté. Mais ou par ces raisons , ou par quelque fatalité , ou plutôt par un juste jugement de Dieu , qui punissoit leurs péchés par leur désunion , le roi avoit conçu une telle aversion contre elle , qu'il avoit tenu des conseils secrets pour délibérer des moyens de la répudier.

Les cours sont toujours pleines de ces lâches esprits, qui flattent les passions des princes, qui les allument par une basse complaisance, & qui sont bien aises d'entretenir leurs vices pourvu qu'ils gagnent leur faveur. Il y en a d'autres qui tâchent de les jeter dans des difficultés & dans des affaires fâcheuses, pour les retenir par la crainte & pour se rendre plus nécessaires. Auguste avoit communiqué son dessein à ses plus intimes amis, qui l'avoient exhorté d'en conférer avec l'archevêque de Gnesne & l'évêque de Cracovie, qui ne cherchoient que des intrigues & des troubles pour venir à bout de leurs desseins. Uçange, qui attendoit avec impatience quelque changement dans l'état, entretenoit les espérances du roi, & le pouffoit à demander que son mariage fût cassé. On prit des mesures pour cela. Il fut arrêté que le roi feroit agir sous main quelques-uns de la noblesse qui avoient beaucoup de crédit, lesquels s'adresseroient à lui dans le sénat, & le prioient publiquement, puisqu'il étoit de la dernière importance pour l'état qu'il eût des enfans, ou de se réconcilier avec la reine & de songer à sa postérité, ou d'exposer les raisons qu'il avoit d'être si long-temps séparé d'elle : Que le roi répondroit, qu'il étoit obligé en conscience à cette séparation ; qu'il avoit fait réflexion sur ce que son mariage avec une sœur de sa première femme ne pouvoit être légitime : Qu'alors, par l'autorité du sénat, on enverroient une ambassade à Rome, au nom de tout le royaume, pour faire casser ce mariage. Cette intrigue se conduisoit fort secrètement, afin qu'on n'en pût avoir aucun soupçon, jusqu'à ce que la chose fût en état d'éclater. Néanmoins la reine en étoit avertie, & Commendon en favoit jusques aux moindres particularités.

Il prévoyoit les mêmes troubles que ceux d'Angleterre ; & connoissant l'importance & les difficultés de cette affaire, il s'appliquoit entièrement à détourner l'orage qui menaçoit ce royaume. Tous ses soins alloient à empêcher que l'affaire n'éclatât, & qu'on ne conclût pas d'envoyer des ambassadeurs à Rome. Il jugeoit bien que si le roi s'étoit une fois déclaré, & si l'autorité du sénat étoit engagée, les hérétiques ne perdrieroient pas l'occasion d'irriter le mal, d'augmenter leur crédit, & de s'insinuer dans l'esprit du roi, pour le détacher de l'obéissance, & du respect qu'il de-

voit au Saint Siège, & qu'il seroit difficile d'arrêter l'affaire si elle prenoit une fois ce cours-là.

Le roi, qui craignoit le nonce, prévoyoit bien qu'il s'opposeroit à ce dessein, & savoit déjà par expérience, qu'il avoit affaire à un homme ferme & agissant. Il n'osa donc tenter ouvertement sa fidélité & sa constance : il tâcha d'amollir un peu sa fermeté, & de le gagner par toutes sortes de témoignages d'amitié, & par ses grâces & ses bienfaits. Le nonce n'écouta aucune proposition, remercia toujours fort honnêtement, & renvoya toujours la chose avec beaucoup de générosité, & toutefois de bonne grâce. Le roi ne se rebuta point, & envoya Pierre Miskow, nommé à l'évêché de Ploscko, qui étoit son ministre le plus confident, pour offrir de sa part au nonce, sa recommandation & ses sollicitations très-pressantes auprès du pape pour lui obtenir le chapeau de cardinal. Ce ministre ajoutoit, pour le persuader, que d'autres rois avoient obtenu cet honneur pour des personnes étrangères & inconnues à la cour de Rome, & qu'il y avoit apparence que le pape ne le refuseroit pas pour une personne qui étoit estimée, & qui avoit rendu de si grands services; d'autant plus que le roi y employeroit tout son crédit, & qu'il n'avoit encore demandé cette grâce pour personne.

Commendon fut aussi ferme à refuser les honneurs, qu'il l'avoit été à refuser les présens, & répondit modestement, Qu'il n'avoit jamais recherché de patrons à Rome même, & qu'il remercioit très-humblement le roi de la puissante recommandation qu'il avoit la bonté de lui offrir, pour lui procurer un honneur dont il ne s'estimoit pas digne. Que puisqu'il s'étoit entièrement dévoué au service du pape, il ne devoit s'attacher qu'à mériter l'estime de Sa Sainteté. Il supplia qu'on n'écrivît pas un seul mot à Rome sur ce sujet, il fut toujours si ferme, que Miskow, qui l'honoroit beaucoup, & qui étoit de ses amis particuliers, s'est plaint très-souvent à moi, que Commendon étoit trop insensible; qu'il avoit tort de rejeter les occasions de s'avancer, & de refuser avec trop de fierté la fortune qui se présenteoit elle-même.

C'est un exemple d'une modération & d'une générosité extraordinaire. L'espérance n'étoit point douteuse; la couronne n'étoit point contraire: il y avoit des exemples forç

récens de quelques prélats qui étoient parvenus à ce rang & à cette dignité par la faveur des rois , & quelques-uns s'efforçoient même alors d'y parvenir par cette voie - li. Mais Commendon trouvoit cette coutume si peu honnête & si dange.euse, qu'il disoit qu'il n'y avoit rien eu de si pernicious ni de si funeste à la cour de Rome. Car lorsque les nonces sont plus attachés aux princes à qui ils sont envoyés, qu'à celui qui les envoie, & qu'au lieu de songer aux affaires publiques, ils songent à leurs intérêts particuliers, ils ne peuvent s'acquitter avec liberté, ni avec honneur de leur emploi. Ils se relâchent insensiblement, & s'étant une fois abandonnés à leur ambition, ils abandonnent leur devoir, & sans s'acquitter des fonctions de leur charge, ils ne pensent qu'à en profiter.

Le pape Pie IV le reconnut, mais un peu trop tard. Car après avoir donné le chapeau à quelques-uns, qui étoient soupçonnés de ces infidélités, dès qu'il le fut, il ordonna, par un décret qu'il fit publier, qu'aucun nonce ne pourroit se servir de la recommandation des rois ou des princes, à qui il auroit été envoyé, pour arriver aux dignités ecclésiastiques, sans se rendre criminel.

Le roi connoissoit bien que l'esprit inflexible du nonce, qui ne se laissoit toucher ni à la faveur, ni à l'ambition, s'opposeroit avec courage à ses desseins. Il s'attacha à le louer continuellement de sa prudence, de ses soins & de sa piété. Il cherchoit les occasions de favoriser tous les gens que Commendon lui avoit donnés ou recommandés. Il donnoit des charges à ses amis; il faisoit publier des déclarations & des édits contre les hérétiques; il traitoit avec lui des affaires de son royaume, comme avec un des principaux sénateurs; il lui demandoit ses conseils, & les suivoit très-souvent. Tous ces témoignages publics d'estime & d'amitié, faisoient appréhender à la reine, que le nonce ne fût d'intelligence avec le roi contre elle; & quelques esprits brouillons lui avoient déjà donné ces impressions.

Commendon, au retour de ses voyages de Russie, se détourna pour aller voir cette princesse à Radom, où elle étoit, quoiqu'il jugeât bien que sa visite pourroit être suspecte au roi. Elle le reçut avec beaucoup de civilité; & après qu'on fut sorti de table, & que chacun se fut retiré, la reine lui raconta toute l'intrigue & tous les desseins du roi, & se

justifia de tout ce qu'on pouvoit lui reprocher. Enfin elle lui représenta , avec beaucoup de larmes , la manière indigne & outrageuse avec laquelle on la traitoit , ne parlant jamais du roi , qu'avec des termes pleins de respect , & rejetant la faute de tout sur quelques esprits de la cour , qui abusoient de la faveur qu'ils avoient acquise par des voies injustes.

Comment on la consola , & lui fit tout espérer de la protection du ciel & de la justice de sa cause. Il l'assura , *Qu'il avoit appris tous les desseins du roi , & qu'il y avoit des gens de bien parmi les Catholiques , qui seroient toujours pour le parti de la justice & de l'innocence , & qui s'opposeroient courageusement aux hérétiques , s'ils entreprennent jamais quelque chose contre elle : Que pour lui , il lui rendroit toujours tous les offices dont il pourroit être capable.* La reine , touchée de ce discours , lui déclara sincèrement , *Qu'on avoit voulu lui persuader , que c'étoit lui qui agissoit à la cour de Rome pour faire casser son mariage ; qu'il flattoit le roi pour gagner son amitié ; que s'il étoit d'un sentiment contraire au sien , il n'auroit pas tant de crédit à la cour , & ne seroit pas si considéré par un prince violent dans ses passions ; qu'elle n'avoit pas cru des choses qui ne s'accordoient pas avec la réputation qu'il s'étoit acquise , d'une grande probité & d'une vertu éprouvée ; qu'elle avoit voulu pourtant lui découvrir son cœur.*

Le nonce se justifia de ces soupçons en peu de mots. Il assura la reine fort religieusement , *Que le roi ne lui avoit jamais rien communiqué de cette affaire ; que pour lui , il avoit toujours vécu d'une manière à s'arrêter plutôt aux principes de l'honneur & de la conscience , qu'aux jugemens & aux opinions des hommes ; & que dans toute sa conduite il aimoit mieux établir sa fidélité , par ses actions que par ses paroles ; qu'elle savoit bien l'union & l'intelligence qui étoit entre le pape & l'empereur son frère & toute sa maison ; qu'elle pouvoit se souvenir de l'amitié tendre que Sa Sainteté avoit eue autrefois pour l'empereur son père , qui étoit un prince d'une très-grande piété , & d'une vie fort exemplaire ; qu'elle devoit s'assurer particulièrement sur la justice du pape , qui avoit trop de vigueur & trop d'équité pour se laisser gagner par les prières , ou par la considération d'aucune puissance mortelle.*

Alors la reine lui prit la main , qu'elle arrosa de ses larmes , & le conjura , par la sainteté de son caractère , par

sa vertu, par la réputation qu'il s'étoit acquise parmi tous les gens de bien, & par la mémoire de l'empereur son père, qui avoit eu pour lui une amitié très-particulière, de l'assister dans ses peines, de prendre quelque soin d'une princesse malheureuse, qui étoit abandonnée & méprisée de tout le monde, & qui ne pouvoit espérer de consolation que de lui. Elle disoit ces mots d'une voix basse & entrecoupée de sanglots, & fondoit en larmes. Commendon fut très-sensiblement touché de voir une princesse si illustre & si vertueuse dans un état si déplorable. Il la consola, & après lui avoir promis qu'il l'assisteroit de tous ses soins & de tout son crédit, il prit congé d'elle.

Le roi cependant ayant assemblé la diète à Petercaw, où s'étoient rendus ceux qui conduisoient toute l'intrigue de son divorce, voulut faire éclater sa résolution. Il y a deux sortes d'assemblées publiques dans la Pologne. Le roi assemble le sénat, où les évêques, les palatins & les châtellains, qui possèdent les dignités & les magistratures parmi eux ont droit d'assister. Ce conseil est composé d'environ cent cinquante personnes, lorsque tous ceux qui ont droit d'y entrer s'y rendent, ce qui n'arrive presque jamais. Les chevaliers, du nombre desquels sont choisis les sénateurs, envoient deux, trois, ou plusieurs députés de chaque province, pour donner leurs avis sur les affaires publiques. Ces envoyés des provinces s'assemblent séparément, & rapportent au roi & au sénat ce qu'ils ont résolu.

Au commencement, ils n'étoient envoyés que pour s'informer des décrets du sénat & pour aller en rendre compte à leurs provinces; mais ils étoient devenus plus hardis par la licence des religions nouvelles, & s'étoient érigés en tribuns du peuple sous le roi, qui les devoit pour abaisser le sénat, & pour avoir plus de partisans de ses plaisirs & de ses passions. Par ce moyen, tout l'état fut en la disposition des chevaliers, plutôt qu'ils n'osoient espérer. On n'ordonnoit aucune imposition, sans leur consentement; on ne faisoit aucune loi, sans qu'ils l'approuvassent; rien ne se passoit dans l'état que par leur autorité & par leurs caprices. Ils s'opposoient à tous les autres; & protestoient à tous momens au nom de toute la noblesse, que les édits ne passeroient pas. Ils eurent bien la hardiesse de faire la correction au sénat, qui est le conseil souverain du royaume. Enfin, ils étoient

devenus si considérables, que quelques-uns des sénateurs passèrent dans l'ordre des chevaliers, & aimèrent mieux être de ces députés, pour avoir plus d'autorité, & pour paroître plus populaires : & le roi, qui pouvoit réprimer leur insolence, l'entretenoit.

Commendon avoit lié amitié avec les plus gens de bien & les plus fermes de ces députés catholiques, qui l'avertissoient exactement de tout ce qui concernoit la religion ; & le consultoient sur les avis qu'ils devoient donner. De sorte qu'Ostroroge, homme éloquent, d'une noblesse ancienne & grand hérétique, ayant commencé à parler de la reine, & dit hautement que le roi de Pologne n'avoit pas besoin d'une reine stérile, qui ne pouvoit lui donner des héritiers ; ceux qui étoient instruits par le nonce, s'opposèrent à tous ses avis, & l'affaire en vint à une contestation très-opiniâtre. Les hérétiques furent d'avis, Qu'on priât le roi de se réconcilier avec la reine, de vivre avec elle en bonne intelligence, & de n'ôter point à son royaume l'espérance de sa postérité. Les catholiques demandèrent toujours qu'on ne fit aucune mention de divorce, & qu'on ne parlât jamais de casser le mariage. Le sénat s'étant assemblé là-dessus, le roi affecta de ne s'y trouver pas, soit qu'il eût quelque honte d'entendre des choses qui le regardoient, soit qu'il voulût entendre en particulier les députés, afin de préparer à loisir ce qu'il devoit répondre dans le sénat.

Ostroroge ayant exposé en peu de mots, qu'il s'agissoit de l'affaire la plus importante du royaume, représenta aux sénateurs par une harangue étudiée, « Qu'il étoit de leur » prudence de pourvoir aux nécessités présentes de l'état, » de prévoir les nécessités à venir. Que tandis que le roi » vivoit, les peuples n'avoient rien à désirer pour être » bien gouvernés ; mais qu'il étoit homme, qu'il étoit » avancé en âge, qu'il étoit mortel. Que l'état ne mour- » roit pas, & qu'il étoit fâcheux de ne voir point de suc- » cesseur assuré dans la maison royale. Que le roi, à » l'exemple de ses illustres ayeux, avoit si bien gouverné » la Pologne, qu'il étoit à souhaiter, non-seulement qu'il » régnât long-temps, mais encore qu'il laissât le royaume » dans sa famille. Que cela étoit impossible s'il n'avoit » des enfans. Que ce n'étoit pas le moyen d'en avoir,

» que de vivre séparé d'avec la reine , comme il faisoit
 » depuis trois ans. Que c'étoit aux sénateurs , que le roi
 » considéroit avec raison comme ses pères , de le réconci-
 » lier avec la reine , de donner aux peuples l'espérance
 » de voir bientôt des princes du sang royal , & de leur
 » ôter le fâcheux exemple , qui pourroit devenir une source
 » de désordres à l'avenir si l'on le négligeoit.

Tout le sénat voyoit bien à quoi aboutissoit ce discours ; le bruit s'en étoit déjà assez répandu. Mais comme la flatterie & la lâcheté sont ordinaires dans ces conseils , ceux même qui étoient touchés du malheur de la reine , craignoient d'offenser le roi. Ucange , qui par le droit de sa dignité d'archevêque présidoit à cette assemblée , représenta au roi le lendemain ce que les Chevaliers avoient dit. Il ajouta , de la part du sénat , ce qu'il jugea à propos sur ce sujet.

Ce prince prit un air sérieux , & avec un chagrin affecté , il répondit : « Qu'il pouvoit prendre pour prétexte
 » de sa séparation d'avec la reine , la grande application
 » qu'il avoit eue aux affaires depuis trois ans , & la cou-
 » tume ancienne de ce royaume , qui ordonne que les
 » reines ne se trouvent point dans les assemblées , ni dans
 » les conseils d'état. Qu'on s'étoit plaint que la reine sa
 » mère s'étoit un peu trop mêlée des affaires publiques ,
 » parce qu'elle avoit accompagné son mari ou son fils
 » dans les diètes. Mais qu'il vouloit leur découvrir ses sen-
 » timens avec sincérité , & leur dire ce qui l'embarassoit.
 » Que des gens de bien & fort versés dans la science de
 » l'Écriture sainte , lui avoient donné de grands remords
 » sur son dernier mariage , & l'avoient assuré qu'il n'avoit
 » aucun droit d'être avec une princesse , de qui il avoit
 » épousé la sœur auparavant. Qu'il étoit dans des inquié-
 » tudes continuelles , & que dans cet accablement de cha-
 » grin , il craignoit toujours d'être engagé dans un mariage
 » illégitime , & d'hériter tous les jours la colère de Dieu par
 » son inceste. Qu'il les prioit de vouloir l'assister de leurs
 » conseils. Ucange répondit que ce n'étoit pas une affaire
 » qui pût être décidée sur le champ. On prit du temps pour
 » concevoir les conseils qu'on avoit à donner au roi.



C H A P I T R E X V I I I .

Les Evêques s'assemblent. Commendon leur persuade de détourner le Roi de son dessein.

U CANGE assembla dans l'église tous les évêques qui étoient présens, & tous ceux du clergé qui avoient quelque réputation de s'être appliqué à l'étude des saintes Lettres. Il fit avertir le nonce du sujet de cette assemblée, & lui fit demander s'il vouloit y assister. Commendon accepta très-volontiers la proposition, & se rendit le lendemain de grand matin à l'église. Comme on vint à la dispute, il jugea bien que ce seroit à lui à la soutenir, & qu'il ne tiroit aucun secours des évêques, dont les uns n'étoient pas bien intentionnés, les autres n'étoient pas assez courageux. Il s'assit au milieu d'eux; & ils avoient tous les yeux arrêtés sur lui. Alors Ucange proposa, Que le roi étant persuadé que les hommes n'avoient pas eu le pouvoir de le dispenser de la loi de Dieu, qui défend les mariages au degré d'affinité où il étoit avec la reine, avoit résolu de faire divorce avec elle. A ces mots Nicolas Volski, évêque d'Uladislaw, l'interrompit, & lui dit que le roi n'avoit pas parlé en ces termes.

Padnewi, évêque de Cracovie, prit la parole & dit, Que le sénat avoit supplié le roi de vivre avec la reine selon les lois & selon la sainteté du mariage auquel il étoit engagé: qu'il avoit répondu que sa conscience l'en empêchoit, & qu'il doutoit si l'on avoit pu le dispenser de la loi de Dieu, qui défend le mariage en ce degré d'affinité; & qu'il s'étoit adressé aux évêques, qui sont les interprètes de Dieu & de son église. Là dessus Ucange pria Commendon de leur dire ce qu'ils devoient conseiller au roi sur une affaire de cette importance.

Le nonce se déclara d'abord; & comme s'il eût espéré de pouvoir arrêter la passion violente de ce prince; « Le » roi, leur dit-il, a fait une action digne de sa piété & » de sa sagesse, de n'avoir consulté que des évêques sur » ses difficultés & sur les doutes de sa conscience; & » ç'auroit été une action digne des évêques de lui ôter d'a-

» bord ces scrupules mal fondés , & de ne vouloir pas dé-
 » libérer sur une chose qui n'est pas douteuse. Vous savez
 » que le mariage est un des sacremens de l'église , & que
 » JESUS-CHRIST a ordonné que l'homme ne sèpare point
 » ce que Dieu a joint. Ucange l'arrêtant , Je l'avoue ,
 » lui dit-il ; mais j'ai appris que c'est une maxime des ju-
 » risconsultes , que ce qui n'est pas légitime dans son prin-
 » cipe , ne peut être redressé ni corrigé dans la fuite.

» Ces mariages entre parens & alliés sont légitimes dans
 » leur principe , reprit le nonce , parce qu'ils ne sont
 » défendus par aucun commandement de Dieu , ni par
 » aucune loi naturelle , mais seulement par un droit &
 » par une ordonnance ecclésiastique ; & le pape ayant dé-
 » rogé à ce droit en faveur de deux rois qui l'en sollici-
 » toient puissamment , le roi en est absolument dispensé.
 » Car pour le commandement que Dieu fait dans le Lé-
 » vitique , *Tu ne recevras point dans ton lit la sœur de ta*
 » *femme* , il ne convient pas à notre sujet ; parce que Dieu
 » ajoute immédiatement après , *Tu ne découvriras point son*
 » *déshonneur pendant sa vie*. Pour ce passage de l'Évangile ;
 » *Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère* , il faut
 » entendre qu'il est défendu à l'homme d'abuser de la sœur
 » de sa femme vivante , ou de l'arracher du lit de son
 » frère pour l'épouser incestueusement.

» Il faut donc , répartit Ucange , que le roi s'adresse
 » au Souverain Pontife , qui aura sans doute le pouvoir
 » de rompre ce mariage , comme il a eu le pouvoir de le
 » permettre , & qui dispensera des lois encore une fois.
 » La différence est grande , répliqua Commendon ; car le
 » mariage contracté après la dispense de la loi , est un ma-
 » riage légitime que Dieu & la religion autorisent , &
 » que nulle puissance temporelle ne peut rompre. Le pape
 » a eu droit d'ôter l'empêchement de la loi ; mais il n'est
 » plus en son pouvoir de rompre ce qui a été si sainte-
 » ment lié. Le mariage , selon la loi , ne peut se contrac-
 » ter entre les proches ; mais ôtez l'empêchement de la
 » loi , cette union devient légitime & ne peut être rompue
 » que par la mort. La femme est liée à la loi pendant la
 » vie de son mari : après sa mort elle peut épouser qui
 » elle veut. *Pour ceux qui sont mariés , ce n'est pas moi* , dit
 » saint Paul , *c'est le Seigneur qui ordonne ceci : Quiconque*

» abandonne sa femme & en épouse une autre , il commet adul-
 « tère ; que si la femme quitte son mari & en épouse un autre ,
 » elle est adultère aussi. Cela pourroit-il s'entendre , si l'on
 « pouvoit rompre les mariages par le divorce ? C'est pour-
 » quoi l'homme quittera son père & sa mère , & se tiendra avec
 » sa femme , & ils feront deux en une chair. Y a-t-il une liaison
 » plus forte & plus étroite ? Voilà les lois que Dieu a éra-
 » blies lui-même pour les mariages , sur lesquelles aucun
 » mortel ne doit entreprendre.

Il prit de-là occasion de décrire les funestes mouvemens de l'Angleterre , les révolutions & les événemens étranges qu'il y avoit vus : il en parla avec tant de force & d'éloquence , & d'une manière si touchante , que tous ceux qui étoient présens en avoient horreur. « Il ajouta que
 » toutes ces choses donnoient de l'effroi ; mais que ce qui
 » étoit encore plus déplorable , c'étoit que Henri VIII
 » avoit été poussé à répudier la reine par des ecclésiasti-
 » ques & par l'archevêque métropolitain du royaume , qui
 » oubliant leur devoir , flattoient le roi dans ses passions ,
 » & pour gagner son amitié , l'abandonnoient à ses dérè-
 » glemens. » Qu'il ne vouloit pas s'arrêter à leur raconter de quelle manière Dieu les avoit punis. Qu'il se contentoit de leur dire , que non-seulement ils furent dépouillés de leurs biens & de leurs dignités ; mais que tout l'ordre ecclésiastique fut cruellement accablé & ruiné dans toute l'Angleterre.

Il leur fit remarquer que notre siècle avoit porté deux Henrys , l'un Roi d'Angleterre , l'autre de France , qui avoient eu des inclinations fort différentes , & qui pouvoient fournir à tous les princes un exemple mémorable des jugemens de Dieu.

Le roi de France eut une fidélité inviolable dans son mariage. Il avoit épousé une princesse d'une famille bien au-dessous de la sienne , qui , depuis cinq ans de mariage n'avoit point encore d'enfans , & qui avoit donné des marques presque certaines de stérilité. Il ne voulut pourtant jamais écouter ceux qui l'exhortoient à faire divorce avec elle ; quoiqu'il n'eût point de neveux qui pussent régner après lui ; quoique toute la France , qui aimoit tendrement son roi , le conjurât par ses vœux & par ses instantes prières de lui laisser de sa postérité ; quoique la reine même ,

pour ne s'opposer pas aux désirs & aux espérances de tant de peuples , s'offrit de bonne grâce à descendre du trône & du lit royal , & à se retirer dans quelque monastère de filles.

Le roi d'Angleterre eut une conduite contraire. Il perdit par un seul crime toute la gloire & toute la réputation de ses vertus & de ses grandes actions passées ; & d'un prince très-sage & très-religieux , il devint un cruel tyran & un monstre furieux. Il répudia la reine sa femme , fille d'un des plus puissans princes de l'Europe , après en avoir eu des enfans , après avoir vécu vingt-huit ans avec elle ; & se laissant emporter à une brutale passion , il viola en peu de temps les droits de six mariages , faisant mourir quelques-unes de ses femmes , & répudiant les autres. Enfin , il ne lui resta aucun enfant de tant de mariages ; au lieu que le roi de France , qui n'eut qu'une femme qu'on croyoit stérile , eut une belle postérité de sept enfans qu'il laissa vivans après lui. Ce qui fait connoître que Dieu punit les passions aveugles & dérégées , & qu'il bénit cette légitime & chaste union qu'il a instituée , non-seulement pour conserver les familles , mais encore pour élever des enfans dans la foi , dans le culte & dans la piété du vrai Dieu , & pour être la figure & le sacrement de cette union très-pure & très-étroite qui est entre lui & son église.

« Après cela , il leur représenta qu'il n'y avoit plus à
» délibérer sur cette affaire , & que toutes ces consulta-
» tions entretenoient le mal au lieu d'y remédier. Qu'il
» falloit d'abord ôter de l'esprit du roi toutes ses pensées
» de divorce , & les arracher jusques aux racines , afin
» qu'elles ne pussent jamais renaître. Qu'ils devoient tenir
» pour ennemis du roi , de l'état & de tous les gens de
» bien , tous ceux qui voudroient lui remettre dans l'esprit
» ces funestes impressions , parce qu'ils trompoient leur
» Souverain par une fausse apparence de religion ; & que
» faisant semblant de vouloir le retirer d'un crime ima-
» ginaire , ils le précipitoient dans un crime véritable , &
» l'exposoient lui & ses sujets à la justice & à la vengeance
» de Dieu. Qu'il falloit modérer les passions des rois , bien
» loin de les enflammer , parce qu'ils tombent avec d'au-
» tant plus de violence , qu'ils tombent de plus haut , &
» qu'ils sont comme ces pierres qu'on roule du haut d'une

» montagne , qu'on ne fauroit arrêter jusqu'à ce qu'elles
 » soient arrivées avec beaucoup de bruit & de ravage jus-
 » ques au fond des vallées. Qu'il étoit du devoir des évê-
 » ques d'empêcher que quelques lâches flatteurs ne pouf-
 » fassent le roi à sa ruine , & de lui remontrer qu'il n'a-
 » voit aucun sujet d'être troublé dans son esprit & dans sa
 » conscience , puisqu'il n'y avoit nul défaut dans son ma-
 » riage. Que ce prince étoit trop pieux & trop équitable
 » pour se donner des inquiétudes mal à propos , & pour
 » n'acquiescer pas aux ordres de Dieu & de l'église , quand
 » on lui auroit fait entendre combien ses liens sont saints
 » & indissolubles. Qu'après lui avoir ôté ces scrupules &
 » ces faux remords de conscience , il se réconcilieroit peut-
 » être avec la reine , & qu'il vivroit à l'avenir avec elle
 » dans une grande intelligence. Que s'il ne revenoit pas
 » encore de cette pensée de divorce , il étoit à propos de
 » ne le presser point : que Dieu acheveroit le reste. Que
 » cependant ils le recommandassent à Dieu dans leurs
 » prières , & qu'ils travaillassent avec beaucoup de soin
 » & de zèle à lui ôter cette aigreur & cette animosité ,
 » qui pouvoit lui rester dans le cœur. Il finit , en leur di-
 » sant , que ce n'étoit pas un temps propre à agiter des
 » questions inutiles & dangereuses. Qu'ils avoient une forte
 » guerre contre les Moscovites ; qu'ils ne pouvoient s'af-
 » surer de l'alliance d'aucuns de leurs voisins ; & que leur
 » royaume n'étoit déjà que trop affligé de divisions & de
 » haines intestines.

Ce discours de Commendon , prononcé avec beaucoup de force & beaucoup de grâce , & avec cette gravité qui accompagnoit toutes ses actions & tous ses discours , fut approuvé de tout le monde. On admira son éloquence , sa probité , sa prudence , sa fermeté & son adresse à expliquer nettement l'affaire , à toucher vivement ceux qui donnoient au roi des conseils si pernicious , & à couper le mal dans sa racine. On n'alla point aux avis : & comme Uçange se trouvoit embarrassé , & marquoit son consentement par ses gestes & par un certain mouvement du corps , plutôt que par ses paroles , l'évêque de Cracovie remercia fort civilement le nonce au nom de toute l'assemblée , & l'assura qu'ils étoient tous disposés à suivre son avis. Quelques jours après , tous les gens de bien qui
 avoient

avoient assisté à ce conseil , allèrent séparément chez Commendon pour lui rendre grâces , & pour le féliciter de ce que par sa fermeté il avoit délivré l'Etat du danger d'une ruine toute évidente.

CHAPITRE XIX.

Commendon tâche de convaincre le Roi. Il empêche le divorce.

DÈS que l'affaire eut éclaté dans le sénat par l'intrigue des députés , le roi avoit envoyé prier Commendon de le venir voir. Il lui avoit témoigné plusieurs fois qu'il avoit quelque secret de grande importance à lui communiquer. Commendon alla le trouver , & il eut d'autant plus de peine à le détourner de son projet , qu'il le trouva troublé & prévenu de sa passion , & très-éloigné de se rendre à aucune raison.

« Le roi lui dit d'abord , que son mariage étoit l'affaire
 » dont il avoit voulu plusieurs fois l'entretenir , parce qu'il
 » déféroit beaucoup à ses conseils , & qu'il connoissoit son
 » zèle pour le bien public , son affection & son amitié
 » pour lui , sa fidélité & son exactitude en toutes choses.
 » Il se jeta sur ses embarras , sur ses inquiétudes & sur les
 » remords de sa conscience qui le tourmentoient nuit &
 » jour. Il répandit des larmes. Il protesta qu'il étoit au
 » désespoir ; qu'il aimoit mieux souffrir toutes sortes de
 » supplices , éprouver tous les malheurs , & perdre son
 » honneur , sa vie , ses Etats , que d'être obligé de vivre
 » avec la reine. Qu'outre la diversité d'esprit & d'humeur ,
 » il avoit une horreur naturelle pour sa maladie , plus que
 » pour la peste & pour la mort même. Que ce qui étoit
 » encore plus terrible pour lui , c'étoit que des gens de
 » bien , qui avoient de la piété & du savoir , assureoient
 » qu'il n'y avoit point entre eux de véritable mariage ; &
 » que toutes ces choses ensemble lui troublaient l'esprit
 » continuellement.

« Il le pria , par l'amitié qu'il avoit toujours eue pour
 » lui depuis qu'il étoit arrivé en Pologne , & par la con-
 » fiance qu'il lui avoit témoignée , en lui communiquant

» des choses qu'il n'auroit pas voulu confier à ses plus intimes amis , de trouver quelque moyen , tel qu'il pût être , de le tirer de cette misère. Que ce seroit lui rendre le repos , qui lui étoit plus cher que la vie & que son royaume. Qu'il ne pouvoit attendre du secours que de lui. Qu'il ne demandoit rien ; qu'il ne vouloit rien faire sans le consentement du pape. » Lorsqu'il parloit ainsi , le trouble de son esprit étoit marqué sur son visage , & les larmes tombotent de ses yeux avec abondance.

On peut remarquer en passant , la belle occasion que la fortune présenta à Commendon , de gagner l'esprit & la faveur du roi , s'il eût pu se contraindre jusqu'au point d'entretenir son espérance , de lui offrir son secours & son crédit à la cour de Rome , & de s'accommoder un peu à sa foiblesse & à sa passion. Mais rien ne fut capable de l'ébranler , quoiqu'il fût sensiblement touché de la douleur du roi , & de la difficulté qu'il y avoit à l'apaiser. Il y auroit eu de la dureté & de l'inhumanité à résister fortement à ce prince , qui lui ouvroit son cœur si confidemment. Il étoit aussi très-difficile de le ramener à la raison , tant il étoit aveuglé de sa passion & hors de lui-même.

Dans une occasion si délicate , il se servit de toute sa constance & de toute sa douceur. Il commença par des témoignages de reconnoissance de toutes les bontés que Sa Majesté avoit eues pour lui. Il lui protesta qu'il prenoit plus de part qu'aucun autre à sa tristesse & à ses peines ; qu'il avoit un désir extrême de le servir en cette occasion , qui seroit peut-être la seule qui se présenteroit de lui donner des marques de sa fidélité & de son zèle pour tout ce qui concernoit son service.

« Les rois , lui disoit-il , ont une puissance souveraine ; & vivent dans l'abondance de toutes choses , mais ils ne trouvent presque point d'amis qui leur disent la vérité. Les gens de bien même & les personnes les plus graves , voyant que la voie la plus courte pour arriver à la faveur des grands , est d'entrer toujours dans leur sens , se laissent vaincre à l'ambition & à l'intérêt , & s'avancent par leurs flatteries ; ce qui fait qu'on donne tout à la complaisance , & que les rois ignorent ordinairement le véritable état de leurs affaires. Aussi , voyons-

» nous qu'ils font souvent de grandes fautes , & que les
 » plus puissans royaumes font plutôt détruits par la lâcheté
 » des flatteurs , que par la force des ennemis. Pour moi ,
 » je suis résolu de ne point tromper , par une complaisance
 » criminelle , un roi de qui j'ai reçu tant de grâces. S'il
 » y avoit un tour favorable à donner à cette affaire qui
 » touche si fort Votre Majesté , je serois le premier à le
 » chercher & à m'en servir , pour lui procurer le repos
 » qu'elle souhaite : mais puisqu'il est impossible d'y réussir ,
 » il n'y a point d'apparence de l'entretenir dans une pen-
 » sée qui ne seroit qu'augmenter ses inquiétudes , & qui
 » pourroit même la jeter dans de grands dangers. Ce se-
 » roit manquer au respect que je lui dois , & à la recon-
 » noissance que je veux lui témoigner par toutes mes ac-
 » tions , que de lui cacher la vérité dans une occasion si
 » importante. »

Après cela , il parla avec beaucoup de fermeté contre
 les envoyés des provinces : il fit voir au roi , « Qu'ils n'a-
 » gissoient pas tant par le désir de le servir en cette af-
 » faire , que par le désir de troubler l'état. Que c'étoient
 » des gens qu'on députoit pour assister aux assemblées ,
 » avec un pouvoir fort limité , qu'il ne leur étoit pas per-
 » mis d'excéder. Que leur commission ne portoit aucun
 » ordre de se mêler des affaires du roi , & que c'étoit une
 » espèce de perfidie , que de se faire les censeurs & les juges
 » de leur souverain ; de vouloir lui prescrire des lois ; de
 » fouiller dans les secrets de la maison royale ; de se mêler
 » d'examiner sa conduite à l'égard de la reine , & de re-
 » muer une affaire dangereuse pour le royaume & très-
 » injurieuse à Sa Majesté. Que s'ils étoient touchés de
 » bonne foi des malheurs de la reine , & s'ils vouloient
 » adoucir ou désabuser l'esprit du roi , il falloit , selon l'E-
 » vangile , l'avoir averti secrètement , & avoir agi par
 » des prières & par des remontrances , plutôt que de ve-
 » nir , comme pour l'accuser dans le sénat , contre les
 » formes , contre la coutume , contre la modestie & contre
 » le respect qu'on doit aux souverains. Qu'il étoit aisé de
 » voir qu'ils prétendoient exciter des troubles ; & qu'après
 » avoir eu la hardiesse de violer tous les droits de la reli-
 » gion , ils prenoient occasion d'introduire des nouveautés

» dans l'état. Qu'ils méditoient fans doute quelque grand
 » désordre , qu'on n'arrêteroit pas quand on voudroit , si
 » l'on ne les obligeoit à demeurer dans les termes de leurs
 » commiffions. »

Il rendit enfuite au roi , en abrégé , ce qu'il avoit dit
 aux évêques de la fainteté & de la stabilité du mariage ,
 » qui ne peut être rompu que par la mort , parce qu'il
 » tient par des lois & par des liens indiffolubles. Que l'af-
 » finité qu'il avoit avec la reine n'empêchoit pas la validité
 » du fien , puisque le pape avoit dérogré au droit eccléfiast-
 » tique. Que la défense de ces fortes de mariages n'étoit
 » pas de droit divin , car ce feroit un crime que de vou-
 » loir en difpenfer ; mais que c'étoit une fimple ordon-
 » nance de l'églife , pour prévenir les dangers qu'il y au-
 » roit dans la familiarité que les parens ont les uns avec
 » les autres , & pour réprimer la licence de pécher. Que
 » ceux qui avoient voulu embarrasser fon esprit de ces
 » vains fantômes de religion & de ces difficultés imaginai-
 » res , ayant reconnu qu'il avoit quelque averfion pour
 » la reine , avoient pris cette occasion pour le furprendre.
 » Qu'on devoit punir leur témérité ou leur malice. Qu'il
 » falloit traiter ces gens-là comme ces médecins , qui , dans
 » le plus fort de la fièvre , donnent des rafraîchiffemens
 » aux malades , qui foulagent d'abord leur ardeur , mais qui
 » les mettent après dans un danger évident de mourir. Que
 » pour avoir la fatisfaction de plaire quelques momens à
 » Sa Majesté , on ne devoit pas trahir fes intérêts , ni expo-
 » fer tout le royaume à un péril manifefte. Qu'il faisoit beau
 » voir des particuliers fe jouer ainfi de la ruine de l'état.
 » Qu'il fe gardât bien de compter ces flatteurs entre fes
 » amis , parce qu'ils ne confidéroient ni fon falut , ni fon
 » repos , & qu'ils lui donnoient de la crainte où il n'y avoit
 » pas fujet d'en avoir.

» Il lui mit devant les yeux les ruines de l'Angleterre.
 » Il lui repréfenta , Que le roi Henri VIII , corrompu par
 » les confeils de fes flatteurs , avoit précipité fon royau-
 » me dans l'abîme de tous les malheurs. Qu'il s'en étoit
 » plaint quelquefois à fes plus intimes amis. Qu'il étoit de-
 » venu femblable aux anciens tyrans. Que lorsqu'il faisoit
 » mourir , ou qu'il ruinoit fes meilleurs fujets , comme s'il

» eût entrepris de ravager & de piller lui-même son royaume , il fut si inquiet & si soupçonneux , qu'il ne se fioit pas même à ses femmes , dont il changeoit presque tous les ans , les aimant avec fureur , les quittant avec légèreté , & connoissant bien qu'il étoit lui-même suspect & odieux à tout le monde. Qu'il se défioit continuellement des François & de quelques princes d'Allemagne , qui étoient ses amis ou ses alliés , observant tout , comme si tout le reste du monde eût conspiré à lui ôter la couronne de dessus la tête , & à venger les crimes horribles qu'il avoit commis. Que dans ses plaisirs mêmes , où il étoit perpétuellement plongé , il étoit souvent saisi de frayeurs soudaines , & se trouvoit quelquefois si accablé d'inquiétudes , de chagrins & de défiances , qu'il avoua plusieurs fois à quelques-uns de ses confidens qu'il ne souhaitoit rien tant que la mort.

Le roi écouta le nonce fort attentivement , & ne l'interrompit que par des gémissemens & par des soupirs qu'il tiroit du fond de son cœur , & qui faisoient voir qu'il étoit vaincu par la vérité , mais qu'il ne pouvoit vaincre sa passion. Enfin , comme sortant d'une profonde rêverie , « J'aime mieux mourir , lui dit-il , que de vivre avec elle. Hélas ! y eût-il jamais un homme , quelque misérable qu'il fût , plus malheureux que moi dans sa famille ? Je n'ai point de femme , & il faut que je vive aussi lié que si j'en avois une. Il n'est resté que moi de la race de tant de rois qui ont gouverné la Pologne ; & dans le fort de mon âge & de ma fanté , on m'ôte toute l'espérance d'avoir des héritiers. C'étoit la seule consolation que je pouvois avoir en ma vie , & le plus grand bien qui pouvoit arriver à ma maison & à mes états ; & il faut aujourd'hui que mon nom & la race de tant de rois périssent avec moi. Je suis le seul au monde qui ne trouve ni remède , ni soulagement , ni fin à mes maux insupportables. Je suis contraint de vivre en célibat , dans le temps même de mon mariage. Enfin , je suis un mari sans femme , & je ferai toute ma vie un certain composé de veuf & de marié , & comme un monstre dans la vie civile.

Il disoit ces choses avec une grande émotion d'esprit. Il pria & conjura très-instamment Commendon , « que s'il

» se pouvoit trouver quelque espèce d'accommodement ;
 » il eût pitié de lui & de son royaume. Qu'outre son
 » malheur particulier, il devoit encore considérer que ses
 » peuples souhaitoient avec ardeur qu'il leur laissât des
 » princes de sa maison, & qu'il entendoit souvent des cho-
 » ses assez fâcheuses sur ce sujet. »

Commendon le voyant si transporté, qu'il refusoit par
 foiblesse & par lâcheté de se rendre à des raisons dont il
 étoit convaincu dans le fond, « il l'exhorta encore une
 » fois à se servir de son courage, & de sa constance en
 » cette occasion ; & à ne se laisser pas tellement abattre
 » à ses déplaisirs, qu'il perdit cette raison & cette pru-
 » dence qui lui étoient si naturelles. Qu'il considérât l'im-
 » portance de cette affaire dans l'état présent de la Polo-
 » gne ; & qu'il fit réflexion sur ce que son royaume étoit
 » divisé en factions ; que la discipline de l'église étoit ren-
 » vertée par les erreurs nouvelles, par la licence des ma-
 » gistrats, par le mépris des lois & par le mécontentement
 » des principaux du royaume, qui se tenoient offensés
 » de l'édit qu'il avoit publié, pour les déposséder des ter-
 » res & des droits publics dont ils jouissoient. Que la
 » Pologne avoit presque autant d'ennemis que de voisins.
 » Que les Valaches s'alloient jeter dans la Russie. Que la
 » Podolie étoit ravagée par les Tartares. Que les Mosco-
 » vites étoient entrés dans la Lithuanie. Que les rois de
 » Suède & de Danemarck avoient sujet d'être indignés, de
 » ce qu'on leur ôtoit cette province. Que les Allemands,
 » naturellement ennemis des Polonois, murmuroient hau-
 » tement qu'on leur eût enlevé la Prusse. Que l'empereur
 » soupçonnoit que le Transilvain avoit été suscité contre
 » l'empire, par des intrigues fabriquées dans la Pologne ;
 » qu'il s'en étoit plaint, & qu'il auroit bien plus de sujet
 » d'être irrité, si l'on faisoit cet outrage à sa sœur & à
 » toute la maison d'Autriche. Qu'il ne prit donc point de
 » résolution qui pût l'engager dans de fâcheuses affaires,
 » & qui pût jeter le royaume en de grands dangers ; & qu'il
 » n'espérât plus ce qui n'étoit nullement possible. Qu'au-
 » trement il seroit plus coupable que le roi d'Angleterre,
 » en ce qu'il avoit un exemple devant ses yeux si récent
 » & si funeste, qui devoit le détourner d'un pareil empor-

» tement. Que pour lui, il ne lui auroit jamais dit si libre-
 » ment des choses qui lui paroïssent sans doute bien har-
 » dies, & qui apparemment ne lui étoient pas fort agréa-
 » bles, s'il n'avoit pour Sa Majesté un fond de respect, de
 » fidélité & de reconnoissance qu'il ne pouvoit exprimer.
 » Qu'il estimoit infiniment l'honneur de lui plaire; mais
 » qu'il estimoit encore davantage son repos & son salut.

Le roi étoit dans un extrême accablement de douleur & d'agitation, néanmoins il se remit un peu, & se faisant une grande violence, *Hé bien*, dit-il, *il ne faut pas s'efforcer de faire ce qui est impossible; c'est mon destin, il le faut suivre, puisque c'est une nécessité. Pour vous*, ajouta-t-il, s'adressant au nonce, *je vous prie de croire que vos conseils désintéressés & votre liberté ne m'offensent point. L'affaire dont vous m'avez parlé ne me peut être que très-fâcheuse; mais votre amitié & votre fidélité ne me peuvent être que très-agréables.*

Par ces discours du nonce, l'esprit du roi fut un peu remis. On ne fit plus aucune mention de cette affaire. On ne rendit aucune réponse aux députés, ils n'en demandèrent pas aussi. Ainsi, on arrêta cet embrasement naissant, qui auroit consumé tout le royaume, si Commendon se fût tant soit peu relâché, & s'il eût voulu ou ménager l'esprit du roi, ou lui laisser quelque espérance. Les ambassadeurs de l'empereur arrivèrent quelque temps après, prévenus des mêmes soupçons que la reine avoit eus du nonce: mais la calomnie fut bientôt découverte, & l'on fut qu'il avoit arrêté lui seul l'impétuosité de cet incendie, dont il avoit éteint les flammes dans leur naissance. L'empereur & ses ambassadeurs l'en remercièrent, & lui en témoignèrent beaucoup de reconnoissance; & depuis ce temps-là ils n'entreprirent rien dans cette affaire, sans son conseil.

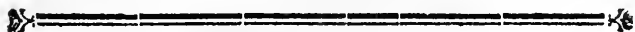
Il voulut fonder l'esprit du roi sur la maladie de la reine, & lui faire entendre que ce n'étoit pas une maladie perpétuelle, ni incurable. Mais il le trouva si éloigné de se rendre là-dessus, qu'il conseilla aux ambassadeurs de ne lui proposer pas même de faire revenir la reine auprès de lui, de peur que s'il se voyoit pressé pour une chose pour laquelle il avoit tant de répugnance, il ne se précipitât dans ses premières résolutions de divorce, & qu'il ne fût plus possible de l'arrêter, s'il perdoit une fois la pudeur & la crainte

des dangers qui le retenoient. Qu'il falloit que cette princesse affligée tâchât de le gagner par ses soins, par sa déférence & par sa soumission, jusqu'à ce que son esprit fût adouci par le temps, & qu'il revint de lui-même. Les ambassadeurs suivirent ce conseil. Mais la reine ne pouvant plus souffrir l'affront qu'on lui faisoit, sortit peu de temps après du royaume; & sous prétexte d'aller voir ses parens, elle se retira à Vienne chez l'empereur son frère, comme nous le dirons en son lieu.





LA VIE
DU CARDINAL
JEAN-FRANÇOIS
COMMENDON.
LIVRE TROISIEME.



CHAPITRE PREMIER.

Commendon est fait Cardinal ; à la sollicitation de saint Charles Borromée.

CEs heureux succès acquirent à Commendon une grande réputation dans la Pologne. Chacun admiroit sa probité, sa constance & son adresse dans la conduite des affaires. C'étoit une espèce de miracle d'avoir su résister aux passions violentes du Roi, sans avoir perdu son amitié. Il sembloit même qu'il s'étoit accredité dans l'esprit de ce Prince, en s'opposant à ses desseins. Il avoit réprimé avec beaucoup de courage les efforts des hérétiques contre la religion. Il avoit animé le Clergé, qui étoit dans l'abattement & dans le mépris, à soutenir les droits de l'église. Il avoit fait supprimer par ses soins & par sa prudence, plusieurs édits injurieux aux évêques, en les excitant à défendre eux-mêmes leur cause ; en intéressant tout le parti des catholiques à leur défense ; en ménageant adroitement l'esprit du Roi. Enfin, il avoit beaucoup contribué par ses exhortations & par ses exemples à rétablir la discipline, qui étoit presque abolie dans ce royaume.

Ces actions glorieuses n'avoient pas moins fait de bruit

dans la cour de Rome. Les Polonois en parloient, & en écrivoient continuellement : car c'est une nation extrêmement curieuse, qui se plaît à savoir & à débiter des nouvelles ; qui observe tout, & qui redit tout ; qui sème les bons & les mauvais bruits, & qui s'entretient des vertus ou des défauts des hommes avec le même empressement. Le Pape avoit rendu des témoignages avantageux de la fidélité & de l'esprit de Commendon, lorsqu'il eut appris que le Roi & le royaume de Pologne avoient reçus les décrets du saint concile de Trente, comme nous avons déjà dit. Il fit lire les lettres du nonce, & voulut faire lui-même son éloge dans le consistoire. Cette nouvelle fut reçue avec d'autant plus de joie, qu'on avoit cru l'affaire très-difficile dans un royaume où le Roi n'est pas absolu ; où les sentimens étoient partagés sur le sujet de la religion ; & où il y avoit déjà beaucoup d'esprits ennemis de la vérité & prévenus contre l'église. On ne savoit pas encore la résolution des autres provinces ; & ç'avoit été une joie fort sensible pour le Pape & pour les cardinaux, de voir que les peuples, qui paroissoient les moins disposés à obéir aux décrets du concile, avoient été les premiers à les recevoir.

On savoit les autres grands services qu'il avoit rendus. On ne craignoit plus les suites fâcheuses du dessein qu'avoit eu le Roi, de répudier la Reine sa femme. Commendon par ses soins & par sa prudence, avoit modéré cet esprit ardent & emporté dans ses passions ; & tout le monde avouoit qu'il avoit délivré l'état, non-seulement d'un grand embarras, mais aussi d'un grand danger. L'Empereur en avoit écrit des lettres de remerciement à Sa Sainteté, & lui avoit témoigné que la sagesse & la constance du nonce avoient sauvé la Reine sa sœur, & toute la maison d'Autriche, de l'outrage le plus sensible qui leur pût jamais arriver : de sorte que la vertu de Commendon, & sa prudence à démêler & à conduire les affaires les plus difficiles, lui avoit attiré l'estime de tout le monde.

Mais la gloire étoit la seule récompense de ses grands travaux : & comme il arrive ordinairement qu'on loue la vertu & qu'on la néglige, il ne lui revenoit de la sienne que des louanges stériles, sans aucune apparence de profit. Ses amis se plaignoient quelquefois que l'ambition & les richesses emportoient ce qui n'étoit dû légitimement qu'à

l'esprit & au mérite : mais il leur répondoit en souriant , que le plaisir de bien faire étoit une assez grande récompense pour un homme sage & modeste ; & qu'il valoit mieux mériter les honneurs , que d'en obtenir les titres , ou d'en porter les marques.

Il avoit résolu , comme nous avons montré dès le commencement de cette histoire , de ne suivre que sa propre fortune. Il s'étoit appliqué à gagner l'amitié de quelques cardinaux , seulement pour s'en faire honneur. Aussi plusieurs l'estimoient & l'aimoient très-sincèrement , & lui fouhaitoient même une fortune proportionnée à son mérite ; mais il ne se trouvoit personne qui le produisit , & qui sollicitât pour lui : de sorte que les amitiés des grands lui étoient honorables , sans lui être utiles. Mais ceux qui agissent par des considérations de vertu & de probité , & qui s'attachent aux affaires publiques par le plaisir qu'ils ont de servir l'état , plutôt que par des espérances & des pensées d'intérêt , sont sous la protection de Dieu qui est la première récompense des justes , & qui se plaît souvent à rendre leurs vertus glorieuses devant les hommes. Ce fut cette providence qui lui suscita un protecteur , lorsqu'il ne demandoit rien , & qu'il ne pensoit qu'à s'acquitter de ses emplois dans un royaume éloigné de la cour de Rome.

Le pape Pie IV , par la fortune de son frère & quelque temps après par la sienne , s'étoit élevé jusqu'à la première dignité de l'église , & se voyoit au-dessus de tout le reste des mortels , quoiqu'il fût d'une assez basse naissance. Mais quelque grand que fût son bonheur , on peut dire que sa plus grande prospérité fut d'avoir eu saint Charles Borromée pour neveu , & de s'être servi de son ministère dans tous ses conseils & dans toutes les affaires de l'église. C'étoit un jeune-homme d'une des plus nobles familles de Milan , qui relevoit l'éclat de sa naissance par une sainte simplicité , & par une modestie extraordinaire. Son oncle eut tant de tendresse pour lui , que dès les premiers jours de son pontificat , il le fit cardinal , & le chargea du soin de toutes les affaires ecclésiastiques. Il s'acquitta de toutes ses obligations avec beaucoup d'exactitude ; & dans ce degré éminent de puissance & de faveur où il se voyoit élevé , il eut tant de retenue & tant d'honnêteté , qu'il modérait lui-même les soins qu'on avoit de le combler d'honneurs & de

richesses , & qu'il ar.étoit une partie des grâces que son oncle vouloit répandre sur lui avec trop d'empressement & trop d'abondance.

Après la mort de son frère Frédéric , que le Pape , par une trop grande facilité , avoit élevé à une puissance extraordinaire , il se répandit un bruit que le cardinal Borromée alloit changer d'état , & qu'il étoit destiné à succéder à la fortune de son frère , & à épouser quelque Princesse. Il reconnut que l'esprit du Pape n'étoit pas fort éloigné de cette pensée : il le prévint , & se fit donner les ordres sacrés pour se lier à l'église. Depuis ce temps-là , s'étant entièrement adonné aux exercices de la piété chrétienne , il arriva à cette pureté de vie évangélique , que tout le monde admire , & que peu de gens peuvent imiter. Il fut humble & pauvre dans cet éclat & dans cette abondance de toutes choses. Toute la faveur & toute l'autorité du pontificat dont il jouissoit , toutes les douceurs des plaisirs qui l'environnoient , & qui auroient pu corrompre des hommes d'un âge plus avancé , ne servirent à ce jeune cardinal que de matière d'exercer sa vertu , & d'édifier toute l'église. En effet , il fut si exempt de luxe , d'avarice & de toute sorte d'intempérance , qu'il passa toujours pour un modèle d'innocence , de modestie & de religion.

Après la mort de son oncle , il se rendit en diligence à Milan , pour s'appliquer aux fonctions de sa charge d'archevêque. Il fit une sainte profusion des biens qu'il avoit reçus , & les employa tous à l'entretien des pauvres , ou à des fondations qui regardoient le culte de Dieu. Il remit entre les mains du nouveau Pape tous ses bénéfices , qui étoient en grand nombre & de très-grand revenu , pour s'attacher uniquement aux soins de l'épiscopat , & à l'instruction des peuples. Ce ne fut point par un motif d'ambition ou de vaine gloire , qu'il fit des actions si extraordinaires ; ce fut par un pur principe de religion : car il mena une vie conforme à ce mépris éclatant des choses du monde ; & il se fut dépouillé des marques mêmes de ses dignités , s'il n'eût cru qu'elles pouvoient lui donner quelque autorité pour exécuter ses pieux desseins , faisant ainsi connoître que ce n'étoit ni la réputation , ni la gloire qu'il recherchoit , mais l'avancement spirituel des ames que Dieu avoit commises à ses soins & à sa conduite.

Aussi il s'acquitta glorieusement de tous les devoirs d'un saint pasteur. Il anima les fidèles par la sainteté de sa vie, & par la pureté admirable avec laquelle il vaquoit tous les jours aux exercices de piété. Il rétablit les églises ruinées, il en fit bâtir de nouvelles. Il corrigea les dérèglemens ; il abolit les coutumes profanes que la corruption du siècle avoit introduites, & que la négligence des évêques avoit entretenues. Il travailla à réduire les mœurs de son temps aux règles de la discipline des premiers siècles ; & par ses soins & par ses exemples, il réforma cette grande ville, qui étoit auparavant si déréglée, si peu accoutumée aux exercices de la religion, & si abandonnée au luxe, à l'impureté & à toutes sortes de vices. Il excita tant de ferveur & tant de charité dans le cœur des chrétiens de son diocèse, qu'on n'a jamais vu tant de personnes, de tout sexe, de tout âge & de toute condition qui se soient consacrées à Dieu. Jamais les églises n'ont été si pleines de peuple ; jamais l'administration des sacremens n'a été plus pure ; jamais les cérémonies n'ont été plus édifiantes ; jamais la discipline n'a été plus sévère. Enfin, il devint si illustre par ses vertus chrétiennes & apostoliques ; il s'appliqua à son ministère avec tant de zèle, tant d'exactitude & tant d'assiduité, méprisant la faveur, l'envie & la haine des hommes, qu'il fit revivre en sa personne ces anciens prélats qui ont avancé la foi de Jésus-Christ, & qui ont mérité par leur innocence & par leurs miracles, que leur mémoire fût consacrée dans l'esprit de tous les fidèles.

Lorsque ce saint homme gouvernoit l'église sous l'autorité de son oncle, Commendon n'avoit eu avec lui aucune communication, ni aucune amitié particulière ; car outre qu'il n'étoit point porté à s'insinuer dans la familiarité des grands par des manières flatteuses, il avoit passé presque tout le temps du pontificat de Pie IV, loin de Rome & de l'Italie, dans les emplois dont nous avons parlé. Mais le cardinal Borromée avoit tant d'inclination pour la vertu, & tant d'équité naturelle, qu'il considéroit le mérite sans aucune dépendance de l'amitié. Il estima l'esprit & la probité de Commendon ; & il fut plus touché des grandes qualités de ce prélat absent, qui lui étoit presque inconnu, que de tous les respects étudiés, & de toutes les assiduités intéressées de ceux qui s'attachoient tous les jours à sa personne,

Tous ceux qui étoient en ce temps-là dans les emplois importants & dans les négociations, avoient ordre de Sa Sainteté de s'adresser à ce cardinal; & toutes les lettres des nonces & des gouverneurs de provinces lui étoient rendues. Commendon prit grand soin de l'informer de tous les succès des affaires de Pologne, avec d'autant plus de fidélité & d'exactitude, qu'il savoit que ce cardinal souhaitoit qu'on lui écrivit la vérité des choses, & qu'on les expliquât nettement.

Il ne fera pas hors de propos de dire en passant, que dans les relations qu'il écrivoit à Rome, son style étoit grave, sérieux, éloigné de toute sorte d'affectation, d'ornemens superflus, & de recherches inutiles, & proportionné aux affaires qu'il vouloit expliquer. Il se servoit de termes propres & naturels. Il y avoit de l'ordre dans tout son discours, & une certaine conformité des choses & des sentences; & il s'étudioit davantage aux liaisons & à la netteté, qu'à la politesse & à l'éloquence. Il évitoit sur toute chose de se louer, & de faire valoir ses soins & son adresse, comme font quelques uns, qui font eux-mêmes leurs panégyriques. Il rapportoit toujours ses heureux succès au conseil & à la gloire de son maître, comme un sage ministre doit faire; agissant avec beaucoup de zèle, & rendant compte de ses actions avec beaucoup de modestie.

Cette conduite sage & honnête, jointe à la réputation qu'il s'étoit acquise, avoit gagné l'estime du cardinal Borromée. Il loua souvent l'esprit & la sagesse de Commendon, tant à négocier les affaires qu'à écrire ses négociations; & il résolut enfin, par la seule considération de sa vertu, de lui procurer le chapeau de cardinal. Il jugea bien qu'il ne lui seroit pas difficile de l'obtenir de Sa Sainteté: néanmoins, soit qu'il eût connu que Commendon avoit des envieux puissans & autorisés, soit qu'il ne voulût pas se faire de fête d'une chose qu'il n'entreprendoit que pour l'honneur de l'église & pour l'intérêt de la religion, il cacha si bien son dessein que personne ne s'en aperçut, & que Commendon même n'en put avoir le moindre soupçon. Dans les distributions ordinaires des bénéfices, on n'avoit fait aucune mention de lui, quoiqu'il eût à peine de quoi soutenir sa dignité. Des courtisans ambitieux & intéressés, qui courent en tout temps après la fortune, emportoient

par brigue & par empressement, ce qui étoit dû à son mérite & à ses services.

Il avoit fait de grands voyages & de grandes dépenses ; sans qu'on lui eût augmenté ses pensions. La pension même de deux cents écus d'or, qu'on donne tous les mois aux nonces pour leur subsistance, ne lui étoit payée qu'avec beaucoup de difficulté & long-temps après les termes. Ainsi rien ne pouvoit lui donner aucune espérance de la dignité qu'on lui destinoit. La providence de Dieu, par des voies secrètes, le portoit insensiblement à ce degré d'honneur. Il y fut élevé par un pape à qui il n'avoit jamais rendu ces soins officieux, qui donnent quelque droit de prétendre aux grâces & à la faveur ; & depuis son pontificat, il avoit toujours été dans des climats éloignés, & ne pouvoit presque lui être connu que par ses emplois. De sorte qu'on ne put attribuer l'honneur qu'on lui fit qu'aux ordres du ciel & au mérite de sa personne, non à la faveur ni à la brigue, puisqu'il étoit absent, qu'il ne demandoit rien, & qu'il ne s'étoit fait aucun protecteur qui sollicitât pour lui.

Le jour devant que le consistoire s'assemblât, comme le cardinal Borromée le recommandoit à Sa Sainteté avec beaucoup d'affection, & lui faisoit connoître les grands services qu'il avoit rendus ; le pape transporté de joie & de tendresse, lui répondit en l'embrassant : *Continuez, mon fils, le soin que vous avez de procurer des honneurs aux gens de bien, me fait connoître que vous êtes digne de ceux que vous possédez.* Il accorda de fort bonne grâce ce que lui demandoit son neveu, & confessant qu'il avoit quelque honte d'être averti de ce qu'il devoit avoir fait de lui-même, il fit écrire Commendon dans la liste de ceux qu'il avoit choisis de son propre mouvement. Il ajouta qu'il le faisoit d'autant plus volontiers qu'étant obligé par les prières & par les sollicitations pressantes des rois, de nommer quelques cardinaux qui ne seroient pas fort approuvés, la vertu reconnue de celui-ci couvriroit en quelque façon le peu de mérite des autres. Jamais nomination ne fut reçue avec plus d'approbation du sacré collège. Jamais les cardinaux n'ont donné plus de louanges en ces occasions. Ils témoignèrent tout d'une voix que Commendon seroit plus d'honneur à ceux qui l'élevoient à cette dignité, qu'ils ne lui en faisoient eux-mêmes,

Il n'y en eut qu'un , de qui je veux bien épargner le nom & la mémoire , qui se servit de l'artifice le plus subtil & le plus dangereux que l'envie puisse inventer pour attaquer les gens de bien par leurs propres vertus , & pour leur nuire en les louant. Celui-ci , poussé d'une jalousie secrète contre Commendon , & n'ayant pas l'assurance de s'opposer lui seul au consentement de tout le sacré collège , s'approcha du trône du pape ; & comme la malice se cache ordinairement sous de belles apparences , il représenta tout bas à Sa Sainteté , « Que Commendon avoit tant d'esprit , tant de » savoir & tant de vertu , qu'on ne pouvoit lui donner au- » cune dignité qu'il n'eût déjà bien méritée. Mais que les » temps estoient si difficiles & qu'on voyoit si peu de sujets » capables des grands emplois , & de qui la fidélité & l'adresse » fussent reconnues , qu'il étoit nécessaire pour le bien pu- » blic de réserver Commendon pour les négociations im- » portantes hors de l'Italie. Qu'il savoit ménager l'esprit » des princes ; qu'il étoit très-intelligent dans les affaires » étrangères ; qu'il avoit de la jeunesse & de la santé pour » résister aux fatigues des voyages & aux travaux que don- » nent les grandes ambassades. Que par un desir un peu » précipité de l'avancer , il ne falloit pas interrompre le » cours de ses emplois si glorieux pour lui & si utiles à l'é- » glise. Qu'il étoit à propos de jouir plus long-temps d'un » si grand mérite. Qu'on pouvoit cependant lui donner » d'autres honneurs & d'autres récompenses. Que pour la » dignité de cardinal , on ne pouvoit la refuser à un si grand » homme ; mais qu'il étoit de l'intérêt de l'état d'attendre » encore quelques années. »

Je ne doute pas qu'un artifice si peu judicieux ne paroisse ridicule à tous ceux qui le liront. Aussi le pape , qui connoissoit l'esprit de ce cardinal , & qui ne se laissoit pas aisément surprendre , se moqua de cette fausse adresse ; & après l'avoir renvoyé sans lui répondre , il nomma Commendon cardinal ; & faisant un éloge de ses grandes qualités , il témoigna qu'un si grand homme seroit non-seulement la gloire , mais encore l'appui du sacré collège. Ce fut par cette voie que ce sage prélat obtint le chapeau , le douzième jour de Mars 1565 , âgé de quarante & un an.

Cependant il étoit occupé aux affaires de Pologne , songeant plutôt à son devoir qu'à sa fortune ; & il étoit bien éloigné

éloigné d'attendre des honneurs & des dignités, lui, qui recevoit à peine ses pensions. Lassé de tant de travaux & de dépenses, il avoit prié instamment le cardinal Borromée de lui faire nommer un successeur, & de lui obtenir un peu de repos; & il souhaitoit qu'on le rappelât bientôt en Italie. Il pensoit déjà à sa retraite de Padoue. Il se proposoit la douceur d'un honnête loisir, & la joie de reprendre ses études, qu'il avoit interrompues avec tant de regret: & plein de ces agréables imaginations d'étude & de repos, il m'entretenoit un jour des plaisirs qu'il espéroit goûter dans la solitude, lorsqu'on vint l'avertir qu'un courrier, arrivé de Vienne, demandoit avec beaucoup d'empressement de parler à lui de la part de Delphino évêque de Phare. Ce prélat étoit nonce de Sa Sainteté près de l'empereur Maximilien, à la sollicitation duquel il venoit de recevoir le bonnet. Le courrier étant introduit embrassa les genoux de Commendon, le salua comme cardinal, & lui donna des lettres dans lesquelles Delphino lui mandoit qu'il avoit reçu des nouvelles certaines de Rome qu'ils avoient été faits cardinaux tous deux à la dernière promotion, & il se réjouissoit avec lui de sa nouvelle dignité, avec beaucoup de témoignages d'amitié, comme c'est la coutume en pareilles occasions.

Commendon ayant lu cette lettre, s'arrêta quelque temps; puis il témoigna que l'amitié qu'il avoit pour l'évêque de Phare, lui faisoit prendre beaucoup de part à la dignité qu'il avoit reçue. Que pour lui, n'ayant aucune nouvelle de Rome, & n'ayant jamais eu le moindre soupçon qu'on lui dût faire cet honneur, il étoit résolu d'attendre des lettres de Sa Sainteté ou du cardinal Borromée, avant que de le croire & d'en parler. Il reçut fort civilement le courrier, & lui ayant défendu de publier la nouvelle qu'il apportoit, il demeura aussi tranquille qu'auparavant, sans qu'on pût remarquer la moindre émotion sur son visage. Comme je paroissais surpris d'une chose si agréable & si imprévue, il se moqua d'abord de mon étonnement & de ma surprise, & me voyant ensuite dans des emportemens de joie, il réprima ces mouvemens de jeune homme, & m'ordonna d'aller encore recommander le secret au courrier.

Le lendemain, craignant que le roi n'eût sujet de se plaindre, s'il apprenoit cette nouvelle par quelque autre voie,

il me commanda de l'aller trouver , de lui dire ce qu'on lui écrivoit de Vienne , & de le supplier d'avoir la bonté de n'en point parler jusqu'à ce que le courrier de Rome fût arrivé. Le roi en eut une joie extraordinaire , & témoigna qu'encore que le nonce méritât cet honneur depuis longtemps , il avoit quelque complaisance qu'il ne l'eût reçu que dans son royaume.

Il étoit de la prudence de Commendon de ne point publier cette nouvelle ; soit parce qu'il avoit quelque sujet de se défier de l'évêque de Phare , qui se trouvant dans les mêmes emplois que lui , par émulation & par jalousie , avoit voulu lui rendre de mauvais offices ; soit parce qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on pensât à lui , & qu'on pouvoit même s'être trompé sur quelque convenance de nom. Il y avoit déjà cinq jours que le courrier de Vienne étoit arrivé : nous étions dans une impatience extrême : pour lui , il se réjouissoit d'avoir empêché qu'on ne publiât cette nouvelle incertaine.

Enfin , les courriers de Rome arrivèrent , & Fulvio Roger de Bologne fut envoyé pour lui porter le bonnet. Le bruit s'en répandit aussitôt dans la ville ; tout le monde courut pour lui faire les complimens accoutumés. Comme il venoit de célébrer la sainte Messe , on lui rendit les lettres du pape & du cardinal Borromée , qui étoient écrites en des termes très-honorables. Il les lut avec un visage plutôt triste que gai. Il reçut fort civilement ses amis , qui venoient se réjouir avec lui , & il se retira bientôt après dans son cabinet.

Je l'y accompagnai , & comme je lui baisois la main & lui témoignois ma joie , que je ne pouvois modérer , il m'arrêta & me regardant avec un air fêvère & grave : *Voilà , me dit-il , toutes les espérances de notre repos perdues. Nous ne jouirons plus des douceurs de notre chère retraite de Padoue , & nous sommes destinés à suivre toute notre vie les volontés d'autrui. Nous voilà loin du port , dans la nécessité de voguer en pleine mer & d'être exposés à toutes les tempêtes. Priez Dieu que nous soyons heureux & que nous ne fassions pas naufrage.*

A peine eut-il achevé ces mots , que deux sénateurs arrivèrent de la part du roi , & l'assurèrent que Sa Majesté n'auroit pas eu plus de joie pour la promotion de son propre frère qu'il en avoit eu pour la sienne. Les évêques ,

tous les principaux seigneurs de la cour , plusieurs hérétiques mêmes vinrent en foule. Il n'y eut presque aucun de tout ce grand nombre de nobles, qui se trouvoient alors à l'assemblée, qui ne vint lui témoigner sa joie avec autant d'affection & de zèle, que s'ils eussent été de son pays ou de sa famille. Il les remercioit tous fort civilement ; mais il conservoit toujours un air fort modéré, & il disoit ordinairement, que cette dignité imposoit des obligations assez difficiles dans les temps mêmes les plus doux & les plus tranquilles de l'église ; mais qu'elle étoit très-onéreuse pendant les troubles & les désordres de ce siècle : qu'il falloit prier Dieu qu'il lui donnât la force de porter un si pesant fardeau.

Il répondit presque en ces termes aux lettres de compliment qu'on lui écrivit. Il ne parut aucun emportement de joie, aucun air de gloire, rien de vain, rien d'éloigné de sa gravité & de sa modestie ordinaire, dans ses discours, ni dans ses actions. Enfin, il reçut cet honneur, plutôt comme une nouvelle obligation de travailler & de servir l'église, que comme une augmentation de gloire.

Tous ses collègues, tous les princes d'Italie lui témoignèrent beaucoup d'amitié en cette occasion. L'empereur même lui écrivit des lettres fort obligeantes ; & pour lui donner une plus grande marque de son amitié, il fit appeler l'ambassadeur de Venise & lui dit, qu'il estimoit leur ville très-heureuse d'avoir produit un citoyen, qui n'avoit eu besoin que de son mérite pour parvenir au cardinalat. L'ambassadeur en écrivit au sénat, ce qui augmenta encore la réputation du nouveau cardinal dans la république. J'insérerai ici quelques paroles du roi de Pologne, extraites de la lettre qu'il écrivit au pape sur ce sujet.

J'ai eu beaucoup de joie, TRÈS-SAINTE PÈRE, de voir qu'en élevant Commendon à cette grande dignité, votre choix & votre jugement se sont accordés avec mes desirs & avec mon opinion. Connoissant son mérite extraordinaire, je l'aurois recommandé fort soigneusement à Votre Sainteté, que j'eusse très-instamment priée de lui accorder à ma sollicitation un honneur qui étoit dû entièrement à sa vertu. J'ai même quelque sujet de croire que Votre Sainteté ne m'auroit pas refusé cette grâce. Mais sa modération s'est toujours opposée au dessein que j'avois de solliciter pour lui, & il a toujours persévéré à refuser ma recommanda-

tion. Il neme pouvoit rien arriver de plus agréable , que de voir que votre sagesse lui a donné ce qu'il méritoit & ce que je lui souhaitois. Pour moi , je m'en réjouis , non-seulement pour Votre Sainteté & pour lui ; je m'en réjouis encore pour toute l'église , qui recevra beaucoup de gloire & beaucoup de secours d'un homme illustre par son esprit & par ses grandes qualités , & dont la vertu solide est déjà connue de tout le monde.



CHAPITRE II.

Commendon part de Pologne , pour aller en qualité de Légas en Allemagne.

SIX mois après qu'il eut été fait cardinal , il reçut ordre de Sa Sainteté de se trouver à la diète d'Allemagne , qui se devoit tenir à Ausbourg. Il partit de Pologne après avoir reçu tous les témoignages d'amitié & d'estime , qu'il pouvoit attendre du roi & de tous le seigneurs de la Cour. Comme il arrivoit à Prague , ville capitale de Bohème , l'archevêque vint au devant de lui , & lui apprit la nouvelle de la mort du pape Pie IV. & peu de temps après il reçut un courrier de Rome , avec des lettres du cardinal Borromée & du cardinal Altaëms , deux neveux du feu pape , qui pressoient Commendon de quitter toute sorte d'affaires & de se rendre au conclave.

On croyoit qu'il devoit partir la même nuit ; il le souhaitoit lui-même , tant pour assister au conclave , que pour obéir au cardinal Borromée , qui l'appeloit à Rome avec beaucoup d'instance. Mais il craignit que les Allemands ne se servissent de l'occasion de la vacance du saint siège , pour entreprendre quelque chose contre l'église. L'empereur n'avoit pas assez de fermeté pour résister à leurs efforts , s'il n'étoit animé par les conseils de quelque personne d'autorité. Il avoit déjà été soupçonné de dissimulation & de négligence sur le sujet de la religion ; & il dépendoit en quelque façon des Allemands , à qui il demandoit du secours contre les Turcs , qui désoloient la Hongrie.

Ces raisons publiques le touchèrent plus que ses devoirs particuliers ; & bien qu'il n'eût aucun droit de légation depuis la mort du pape , il résolut d'aller trouver

L'empereur avant que d'aller à Rome , pour l'avertir en particulier de l'obligation qu'il avoit de protéger la religion contre les hérétiques , qui avoient dessein de la combattre. Il passa les fêtes de Noël à Prague ; il en partit le jour d'après , & il traversa ces grandes forêts qui environnent la Bohème , par des chemins très-difficiles , & tellement couverts de neiges , qu'il étoit obligé de prendre des gens dans les villages , pour écarter les neiges & pour lui marquer des sentiers devant lui. Il entra dans l'Allemagne , & se rendit chez le duc de Bavière , dans l'espérance d'y rencontrer l'empereur qui étoit déjà parti de Vienne pour aller à la diète. Il prit si bien ses mesures , qu'il y arriva un peu avant l'empereur.

Albert , duc de Bavière , étoit un des plus grands princes d'Allemagne , par sa dignité , par ses richesses , & par l'alliance qu'il avoit avec l'empereur , dont il avoit épousé la sœur , mais il étoit encore plus illustre par son zèle pour la religion de ses ancêtres , & par l'attachement qu'il avoit pour la foi catholique & pour l'église romaine. Commendon avoit lié une étroite amitié avec lui , lorsqu'il fut envoyé à tous les princes d'Allemagne , & il l'avoit entretenue depuis fort soigneusement. Aussi le duc , qui en faisoit beaucoup de cas , le reçut avec toute la civilité & toute la magnificence que méritoient sa vertu & sa nouvelle dignité. Il fut bien-aïse de le voir chez lui dans le temps que l'empereur y devoit arriver. Ils conféroient ensemble de l'état des affaires présentes , & le duc le louoit extrêmement de n'avoir pas abandonné les intérêts de la religion , pour courir promptement au conclave , lorsqu'on vint leur donner avis que l'empereur arrivoit.

Ce prince fut reçu très-magnifiquement par le duc Albert ; & comme il fut descendu de cheval , & qu'il eut aperçu le cardinal qui l'attendoit à la porte du palais , il alla d'abord à lui , & l'embrassant avec beaucoup d'amitié : *Vous voici donc en ces pays froids* , lui dit-il , *pendant qu'on s'échauffe à Rome dans le conclave , pour l'élection d'un nouveau pape.* A ces mots , il le prit par la main , & le faisant monter avec lui dans la chambre qui lui étoit préparée , il ne cessa de lui rendre publiquement de grands honneurs. L'empereur , Commendon & le duc Albert étoient dans un même palais , & mangeoient à la même table , séparés

même de l'impératrice qui avoit sa table à part, avec une sœur & deux filles de l'empereur, dont l'une épousa quelque temps après Philippe, roi d'Espagne, & l'autre Charles, roi de France.

Après le repas, ils entroient dans un cabinet, & passoient plusieurs heures du jour à s'entretenir des affaires de Pologne. L'empereur s'informoit des causes de la méfintelligence & des désordres qui étoient arrivés entre sa sœur & le roi son époux. Il lui témoignoit l'obligation qu'il lui avoit d'avoir arrêté les passions violentes de ce prince. Il conféroit avec lui des moyens de soutenir la guerre de Hongrie, & de lever quelques régimens de cavalerie en Pologne, sans contrevenir aux traités d'alliance que le roi avoit faits avec le Grand-Seigneur. Commendon lui donna plusieurs avis touchant les desseins des hérétiques. Il le fit souvenir de tous les devoirs d'un sage & pieux empereur, & lui remontra qu'il devoit défendre la cause de la religion, & s'opposer aux ennemis de l'église, principalement en ce temps fâcheux de la vacance du saint siège, & dans la première diète qu'il tenoit, où il falloit donner des marques de sa fermeté, & faire voir aux gens de bien ce qu'ils devoient espérer sous son empire. L'empereur, animé par ses exhortations & par ses conseils, promit qu'il s'acquitteroit de tous ses devoirs.

Il y avoit déjà quatre jours que Commendon étoit chez le duc de Bavière; & il se dispoisoit à partir après dîner: mais comme l'empereur alloit se mettre à table, un courrier dépêché en grande diligence par Cosme de Médicis, duc de Florence, lui apporta la nouvelle de l'exaltation du cardinal Alexandrin Michel Ghislerio, sous le nom de Pie V. L'empereur n'en fut pas fort satisfait: la fermeté si renommée de ce pontife, & son ardeur à soutenir les intérêts de la religion & l'honneur du saint siège, ne lui paroissoient pas commodes pour ses desseins. Il en jugeoit par l'intégrité de sa vie, & par la grande sévérité avec laquelle il avoit exercé la charge d'inquisiteur-général de toute la chrétienté; & toute autre élection lui auroit été plus agréable que celle-là: néanmoins il dissimula ses sentimens. Il apprit à Commendon la nouvelle du nouveau pontificat, & lui donna ses lettres à lire. Comme ils étoient à table, le discours étant tombé sur ce sujet,

Commendon , qui avoit pris garde que l'empereur avoit été surpris de cette nouvelle , fit un éloge de ce pape , qui avoit toujours mené une vie pure & innocente ; qui avoit passé par tous les degrés des honneurs , sans les avoir brigüés , & sans les avoir même souhaités , & qui étoit parvenu à la dignité souveraine de l'église par son seul mérite. Il le fit admirer de tous ceux qui étoient présens , & remplit leurs esprits d'une grande espérance & d'une grande idée de ce pontificat. Dès qu'il fut sorti de table , il monta à cheval , résolu d'aller à Rome à grandes journées ; mais il rencontra un courrier à Inspruk , qui arrêta le cours de son voyage.

Le nouveau pontife , avant que de sortir du conclave ; parmi les bruits de cette cour tumultueuse , parmi tous les troubles & tous les empressemens des salutations , sans ressentir cette émotion que donne ordinairement l'acquisition d'une puissance souveraine , tant il étoit inébranlable , commença à s'appliquer aux soins de sa charge , & fit d'abord expédier un bref à Commendon , par lequel il lui ordonnoit d'assister en qualité de légat apostolique à la diète d'Allemagne. Il y avoit cinquante cardinaux dans le conclave , parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs qui étoient illustres par leurs vertus & par leur doctrine. Il n'y en avoit aucun qui ne souhaitât l'honneur de cette légation , & ils venoient tous de rendre des services récents à Sa Sainteté. Cependant , cet emploi fut déferé à Commendon , du consentement universel de tous les cardinaux ; soit à cause de la grande opinion qu'on avoit de sa prudence ; soit à cause de la grande connoissance qu'il avoit des affaires de cette cour & du génie de ces peuples.

Il retourna donc à Ausbourg , où il prit les marques de sa légation , & reçut le chapeau que le pape lui avoit envoyé des mains d'Othon Truxes , qui étoit évêque d'Ausbourg. La cérémonie se fit à la messe. Le duc de Baviere , la duchesse sa femme & plusieurs autres personnes de qualité y assistèrent. L'empereur Maximilien avoit convoqué cette diète pour plusieurs raisons ; mais principalement pour obtenir des princes d'Allemagne quelque secours considérable contre Soliman , empereur des Turcs , qui , résolu de conquérir ce qui restoit de la Hongrie , & menaçant d'entrer dans l'Autriche & dans Vienne même , faisoit de grands

préparatifs de guerre , & vouloit marcher lui-même à la tête de son armée. L'affaire étoit fort délicate , parce que l'empereur étoit obligé de recourir à des gens , qui avoient accoutumé d'acheter la liberté de vivre fans religion , & de troubler l'état & l'église.

L'assemblée se tenoit encore pour remédier à des maux qui devenoient de jour en jour plus dangereux , & que le temps & la dissimulation alloient rendre presque incurables. Il n'étoit pas sûr de traiter publiquement des affaires de la religion dans la diète , à cause du pouvoir & de l'opiniâtreté des protestans. Commendon assembla chez lui les catholiques ; il envoya prier les princes de s'y trouver ; ce qu'ils firent sans aucune difficulté , à cause de la grande réputation qu'il s'étoit acquise en Allemagne dès le temps de sa première ambassade. Il y eût dans cette assemblée deux cardinaux , Othon Truxes & Marc Altaëms , l'un évêque d'Ausbourg , l'autre de Constance ; les trois archevêques électeurs ; quelques personnes illustres par leur noblesse & par leur puissance , entre lesquelles étoient Albert , duc de Bavière , Guillaume , duc de Clèves & Henry , duc de Brunswic , & plusieurs députés des villes libres ou des évêques absens.

Le légat les exherta d'abord à soutenir l'honneur de la religion & à résister à la violence des hérétiques. « Il leur » remontra que ce n'étoit pas une affaire difficile s'ils » étoient unis entre eux. Que nos adversaires n'avoient » été puissans que par notre lâcheté & par nos divisions. » Que cette intelligence & ce soin mutuel de s'assister » les uns les autres étoit le seul moyen de se sauver des » dangers présens. Que c'étoit le propre caractère des » chrétiens. Que les sources de la charité avoient été cachées aux infidelles , parce que c'étoit une vertu purement évangélique , que JESUS-CHRIST seul pouvoit enseigner , que les docteurs de la sagesse humaine n'avoient pu comprendre & qui étoit réservée à un peuple saint , qui étant uni par la foi , par la vérité & par l'esprit de la religion , vivoit sous le même chef & dans le sein d'une même église. Que les hérétiques vouloient se prévaloir du nom & des apparences de cette vertu , donnant à leurs factions & à leurs entreprises criminelles , des titres d'union & de charité : mais qu'ils ne connois-

» soient pas l'essence de cette charité chrétienne , puis-
 » qu'ils ôtoient la nécessité des bonnes œuvres ; & que se
 » retranchant de la communion de celui que Dieu a éta-
 » bli sur la terre le chef visible de son église , ils rom-
 » poient les liens les plus sacrés de la société , & mépri-
 » soient cette bienheureuse paix que JESUS-CHRIST mon-
 » tant au Ciel nous a si fort recommandée.

Il leur dit plusieurs autres choses sur ce sujet pour les exciter à s'unir ensemble , pour s'opposer aux efforts des hérétiques & pour défendre avec vigueur la majesté de la religion & leur propre liberté. Après cela il tomba sur le sujet du concile de Trente. « Il leur fit voir que la foi des » mystères avoit été très-bien expliquée & très-bien éta- » blie. Que la discipline des mœurs avoit été réduite aux » formes de la piété ancienne. Que les reproches que nous » faisoient nos adversaires étoient retombés sur eux ; qu'on » y avoit connu leur libertinage & le dérèglement de leur » vie , & qu'on y avoit réfuté toutes leurs impiétés con- » tre Dieu & toutes leurs calomnies contre les hommes. » Il les exhorta de recevoir des lois si saintes ; d'exécuter » les ordres de ce concile assemblé avec tant de peine , » pendant si long-temps , avec un si grand concours de » saints & de savans évêques , d'obéir à ses décrets , de » régler la conduite des églises sur ses décisions , de s'unir » avec tous les gens de bien & d'abandonner les hérési- » ques à leur rebellion & à leur discorde , jusqu'à ce que » lassés de passer de secte en secte ils se convertissent , ou » que leur opiniâtreté fût justement punie après leur » mort.

Les Allemands consultèrent quelque temps ensemble ; & l'archevêque de Mayence , qui étoit le plus considérable de tous par sa dignité , ayant été chargé de répondre au légat au nom de toute l'assemblée , remercia très-humblement le souverain pontife & le légat des soins qu'ils prenoient du salut de l'Allemagne , & de la bonté qu'ils avoient de les assister dans la nécessité de leurs affaires. Il assura le légat , « Que pour ce qu'il leur avoit représenté de l'u- » nion des cœurs & des volontés & de la soumission qu'ils » devoient avoir pour les décrets du saint concile de Tren- » te , ils étoient persuadés que c'étoient des remèdes né- » cessaires dont ils étoient résolus de se servir. Qu'ils ju-

» roient d'être fournis fans aucun doute & fans aucune
 » restriction à toutes les décisions qui regardoient la foi &
 » la doctrine des mystères & du culte divin. Qu'il y avoit
 » de certains points de discipline dont ils souhaitoient d'être
 » dispensés , & qu'ils avoient de certains usages établis ,
 » qu'il n'étoit ni sûr ni expédient d'abolir dans un temps
 » de licence & de division. Qu'il falloit attendre une con-
 » joncture plus favorable. Qu'il étoit assez instruit des
 » coutumes & des affaires d'Allemagne pour ne rejeter
 » pas leurs propositions. Qu'ils le prioient même d'ap-
 » puyer par son crédit & par son autorité les requêtes
 » qu'ils avoient à présenter à Sa Sainteté. Qu'il eût enfin
 » la bonté de les protéger comme il avoit déjà fait , &
 » qu'il fût persuadé que les Allemands auroient une re-
 » connoissance éternelle de tous les bons offices qu'il leur
 » rendoit.

Cependant , les hérétiques ne perdoient aucune occa-
 sion d'avancer leurs desseins. Ils pressoient l'empereur &
 le sollicitoient par de grandes promesses de se déclarer
 & de prendre enfin ouvertement leur parti. Il y avoit
 déjà quelques années , que ce prince corrompu par les es-
 pérances qu'ils lui donnoient & par la fréquentation qu'il
 avoit eue avec eux , paroissoit contraire à la foi &
 à la piété catholique. Il avoit souvent assisté à leurs prières
 & à leurs cérémonies. Il avoit reçu dans son palais
 un de leurs principaux docteurs , qu'il avoit souvent
 ouï prêcher dans Vienne. Enfin , il alloit se précipiter
 dans l'erreur , si l'empereur Ferdinand son père , prince
 très-sage & très-pieux ne l'en eût détourné , soit en l'ex-
 hortant à suivre les traces de ses ancêtres , soit en le me-
 naçant de le déshériter , & de laisser l'empire & tous ses
 états à son jeune frère. Cette menace le retint & l'em-
 pêcha de faire profession ouverte de l'hérésie. Après la
 mort de son père , étant parvenu à l'Empire , il se com-
 porta de telle sorte , que voulant se ménager entre l'un &
 l'autre parti , il se rendit suspect à tous les deux. Alors les
 hérétiques le pressoient de tenir sa parole , de se déclarer
 hautement pour eux , & de casser le traité de Passaw
 qu'ils avoient déjà violé plusieurs fois.

L'an 1555. l'empereur Ferdinand s'étant trouvé dans
 une grande nécessité d'hommes & d'argent , & ne pouvant

prèsque plus soutenir la guerre contre les Turcs, avoit été contraint d'accorder aux hérétiques l'exercice libre de leur religion & de leurs cérémonies, conformément à la confession d'Ausbourg ; mais il avoit ajouté à ce traité quelques articles qui leur étoient défavantageux. L'un portoit que ceux qui sortiroient du sein de l'église catholique, ou qui auroient des sentimens contraires à la foi & à la piété de nos pères, ne pourroient jouir d'aucun revenu ni d'aucune dignité ecclésiastique. L'autre déclaroit que les seigneurs catholiques pourroient obliger leurs sujets qui s'attacheroient aux nouvelles sectes, de vendre les biens & les héritages qu'ils possédoient, & de sortir de leurs états. Il n'étoit pas permis aux seigneurs d'user d'une plus grande rigueur.

Les hérétiques vouloient faire abolir ces deux articles, & protestoient qu'ils n'étoient plus résolus d'observer les lois rigoureuses de ce traité. Cet esprit d'orgueil & de révolte, qui est inséparable de l'hérésie, les portoit à faire des propositions impies & insolentes, & à demander qu'il fût libre à chacun de vivre selon son opinion & de se faire un culte & une religion conforme à son sens ; ou qu'on assemblât un concile national, pour déterminer les choses qui concernoient la religion. On ne pouvoit leur accorder l'une ou l'autre de ces demandes sans confondre tous les droits divins & humains, & sans ruiner la religion catholique dans toute l'Allemagne.

Il n'y avoit que la prudence de Commendon qu'on pût opposer à la fureur des hérétiques, qui alloit jusqu'au dernier degré de l'impiété. Aussi ne manqua-t-il pas de travailler à une affaire si importante. Il pressentit & fonda toutes leurs intentions. Il découvrit leurs desseins, les sentimens différens de leurs conseillers, le nombre & la qualité de leurs partisans, les vues générales & particulières de chacun ; & par les avis de ses amis, ou par ses propres conjectures, il fut toute l'intrigue du parti, comme s'il eût assisté lui-même à leurs conseils & à leurs assemblées. Ainsi il rendit tous leurs efforts inutiles ; tantôt en exhortant les catholiques ; tantôt en leur faisant connoître les artifices de leurs adversaires ; tantôt en les retenant dans le devoir par la crainte. Enfin, il s'acquitta tant d'estime & tant de crédit sur l'esprit des principaux de l'assemblée & de l'Empereur même, que les ca-

tholiques avoient qu'ils n'avoient jamais trouvé ce Prince si favorable ; & ce Prince protestoit qu'il n'avoit jamais trouvé les catholiques si fermes ni si unis ensemble. De sorte que la diète finit sans que les hérétiques remportassent aucun avantage. On n'y établit rien de nouveau. Toutes choses furent tranquilles. On accorda à l'Empereur tous les secours qu'il demandoit contre les Turcs ; & le Pape lui donna cinquante mille écus d'or , qui lui devoient être payés en trois termes pour lui aider à fournir aux frais de cette guerre. Commendon toucha cet argent à Ausbourg ; & avec la permission de Sa Sainteté , il présenta la somme entière à l'Empereur , dès que la diète fut terminée.



C H A P I T R E I I I .

Commendon retourne à Rome.

AP R È S cela , Commendon étant parti d'Allemagne , arriva à Venise dans le mois de Juin. Il reçut en particulier & en public toute sorte d'honneur dans cette ville. Le doge , accompagné de tout le collège & d'une grande partie du sénat l'alla voir chez lui ; & tous les ordres de la république lui témoignèrent avec beaucoup d'empressement , pendant le séjour qu'il fit à Venise , le respect qu'ils avoient pour lui. Il y eut pourtant quelques nobles piqués de jalousie , qui voyoient avec regret qu'on lui rendoit des honneurs , & qu'il possédoit des dignités qu'on n'accorde ordinairement qu'aux personnes d'une famille Patricienne , & ceux-là mêmes avoient déjà tâché de traverser à la cour de Rome ce prélat , qui ne s'élevoit que par sa vertu.

Il passa tout le reste de l'été dans des maisons de campagne aux environs de Padoue , tant pour éviter les grandes chaleurs , que pour se délasser de ses longs travaux. Au commencement de l'automne il eut ordre de se rendre à Rome ; & pour éviter le concours de ses amis , il résolut d'y entrer de nuit , lorsqu'on l'attendoit le moins. Mais Sa Sainteté l'en empêcha , disant qu'il étoit juste qu'on reçût avec les cérémonies accoutumées celui qui avoit passé par tant de nations avec une si grande réputation de piété & de sagesse , qui avoit rendu de si grands services au public , &

qui venoit d'être élevé à une dignité éminente. En effet, les cardinaux le vinrent recevoir à la porte ; il fut conduit avec un grand cortège au Vatican, où le Pape l'attendoit assis sur son trône selon la coutume, & il reçut ensuite les complimens de toute la cour.

Les plus anciens courtisans regardoient sa promotion au cardinalat comme une chose singulière. Les biens, la naissance, la faveur ou la recommandation des Rois, la sollicitation ni la fortune des grands n'y avoient aucune part. Il y étoit parvenu par son esprit & par ses services sans aucun secours ; & ce qui est de plus étonnant, sans avoir brigué, sans avoir demandé, & dans la force & dans la vigueur de son âge. Cet exemple donnoit de grandes espérances aux gens de bien, qui voyoient que les dignités commençoient à être les récompenses de la vertu. Jamais cardinal n'avoit été reçu dans Rome avec plus d'approbation & de réjouissance. Le Pape, qui avoit naturellement de l'inclination pour les personnes de mérite, n'oublia rien de son côté pour lui donner des marques de son estime & de son amitié.

Les souverains Pontifes ont accoutumé de consulter les personnes qu'ils considèrent le plus, lorsqu'ils sont accablés d'affaires, ou qu'ils veulent régler des choses importantes. Ils choisissent un certain nombre de cardinaux, qui s'assemblent selon les occasions chez le plus ancien, pour y conférer des affaires qui leur sont commises ; & ces sortes d'assemblées s'appellent des congrégations. Après l'arrivée de Commendon, le Pape établit sept de ces congrégations pour diverses sortes d'affaires, & voulut que Commendon assistât à toutes, tant il croyoit son esprit capable de plusieurs emplois à la fois. Il lui fit préparer un grand appartement dans son palais, & lui donna des pensions très-considérables, jusqu'à ce qu'il l'eût pourvu de quelques bénéfices de grand revenu. Il lui permit d'entrer dans sa chambre toutes les fois qu'il voudroit le voir, & lui donna les mêmes privilèges qu'il avoit donné au cardinal Alexandrin son parent : au lieu que les autres cardinaux apprennent du maître de chambre les heures de leurs audiences, qui leur étoient marquées, afin qu'ils n'attendissent point dans l'antichambre ; ce que Sa Sainteté ne trouvoit pas convenable à leur caractère & à leur dignité.

Alors toute la ville commença à faire la cour à Com-

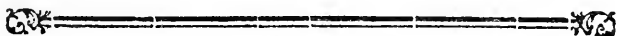
mendon. Chacun voulut le visiter chez lui, l'accompagner lorsqu'il sortoit, & lui rendre toutes ces civilités emprefées qu'on rend aux personnes éminentes en dignité, qui ont quelque part à la faveur & à l'amitié de leurs Souverains. Tous ceux qui excelloient dans les sciences s'adreffoient à lui, tâchoient d'avoir son approbation, & le regardoient comme le protecteur des beaux arts & comme l'auteur de leur repos & de leur fortune. Pour lui, parmi tous ces applaudiffemens & toutes ces prospérités, il conserva toujours sa modération ordinaire. Il étoit fidelle à ses amis, & modeste envers tout le monde. Il affistoit généreusement tous ceux qui étoient recommandables par quelque qualité extraordinaire; & il le faisoit avec si peu d'ostentation, qu'il a élevé par ses soins & par sa recommandation plusieurs personnes qui ne savoient d'où leur fortune leur étoit venue. De toutes ces vertus, il n'en retint aucune plus constamment que celle de faire du bien, sans rechercher la gloire de l'avoir fait; mettant le fruit des bons offices qu'il rendoit à ses amis dans la satisfaction de sa conscience, plutôt que dans la reconnoissance de ceux qu'il avoit obligés.

Quelques-uns l'exhortoient de se servir du temps & de la faveur; d'amasser des trésors & de se faire des créatures: mais il rejeta ce conseil, disant que la modestie étoit plus conforme à sa manière de vie; que rien n'étoit si fragile, ni si sujet à l'envie & à l'aversion publique, que la faveur des grands quand on ne la ménageoit pas. Que celui-là étoit maître de sa fortune, qui savoit en user modestement; & que c'étoit le chemin de tomber dans le malheur, que de se laisser emporter aux prospérités. Ainsi, à mesure que le Pape lui témoignoit plus de confiance & plus d'amitié, il avoit beaucoup plus de retenue. Il n'affectoit point d'entrer dans la chambre de Sa Sainteté, si son devoir ou ses affaires ne l'y appelloient. Il s'employoit volontiers pour obtenir des grâces aux autres, selon leur condition ou leur mérite, & ne demandoit jamais rien pour lui; ce qu'il observa toute sa vie.

Il alloit peu souvent par la ville; ou s'il alloit se promener ou visiter quelques églises, il sortoit dans un carrosse fermé pour éviter les salutations incommodes & inutiles, & n'alloit ordinairement qu'à des endroits peu fréquentés. Lorsqu'il devoit se trouver au consistoire ou aux chapelles

où Sa Sainteté devoit officier, il fortoit de chez lui avant le temps, afin de tromper ceux qui avoient deffein de l'accompagner, se contentant d'être suivi de ses domestiques. Il fortoit même tous les ans de la ville, sous prétexte de conserver sa fanté & de fuir les grandes chaleurs de l'été; ce qui le meritoit hors de tout soupçon d'ambition & d'avarice. Quoique le Pape eût de la peine à le laisser partir, il ne pouvoit le lui refuser; & attribuant ces retraites à sa modestie, il lui étoit d'autant plus favorable, qu'il connoissoit qu'il n'aimoit pas à se prévaloir de sa faveur. De cette manière il étoit à couvert de l'envie; il prévenoit la fatiété que donne souvent une assiduité affectée, & il sembloit renouveler & augmenter son crédit par ses absences.

Le cardinal Michel Bonelle Alexandrin, que le Pape avoit élevé à cette grande dignité à cause de ses vertus & de ses bonnes inclinations, eut quelque petite jalousie contre lui, plutôt par la sollicitation de quelques esprits envieux, que par son propre mouvement. Mais Commendon la dissipa si bien par sa modération & par sa prudence, que ce cardinal se servoit de son conseil dans toutes ses affaires avec une confiance & une tendresse très-particulière, & s'estimoit heureux qu'un si grand homme rendît de bons témoignages de lui à Sa Sainteté. Pendant son absence, le Pape lui faisoit écrire & lui demandoit ses avis sur les affaires difficiles qui se présentoient: & dans les occasions qu'il eut d'envoyer des cardinaux légats pour des négociations très-importantes, il se servit toujours de lui, & l'envoya trois fois en légation; lui confiant ces emplois qui sont les plus importans & les plus honorables de la cour de Rome, quoiqu'il fût absent toutes les trois fois.



CHAPITRE IV.

Le cardinal Commendon est envoyé pour la seconde fois légat en Allemagne.

L'EMPEREUR Maximilien avoit résolu de permettre aux peuples d'Autriche de vivre selon les lois & selon le formulaire de foi d'Ausbourg; soit par l'inclination secrète qu'il avoit de favoriser les luthériens dont il approuvoit les er-

reurs; soit par l'espérance qu'il avoit de tirer une grande somme d'argent de ceux de cette secte, qui avoient accoutumé d'acheter de leurs Princes la licence dont ils se servoient après contre ces Princes mêmes. Il couvrit son dessein impie d'un prétexte honnête. Il se plaignoit que la religion de nos pères étoit affoiblie & presque opprimée par le grand nombre de sectes & d'opinions différentes qui partageoient toute la chrétienté : qu'on étoit venu à un tel point de relâchement & d'impunité, qu'on voyoit naître tous les jours des erreurs nouvelles : qu'il falloit donner des bornes à cette licence, & qu'il valoit mieux souffrir une hérésie dans l'église, & réprimer les autres par les lois & par la force, que de se laisser accabler de toutes ensemble.

Dès que le Pape eut appris cette nouvelle, il assembla le sacré collège; & après avoir représenté aux cardinaux la conséquence de cette affaire, il se jeta sur les louanges de Commendon; & leur témoignant qu'il étoit très-capable d'une si importante négociation par sa probité, par son esprit & par le grand usage qu'il avoit de ces fortes d'affaires, il le nomma, du consentement de tous, son légat en Allemagne, & lui envoya ordre de se rendre en diligence auprès de l'Empereur, & de s'opposer à ses pernicieux desseins.

Commendon étoit à Vérone, où il avoit passé l'été; & il se préparoit à s'en retourner à Rome au commencement de l'automne, comme il avoit accoutumé, lorsqu'il reçut les lettres du Pape, qui contenoient la délibération du consistoire & les ordres de Sa Sainteté. Il fut quelques jours à faire son équipage, & ayant reçu de la main d'Augustin Valère, évêque de Vérone, une croix d'argent qui est la marque de la légation, il partit fort promptement. Etant arrivé le même jour à douze lieues de Vérone, un courrier d'Allemagne, qu'il rencontra, lui rendit des lettres de l'Empereur, par lesquelles ce Prince le prioit instamment de n'aller pas plus loin, jusqu'à ce qu'il eût fait représenter au Pape qu'il n'étoit pas à propos d'envoyer un cardinal légat en Allemagne, dans l'état où étoient les affaires de la chrétienté. Quelques-uns étoient d'avis d'obéir à l'Empereur, & d'attendre un nouvel ordre à Vérone; mais le légat protesta qu'il exécuteroit exactement la volonté de Sa Sainteté, qui lui avoit commandé de partir; & ayant dépêché un courrier à Rome, pour savoir ce qu'il avoit à faire, il continua son voyage

voyage , réglant ses journées , enforte que le courrier le pût encore trouver à Inspruk. Ainsi il obéissoit au Pape , & il attendoit sa volonté.

Il avoit appris que l'archevêque de Salsbourg & le duc de Bavière étoient à Inspruck chez Ferdinand frère de l'Empereur , & il étoit bien aise de conférer avec eux , & d'engager particulièrement le duc de Bavière , qui avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit de l'Empereur , à le détourner de ses résolutions dangereuses. Ces Princes donnèrent à Commendon des lettres aussi fortes qu'il les pouvoit souhaiter. Le duc de Bavière écrivoit à Maximilien en ces termes. *Il faut que la corruption du siècle soit bien grande , puisqu'on aime mieux voir forger de nouvelles religions par des esprits trompeurs & séditieux , que de voir rétablir l'ancienne & la véritable par l'autorité du Souverain Pontife , qui est le dépositaire & l'interprète des vérités éternelles. N'est-ce pas une chose honteuse qu'on reçoive avec honneur des ambassadeurs du Turc & des peuples les plus barbares , qu'on fasse difficulté de recevoir des légats envoyés de la part du saint Siège , qui sont des personnes de très-grand mérite ?*

Cependant le Pape ayant loué la résolution & la confiance du légat , qui ne s'étoit point étonné des lettres de l'Empereur , lui ordonna de continuer son voyage & d'exécuter sa commission. Il partit d'abord , & s'étant embarqué à Hall , il se rendit dans huit jours par l'Ins & par le Danube à la cour de l'Empereur. Tous ceux chez qui il passa , lui dirent que sa légation étoit inutile ; qu'il n'y avoit nulle espérance de changer l'état des affaires ; que Maximilien en étoit venu à des extrémités d'où il n'y avoit plus de retour ; que sa parole étoit engagée ; que l'argent qu'on lui devoit fournir étoit prêt , & que ce Prince s'étoit lié lui-même.

Le lendemain il alla voir l'Empereur , qui prit d'abord la parole , & témoigna à Commendon , « que s'il avoit sou-
» haité qu'on ne lui envoyât aucun cardinal , ce n'étoit pas
» qu'il refusât cette légation , qui lui étoit fort honorable :
» mais qu'il craignoit que dans la chaleur de la guerre des
» Pays-Bas , où plusieurs peuples d'Allemagne étoient enga-
» gés , cette légation ne parût suspecte. Que puisque Sa
» Sainteté en avoit jugé autrement , il se réjouissoit de son
» arrivée. Qu'au reste , il vouloit bien lui rendre raison de
» la résolution qu'il avoit prise , de permettre aux peuples
» d'Autriche de vivre selon la foi & selon les cérémonies de

» la confession d'Ausbourg. Qu'il avoit cru que c'étoit le
 » seul remède à tous les maux qui menaçoient l'empire, que
 » de retrancher la liberté qu'on se donnoit dans ces provin-
 » ces de se faire une foi, un culte & une piété suivant les
 » caprices de quelques nouveaux docteurs. Qu'il avoit résolu
 » de leur accorder, sous de certaines conditions, l'exercice
 » d'une de leurs religions, afin d'arrêter le cours de tant d'o-
 » pinions monstrueuses, qui s'élevoient tous les jours dans
 » ses états. Que cette grande multitude d'erreurs & de nou-
 » veautés causoit des séditions, affoiblissoit l'autorité des
 » lois, & pervertissoit tous les droits du culte divin. Qu'il
 » avoit choisi la secte de Luther parmi toutes les autres ;
 » parce qu'elle approche plus de la vérité, & qu'elle a plus
 » de conformité avec l'église catholique.

» Qu'il ordonneroit à ceux de cette secte une manière
 » de culte, & une forme de cérémonies qui ne seroient pas
 » éloignés des nôtres, & qu'ainsi il arrêteroit enfin cette li-
 » cence impie d'inventer & de publier de nouvelles opinions.
 » Que c'étoit le moyen de les rappeler à notre communion,
 » que de les rapprocher insensiblement de nos usages. Qu'a-
 » près avoir détruit toutes les autres sectes, il seroit aisé
 » de réduire celle-ci. Qu'il s'étoit trouvé dans la nécessité de
 » prendre cette résolution, parce que c'étoit la seule voie
 » pour remédier aux désordres ; & qu'il étoit impossible de
 » souffrir plus long-temps cette licence sans bornes. Qu'il
 » étoit dans des appréhensions continuelles de quelque ré-
 » volte. Que ç'avoit été le dessein de Charles son oncle &
 » de Ferdinand son père, princes très-religieux & très-artan-
 » chés au saint Siège & à l'église catholique. Que dans la
 » nécessité de permettre à ces peuples ce qu'on leur avoit
 » une fois permis, il aimoit mieux les retenir en leur don-
 » nant des règles & une forme de religion, que de voir tous
 » les jours corrompre la pureté de la discipline ; confondre
 » tous les droits sacrés ; changer tous les exercices de la
 » piété chrétienne, & rendre la province d'Autriche le siège
 » de toutes les erreurs & la triste région où se formeroient
 » les divisions & les guerres civiles qui ruineroient l'Alle-
 » magne. Qu'au reste, il prenoit Dieu à témoin qu'il n'avoit
 » autre dessein que d'ôter de l'esprit de ses sujets la supersti-
 » tion & l'erreur, & de les ranger sous les lois de la disci-
 » pline ancienne & sous l'obéissance de l'église Romaine.

Voilà le discours que l'Empereur tint au légat.

» Commendon répondit que ce dessein de rappeler ses
» sujets à la foi de l'église Romaine , & de les retirer de
» l'erreur où ils étoient engagés étoit très-louable , s'il vou-
» loit ne se point servir de remèdes qui étoient capables
» d'entretenir & d'augmenter le mal , bien loin de le soula-
» ger ou de le détruire. Que la foi devoit être pure & en-
» tière. Qu'il n'y avoit point d'autre remède pour rétablir
» la religion , que de la remettre dans son ancienne pureté.
» Que la véritable manière de corriger les abus & les fauf-
» ses opinions , étoit de les détruire ; & qu'il falloit regarder
» ce que Dieu ordonnoit , & non ce qu'on pouvoit faire.
» Que de vouloir s'accommoder à la multitude , qui se laisse
» conduire aveuglément à ses passions , lorsqu'elle a une fois
» perdu le respect des lois & l'amour de la vérité , c'étoit
» vouloir entretenir sa fureur , & se rendre complice de ses
» dérèglemens. Que les exemples en étoient encore récents.
» Que ce qui avoit rendu le mal presque incurable , c'étoit
» la négligence dans les commencemens , & la confiance qu'on
» avoit eue de pouvoir apaiser les esprits révoltés des peu-
» ples par une fausse douceur. Que les Empereurs Charles
» & Ferdinand avoient traité avec les mêmes luthériens , sur
» le sujet de la confession d'Ausbourg , à dessein d'arrêter
» l'impétuosité de tant de nouvelles doctrines ; mais que le
» succès en avoit été fâcheux , parce que toutes les sectes se
» couvrant du nom & de l'autorité de la foi d'Ausbourg ,
» toute l'Allemagne avoit été corrompue , sans qu'on eût pu
» arrêter le cours de cette corruption. Que ces défordres ar-
» rivoient par un juste jugement de Dieu qui ruine tous les
» desseins de la sagesse humaine , & qui nous fait trouver
» notre perte dans les remèdes que nous cherchions mal à
» propos. Que ces Empereurs pourtant n'avoient point traité
» avec leurs sujets , mais avec des Princes très-puissans , &
» avec des peuples dont ils pouvoient craindre les armes ;
» au lieu que Sa Majesté offroit aux peuples d'Autriche , ses
» sujets , des conditions de paix un peu honteuses à un Sou-
» verain. Qu'il avoit beau alléguer qu'en retranchant la
» multitude des sectes , & les réduisant à la luthérienne , il
» seroit plus aisé de les réunir à la religion catholique : Qu'il
» ne falloit pas tenter une chose , qui avoit déjà mal réussi à
» d'autres ; & qu'on devoit toujours se tenir à cette maxime

» divine, qu'il n'est pas permis de faire du mal, quelque
 » bien qu'il en puisse arriver : ce qui est encore plus vérita-
 » ble dans la religion, qui se gouverne par la providence de
 » Dieu & non par la sagesse des hommes. Que si les exem-
 » ples ne le touchoient pas, il devoit au moins se rendre à
 » la force de la raison.

» Pourquoi, disoit-il, ces peuples demandent-ils cette li-
 » berté ? S'ils sont tous attachés à la formule de foi d'Aus-
 » bourg, & à la secte de Luther, ont-ils besoin d'une ordon-
 » nance pour les y réduire ? Veulent-ils faire abolir les
 » autres opinions, s'il n'y en a point ? Si mille sectes
 » s'élèvent tous les jours, comme vous dites, les unes plus
 » étranges que les autres, il faut considérer l'état présent de
 » vos affaires. Croyez-vous pouvoir ramener ces esprits
 » égarés par la douceur ? Avez-vous assez de force & d'au-
 » torité pour les contraindre, s'ils refusent d'obéir ; si vous
 » êtes, ou assez persuasif, ou assez puissant pour les rédui-
 » re, il est certain qu'il faut dissiper leurs erreurs, & les
 » rappeler dans le sein de l'église. S'ils sont ou trop opiniâ-
 » tres pour être convaincus, ou en trop grand nombre pour
 » être forcés, il sera presque aussi difficile de les ranger tous
 » sous la confession d'Ausbourg, que de les réduire sous la
 » foi catholique : car ils sont aussi animés les uns contre les
 » autres, qu'ils le sont tous ensemble contre nous. Croyez-
 » vous que les calvinistes, gens présomptueux & attachés à
 » leur propre sens, soient d'humeur de céder à d'autres,
 » eux qui voient tous les jours grossir leur parti des ruines
 » de celui des luthériens ? Toutes ces sectes ennemies souf-
 » friront-elles paisiblement qu'on leur préfère celle de
 » Lutier ?

» Mais je veux qu'elles y consentent ; ce qui est très-
 » éloigné de l'esprit des hérétiques. Quel profit tirerez-vous
 » de cette union ? Que serviroit à un homme accablé de
 » plusieurs maladies, de les guérir par quelque remède, si le
 » remède même étoit mortel ? Si vous retirez du fond de la
 » mer des gens qui se noyent pour les laisser périr au-dessus
 » des eaux, ne vaudroit-il pas autant les laisser dans les abî-
 » mes ? Les hérétiques ont perdu tous les sentimens de la
 » piété chrétienne, ils sont hors du sein de l'église : qu'im-
 » porte quelle secte ils suivent ? Si vous voulez les sauver,
 » il faut les retirer de leurs erreurs : car de vouloir réunir

» des esprits , qui par un juste jugement de Dieu sont divi-
 » sés entre eux , cela n'est ni permis ni possible. Y-a-t-il de
 » jugement de Dieu plus évident que cette haine & cette fu-
 » reur qui les emporte ? Ils s'attaquent & se détruisent
 » eux-mêmes , & bien qu'ils aient conspiré tous ensemble
 » de se séparer d'avec nous , ils ne s'accordent pas eux-mê-
 » mes sur le sujet de leur séparation.

» Saint Augustin , ce saint & sage docteur , a eu rai-
 » son de dire , que la discorde & l'agitation perpétuelle
 » des hérétiques étoit un des fondemens de la paix & du repos
 » de l'église : & cependant nous les réconcilieronsensem-
 » ble ? Nous nous opposerons à la justice de Dieu qui les
 » aveugle & qui les agite ? Nous accorderons leurs diffé-
 » rens , comme si nous étions nous-mêmes d'accord avec
 » eux ? Nous les armerons contre l'église , qu'ils attaquent ,
 » & qu'ils s'efforcent de ruiner ? Si ces peuples s'étoient ré-
 » voltés & s'étoient ligués ensemble pour attenter , les uns
 » par les armes , les autres par d'autres voies à votre auto-
 » rité ou à votre personne sacrée , les accorderiez-vous lorf-
 » qu'ils viendroient à se diviser ? Leur assigneriez-vous un
 » chef ? Leur montreriez-vous les étendards sous lesquels ils
 » devroient combattre ? Ne les laisseriez-vous pas consumer
 » plutôt par leurs propres forces , & s'affoiblir par leurs di-
 » visions ? Et s'ils étoient unis ensemble , ne tâcheriez-vous
 » pas de les désunir par adresse & par artifice , & de domp-
 » ter la multitude , après avoir écarté les chefs ? Tant nous
 » avons d'ardeur à maintenir nos intérêts , ou à nous ven-
 » ger nous-mêmes ; & de négligence à soutenir la cause de
 » Dieu , & à punir ceux qui l'offensent.

» Je supplie Votre Majesté de souffrir que je lui parle
 » sincèrement , & que dans le zèle que j'ai pour son salut
 » & pour celui de ses peuples , je ne lui cèle rien de ce qu'on
 » dit publiquement. Les hérétiques ne dissimulent pas qu'ils
 » ont acheté la permission que vous êtes prêt de leur ac-
 » corder. Ils se vantent , comme pour nous insulter , qu'ils
 » vous payeront en trois ans la somme de deux millions
 » d'or , & que ce n'est pas par l'inclination , ni par l'amitié
 » que vous avez pour eux ; mais par l'espérance d'avoir leur
 » argent , que vous leur accordez ce qu'ils demandent. Ils
 » ont la hardiesse de vous reprocher cette corruption , dont ils
 » sont eux-mêmes les auteurs. Mais vous ne leur avez en-

» core expédié aucun privilège ; ce ne font que de simples
 » promesses que vous leur avez faites. Croyez-vous que ces
 » esprits séditieux , qui abusent de votre bonté , & qui vous
 » calomnient même , vivront dans la soumission & dans la
 » modestie , & qu'ils quitteront leur opiniâtreté & leur in-
 » solence naturelle ? faut-il que vous donniez aux autres
 » Princes un si fâcheux exemple ? Quel désordre ne causera
 » pas , & n'a pas déjà causé le seul bruit de ce dessein parmi
 » vos voisins ? Quelle joie pour ceux qui sont mal-inten-
 » tionnés ? Quel désespoir pour les gens de bien ? Les na-
 » tions qui sont déjà perverties , celles qui ont déjà quel-
 » ques impressions d'erreur & de rébellion , seront encoura-
 » gées : celles mêmes qui sont encore pures , & qui n'ont
 » pas reçu de nouvelles doctrines , seront sollicitées par ce
 » mauvais exemple.

» Mais non-seulement votre dessein est pernicieux , il est
 » encore contraire à l'équité & à la justice , puisque vous usur-
 » pez un droit qui ne vous appartient pas. Il n'est pas permis
 » à Votre Majesté , ni à aucun Prince de donner des lois à
 » l'église , ni d'entreprendre sur les choses saintes. C'est un
 » droit que Dieu a réservé au souverain Pontife , autant
 » que sa condition mortelle le peut permettre. C'est aux peu-
 » ples à obéir ; c'est à vous & aux autres Rois à protéger & à
 » défendre la religion. Nous avons des témoignages de cette
 » vérité dans les écritures ; elle y est encore confirmée par de
 » terribles exemples (1).

(1) Que le cardinal Commendon , Légat du Saint Siège auprès de l'Empereur , parlant au nom de Pie V , homme sévère & jaloux de son autorité , ait dit à Maximilien tout ce qu'on lit dans cet endroit de son histoire , & que Gratiani , créature de ce Prélat , ait cru faire l'éloge de son Maître , en rapportant un discours où je ne doute pas qu'il n'ait beaucoup mis du sien , ce n'est pas ce qui doit étonner ; l'un & l'autre étoient imbus des mêmes principes , & tenoient aux mêmes préjugés par éducation & par état. Mais on a peine à comprendre que M. Fléchier , traduisant l'ouvrage d'un Ultramontain , qui n'a laissé échapper aucune occasion d'inculquer les maximes de son pays , n'ait pas senti qu'il étoit nécessaire de prévenir ses Lecteurs contre les inductions qu'on en peut tirer , & les fausses applications qu'on en peut faire. Quelques lignes ajoutées à sa Préface suffisoient pour remplir cet objet.

Quoique M. Fléchier fût né dans le Comtat Venaissin , contrée où le Pape exerce les droits de la Souveraineté , il avoit fait ses études en France , & n'en étoit presque pas sorti , depuis sa première jeunesse , en sorte que les impressions favorables aux prétentions ultramontaines qu'il avoit pu recevoir dans sa patrie , devoient

Là il lui présenta la mort d'Oza , pour avoir porté la main sur l'arche du Seigneur , lui qui n'étoit ni prêtre ni lévite ; & la réprobation de Saül , pour avoir entrepris sur la charge du prophète , en offrant lui-même le sacrifice. Enfin , il le conjura de faire réflexion sur ce qu'il avoit entrepris ; de renoncer à son pernicieux dessein , & de prendre des résolutions dignes de sa naissance , de son rang , de sa maison & de lui-même.

L'empereur étoit convaincu par ce discours , il ne savoit que répondre pour colorer cette affaire. Mais il avoit une grande passion pour l'argent. Les hérétiques le pressoient de leur tenir la parole qu'il leur avoit donnée ; il avoit une inclination très-forte , quoique secrète , pour l'hérésie de Luther. Commendon ne l'ignoroit pas , aussi le pressoit-il continuellement , excitant les ambassadeurs des princes de se joindre à lui , dans une cause qui étoit commune à tous les catholiques. Le pape Pie V , qui avoit beaucoup de zèle & de vigueur pour maintenir les droits de l'église , & qui

être effacées , lorsqu'il traduisoit Gratiani en 1676. Il avoit 44 ans , & il venoit de recevoir par sa nomination à l'Abbaye de S. Severin , une marque distinguée de l'estime & de la protection de Louis XIV. Observons de plus , que la manière dont ce grand Prince soutenoit alors ses droits dans l'affaire de la Régale , ajoutoit aux motifs qui devoient rendre précieux à l'Abbé Fléchier , devenu François , les principes que nos Parlemens ont si généreusement défendus , si solennellement consacrés , au nom du Monarque & de la nation.

Mais soit que le discours de Commendon , qui est l'objet de cette note , ait été prononcé en effet tel qu'on le lit ici , soit que son Historien l'ait étendu & développé , d'après les idées de ce Prélat , personne ne doute en France qu'il ne porte que sur des prétentions chimériques , dont on ne trouve aucune trace dans les beaux siècles de l'Eglise. Et ce qu'on doit remarquer sur-tout à cette occasion , c'est que les exemples cités par le Légat à l'appui du système qu'il tâche d'établir , ne pouvant être considérés que comme des abus de l'autorité Pontificale , il en résulte que les Souverains ne peuvent être trop attentifs à contenir dans les justes bornes une puissance toute spirituelle de sa nature , qui n'en sort jamais qu'au préjudice de leur indépendance. L'expérience n'a que trop appris , & on le voit clairement ici par la conduite du cardinal Commendon , qu'avec le temps , des faits qui ne sont dans la plus exacte vérité , que des preuves d'usurpation , se tournent en preuves de possession sous la plume des écrivains intéressés à perpétuer une opinion qui n'a causé que du mal dans l'Eglise & dans l'Etat , routes les fois que les Pontifes ont oublié que par le titre de leur institution , des Ministres de paix & de charité ne sont établis que pour instruire les hommes , pour les sanctifier , & non pour dominer sur eux.

n'étoit retenu par aucune considération humaine, lorsqu'il s'agissoit de la religion, avoit écrit des lettres au légat, par lesquelles il lui ordonnoit, si l'empereur s'obstinoit à exécuter son dessein, ou s'il cherchoit des détours, de dire la sainte Messe, de réciter ce texte de l'Évangile : *Si l'on ne vous reçoit point, & si l'on ne veut point entendre vos discours, sortez de la maison ou de la ville, secouez la poudre de vos pieds : & de sortir après cela de Vienne, d'emmener le nonce avec lui, & de n'avoir plus aucune communication avec l'empereur.*

Commendon n'avoit pas encore perdu toute espérance, & il ne jugeoit pas à propos d'en venir à ces extrémités, qui auroient sans doute causé de grands troubles. Mais il dissimuloit les ordres qu'il avoit reçus du pape, & il se contentoit d'en faire donner des avis secrets à l'empereur. Ainsi il passoit pour un homme modéré, qui ne pouvoit se résoudre à porter les choses à la rigueur ; & il embarrassoit l'esprit de ce prince, qui savoit bien qu'il avoit affaire à un Souverain Pontife vigoureux & inflexible, qui se confioit en la justice de sa cause, & en la providence de Dieu, & qui n'avoit nul égard aux raisons humaines. L'empereur persifloit pourtant, & il alloit tomber dans l'abîme ; mais Commendon fit tous ses efforts pour le retenir, & le hasard fit réussir ses soins.

Environ en ce temps-là, l'on apprit la nouvelle de la mort de la reine d'Espagne, femme de Philippe II, qui ne laissoit aucun enfant mâle. Il se répandit d'abord un bruit dans la cour de Vienne, que le roi d'Espagne devoit épouser la princesse Anne, fille aînée de l'empereur. Elle étoit fille d'une sœur de Philippe, & les lois défendoient ces mariages de l'oncle avec la nièce, sans la dispense du pape. Maximilien qui avoit une fort grande famille, regardoit le royaume d'Espagne comme l'héritage assuré d'un de ses enfans, si le roi venoit à mourir. Sur cette espérance & ces prétentions, il avoit envoyé ses fils à la cour du roi d'Espagne, pour les y faire élever. Il tâchoit de gagner l'amitié des Espagnols par ses services, & celle du roi par mille témoignages d'attachement & de déférence ; & il se laissoit flatter de ce bruit vague & incertain du mariage de sa fille.

Les Espagnols avoient alors une cruelle guerre dans les

Pays-Bas , contre des hérétiques rebelles , conduits & animés par le prince d'Orange. Commendon se servit fort à propos de cette occasion. Il faisoit comprendre aux Espagnols que la liberté qu'on alloit accorder aux Luthériens , fortifioit le parti des rebelles des Pays - Bas , & leur étoit d'une grande conséquence. Il avertissoit l'empereur d'un autre côté , qu'il falloit ménager l'esprit du roi d'Espagne pour lui & pour sa famille. Que c'étoit désohliger ce prince , que de favoriser ses ennemis & ceux de l'église , par une condescendance injuste , & par une profession presque ouverte de leur religion. Il animoit l'ambassadeur du roi d'Espagne , qui étoit natif des Pays-Bas , & ennemi déclaré du prince d'Orange & de son parti ; & lui ayant fait connoître que le cours qu'on donnoit aux nouvelles opinions , étoit d'un grand secours pour les rebelles , il l'obligea d'aller trouver Maximilien , & de lui dire de la part du roi son maître , que la bonne volonté qu'il avoit pour les Luthériens étoit très-désavantageuse à l'Espagne ; que ce n'étoit point-là agir en bon frère ; & que si ceux qui devoient être plus attachés à son maître , trahissoient ses intérêts , il seroit contraint de prendre d'autres mesures. Il ajouta , par la sollicitation du légat , que s'il n'avoit pas en cette occasion toute la considération qu'il devoit avoir pour le pape , il n'obtiendrait jamais la dispense nécessaire pour le mariage de sa fille avec le roi son maître ; ce qui devoit lui être plus considérable que quelques promesses de ses sujets , & qu'une petite somme d'argent qu'on lui offroit.

Ces raisons d'intérêts persuadèrent l'empereur beaucoup mieux que celles de la justice & de la religion : & ce prince que ni les lois , ni l'équité , ni le devoir n'avoient pu toucher , abandonna son dessein ; & ayant fait appeler Commendon , lui protesta qu'il vouloit vivre dans l'obéissance du Saint Siège. Ce qui surprit les hérétiques , qui se réjouissoient déjà publiquement ; & encouragea les Catholiques qui avoient presque perdu toute espérance. Le pape fut si content de cette nouvelle , qu'en la faisant savoir au Sacré Collège , il fit un éloge du légat ; & pria Dieu de vouloir lui donner pour successeur , après sa mort , ou Commendon , ou quelqu'un qui lui ressembloit. Il lui écrivit des lettres très-obligeantes , où il l'appeloit souvent son fils ; avec beaucoup de tendresse , & le remercioit avec les ter-

mes les plus doux , & les plus honorables qu'il pût trouver ; pour élever son mérite extraordinaire.



CHAPITRE V.

Le Pape donne à Commendon la commission de réformer le clergé d'Allemagne.

APRÈS que cette affaire eut été terminée, le pape, qui s'appliquoit avec beaucoup de soin à régler les mœurs des fidèles, & à rétablir parmi eux l'ancienne discipline, non-seulement dans Rome, mais encore dans toutes les provinces, ordonna à Commendon de travailler à la réformation des églises d'Allemagne, où il avoit appris que les plus saintes coutumes étoient, ou abolies, ou altérées, & corrompues par la licence des hérétiques. C'étoit une entreprise très-difficile, tant à cause de la foiblesse des hommes, qui se laissent emporter à leurs passions, & qui louent la sévérité des anciens, sans avoir dessein de l'imiter ; qu'à cause de l'injustice des princes qui ne cessent de se plaindre des libertins, sans penser jamais à les corriger, & qui blâmant continuellement tous les méchans en général, les protègent souvent en particulier, ou parce qu'ils croient se rendre souvent plus redoutables par la malice de leurs sujets, ou parce que l'esprit humain est également porté à reprendre les vices, & à s'y abandonner.

Il y avoit dans Vienne un grand nombre de défecteurs & de fugitifs d'Italie, qui s'étoient insinués jusques dans la cour & dans la maison même de l'empereur. Ceux qui s'ennuyoient de mener une vie régulière dans les cloîtres, ceux qui après avoir commis des crimes, craignoient les rigueurs de la justice, se réfugioient ordinairement en Allemagne ; & après avoir abandonné la sainteté de leur discipline, ils tâchoient de corrompre les mœurs des autres, d'autant plus librement qu'ils avoient trouvé un asile & un lieu d'impunité. Les gens de bien mêmes avoient de la peine à sauver leur vertu d'une contagion si dangereuse. Le clergé étoit haï & méprisé de tout le monde ; & les entretiens les plus ordinaires, & les plus agréables, étoient des invectives contre les ecclésiastiques.

Pour corriger ces désordres , & pour remettre la discipline Chrétienne en sa pureté , il falloit purger la ville de ces libertins ramassés. Mais ils trouvèrent une infinité de protecteurs. Les hérétiques , qui nous reprochoient autrefois avec tant de bruit la vie scandaleuse de ces impies , étoient devenus leurs défenseurs. L'empereur , à leur sollicitation , excusoit les uns , répondoit des autres , & les mettoit tous à couvert sous son autorité. Vienne , & plusieurs autres villes étoient sans évêques ; & celles qui en avoient n'étoient pas mieux administrées. Ces pasteurs négligens tâchoient de satisfaire leur ambition ou leur avarice à la cour de l'empereur , & ne s'appliquoient à rien moins qu'à la conduite de leurs églises. Ce désordre est assez ordinaire dans les états , où les rois ont le droit de nomination aux évêchés , par la condescendance , ou plutôt par la lâcheté des Souverains Pontifes.

C'étoient les papes ou les chapitres qui éliisoient anciennement les évêques. On choisissoit ceux qui s'étoient rendus illustres par leur esprit & par la pureté de leur vie. Ainsi , chacun s'élevoit par sa propre vertu , & s'acquittoit avec honneur d'une charge que le mérite lui avoit acquise. On fait des choix bien différens en ces derniers siècles. On donne des évêchés pour récompense des actions militaires ; la faveur , la puissance , & quelquefois même les basses flatteries , & la complaisance fervile qu'on a pour les dames , élèvent à ce rang des courtisans qui n'ont ni savoir , ni piété , ni intelligence , ni aucun usage de l'administration des choses , pour lesquelles JESUS - CHRIST a institué cette dignité dans son église. C'est-là la source de plusieurs abus qui se sont glissés dans les royaumes Catholiques : c'est ce qui a introduit les hérésies , allumé les guerres civiles , défolé & ruiné de grandes provinces. Car lorsque les évêques ignorent ou négligent leur ministère , les mœurs se dérèglent , la discipline se relâche , & la religion , qui entretient la paix dans les états , s'altère & se détruit infailliblement. C'est par-là que les nouveautés se sont introduites dans les églises , dont les entrées n'étoient point gardées. Les discordes , les haines , les séditions les ont suivies bientôt après.

Le légat représenta souvent ces vérités à l'empereur , & il obtint de lui qu'il pourvût aux archevêchés de Gran & de

Vienne, & à quelques évêchés de Hongrie. Il eut beaucoup plus de peine à faire chasser de la cour les fugitifs qui s'y étoient retirés; & il réprima, pour quelque temps, leur orgueil & leur insolence par la crainte des châtimens. Il visita les églises, il s'informa du culte, des cérémonies & de la vie des ecclésiastiques; il se fit présenter les livres, les vases sacrés, les habits des prêtres, les ornemens des autels; il examina l'ordre qu'on gardoit dans l'administration des sacremens. Il remarqua plusieurs défauts, qu'il lui fut plus aisé de reprendre que de réformer. Il fit assembler les prêtres dans les églises, pour les exhorter à la piété, & pour leur donner les avis qu'il jugea nécessaires. Il retrancha beaucoup de choses; il en régla d'autres sur les formes anciennes. Mais tous ces réglemens furent négligés, parce qu'il n'y eut personne après lui qui eût le soin de les faire observer. L'empereur disoit hautement, que le seul remède qui restoit à la Chrétienté, étoit la réformation des mœurs, & le rétablissement de la discipline; & il ne pouvoit souffrir qu'on y touchât dans ses états. De sorte que ceux qui croyoient savoir ses desseins & ses plus secrètes pensées, étoient persuadés qu'il vouloit laisser ruiner la discipline de l'Eglise.

Après que Commendon fut sorti de Vienne, il visita avec autant de soin, mais avec plus de consolation, les diocèses de Passaw & de Salsbourg, où il trouva des évêques d'une grande piété, fort zélés pour la religion; qui bien loin de s'opposer aux soins du légat, contribuèrent de tout leur pouvoir à les rendre utiles. L'archevêque de Salsbourg assembla le concile provincial, ce qui ne se pratiquoit plus depuis long-temps, & il y fit des ordonnances très-salutaires. Enfin, Commendon écrivit, par ordre de Sa Sainteté, à tous les évêques d'Allemagne; & les exhorta de renouveler, dans leurs diocèses, l'usage de l'ancienne discipline.



CHAPITRE VI.

*Commendon travaille à faire conclure la ligue des princes
Chrétiens contre les Turcs.*

LORSQU'IL fut de retour à Rome, sur la fin de l'année suivante 1569. Selim, empereur des Turcs, déclara la guerre aux Vénitiens, & les attaqua par mer & par terre, dans le dessein de conquérir l'île de Chypre. Pie V s'employa à secourir cette république, avec autant de soin & de résolution, que s'il eût été attaqué lui-même. Ce n'étoit pas par affection pour les Vénitiens, avec qui il n'étoit pas alors en fort bonne intelligence, mais par un pur zèle de religion. Il voyoit que la Chrétienté étoit de jour en jour plus affoiblie par les armes & par les irruptions de ces barbares, & il en étoit extrêmement touché.

En ce temps, la France s'étant affoiblie elle-même par ses divisions, & par ses guerres civiles, Philippe, roi d'Espagne, étoit le plus puissant prince de l'Europe. Il étoit non-seulement maître de toute l'Espagne, il l'étoit encore des Pays-Bas, & il jouissoit en Italie du royaume de Naples, & de la Duché de Milan. Il possédoit des îles fertiles & bien situées pour faire subsister des armées navales. La Sicile, la Sardaigne, les îles de Majorque & de Minorque, celle de Corse, toute la côte de la Ligurie, & la ville même de Gène lui obéissoient. Il s'étoit avancé du côté de l'Afrique, où il avoit cette forteresse imprenable auprès des ruines de l'ancienne Carthage, qu'on appelle la Goulette. Il étoit maître de Tunis, qui est une ville très-peuplée; & il défendoit tous ses voisins des insultes & des incursions des corsaires. Outre ces états si riches & si puissans, il possédoit un empire très-vaste au-delà de l'Océan dans les Indes Occidentales, que Christophe Colomb, natif de la Ligurie, avoit découvert presque de nos temps, avec une conitance & une hardiesse plus qu'humaines. Ces terres inconnues aux anciens, sont d'une si grande étendue, que nos écrivains leur ont donné le nom de Nouveau Monde, d'où Philippe faisoit apporter tous les ans par ses flottes, une grande quantité d'or,

Le pape entreprit d'abord de faire entrer un roi si puissant dans la ligue contre le Turc ; & ce prince très-religieux , qui faisoit gloire de révéler l'autorité du saint siège (1), accepta la proposition & résolut de joindre ses armes à celles de Sa Sainteté & de la république de Venise. Il jugeoit bien qu'il manqueroit à sa réputation, & qu'il s'attire-roit la haine des peuples s'il n'assistoit les Chrétiens dans une occasion si pressante. Il espéroit, outre cela , que Sa Sainteté lui permettroit de lever une somme considérable sur les bénéfices de son royaume ; & qu'ainsi la guerre lui seroit glorieuse & ne lui seroit point à charge. Les soins infatigables du pape & la puissance de ce roi , donnoient de grandes

(1) Philippe II qui fut la terreur de l'Europe & le plus puissant Prince de son siècle , est jugé aujourd'hui , & il s'en fait tout qu'on ait de lui l'opinion , que l'Historien de Commendon en avoit conçue d'après les préjugés de son pays : on le compte , je ne dis pas seulement parmi les méchants Rois qui ont abusé du droit qu'ils avoient de commander aux hommes , mais encore parmi les sœurs les plus redoutables & les plus sinestres qui aient déolé l'humanité , parce qu'il semble n'avoir envisagé le pouvoir souverain que comme un moyen de faire le mal avec impunité. La sincérité de ses sentimens est encore un problème. Fut-il convaincu que la persécution est conforme à l'esprit de l'Évangile , qu'il faut assassiner l'hérétique plutôt que de l'instruire & de l'éclairer , que l'erreur est un crime & que la mort seule peut l'expier ; que ce crime est égal par-tout où il se trouve , chez l'homme simple & ignorant comme chez le séducteur habile , & le savant qui abuse de ses lumières , que c'est honorer Dieu que de faire périr dans les flammes & sur les échafauts ceux qui se trompent dans le dogme ou dans les pratiques du culte extérieur , & qu'enfin un Prince ne peut faire un meilleur usage du pouvoir suprême , qu'en répandant des fleuves de sang pour exterminer l'hérésie & ceux qui l'ont embrassée ? Ne fut-il au contraire qu'un hypocrite sombre & farouche , qui fit servir la Religion à seconder les projets de sa politique ambitieuse & sanguinaire , un caractère atroce dont la fausseté profonde & la cruauté réfléchie , empruntoient les dehors de la piété pour tromper les hommes , & changer en vertu le plaisir affreux qu'il goûtoit à voir couler le sang humain ; en un mot de ces monstres couronnés qui n'ont su apprécier leur grandeur & leur autorité que par l'étendue & la continuité des maux qu'ils ont fait à leur sujets , qui ne se sont montrés à leurs peuples qu'environnés de satellites & de bourreaux , & qui ne se sont estimés puissans que par la terreur dont tout le monde étoit frappé à leur vue , & par le nombre des arrêts de mort qu'ils ont prononcé ? Dans le premier cas , on peut assurer que si Philippe II n'eût pas existé , on ignoroit encore ce que c'est que le fanatisme dont on ne peut se faire une idée juste & complète qu'en lisant son histoire ; & dans le second cas , on doit convenir que les Tibères , les Nérons , les Caligula & tous les autres tyrans , dont on ne prononce les noms qu'avec horreur , étoient des princes doux & humains en comparaison de lui.

espérances à tous les Chrétiens, mais les esprits artificieux des Espagnols, qui ne demandoient qu'à dominer & à étendre leur monarchie, ne secondèrent pas les bonnes intentions du roi. Ce n'étoit pas le dessein de ces politiques, de vaincre les Turcs & d'écarter le malheur qui menaçoit la république de Venise. Ils vouloient entretenir les différens de ces deux nations ennemies, afin que les Vénitiens, épuisés de forces & d'argent, & fatigués de la longueur & du poids de cette guerre, ne pussent traverser le dessein qu'ils avoient de se rendre maîtres de toute l'Italie.

Le sénat de Venise connoissoit assez les artifices des Espagnols; il avoit éprouvé tous leurs détours & toutes leurs adresses dans un temps très-difficile, pendant le règne de Charles V. Aussi avoit-il de la répugnance à entrer dans aucune ligue avec Philippe, & il aimoit mieux acheter la paix à quelque condition que ce fût, que d'avoir aucune communication avec l'Espagne. C'étoit-là la résolution des anciens. Mais la jeunesse animée contre l'injustice & la perfidie des Turcs vouloit combattre & venger la république par les armes, & concluoit à la ligue qui se traitoit à Rome chez le pape, par des ambassadeurs. Commendon fit paroître sa prudence en cette occasion. Il démêla plusieurs grandes difficultés qui se présentèrent: car l'ambassadeur de Venise avoit ordre de lui communiquer toutes les circonstances de l'affaire; & le pape n'avoit point de ministre plus confident.

Enfin, les Espagnols & les Vénitiens étoient convenus de tous les articles de la ligue; le traité étoit dressé; il ne restoit plus qu'à le présenter à Sa Sainteté pour le confirmer: mais les ambassadeurs du roi d'Espagne déclarèrent, que leur maître n'avoit pas prétendu s'engager pour l'année présente; que le temps étoit trop court pour faire des préparatifs de guerre & pour exécuter les conventions. Les Vénitiens furent si piqués de cette déclaration, qu'ils ne pensèrent plus qu'à faire leur traité de paix avec le Grand-Seigneur. En effet, ils envoyèrent un agent à Constantinople, qui sous prétexte de traiter de l'échange des prisonniers, devoit travailler à l'accommodement de la république avec la Porte, dont le pape eut un sensible déplaisir. Commendon lui conseilla d'envoyer à Venise Marc-Antoine Colonne, qui avoit été choisi pour commander l'ar-

mée navale, & qui étoit auffi éloquent & auffi adroit à ménager les efprits, qu'habile & expérimenté en l'art militaire.

Lorsque Colonne eut reçu ordre de partir, Commendon l'avertit de faire tous les efforts pour faire rapporter l'affaire en plein sénat, & pour l'évoquer du conseil des dix & de l'assemblée de quelques anciens sénateurs, qui ne vouloient point entendre parler de guerre; l'assurant qu'il trouveroit plus d'ardeur & plus de résolution dans les esprits des sénateurs, pour opiner à la guerre & pour conclure la ligue, lorsqu'ils seroient rassemblés en corps. Il lui marqua les noms des sénateurs qui pouvoient servir: & lorsque Colonne fut arrivé à Venise, il suivit si bien les instructions que Commendon lui avoit données, que l'affaire ayant été rapportée en plein sénat, il engagea les Vénitiens à conclure la ligue à la grande satisfaction du pape & de toute l'Italie. Ce qui fut cause de ce célèbre combat & de cette fameuse victoire de Lépante, qui nous auroit mis à couvert de toute la crainte que nous avons de ces barbares, si nous eussions su en tirer autant de profit que nous en tirâmes de gloire.

Il y eut quelque difficulté pour le choix de celui qui commanderoit cette armée. Les Vénitiens, qui avoient éprouvé qu'un général sujet du roi d'Espagne ne leur étoit nullement propre, demandoient avec instance que le pape nommât un cardinal pour cet emploi. Ils espéroient que Sa Sainteté le donneroit à Commendon, pour qu'il elle avoit une estime particulière, & qu'elle jugeoit capable de soutenir toute sorte de grands emplois par sa prudence & par son esprit. Ils se réjouissoient déjà, dans l'espérance de voir une si grande & si sainte entreprise, conduite par un homme également attaché à l'autorité du saint siège & aux intérêts de leur république. Les Espagnols refusoient aussi de recevoir un général Vénitien: & Commendon ne vouloit accepter aucun commandement militaire, remontrant au pape combien ces emplois étoient peu séans aux personnes ecclésiastiques, & combien la profession des armes & le devoir d'un capitaine étoient éloignés du ministère des autels & du caractère d'un évêque, & d'un cardinal. Ainsi la proposition fut rejetée & la conduite de l'armée fut donnée, du consentement de tous, à D. Jean d'Autriche, frère de Philippe,

Philippe, s'il venoit commander en personne, comme les Espagnols le promettoient.

CHAPITRE VII.

Commendon est envoyé légat en Allemagne & en Pologne.

COMMENDON fut bientôt chargé de nouvelles négociations, qui devinrent de nouveaux sujets de gloire pour lui. Après que la ligue entre le roi d'Espagne & les Vénitiens eut été conclue, le pape voulut y engager tous les princes Chrétiens; & il sollicita particulièrement l'empereur Maximilien & Auguste, roi de Pologne, qui pouvoient attaquer l'ennemi par terre, & faire une diversion considérable, à cause du voisinage de leurs états avec ceux du Grand-Seigneur. Il espéroit que l'empereur, piqué d'un généreux ressentiment, ne perdrait aucune occasion de se venger de ces usurpateurs, qui l'avoient dépouillé d'une partie du royaume de Hongrie.

Commendon, suivant sa coutume, s'étoit retiré de Rome au commencement de l'été, pour éviter les grandes chaleurs de la ville & ne songeoit à rien moins qu'à entreprendre de nouveaux voyages. Le pape venoit de faire une promotion de seize cardinaux, qui étoient des sujets d'un très-grand mérite, & selon l'usage de la cour de Rome, il sembloit qu'il devoit employer aux grandes affaires, ceux qu'il avoit tout de nouveau élevés à cette dignité. Mais Sa Sainteté, qui considéroit beaucoup plus l'intérêt public que la coutume, nomma le cardinal Commendon pour son légat, & l'envoya vers ces deux princes. Car outre qu'il le considéroit comme s'il l'eût fait cardinal lui-même, & qu'il ne connoissoit personne qui eût plus de génie & plus de prudence pour les négociations; il savoit bien qu'il avoit plus de connoissance des affaires étrangères, & plus d'habitude dans ces royaumes que tous les autres.

Dès qu'il eut reçu les ordres du pape, il fit marcher son train, il partit de Vérone & il arriva en peu de temps à la cour de l'empereur. Ce prince étoit ravi que la guerre fût allumée entre les Turcs & les Vénitiens. Il voyoit avec plaisir tomber sur cette république l'orage qui menaçoit

ses états ; & comme il avoit employé tous ses soins pour faire conclure la ligue du roi d'Espagne avec les Vénitiens , il avoit résolu de se tenir en repos , de ne s'engager point dans cette guerre , & de l'entretenir plutôt par des espérances de secours que par aucun secours effectif.

Il étoit d'une complexion fort délicate , & son esprit , qui n'avoit pas assez de vigueur pour soutenir les grandes affaires , étoit plus propre à combattre par adresse & par conseil , que par la valeur & par les armes. Il n'avoit pas assez de force pour attaquer un ennemi si puissant , & il ne s'assuroit pas sur des secours mendés & ramassés de toute l'Allemagne qui n'arrivent jamais à propos : soit que cette nation ne souhaite point l'agrandissement des empereurs ; soit qu'elle soit difficile à émouvoir , & plus propre à soutenir une guerre qu'à l'entreprendre.

Les Vénitiens l'avoient déjà sollicité d'entrer dans leur ligue. Mais tantôt il leur représentoit qu'il étoit obligé de garder la foi de la trêve qu'il avoit jurée avec le Turc , & qui alloit bientôt expirer : tantôt , pour les amuser par quelque espérance trompeuse , il faisoit semblant de vouloir se mettre en campagne , & il leur demandoit un état de tous les secours qu'il pourroit espérer des princes ligués , quand il se seroit déclaré.

Le légat l'ayant trouvé dans ces dispositions , l'exhorta de se servir de l'occasion que Dieu lui offroit de réparer les pertes qu'il avoit faites , & de se venger de tous les outrages que la maison d'Autriche avoit reçus de ces infidèles. Il n'oublia rien de ce qui pouvoit le toucher , & l'engager à faire la guerre.

L'empereur l'écouta avec beaucoup de douceur , & il approuva toutes ses raisons ; mais il persista toujours dans son irrésolution. Il faisoit naître des difficultés sur toutes les propositions qu'on lui pouvoit faire. Il s'excusoit quelquefois sur la foi des traités & sur le serment qu'il avoit fait d'observer les lois de la trêve , qu'il n'étoit pas permis à un prince chrétien de violer. Mais il vouloit toujours attendre que le roi de Pologne & les autres princes de la chrétienté se fussent déclarés.

« Commendon lui représentoit que c'étoit confondre
» l'ordre établi. Que l'empereur devoit être le chef de ces
» sortes d'entreprises ; & que c'étoit à lui à exciter les au-

» tres princes par son exemple , tant parce qu'il étoit plus
 » intéressé à réprimer l'orgueil & l'injustice de ces barba-
 » res , que parce que sa dignité le mettoit au dessus de tous
 » les monarques chrétiens. Que si le pape venoit à man-
 » quer , ce seroit à lui à exhorter par ses lettres & par ses
 » ambassadeurs , tous les peuples de la chrétienté. Que les
 » Polonois , invités à cette ligue , ne manqueroient pas de
 » s'informer des desseins de l'empereur , & de demander
 » s'il levoit des troupes , s'il faisoit des préparatifs de guer-
 » re ; & que ce ne seroit pas les encourager , que de leur
 » dire qu'il attend qu'ils se soient déclarés.

» Mais pourquoi , lui disoit - il , irons-nous fonder les
 » esprits des Polonois , si vous avez résolu de vous tenir en
 » repos ? Lorsque les Vénitiens , que vous avez animés à la
 » guerre , & à qui vous avez donné de si belles espéran-
 » ces de secours , sauront que vous les abandonnez , &
 » que les Turcs ramassent toutes les forces de leur empire
 » dans leur armée navale , parce qu'ils ne craignent plus de
 » diversion par terre , ils se laisseront abattre ; & dans la
 » crainte d'avoir toute la puissance des Ottomans à com-
 » battre , ils composeront avec eux à quelque condition
 » que ce soit : & vous serez responsable , & de la désunion
 » de la ligue , & des dommages qui en pourront arriver
 » à la chrétienté.

» Pour le prétexte que vous prenez de la trêve que vous
 » avez signée , il est aisé de le réfuter. Vous devez vous
 » souvenir que vous vous êtes plaint très-souvent à moi ,
 » & que vous avez protesté dans toutes les diètes , que vous
 » aviez une trêve apparente avec les Turcs , & qu'en effet
 » vous étiez toujours en guerre avec eux : que ces barba-
 » res faisoient tous les ans des incursions sur vos terres ;
 » qu'ils s'emparoiérent même de vos villes , & qu'ils atta-
 » quoient vos garnisons avec des troupes réglées , & qu'il
 » étoit très-difficile de les repousser , quelque traité de paix
 » qu'ils eussent fait avec vous.

» Puis donc que vous avez affaire à des peuples barba-
 » res qui n'ont point de foi , qui se moquent des droits les
 » plus sacrés , & qui n'ont pour règle de leurs actions que
 » leurs passions & leurs intérêts ; pourquoi vous excusez-
 » vous sur la sainteté d'un serment qu'ils ont tant de fois
 » violé ? Croyez-vous pouvoir , par un prétexte de reli-

» gion , vous défendre de contribuer à une guerre qu'on
 » entreprend pour la défense de la religion même ?

L'empereur se sentoît pressé de ces raisons ; il voyoit tous ses artifices découverts : & comme le légat lui protestoit qu'il alloit écrire à Rome & à Venise toutes ses irrésolutions , il craignit que l'ardeur des Vénitiens ne se ralentit , s'ils perdoient l'espérance d'être secourus , & demanda encore quelque temps pour prendre sa résolution. Il répondit enfin qu'il suivroit toujours le conseil & l'autorité du souverain pontife , & qu'il entreroit très-volontiers dans la ligue ; mais qu'étant le plus exposé aux insultes & à la violence des ennemis , il vouloit savoir , avant que la guerre fût commencée , quel secours il pourroit attendre des princes ligués , afin de prendre ses mesures sur les forces qu'on lui fourniroit. Il espéroit qu'avant qu'on eût des nouvelles de ces provinces éloignées , l'été passeroit , & que l'année suivante il trouveroit encore quelque artifice pour éluder.

Commendon loua la résolution qu'il venoit de prendre , & lui fit connoître l'obligation qu'il avoit de se servir d'une occasion si favorable , & de s'unir avec les autres princes , pour défendre avec eux la cause commune de la religion. Il l'assura qu'on étoit prêt de lui accorder tout ce qu'il souhaiteroit ; qu'il n'avoit qu'à faire ses propositions , sans attendre les résolutions des autres. Mais l'empereur , qui ne vouloit point s'expliquer , faisoit toujours les mêmes difficultés , jusqu'à ce qu'il eût reçu l'état des secours & des troupes que ses associés pouvoient lui fournir.

« Par ces détours & par cette incertitude , nous sommes confirmés , lui dit alors le légat , dans les mêmes
 » soupçons que nous avons eus. Il n'est pas difficile de con-
 » noître que Votre Majesté ne veut que gagner du temps ,
 » afin que la saison de se mettre en campagne soit passée ,
 » avant que nous puissions apprendre les propositions des
 » confédérés que vous augmenterez , ou que vous changerez encore , pour trainer l'affaire en longueur. Faites-
 » nous la grâce de nous expliquer nettement ce que vous
 » prétendez. Si vous voulez donner quelque espérance solide de secours , & animer les Vénitiens à la guerre ; personne ne peut mieux savoir vos prétentions & vos besoins que vous-même , & vous en pouvez juger plus vé-

» ritablement que les autres n'en fauroient délibérer. »

L'empereur disputa long-temps , & il fut difficile de l'ébranler ; mais enfin il céda aux raisons du légat , & il demanda qu'on lui fournit vingt mille hommes d'infanterie , & quatre mille de cavalerie , dont la moitié seroit d'Allemands. Avec ce secours il promettoit d'être de la ligue & d'attaquer les Turcs du côté de la Hongrie : & il étoit prêt à faire d'autres propositions , si celles-là n'étoient pas acceptées. Il avoit eu tant de peine à rendre cette réponse positive , que les ambassadeurs , & principalement ceux de Venise , qui avoient souvent traité avec lui de cette matière , furent étonnés qu'on eût pu le faire expliquer.

Le légat dépêcha d'abord un courrier au pape , avec des lettres qui lui donnoient avis de tout ce qui se passoit. Et peu de temps après la nouvelle de la célèbre victoire des chrétiens se répandit par tout le monde , & donna un fort grand poids aux raisons de Commendon. On apprit que l'armée navale des chrétiens étant partie des côtes de Sicile , & ayant fait voile du côté de la Grèce , avoit rencontré celle des Turcs devant le détroit de Corinthe , où après un long combat , les chrétiens avoient remporté une glorieuse victoire. Cent trente vaisseaux des ennemis furent pris , & quatre-vingt dix brûlés ou coulés à fond.

Après un si heureux succès , le légat demanda qu'on fit des prières publiques , qu'on rendît solennellement des actions de grâces à Dieu , & qu'on allumât des feux de joie par la ville , afin d'encourager les peuples à prendre les armes contre des ennemis déjà vaincus. Mais l'empereur ne voulut permettre aucune marque de réjouissance publique , de peur que les Turcs ne pussent croire qu'il avoit insulté à leur mauvaise fortune ; & il se contenta d'assister avec l'impératrice & toute sa famille à une messe solennelle , que le légat célébra dans la chapelle du palais , en actions de grâces de cette victoire.

Le pape reçut presque en même temps la nouvelle de la défaite des Turcs , & celle de la résolution que Maximilien avoit prise d'entrer dans la ligue. Ce fut une double joie pour Sa Sainteté. Elle loua Commendon dans le consistoire ; & du consentement des princes ligués , elle fit donner parole à l'empereur , qu'on lui fourniroit tous les secours qu'il demandoit. Mais peu de temps après le légat étant parti ,

ce prince ne se mit plus en peine d'exécuter ses promesses ; & le pape Pie V étant mort , tous ces grands desseins furent sans effet.



C H A P I T R E V I I I .

Commendon soutient la cause du grand duc de Toscane , contre les prétentions de l'empereur.

EN V I R O N ce temps-là , il y eut quelque différent entre le pape & l'empereur , sur la qualité de grand duc de Toscane , que Sa Sainteté avoit accordé à Cosme de Médicis , que le mérite & la fortune avoient élevé presque à l'envi. Il étoit fils d'un simple citoyen de Florence , & n'avoit pour tout bien qu'un petit héritage , qui lui étoit disputé par un de ses proches , homme fort agissant & de grand crédit. Son père , Jean de Médicis , avoit mérité , par son courage & par ses grands exploits , d'être mis au rang des plus fameux capitaines de son temps. Sa mère , Marie Salviati , sœur du cardinal Salviati , étoit une dame très-vertueuse , qui , après la mort de son mari , eut un très-grand soin de l'éducation & des affaires de son fils.

Alexandre de Médicis commandoit alors dans Florence , & le pape Clément VII l'avoit établi duc de cette ville nouvellement conquise. Il étoit difficile d'accoutumer à la servitude ces peuples naturellement inquiets & mutins , qui étoient fiers & séditieux , lors même qu'ils jouissoient de leur liberté. L'esprit le plus modéré & le plus prévoyant eût eu de la peine à se ménager , & Alexandre n'étoit qu'un jeune homme adonné à ses plaisirs , qui ne se désoit de rien : aussi fut-il bientôt exposé aux embûches & à la trahison d'un de ses parens & de ses plus intimes amis , tant il y a peu de fureté pour ces oppresseurs de la liberté des peuples.

Laurentin de Médicis , qui avoit été le confident & le ministre des plaisirs & des débauches du prince , & qui s'étoit acquis beaucoup de crédit sur son esprit , le retint une nuit dans sa maison , sous prétexte de lui faire voir une dame de la ville dont il étoit amoureux ; & le trouvant endormi , il lui coupa la gorge. Quoiqu'il n'y eût

qu'un valet qui fût complice de cette action , ce meurtrier se sentit tellement saisi de crainte , qu'épouvanté de son crime , il sortit de la ville. Les amis de Médicis furent cet assassinat avant que les habitans , qui leur étoient suspects , en fussent avertis ; & ils eurent le temps de renforcer la garde de la ville , & de prévenir tous les défordres qui pouvoient arriver. Alexandre étant mort sans enfans , ils jugèrent à propos de choisir un prince de la même maison. Ils jetèrent les yeux sur Cosme , qui étoit à peine âgé de dix-huit ans ; & l'ayant rencontré , comme il revenoit d'une petite maison de campagne , sans songer à ce que la fortune lui préparoit , ils l'enlevèrent , & l'ayant porté dans le palais , ils le reconnurent pour leur prince.

Ce jeune homme ne négligea pas la fortune qui s'offroit à lui de si bonne grâce. Il fut le vengeur du crime de ce Laurentin , qui par la faveur d'Alexandre avoit voulu lui enlever sa petite succession & l'avoit tourmenté long-temps par des chicanes insupportables. Il n'eut point de plus grand soin que celui de punir ce traître ; & ayant su qu'il s'étoit retiré à Venise , il y envoya des assassins qui le tuèrent secrètement. Cosme n'eût pas moins d'adresse à affermir son autorité qu'il avoit eu de bonheur à l'acquérir. Ceux qui l'avoient élu tâchèrent de gagner l'esprit des peuples en leur laissant quelque apparence de liberté pour un temps , & retranchèrent le nom de Duc , comme un titre orgueilleux qui ressenoit la tyrannie , se contentant de lui donner celui de prince , qui paroissoit plus modeste & moins opposé à la liberté d'une République.

Cosme tâchoit de son côté d'adoucir cette nouvelle domination par sa prudence. Il ne faisoit rien sans le conseil des anciens. Il renvoyoit toutes les affaires au magistrat ; & par cette modestie , il s'insinua si bien dans l'esprit de tous les citoyens , qu'étant attaqué par des personnes de grand crédit , qui avoit été exilées , tout le peuple témoigna beaucoup d'affection pour ses intérêts , & lui aida à soutenir cette guerre. Après avoir vaincu ses ennemis il s'appliqua à régler la ville ; depuis s'élevant peu à peu & augmentant son autorité , il s'attira la connoissance de toutes les affaires ; il prit hautement le nom de Duc ; il abolit tous les droits & toutes les apparences de république , & ne laissant aux magistrats qu'un titre inutile , il se rendit mai-

tre absolu de cet état. Il vainquit Pierre Strozzi, un des grands capitaines de son temps, qui s'étoit mis à la tête des exilés, & qui avoit voulu les rétablir dans leur ville, par le secours de quelques troupes françoises. Il le défit & le chassa de la Toscane. Il conquit encore la ville de Sienne. Ainsi ayant agrandi ses états, il devint le plus riche & le plus grand prince de toute l'Italie.

Mais comme l'esprit des hommes naturellement inquiet aspire toujours à s'élever, Cosme commençoit à s'ennuyer du nom & de la qualité de Duc : & enflé des grandes prospérités qui lui étoient arrivées, pour satisfaire sa vaste ambition, il voulut se faire traiter de Roi ; soit pour avoir le titre d'une dignité dont il avoit déjà la puissance ; soit pour mieux établir par ce nouveau droit un état qu'il ne possédoit que par le droit des armes. Pour venir à bout de son dessein, il observa les inclinations du pape, & il s'appliqua entièrement à gagner son estime & son amitié par sa soumission, par son zèle pour la religion, par sa sévérité & par ses recherches exactes contre les hérétiques. Par cette voie il devint en peu de temps son ami intime, & il obtint de Sa Sainteté la permission de se faire appeler Grand Duc de Toscane : ce qui ne lui paroissoit pas fort éloigné de la royauté.

Il arriva à Rome avec un équipage très-magnifique, accompagné de beaucoup de noblesse. Deux cardinaux furent envoyés au-devant de lui. Sa Sainteté le reçut fort splendidement, le logea dans le palais, & lui donna solennellement les marques de sa nouvelle dignité. L'empereur Maximilien prétendit que le pape avoit entrepris sur ses droits ; qu'il n'avoit pu donner ce privilège à un prince qui relevoit de l'empire, & que c'étoit aux empereurs à distribuer ces titres & ces honneurs. Et sur cette prétention, il avoit cassé ce privilège, & il avoit envoyé des ambassadeurs à Rome pour se plaindre au pape du pape même : mais ils ne purent jamais obtenir d'être ouïs publiquement dans le consistoire, & ils se contentèrent d'exposer leurs raisons à quelques cardinaux, qui leur représentèrent l'injustice de leurs plaintes & de leurs prétentions.

Cosme protestoit qu'il étoit libre dans ses états ; qu'il ne relevoit point de l'empire, & qu'il ne quitteroit pas sa qualité de Grand Duc. Le pape soutenoit avec beaucoup

de fermeté ce qu'il avoit fait , & s'offendoit fort de ce que Maximilien avoit osé dire qu'il n'appartenoit pas au Souverain Pontife d'accorder ces titres d'honneur. Commendon reçut ordre de terminer ce différent , qui pouvoit aller plus loin & causer quelque division dans la chrétienté. Il s'y appliqua entièrement ; & après avoir obligé l'empereur à se liguier avec les autres princes , comme ils s'entretenoient un jour ensemble des forces des confédérés , & particulièrement des souverains d'Italie , Maximilien nomma le prince de Florence , & prit occasion de se plaindre de ce qu'il s'étoit adressé à d'autres qu'à lui , pour obtenir une qualité & une prérogative que l'empereur seul avoit droit de lui accorder.

Il protesta qu'il avoit eu une forte inclination de favoriser Cosme en cette rencontre , si son ambition impatiente ne l'eût précipité & ne lui eût fait oublier le désir qu'il avoit de le servir : mais qu'il sauroit bien faire valoir ses droits , & qu'il ne souffriroit pas que la grandeur & la puissance de l'empire fussent diminuées en sa personne : qu'il auroit bien du déplaisir d'être brouillé avec le pape , mais qu'il croyoit que le pape même approuveroit la résolution qu'il avoit prise , de ne laisser pas perdre les privilèges du Saint Empire. Il ajoutoit que le roi d'Espagne & les princes d'Allemagne étoient intéressés en cette affaire.

Commendon , après avoir un peu remis l'esprit de l'empereur , & lui avoir remontré qu'il ne devoit pas pousser plus loin ce différent , & qu'il devoit considérer l'état des affaires de l'empire , de celles de sa maison & des siennes propres , se plaignit à lui de l'ambassade qu'il avoit envoyée à Rome ; & des plaintes qu'il faisoit de Sa Sainteté , rejetant pourtant toute la faute sur ses conseillers.

S'il s'agit de faire des plaintes , disoit-il , qui de vous ou du pape en peut faire avec plus de justice ? Le pape a accordé le titre de Grand-Duc à Cosme de Médicis , qui est
 » un prince d'un très-grand mérite , qui a de grandes liai-
 » sons avec vous , & que vous avez honoré de votre al-
 » liance , en donnant à son fils une de vos sœurs en ma-
 » riage , & vous voulez lui ôter ce titre ? Vous avez en-
 » voyé des ambassadeurs à Rome , pour soutenir que le
 » pape n'a pas eu le pouvoir de le lui accorder. Cosme
 » prétend qu'il est libre , qu'il ne relève que de lui-même ;

» que la ville de Florence s'est rachetée par une grosse
 » somme d'argent de toutes les dépendances de l'empire :
 » qu'il a des lettres de Rodolphe , qui a élevé la maison
 » d'Autriche à cette suprême grandeur où elle se trouve ,
 » par lesquelles il déclare qu'il n'a plus aucun droit sur
 » cette ville.

» Vos ambassadeurs publioient dernièrement , que toute
 » la Toscane relevoit de l'empire , sans faire réflexion
 » qu'une grande partie de cette province étoit dans les
 » droits & dans la dépendance du saint siége. Quel sujet
 » de division & de haine seroit-ce , si Sa Sainteté ne pré-
 » feroit le bien public à ces contestations particulières , &
 » si elle n'étoit résolue d'agir avec vous avec un esprit
 » plein d'amitié & de tendresse paternelle ; D'où est - ce
 » que Votre Majesté , ou son Conseil ont conclu que le
 » pape n'avoit pas ce pouvoir ? Doutez-vous de la puis-
 » sance des souverains pontifes , non-seulement sur les ti-
 » tres des princes , mais sur les princes mêmes , selon les
 » nécessités de la chrétienté & selon la fidélité & l'atta-
 » chement qu'ils ont à la religion ? Clément IV. ne donna-
 » t-il pas cette Toscane , que vos courtisans vous font si
 » sujette , à Charles d'Anjou , roi de Naples ? Les papes ne
 » l'ont-ils pas gouvernée toutes les fois que la nécessité
 » des affaires les y a obligés ?

» Mais pour venir à des exemples moins éloignés &
 » plus illustres , il n'y a pas si long-temps que le souve-
 » rain pontife accommoda le différent survenu entre
 » Venceslas , roi de Bohème , & les Dirachins , pour le
 » royaume de Hongrie. Il se réserva le jugement de l'af-
 » faire ; il prononça définitivement ; & sa sentence fut re-
 » çue sans contradiction. Vous m'opposiez tantôt le roi
 » d'Espagne , & vous l'intéressiez en votre cause. Mais par
 » quel droit possède-t-il le royaume de Navarre dans les
 » Pyrenées , si ce n'est parce que le pape Jules II. en a
 » dépouillé Jean d'Albret , pour s'être ligué avec les en-
 » nemis de l'église romaine ? Que si vous niez que le
 » pape ait eu ce pouvoir , il faut de deux choses l'une , ou
 » que le roi d'Espagne rende ce royaume à la maison de
 » Vendôme , qui a hérité de celle d'Albret & qui le rede-
 » mande , ou qu'il soit convaincu d'injustice , s'il retient
 » contre le droit & contre le devoir d'un prince chrétien &

» d'un homme de bien un état qui ne lui appartient pas.
» Il seroit trop long de vous représenter en quelles occa-
» sions, & combien de fois les souverains pontifes ont
» exercé leur pouvoir suprême, & combien de différens
» ils ont terminés, non-seulement par leur crédit & par
» leur entremise, mais encore par leur juridiction & par
» leur autorité. Et pour parler en particulier du droit de
» donner aux princes des titres & des prérogatives d'hon-
» neur que vos conseillers veulent contester, Alphonse VI,
» roi d'Espagne, accorda sa fille en mariage à Henri,
» comte de Lorraine, à cause des grands exploits qu'il
» avoit fait contre les Maures, & lui donna cette partie
» de ses états qui s'appelle le Portugal. Quelque temps
» après le pape Alexandre III, pour récompenser sa va-
» leur & pour reconnoître les grands services qu'il avoit
» rendus à la chrétienté, lui accorda le titre de roi, sans
» que jamais Alphonse osât s'opposer au dessein de Sa Sain-
» teré, quelque jalousie qu'il eût de voir son gendre aussi
» indépendant & aussi puissant que lui.

» Les souverains pontifes n'ont-ils pas ôté à la Pologne
» le titre de royaume, & ne le lui ont-ils pas rendu lorsqu'ils l'ont jugé à propos ? Dans le temps que les Polonois reconnoissoient particulièrement l'autorité des empereurs, le pape déposa le roi Boleslas pour avoir tué de sa main sacrilège Stanislas, évêque de Cracovie, qui étoit un prélat d'une sainteté fort renommée. Non-seulement il priva le roi du royaume ; il supprima même le titre & la dignité de roi. Cette sentence fut si bien exécutée, que pendant deux cents quarante ans, ceux qui gouvernèrent la Pologne, ne se nommèrent jamais que Ducs. Ce n'étoit ni par la négligence, ni par la lâcheté, ni par la condescendance des princes qui régnoient alors. Henri IV étoit empereur ; il étoit l'ennemi le plus ardent & le plus irréconciliable du saint siège : & jamais ni lui ni ses successeurs, qui ont été animés du même esprit, n'ont osé contester ce droit.

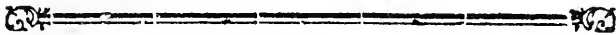
» Après tout ce temps, les Polonois ayant une grande passion d'être remis dans leur ancien honneur, & l'ayant mérité par les grands services qu'ils avoient rendus à la chrétienté, envoyèrent une solennelle ambassade en France, où les papes tenoient alors le siège, & ils obtin-

» rent de Jean XXII que leur duc reprendroit le titre de
 » roi. Qui pensez-vous qui étoit empereur en ce temps-
 » là ? C'étoit Louis de Bavière , l'ennemi & le persécuté
 » teur perpétuel de l'église romaine. Toutefois il n'envia
 » point ce nouveau titre d'honneur aux Polonois ; il ne se
 » plaignit pas de ce qu'ils ne s'étoient pas adressés à lui.
 » Je ne crois pas que Pie V ait moins de pouvoir que Jean
 » XXII & les autres. Les hommes n'ont pu lui retran-
 » cher ses droits , & votre autorité n'est pas plus grande
 » que celle des Henris & des Louis vos prédécesseurs. Il
 » n'y a que cette différence , que V. M. a de la piété &
 » du respect pour l'église , au lieu qu'ils n'avoient que de
 » la haine & de la rébellion contre elle.

» Dans votre Allemagne , dans votre Autriche , les Pon-
 » tifes romains n'ont-ils pas exercé le même pouvoir ? Les
 » empereurs Rodolphe , Albert , Fridéric ont envoyé des
 » ambassadeurs à Rome , pour rendre des actions de grâce ,
 » plutôt que pour faire des plaintes. Mais s'il faut aller
 » jusqu'à la source de votre pouvoir & de votre autorité ,
 » d'où avez-vous tiré ce nom d'Empereur , qui met l'Al-
 » lemagne au-dessus de tous les autres royaumes chrétiens ,
 » lorsque l'empire romain , dont la puissance & la majesté
 » avoient été transférées en l'Orient , se ruinoit par sa
 » propre grandeur , & que ses provinces étoient désolées
 » par les Barbares ? Qui est-ce qui l'a partagé ? Qui est-
 » ce qui en a donné une partie aux Allemands ? Y a-t-il
 » quelqu'un qui soit si ennemi de la vérité , & si animé
 » contre le saint siège , qui n'avoue que ce sont les papes ?
 » Il leur a donc été permis d'ôter aux Grecs une partie
 » de l'empire , & de vous la donner avec le titre d'Empe-
 » reur : & il ne leur sera pas permis aujourd'hui de don-
 » ner le titre de Duc & de Roi ? Pourquoi n'auront-ils
 » pas un droit qu'ils ont pu vous donner ? Certainement ,
 » lorsque je fais réflexion sur cette affaire , j'ai quelque
 » sujet de soupçonner que ceux qui ont donné un conseil
 » si nouveau & si dangereux dans la conjoncture du temps ,
 » n'aient quelques desseins cachés d'augmenter les trou-
 » bles & les désordres & de vous brouiller avec le pape (1).

(1) On n'a pas de peine à reconnoître dans cet endroit les idées
 & le langage d'un Ultramontain : Mais il est étonnant que le tra-
 ducteur n'y ait pas apporté quelque correctif. Tout le monde con-

Maximilien ne favoit que répondre à ces raisons. Il al-
léguoit seulement qu'il étoit obligé en conscience de sou-
tenir les droits de l'empire. « Puis donc , répliqua le légat ,
» que vous vous croyez si obligé de défendre les droits de
» l'empire , ne trouvez pas mauvais que le pape prenne le
» soin de défendre ceux du saint siège. Je vous ai assez fait
» connoître quels ils sont. » Enfin , comme l'intention de
Maximilien étoit de faire acheter fort cherement au duc de
Toscane ce titre d'honneur qu'il contestoit , & d'en tirer une
somme considérable , il souhaita que Commendon trouvât
lui-même le moyen d'accommoder l'affaire , en sorte que
le nom de Grand-Duc fût conservé à Cosme. Cependant
Commendon reçut des nouvelles de Pologne & des ordres
du pape , qui l'obligèrent de presser son voyage pour s'y
rendre à grandes journées. Mais quelque temps après Cos-
me mourut , & Maximilien ayant reçu de l'argent de son
fils , lui confirma & augmenta même l'honneur que son
père avoit obtenu de Pie V.



CHAPITRE IX.

*Commendon part de la Cour de l'Empereur , pour aller en
Pologne en qualité de Légat.*

CE qui obligea Commendon de partir avec tant de
précipitation , ce fut la nouvelle qu'il apprit par le bruit

vient qu'un des premiers & des plus importans devoirs des Rois
Chrétiens est de protéger la Religion , & de maintenir par leur au-
torité les Loix de l'Eglise ; mais il peut y avoir des circonstances
où le bien de l'Etat force en quelque sorte le souverain à tolérer des
dogmes & un culte contraires à la Religion dominante , soit pour
éviter de plus grands maux , soit pour attendre que le temps , ait
amené des conjonctures plus heureuses. Alors s'il croit nécessaire
d'accorder la liberté de conscience & l'exercice d'un culte nouveau
à ses sujets non conformistes , il trouve dans sa puissance & dans sa
sagesse , tout ce qu'il faut pour dresser & faire exécuter les loix
qu'il juge à propos de faire sur cet objet , sans avoir besoin de se
concerter avec la puissance spirituelle , & encore moins d'obtenir
son autorisation : L'Histoire des troubles excités en France par le
Calvinisme , ne nous fournit que trop d'exemples de ce droit in-
contestable des souverains , & pour n'en citer qu'un seul , le fameux
Edit de Nantes , publié en 1798 par un de nos plus Grands Rois , en
faveur des P. R. est une preuve mémorable de l'usage qu'ils en ont
fait.

commun & par les lettres de plusieurs particuliers , que le roi de Pologne étoit retombé dans ses premières agitations , qu'il avoit résolu de nouveau de répudier la reine sa femme ; qu'il prenoit de nouvelles mesures avec les hérétiques ; qu'il avoit fait donner un appartement dans son palais à une demoiselle d'une naissance illustre & d'une grande beauté , qui étoit fille d'honneur de la princesse sa sœur , & qu'il se dispoit plus librement à un nouveau mariage pendant l'absence de la reine. Car la reine n'ayant pu obtenir par ses prières , ni par celles de ses parens ou de ses amis , que le roi la fit revenir auprès de lui , & ne pouvant plus souffrir l'injustice qu'on lui faisoit , étoit sortie secrètement du royaume & s'étoit réfugiée chez Maximilien & chez ses frères , comme nous avons déjà dit.

Elle demouroit à Lintz , ville d'Autriche , située sur les bords du Danube , où elle menoit une vie fort retirée & fort peu proportionnée à sa condition , accablée des chagrins présens & des craintes de l'avenir , & trop informée pour son repos des passions violentes du roi , & des résolutions qu'il prenoit tous les jours contre elle. Lorsque Commendon descendoit à Vienne par le Danube , il s'étoit arrêté pour la voir. Elle l'avoit supplié , avec des larmes & des prières très-instantes , de prendre quelque soin de son honneur & de son salut. Elle l'avoit instruit de toutes les intrigues & de tous les desseins qui se formoient contre elle en Pologne. Quelques courtisans , pour flatter le prince & pour s'insinuer dans son esprit , avoient rallumé ses espérances presque éteintes , & l'avoient porté à écrire au pape pour sonder ses intentions ; ce que Commendon avoit toujours empêché. Il y avoit des ambassadeurs prêts à partir , pour représenter à Sa Sainteté la stérilité de la reine , l'importance d'avoir des successeurs de la maison royale , les nécessités de l'état , les prières & les desirs des peuples , & pour demander enfin la dissolution de son mariage.

Le légat étant donc parti dans la plus rigoureuse saison de l'année , traversa avec beaucoup de peine ces régions glacées , & il arriva en Pologne. Quoique plusieurs seigneurs , avec qui il avoit depuis long-temps de grandes liaisons d'amitié , & qui étoient venus au-devant de lui pour lui faire honneur , l'eussent informé fort amplement de l'état des affaires du royaume , il fit quelque séjour à

Petercaw , tant pour se délasser des fatigues du voyage , que pour reconnoître plus certainement l'état des choses avant qu'il arrivât à la Cour. Cependant il m'envoya à Varsovie pour faire compliment au roi de sa part ; pour l'avertir de son arrivée dans ses états , & pour donner ordre à plusieurs choses qu'il falloit régler avant qu'il le vît.

Enfin , lorsque j'eus disposé tout ce qu'il m'avoit ordonné , il vint à la Cour , & il y fut reçu du roi & des principaux seigneurs du royaume , avec tous les honneurs qui étoient dus à sa dignité & à sa personne. Quoique le roi relevât de maladie , & qu'il eût peine à se soutenir à cause des douleurs de la goutte , il se traîna du mieux qu'il put , appuyé sur un bâton jusqu'à l'escalier ; & l'ayant abordé fort civilement , il lui donna la droite par honneur : & toutes les fois qu'ils furent ensemble , ou dans l'église , ou dans le palais , il le fit toujours mettre au-dessus de lui.

Dès les premiers bruits de son arrivée , le roi avoit résolu de suspendre pour quelque temps tous ses desseins touchant son divorce : & croyant que le légat ne feroit pas grand séjour dans son royaume , il jugeoit à propos d'attendre qu'il fût parti , parce qu'il savoit déjà par expérience qu'il auroit affaire à un zélé défenseur de la validité de son mariage. Il avoit alors un engagement honteux avec une courtisane , qui lui faisoit supporter plus patiemment le retardement d'un nouveau mariage ; outre que les passions commençoient à s'affoiblir dans un corps infirme & presque corrompu.

Commendon voyant que l'affaire étoit déjà fort avancée ; que les ambassadeurs qui devoient aller à Rome étoient nommés ; qu'on avoit fait espérer à l'empereur d'adopter un de ses fils , afin qu'il ne s'opposât pas à ce dessein ; que les hérétiques étoient prêts à agir , & que toutes les mesures étoient prises , il crut qu'il ne devoit pas dissimuler. Il prit son temps , & il représenta au roi ce qu'il avoit appris par des bruits publics & par les avis de plusieurs de ses amis. Il lui redit les mêmes choses qu'il lui avoit dites quelques années auparavant sur les droits & sur la sainteté du mariage. Il lui fit entendre « que c'étoit en » vain qu'il s'adressoit au pape ; qu'il cherchoit inutilement » des moyens dans une affaire où il n'y en avoit point

» humainement. Que personne ne le serviroit avec plus
 » de zèle & plus d'affection que lui, si la chose pouvoit
 » avoir quelque bonne issue. Qu'encore qu'il fût roi, il
 » devoit se souvenir qu'il étoit homme ; & que les rois
 » peuvent bien peut-être se dispenser des lois humaines,
 » mais qu'ils sont indispensablement sujets aux ordres de
 » Dieu comme les moindres des hommes. Qu'il mit son
 » esprit en repos & qu'il ne persistât point dans un dessein
 » inutile, qui lui donneroit beaucoup d'inquiétude sans
 » aucune solide espérance de succès.
 » Le roi l'assura que ce qu'on lui avoit dit de l'ambassade
 » de Rome, & de l'adoption du fils de l'empereur n'étoit
 » pas véritable. Que ce n'étoit que des bruits qu'il avoit
 » été obligé lui-même de faire courir. Que ses sujets le
 » sollicitoient continuellement de penser à leur laisser des
 » princes qui pussent les gouverner après lui. Que pour
 » les satisfaire, il leur donnoit de ces espérances va-
 » gues & incertaines. Que pour lui, il avoit résolu de
 » souffrir son malheur avec patience, puisqu'il étoit le
 » seul homme au monde qui fût malheureux sans remède
 » & sans espérance. » Il paroissoit que ni le roi, ni le lé-
 » gat n'étoient pas fort contens de ce qu'ils venoient de se
 » dire ; & l'affaire auroit sans doute éclaté : mais la provi-
 » dence de Dieu dissipa l'orage qui menaçoit ce grand royaume
 » & peut-être toute la chrétienté. Car on reçut en ce
 » même-temps les nouvelles de la mort de la reine, que les
 » inquiétudes & les chagrins accabloient depuis long-temps,
 » & qu'une maladie soudaine emporta.

Le roi parut en grand deuil. Il rendit témoignage de la vertu & de l'innocence de cette princesse. Il pleura sa mort très-amèrement, & fit paroître un très-sensible déplaisir d'avoir troublé son repos & de lui avoir causé tant de peines. Il n'y eut personne qui ne crût que ses larmes étoient feintes. Qui est-ce en effet qui eût pu s'imaginer qu'il fût véritablement touché de la perte d'une princesse qu'il avoit chassée de son lit, de son palais & de son royaume, & qu'il alloit encore persécuter sans considérer ni son salut ni ses états ?

Cependant, à la nouvelle de sa mort & à la solennité de ses funérailles, non-seulement il prit un air triste & lugubre, non-seulement il pleura, mais encore il parut
 accablé

accablé de douleur ; & ce qui est plus surprenant , c'est que depuis ce temps-là , ni le Roi , ni ses sujets ne parlerent jamais de mariage. On ne dit pas un seul mot de la nécessité d'avoir des princes du sang royal , & de laisser le royaume dans la famille où il étoit , ni de toutes ces autres raisons qui faisoient tant de bruit auparavant dans toutes les conversations ; soit qu'il fût charmé par la beauté & par les caresses d'une maîtresse , à qui il avoit donné un appartement dans le palais , & que cet engagement lui fit oublier le mariage ; soit par une bizarrerie assez ordinaire de l'esprit humain , qui se porte avec impétuosité aux choses défendues , & qui méprise celles qui sont libres & aisées.



CHAPITRE X.

Il tâche d'engager le Roi & les Polonois , à entrer dans la ligue contre les Turcs.

COMMENDON fit de grandes instances auprès du Roi , pour l'obliger à se joindre aux Princes qui s'étoient ligüés contre le Turc. Il y employa toute son adresse & toute son éloquence ; mais il y trouva de grandes difficultés. Le Roi , qui ne songeoit qu'à ses passions & à ses plaisirs , & qui étoit aussi foible d'esprit que de corps , ne demandoit que du repos & de l'oisiveté. Il n'avoit aucun soin de ses affaires , & il n'étoit plus en état de prendre la résolution de faire la guerre. Il vouloit pourtant qu'on crût qu'il n'abandonneroit pas la cause de la religion , & il renvoyoit l'affaire à la diète , qui se tenoit pour lors à Varsovie ; car les délibérations de la paix ou de la guerre , par les lois du royaume appartiennent à cette assemblée. Les Polonois étoient en paix avec le Turc depuis long-temps , ils en étoient très-satisfaits ; & il n'y avoit nulle apparence de leur faire rompre leur ancien traité , & de les engager à une guerre contre un ennemi si puissant. Ils se souvenoient de la journée de Varne ; & lorsqu'on les pressoit de s'unir avec tout le reste de la chrétienté pour la cause commune , ils répondoient presque toujours que leurs ancêtres avoient été autrefois trop malheureux dans une pareille ligue.

Uladius IV , fils de Jagellon , avoit été élu roi de Hon-

grie & de Pologne. Roi de Pologne en 1434, & roi de Hongrie en 1440, & il commandoit à ces deux nations en même-temps. Les Hongrois, qui étoient alors très-puissans, avoient poussé leurs conquêtes jusqu'aux frontières de la Thrace. Les Turcs avoient aussi conquis une grande partie de l'Asie; & s'étant rendus redoutables par leurs victoires passées, ils avoient résolu de tourner leurs armes du côté de l'Europe, & d'assiéger la ville de Constantinople, qui étoit le siège de l'empire. Amurath leur roi avoit fait un traité de paix avec Uladislas, afin de n'avoir qu'une guerre à la fois, & d'unir toutes ses forces contre l'empereur d'Orient, qui étoit son véritable ennemi. Mais le pape Eugène IV craignant que cette nation guerrière accoutumée à vaincre, & sur-tout ennemie des chrétiens, après avoir pris Constantinople, ne se jetât dans la Grèce & dans les provinces voisines, & ne passât comme un torrent jusques dans l'Italie, il envoya le cardinal Césarini à Uladislas, pour lui représenter qu'il étoit très-important pour la Hongrie & pour la Pologne, d'empêcher que ces infidèles n'entraissent dans l'Europe, & d'éloigner ces peuples barbares de ses frontières. Que l'empereur alloit avec une puissante armée se jeter dans la Thrace. Que les Vénitiens & les Génois tiendroient la mer avec un grand nombre de vaisseaux. Qu'on pouvoit opprimer cet ennemi commun, qui devenoit tous les jours plus fier & plus redoutable, si les Polonois l'attaquoient de leur côté, sans s'arrêter aux noms spécieux de paix ou de trêve.

Le cardinal persuada si bien ce jeune Roi, qu'il l'engagea à rompre le traité qu'il avoit fait avec Amurath, & à lui déclarer la guerre. Le succès en fut très-funeste. Car les deux armées s'étant rencontrées proche de Varne, il se donna une sanglante bataille. Uladislas fut d'abord heureux; son aile droite, où il combattoit en personne, rompit les Turcs & les mit en fuite. Mais les ennemis ayant poussé vigoureusement l'aile gauche, vinrent charger le Roi par derrière, si bien que la frayeur & le désordre s'étant mis parmi les chrétiens, ils commencèrent à fuir. Le Roi fut tué dans le combat, & toute son armée fut taillée en pièces (1).

(1) Le récit de l'Historien n'est point exact en cet endroit. Le brave Hunnade si célèbre par ses exploits & si redoutable aux Turcs, commandoit l'armée Chrétienne. Il l'avoit posée au pied

Le souvenir de cette défaite faisoit craindre aux Polonois de rompre le traité de paix qu'ils avoient fait avec le Turc. Ils s'exhortoient les uns les autres à n'écouter point les propositions de la ligue. Ils raisonnoient sur cette guerre, & ils concluient que cette société des Vénitiens & des Espagnols ne subsisteroit pas long-temps ; que lorsqu'elle viendrait à se rompre, tout le poids de la guerre tomberoit sur la Pologne ; qu'ils seroient coupables d'avoir violé la foi de leurs traités, & qu'ils auroient à soutenir les efforts d'un Roi très-puissant, qui fondroit sur eux avec toutes les forces de l'Asie & de l'Europe, & les accableroit infailliblement.

Commendon ne voyoit aucune apparence de persuader des esprits si prévenus. Néanmoins, par ses soins & par son adresse, il s'étoit encore conservé quelque espérance. Il tâchoit d'engager les principaux seigneurs de la cour, qui le visitoient très-souvent ; les uns par l'espérance qu'il leur donnoit d'avoir quelque commandement dans l'armée ; les autres par le désir d'acquérir de la gloire par quelque grande action ; & les autres par la considération de leurs intérêts, & par l'espoir du butin. De sorte que si cette délibération eût été remise au jugement du sénat, il y auroit eu un parti fort considérable pour la guerre. Le hasard même fortifia ce que la prudence avoit déjà fait.

Bocdan, fils d'Alexandre, gouvernoit alors la Valachie, qui est une province voisine de la Pologne, tributaire du Grand-Seigneur. Il venoit d'épouser une dame Polonoise

d'une montagne dont il s'étoit rendu maître. Un de ses flancs étoit défendu par la Varna, rivière considérable qui baigne les murs de la Ville de même nom, & se jette dans la mer noire, l'autre par un retranchement de chariots, de manière qu'il ne pouvoit être enveloppé. Il avoit mis la personne du Roi en sûreté dans un endroit qui étoit à l'abri de toute surprise, & lui avoit donné pour sa garde un corps de Cavalerie, dont il connoissoit l'intrépidité, en le priant de ne point quitter ce poste, qu'il ne l'eût fait avertir. L'aile droite, conduite par le Général, étoit victorieuse, & Amurath regardant la bataille comme perdue sans ressource, songeoit à la retraite ; lorsque Uladislas, excité par les Evêques & quelques Seigneurs de sa Cour, jaloux de la gloire d'Hunniade, se jeta sur les ennemis, avec plus d'impétuosité, que d'ordre & de prudence. Tout ce qu'il y avoit de plus brave & de plus expérimenté parmi les Turcs, s'acharna contre lui & contre sa troupe. Il fit des prodiges de valeur, mais accablé par le nombre, & ne pouvant être secouru, il fut tué, & sa mort fit passer la victoire du côté des Musulmans. Le 11 Novembre de l'an 1444 est l'époque de cette sanglante bataille.

d'une grande beauté, & d'une des plus riches & des plus nobles maisons du royaume. Il voulut aller en Russie, où elle étoit, pour la voir, & pour la conduire lui-même dans ses états avec beaucoup de magnificence. Il avoit offensé très-sensiblement Chritoste Sborowi, jeune seigneur de Pologne, qui outre sa fierté naturelle, avoit encore tout l'orgueil que donnent ordinairement la naissance illustre & l'appui d'une grande parenté. Bocdan l'avoit convié d'aller dans la Valachie, & lui faisoit espérer d'épouser sa sœur : mais sur quelques légers différens qui arrivèrent entre eux, il le maltraita, & l'obligea de se retirer honteusement. Sborowi, qui ne demandoit que l'occasion de se venger, ayant appris que son ennemi étoit entré dans la Russie, se rendit à petit bruit aux environs de cette province, avec une troupe choisie de jeunes gens.

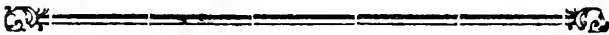
Bocdan passa le fleuve Niester, qui sépare la Valachie de la Russie, sans prévoir aucun danger ; & laissant tous ses gens derrière lui, il se jeta dans un carosse, & s'avança avec quelques-uns de ses amis, dans la résolution de surprendre agréablement sa nouvelle épouse, & d'arriver plutôt qu'elle n'espéroit. Cette galanterie de jeune homme ne lui réussit pas. Sborowi, qui avoit de bons avis, se mit en embuscade sur son chemin ; & l'attaquant lorsqu'il y pensoit le moins, il le blessa dangereusement, & le fit porter dans une ville dont il étoit seigneur.

Dès qu'on fut cette nouvelle dans la Valachie, ces peuples naturellement changeans & infidèles à leurs Souverains, ayant encore la mémoire toute fraîche des cruautés du père de Bocdan, élurent un autre Prince, qui envoya d'abord des ambassadeurs à Constantinople, pour accuser Bocdan d'avoir eu dessein de se révolter & de se joindre aux Polonois & aux chrétiens, & pour gagner les ministres de la Porte par des présens & par de grandes distributions, qui ont plus de pouvoir sur l'esprit de ces barbares que la raison ni la justice. Par ce moyen son élection fut confirmée. Il fut reconnu, & l'on lui envoya même quelques troupes de cavalerie pour la défense de la province.

On avoit publié dans la Pologne que le nouveau Prince étoit établi ; & comme les bruits sont toujours plus grands que les choses, on s'étoit persuadé que pour gagner les bonnes grâces du Grand Seigneur, il avoit renoncé à la foi,

qu'il s'étoit rangé sous la loi de Mahomet, & qu'il s'étoit même fait circoncire selon les cérémonies des Turcs. Cependant Bocdan avoit été mis en liberté, après avoir payé une grosse rançon; & voyant que l'action de son ennemi étoit blâmée de tout le monde, il conjuroit les Polonois, par la compassion qu'on avoit pour lui, par la considération & par les sollicitations de sa nouvelle épouse, & par l'intérêt qu'ils avoient d'avoir dans leur voisinage un Prince qui leur fût obligé, de prendre quelque soin de son rétablissement.

Ils levèrent donc quelques troupes; ils passèrent le fleuve Niefter, & se jetèrent dans la Valachie. Ils auroient même chassé le nouveau Prince; mais le Roi & le sénat de Pologne, ayant appris qu'il y avoit des troupes du Grand-Seigneur qui gardoient la Valachie, ils craignirent de s'attirer la guerre avec le Turc. Ils rappelèrent promptement leurs troupes, & ils ordonnèrent aux chefs de ne faire aucune violence, & de tâcher de gagner les esprits des peuples, & de rétablir Bocdan par intrigue & par adresse, plutôt que par la voie des armes. Les Turcs de leur côté soupçonnoient que cette irruption fût une déclaration de guerre. Ils savoient que le légat du Pape sollicitoit le Roi de se liguier avec les autres Princes chrétiens, & ils se plaignoient hautement que les Polonois étoient les premiers à violer la foi des traités.



C H A P I T R E X I.

Discours du cardinal Commendon au sénat de Pologne.

CEPENDANT le nombre de ceux qui étoient venus à la diète de Varsovie étoit fort grand, & il n'y avoit que la maladie du Roi qui empêchât que le légat n'eût une audience publique: car il ne croyoit pas qu'il fût de sa dignité d'aller au sénat en l'absence du Roi. Mais comme la maladie de ce Prince augmentoit tous les jours, il fut résolu qu'une partie du sénat s'assembleroit dans la maison de Commendon pour entendre ses propositions.

L'archevêque de Gnesne, qui est le chef du clergé, les évêques de Cracovie, de Ploscko & de Presmilie, six Palatins, huit Châtelains, le grand chancelier du royaume & le grand maréchal, qui sont les officiers & les magistrats

qui composent le sénat de Pologne, s'y trouvèrent. Com-
 mendon les reçut très-civilement ; & après que chacun eut
 pris sa place, le chancelier prit la parole, & dit au légat :
 « Que le Roi n'ayant pu venir à l'assemblée, à cause de
 » ses incommodités, avoit choisi les personnes les plus con-
 » fidérables du royaume pour entendre en son nom, & au
 » nom de tout le sénat, ce qu'il avoit à leur dire ; & qu'il
 » le prioit de traiter avec eux, comme s'il eût été présent,
 » & si le sénat eût été entier ».

» Commendon commença fort gravement, par le déplai-
 » sir qu'il avoit de la mauvaise santé du Roi, par des souhaits
 » pour sa convalescence, & par la joie qu'il auroit eue de
 » saluer & d'entretenir le sénat en corps. Il ajouta, que puis-
 » qu'il n'auroit pas cette satisfaction, il reconnoissoit en
 » eux toute la Majesté du sénat. Après quoi il protesta de-
 » vant Dieu, que dans les propositions qu'il avoit à leur
 » faire, & dans les conseils qu'il avoit à leur donner, il au-
 » roit la même sincérité, le même zèle, & la même pas-
 » sion pour leurs intérêts, que s'il s'agissoit de l'honneur
 » ou de la conservation de sa propre patrie, parce que les
 » Polonois l'avoient obligé d'avoir pour eux une affection
 » & une reconnoissance éternelle. Après cet exorde tout le
 » monde redoubla son attention ; chacun jeta les yeux sur
 » lui, & il commença de la sorte.

» La guerre, Messieurs, est allumée entre les Turcs &
 » nous : & si l'on fait attention à l'artifice de ces barba-
 » res, qui veulent nous attaquer séparément les uns après
 » les autres, on conviendra que cette guerre est très-dan-
 » gereuse. Ils se déclarent contre les Vénitiens, & ils en
 » veulent à tous nos Princes. Et attaquant cette républi-
 » que, ils menacent toute la chrétienté ; & ils sont plus
 » animés contre la religion, que contre la puissance des
 » chrétiens. Le pape Pie V, considérant l'obligation qu'il a
 » par tous les devoirs de sa charge, de pourvoir aux né-
 » cessités publiques, a fait une ligue avec le roi d'Espagne
 » & les Vénitiens. Il a envoyé ses légats pour solliciter tous
 » les Princes & tous les peuples à défendre tous ensemble
 » la cause commune.

» Il souhaite particulièrement que vous ayez quelque
 » part à une entreprise si sainte & si glorieuse ; tant parce
 » qu'il a beaucoup de confiance en votre valeur, que parce

» qu'il espère que vous prendrez volontiers les armes con-
 » tre ces infidèles que vous avez si souvent vaincus, &
 » que vous défendrez la république chrétienne contre leurs
 » efforts, avec d'autant plus d'ardeur, que vous êtes les
 » premiers exposés au danger, & qu'il s'agit plus de la fu-
 » reté de vos états, que de celle de tous les autres. Nous
 » favons que vous avez toujours eu une généreuse ardeur
 » d'étendre la foi & la piété chrétienne, & d'éloigner de
 » vos frontières ces irréconciliables ennemis qui sont à vos
 » portes. Mais vous avez attendu des temps favorables pour
 » réprimer enfin leur insolence.

» Voici l'occasion que vous avez tant désirée. Selim,
 » animé contre les chrétiens par une férocité naturelle, &
 » par une perfidie ordinaire aux Princes de sa maison, a
 » rompu la paix qu'il avoit solennellement jurée, & qu'il
 » avoit renouvelée si religieusement, si toutefois il y a
 » quelque religion parmi ces barbares. Selim, dis-je, atta-
 » que l'isle de Chypre. Il espère que les chrétiens désunis
 » comme auparavant par des haines, ou par des jalousies
 » d'état, ne seront pas disposés à soutenir les intérêts de
 » leur religion, & qu'il opprimerá facilement une petite ré-
 » publique abandonnée.

» Mais par les soins du souverain Pontife, le roi d'Espa-
 » gne, qui pourroit lui seul soutenir tout le poids de cette
 » guerre, a joint ses armes à celles de Rome & de Venise.
 » L'Empereur & tous les Princes d'Allemagne sont de cette
 » ligue. Dom Sébastien roi de Portugal veut avoir part à
 » une si sainte expédition. Les François mêmes, quelque'é-
 » loignés qu'ils soient des Turcs, & quelque alliance qu'ils
 » aient avec eux, nous font espérer uns secours très-confi-
 » dérable. Les forces des ennemis sont dissipées. Notre
 » dernière victoire les a entièrement abattus. Plusieurs
 » peuples de la Grèce & de la Macédoine ont repris cou-
 » rage, & sont prêts à secouer le joug de leur servitude, si
 » nous sommes résolus de les assister. De sorte que si nous
 » laissons perdre une occasion si favorable, il faut con-
 » fesser que Dieu est irrité contre nous, & qu'il nous a
 » frappés d'aveuglement.

» Mais nous avons juré la paix, direz-vous, & nous ne
 » pouvons manquer à nos traités, sans manquer à la foi
 » publique & à la religion de nos sermens. Lisez, Messieurs,

» les histoires de tant de nations que ces infidelles ont dé-
 » solées; vous trouverez qu'ils n'ont égard ni aux lois, ni à
 » la foi des traités, & qu'ils ont subjugué plus de provin-
 » ces par la trahison & par la perfidie, que par la force ou
 » par le bonheur de leurs armes. Les Vénitiens n'ont que
 » trop éprouvé leur mauvaise foi. Je vous alléguerois leur
 » exemple, si vous n'aviez vous-mêmes des expériences de
 » leur infidélité accoutumée. Je ne vous parlerai pas de
 » Bialograde, ville fort peuplée à l'embouchure du Niefter,
 » que ces barbares vous ont enlevée. Je ne vous parlerai
 » pas de deux villes qu'ils ont surprises & qu'ils ont forti-
 » fiées dans la Podolie : ce sont leurs injustices anciennes,
 » & je ne veux vous représenter que les plus récentes.

» L'année passée, avant la défaite de leur armée navale,
 » sous prétexte que vous n'aviez pas payé au Roi des Tar-
 » tares je ne sai quelle pension, qu'ils appeloient un tri-
 » but, au grand déshonneur de votre royaume, ils lâchè-
 » rent contre vous ces mêmes Tartares, qui firent de grands
 » ravages dans les campagnes fertiles de la Russie & de la
 » Pologne, & qui entraînent un grand nombre de vos
 » citoyens dans une honteuse captivité. Ils n'auroient pas
 » manqué de faire une pareille irruption encore cette an-
 » née, si leur défaite ne les eût épouvantés. On publioit
 » de tous côtés qu'il y avoit une armée de quarante mille
 » hommes campée au-delà du Boristhène. Ce ne fut pas la
 » rigueur de l'hiver qui les arrêta; ce fut un ordre de Se-
 » lim, qui ne jugeoit pas à propos d'irriter les Polonois,
 » après la perte qu'il venoit de faire.

» Après ces incursions des Tartares, contre toute sorte
 » de justice & contre les traités de paix, ne se font-ils pas
 » rendus maîtres de la Valachie? N'en ont-ils pas chassé le
 » seigneur naturel, qui n'étoit coupable à leurs yeux que
 » de trop d'attachement & de fidélité pour la Pologne?
 » N'ont-ils pas mis à sa place le plus méchant esclave de
 » leur tyran, qui a renoncé à la foi chrétienne, pour em-
 » brasser le culte profane de Mahomet; qui a pris toutes les
 » superstitions & tous les vices de ces barbares, qui est
 » aussi cruel, aussi avare, & aussi déraisonnable qu'eux;
 » qui sera toujours prêt à exécuter leurs ordres, & qui
 » n'attend qu'un commandement pour vous attaquer?

» Le roi Sigismond, qui étoit très-sage & très-prévoyant,

» avoit toujours eu grand soin que le Vaivode de Vala-
 » chie fût porté à suivre le parti des chrétiens, lorsque
 » l'occasion de se déclarer se présenteroit : il avoit même
 » fait des traités qui le lioient en quelque façon aux intérêts
 » de cette couronne, afin que cette province fût comme
 » une barrière entre les terres du Turc & les siennes. Ce-
 » lui qui y commande présentement, est non-seulement
 » dépendant des ministres de la Porte, il est encore ennemi
 » déclaré de la Pologne. Il fait que vous avez travaillé à
 » rétablir Bocdan, & que par vos lettres & par vos intri-
 » gues vous sollicitiez ces peuples à le reconnoître. Consi-
 » dérez donc, Messieurs, si les Turcs ont bien observé les
 » lois du traité, lorsqu'ils ont envoyé dans votre voisina-
 » ge un Vaivode circoncis, avec des troupes pour l'éta-
 » blir & pour le défendre contre vos armes. Il est certain
 » que cette paix n'est qu'apparente, puisqu'ils ont fait une
 » irruption dans la Russie, où ils ont brûlé, pillé, saccagé,
 » & où ils ont exercé toutes les hostilités imaginables,
 » même depuis que vous avez rappelé vos troupes de la
 » Valachie. C'est à vous à déterminer, si vous aimez mieux
 » donner une armée à Bocdan par délibération publique,
 » ou permettre à ses amis de l'assister & de lui fournir des
 » troupes. Si le sénat se déclare ouvertement, la paix est
 » rompue. Si vous permettez aux particuliers de l'assister,
 » croyez-vous que les Turcs fassent grand cas d'une paix
 » que des particuliers peuvent troubler impunément ?

» Mais depuis peu, direz-vous, nous avons reçu des let-
 » tres fort obligantes du Grand-Seigneur. Il nous traite
 » comme ses anciens amis & ses alliés. Je vous prie, Mes-
 » sieurs, de faire quelque réflexion sur cette manière d'a-
 » gir. D'où vient cette civilité à des barbares, qui se croient
 » fort élevés au-dessus du reste des hommes ? C'est qu'ils
 » jugent que le temps vous est favorable. Ils veulent vous
 » endormir avec ces noms d'amitié & d'alliance : & ne pou-
 » vant vous attaquer par la guerre, ils vous attaquent par
 » la paix. Plus ils vous flattent contre leur naturel, plus ils
 » conçoivent de haine & de colère dans leurs cœurs. Ils at-
 » tendent leur temps, & ils vous font perdre le vôtre. Ce-
 » pendant ils sont sur vos frontières. La Valachie leur étoit
 » déjà tributaire : ils n'y viennent pas pour la conquérir,
 » mais pour être plus près de vous, & pour vous ôter tout

» le crédit que vous avez dans cette province. C'est pour
 » cela qu'ils déposent un jeune Prince , à qui ils n'ont rien
 » à reprocher que votre amitié.

» Voulez-vous attendre , Messieurs , qu'ils se faussent de
 » la ville de Cothin , & qu'ils la fortifient ; qu'ils vous
 » ôtent l'espérance d'entrer dans la Valachie , & qu'ils vous
 » tiennent dans une crainte perpétuelle pour Caminieck ?
 » Que s'ils ont sollicité il y a quelques années Alexandre
 » père de Bocdan de reprendre Poverie , que pensez-vous
 » qu'ils feront , quand ils se seront rendus les maîtres de la
 » Valachie ? Qui les empêchera , s'ils connoissent que vous
 » aimiez le repos , & que vous soyiez insensibles , d'affu-
 » jettir la Transylvanie , & d'environner votre royaume ,
 » enforte que vous ayiez toujours vos plus cruels ennemis
 » à vos côtés ? En ces occasions , quoiqu'il ne faille pas
 » souhaiter la guerre , il est de la prudence de suivre la né-
 » cessité , & de prévenir ses ennemis. Il vaut mieux prévoir
 » les maux qui nous menacent , que de nous laisser accabler
 » en les négligeant. Vos ancêtres ont souhaité avec passion ,
 » l'occasion qui se présente aujourd'hui. Si vous la laissez
 » échapper , je prie Dieu que je sois faux prophète ; je
 » crains que vous ne vous repentiez un peu trop tard de
 » votre oisiveté ; & que vous ne connoissiez , lorsqu'il ne
 » se ra plus temps , l'importance de mes avis .

» J'ai appris que le feu roi Sigismond avoit accoutumé de
 » dire , quelque temps avant sa mort , qu'il n'avoit rien
 » désiré plus ardemment , que de voir tous les Princes
 » chrétiens unis ensemble , pour attaquer leur ennemi
 » commun ; & qu'il auroit fait voir en cette occasion , si
 » c'étoit par choix , ou par nécessité , qu'il avoit fait des
 » traités de paix avec ces barbares. Ce Prince , qui aimoit
 » tendrement ses sujets , ajoutoit , qu'il laisseroit à son fils
 » son royaume plus vaste & plus florissant qu'il ne l'avoit
 » reçu , mais un peu plus sujet , & plus exposé à la puis-
 » sance des Turcs. Ce Roi si sage & si politique favoit
 » bien que les Polonois ne jouiroient jamais d'une parfaite
 » liberté tant qu'ils auroient pour voisins des ennemis in-
 » fidelles & puissans ; & qu'un jour on verroit tomber sur
 » cet état , l'orage que les temps & les passions différentes
 » avoient détourné jusques alors. Ces prédictions vous doi-
 » vent être très-considérables , parce qu'elles viennent

» d'un esprit sage & plein de tendresse pour vous , qui
 » vouloit vous exciter à vous servir du temps que Dieu
 » vous offre , pour abattre l'orgueil & la puissance des
 » tyrans , qui vous menacent toujours. Ne vous laissez pas
 » tromper par ces fausses apparences d'amitié & d'alliance ,
 » qu'ils vous proposent , pendant qu'ils sont occupés à
 » d'autres guerres.

» Je ne me lasse point de vous redire , Messieurs , qu'il
 » faut considérer la guerre qu'ils font au Chrétiens comme
 » s'ils la faisoient à chaque prince en particulier. Ce dan-
 » ger commun doit animer tout le monde à prendre les
 » armes : vous y avez plus d'intérêt que tous les autres.
 » Qu'est-ce qui peut vous arrêter depuis que nous avons
 » remporté cette célèbre victoire de Lépante ? Tout ce
 » grand armement de mer est ruiné. Toutes leurs troupes
 » sont dispersées sur les côtes , dans les garnisons de la
 » Grèce , de l'Asie & de la Syrie ; de sorte que si les Chré-
 » tiens les attaquoient par mer & par terre , & s'ils faisoient
 » quelques efforts du côté de la Hongrie , de la Pologne
 » & de la Dalmatie , il ne faut point douter qu'on ne pût
 » chasser ces infidèles de toute l'Europe.

» Mais supposez qu'il n'y a point de ligue entre les prin-
 » ces Chrétiens contre les Turcs ; que personne ne vous
 » invite à cette guerre , & que ces ennemis viennent fon-
 » dre sur cet état ; ce qui pourroit arriver un jour : croyez-
 » vous que la Pologne ait assez de forces pour soutenir
 » tout le poids de cette guerre ? Pouvez-vous espérer de
 » résister à une si grande puissance par vos seules armes ,
 » & sans le secours de vos alliés ? Si vous vous sentez assez
 » forts par vous-mêmes , quelle plus grande gloire pou-
 » vez-vous acquérir que celle d'avoir repoussé par votre
 » valeur l'ennemi de toute la Chrétienté , & d'avoir étendu
 » avec honneur les bornes de votre empire ? Que si vous
 » jugez que vous ayez besoin du secours des autres , si votre
 » liberté vous est chère , si vous craigniez une cruelle &
 » honteuse servitude , vous imploreriez le secours de vos
 » amis & de vos voisins ; vous enverriez par-tout des am-
 » bassades ; vous engageriez vous-mêmes les princes à une
 » guerre si juste & si sainte ; & vous vous tiendriez heu-
 » reux que Dieu vous eût offert l'occasion d'une ligue pour
 » combattre les ennemis de la religion.

» On vous offre aujourd'hui, non-seulement des fe-
 » cours pour la guerre, mais encore les fruits d'une vic-
 » toire. Mais de quelle victoire? Elle est si grande, qu'elle
 » ôte à nos ennemis cet empire de la mer qui pouvoit les
 » rendre maîtres de toute l'Europe. Si nous en laissons perdre
 » le fruit par notre négligence, si nous leur donnons le
 » temps de réparer leur flotte & de ranimer leur ancien or-
 » gueil; je ne fais s'il n'étoit pas plus à propos de ne les pas
 » vaincre. Car outre qu'ils se rendront aussi puissans qu'au-
 » paravant, ils feront plus irrités par leurs pertes, & pouf-
 » fés tout ensemble par la haine & par la vengeance. Alors,
 » comme vous êtes les plus proches, vous serez les plus
 » exposés. Cependant vous vous flattez d'une paix qui dé-
 » pend de l'infidélité de ces barbares. Je prie Dieu que
 » vous ne vous repentiez pas de votre crédulité: mais je
 » crains, à en juger par ce qui s'est passé dans la Valachie,
 » que vous n'appreniez plutôt que vous ne pensez, que
 » les Turcs ont passé le fleuve Niefter, & que la haine
 » qu'ils nourrissent dans leur esprit ne vienne à éclater &
 » à se répandre comme un feu caché qui excite un grand
 » embrasement.

» Mais plusieurs choses vous empêchent de vous dé-
 » clarer. Je fais que les grandes entreprises ont toujours de
 » grandes difficultés dans leurs commencemens: mais le
 » zèle, le courage & l'engagement les surmontent dans la
 » suite. Lorsqu'on voit brûler sa maison, & que des tour-
 » billons de flamme se poussent avec impétuosité vers le
 » ciel, personne ne s'amuse à se parer. Quelque nu, quel-
 » que malade qu'on soit, on se sauve du danger le plus
 » promptement qu'on peut. L'ennemi est déjà sur vos fron-
 » tières; il entre dans vos états; il fait déjà le dégât dans
 » vos campagnes. S'il s'avance & s'il veut forcer les passa-
 » ges, il faut l'arrêter. S'il s'arrête & s'il demeure en repos
 » dans la Valachie, il est d'autant plus à craindre, qu'il se
 » prépare à faire de plus grands efforts. De sorte qu'il ne
 » s'agit pas de délibérer si vous ferez en guerre avec les
 » Turcs; mais si vous leur ferez la guerre en leur temps,
 » ou au vôtre, & si vous songerez à votre liberté & à votre
 » conservation, lorsque leur défaite vous donne une so-
 » lide espérance de vaincre; ou si, charmés de la douceur
 » du repos, vous vous contenterez d'être spectateurs des

» combats des autres. En attendant ainſi l'événement de
 » la guerre , vous deviendrez peut-être la récompente du
 » vainqueur , ſans avoir obligé les vaincus à vous
 » ſecourir.

» Il eſt certain , Meſſieurs , que vous aurez un jour
 » guerre avec les Turcs. Que faites-vous quand vous di-
 » ferez de les attaquer ? Vous ne vous en ſauvez pas. Vous
 » attendez qu'ils ſoient plus puiffans. Ainſi, je m'étonné
 » qu'il y ait des gens parmi vous qui préfèrent une paix in-
 » certaine & mal établie , à une guerre honorable & nécef-
 » faire ; & qui ne ſongent pas combien ce peu de repos qu'ils
 » goûtent , leur coutera de peines & d'inquietudes. Au-
 » rez-vous donc tant d'averſion pour la guerre & pour le
 » travail que vous ne connoiſſiez pas que votre ſalut dé-
 » pend du caprice des barbares ? ou ſi vous le connoiſſiez ,
 » n'eſtimizez-vous pas cet état plus fâcheux que celui de la
 » ſervitude ? Ne voudriez-vous pas défendre votre liberté
 » aux dépens même de votre vie ? Ne penſez-vous qu'à
 » jouir de la paix préſente , ſans vous ſoucier de l'orage qui
 » tombera un jour ſur vos enfans & ſur vos neveux , &
 » que vous ne pourrez éviter vous-mêmes ſelon toutes les
 » apparences ? Un père de famille , dans ſon domeſtique ,
 » ne travaille pas ſeulement à laiſſer un ample héritage à
 » ſes enfans ; il a ſoin qu'on ne les puiſſe troubler après ſa
 » mort dans leur poſſeſſion. Le ſénat , qui eſt comme le
 » père des peuples , ne doit-il pas pourvoir à la ſureté &
 » à la liberté de ceux qui viendront après vous ?

» Je veux qu'il n'y ait rien à craindre , Meſſieurs , & que
 » les Polonois jouiſſent en repos d'une tranquillité aſſurée ,
 » ce que je ne ſaurois me perſuader. Voulez-vous qu'une
 » nation , ſi renommée par tant d'illuſtres exploits , & ſi
 » accoutumée à tous les exercices militaires , renonce à ſes
 » inclinations guerrières , pour vivre dans la langueur &
 » dans la molleſſe ? Il eſt à craindre qu'une grande oiſiveté
 » ne corrompe votre jeuneſſe. Comme les corps les plus
 » robuſtes perdent leur force & leur embompoint & de-
 » viennent languiffans , lorsqu'ils vivent dans un lâche re-
 » pos ; ainſi les républiques ſ'afſoibliſſent & deviennent in-
 » firmes lorsqu'elles ne s'exercent point dans les arts & dans
 » les diſciplines qui leur conviennent. Elles ſe corrom-
 » pent par le luxe & par l'oiſiveté , & fomentent des

» fédérations & des révoltes qui font les maladies des états.
 » Vous savez qu'il n'y a déjà que trop de principes &
 » de semences de divisions dans la Pologne. Je ne vois point
 » de remède plus sûr que l'exercice des armes, qui est si
 » naturel & si ordinaire à vos peuples. C'est-là votre car-
 » rière; c'est-là votre gloire; ce font-là vos arts & votre
 » étude: c'est par les combats & par le travail que vous êtes
 » parvenus au degré de puissance où nous vous voyons,
 » & que vous avez acquis tant de provinces, qui composent
 » aujourd'hui ce grand royaume. Vos ancêtres ont passé
 » leur jeunesse à cheval, dans les exercices de la guerre &
 » dans les festins ou dans les débauches. Ils ne mettoient
 » pas leur gloire à exceller en intempérance, ils la mettoient
 » à vaincre à la course, à lancer un javelot, à pousser un
 » cheval de bonne grâce, & à favoir le métier des armes.
 » Ils étoient plus souvent dans leur camp que dans leur
 » maison. Ils n'avoient pas accoutumé d'acquérir des hon-
 » neurs & des richesses par les plaisirs & par l'oïveté, mais
 » par la valeur & par le mépris des dangers. Ils ne recon-
 » noissoient point d'autre gloire, ni d'autre récompense
 » que celle d'avoir bien servi dans les armées, & d'avoir
 » passé par tous les degrés du service.

» Par ces glorieux travaux, ils arrivèrent à cette répu-
 » tation & à cette gloire, qui les rendit redoutables à leurs
 » voisins & illustres dans les climats les plus éloignés. S'il
 » vous reste encore quelque désir de rétablir cette disci-
 » pline, & de conserver votre royaume par les mêmes
 » arts qui l'ont augmenté, pourquoi ne vous joignez-vous
 » pas aux autres princes pour la cause commune de la
 » Chrétienté? Faites réflexion de quelle importance il est
 » pour vous si les Chrétiens vainquent ou s'ils sont vaincus.
 » S'ils sont vaincus, croirez-vous être en sûreté? Pour-
 » quoi donc ne les assistez-vous pas, & pour leurs intérêts
 » & pour les vôtres, de crainte que leur chute ne vous ac-
 » cable, & que vous ne soyez entraînés par le malheur des
 » autres. Si vous jugez que nous vaincrons, que ne pre-
 » nez-vous les armes pour avoir part à notre victoire,
 » comme vous les prendriez pour empêcher notre ruine?

» Souvenez-vous donc encore une fois de la valeur &
 » de la gloire de vos ancêtres. Souvenez-vous des grandes
 » grâces que vous avez reçues du ciel. Souvenez-vous de

» votre propre fureté. Employez pour Dieu cette vigueur
 » de vos corps, cette vivacité de vos esprits, ce grand nom-
 » bre de guerriers, cette abondance de provisions qu'il
 » vous fournit. Ecoutez sa voix qui vous appelle à cette
 » guerre sainte contre les ennemis de sa foi. Profitez de
 » cette occasion de faire paroître votre ardeur & votre
 » courage, & de défendre votre royaume. Si c'est un crime
 » que d'abandonner notre patrie ou nos parens, quel
 » crime fera-ce d'abandonner la cause de JESUS-CHRIST ?
 » Pouvez-vous vous dispenser de résister à ces cruels en-
 » nemis, qui s'en prennent à la religion, au culte sacré des
 » autels, & à Dieu même.

» Je prie Dieu, Messieurs, qu'il vous inspire les con-
 » seils que vous devez suivre ; & qu'il répande ses grâces
 » & ses lumières sur le roi & sur vous avec tant d'abon-
 » dance, que vous ne preniez point de résolution qui ne
 » réponde à la grandeur de votre nation & à la cause de
 » la Chrétienté que vous défendrez : afin que vous jouif-
 » siez un jour d'une paix sure & indépendante du caprice
 » des hommes, & que vous laissiez après vous à vos des-
 » cendants une liberté folide & qui se soutienne par ses pro-
 » pres forces ».

Ce discours du légat avoit jeté la honte & l'inquiétude dans l'esprit de ceux qui avoient le plus de répugnance pour la guerre, & qui vouloient sur-tout être en paix avec le Grand-Seigneur ; & si l'affaire eût été rapportée en plein sénat, il auroit été très-difficile de rejeter le conseil de faire la guerre, tant il y avoit de personnes de qualité qui opinoient à la ligue, persuadées par les discours de Commendon. Mais la maladie du roi, qui devenoit tous les jours plus dangereuse, engagea tout le monde & le légat même, à d'autres pensées plus importantes ; parce que le roi n'avoit point d'enfans, & qu'il ne resteroit aucun prince du sang royal quand il viendrait à mourir.

La mort du pape Pie V, qui arriva malheureusement en ce même temps, arrêta toutes les affaires de la Chrétienté : & quoique les cardinaux, par une diligence salutaire, eussent élu Grégoire XIII le jour d'après qu'ils se furent enfermés dans le conclave ; néanmoins l'attente d'un nouveau pontife avoit suspendu toutes choses. Tout étoit calme ; l'espérance & l'ardeur des Vénitiens étoient ralenties. Mais

Grégoire dépêcha d'abord des courriers avec des lettres ; par lesquelles il ordonnoit à Commendon de continuer ses soins pour l'affaire de la ligue , & d'assister à l'élection d'un nouveau roi , si Auguste , de qui on avoit appris depuis peu la maladie , venoit à mourir ; & de retourner promptement en Pologne , s'il en étoit déjà parti.





LA VIE
DU CARDINAL
JEAN-FRANÇOIS
COMMENDON.
LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

*La mort du roi Sigismond Auguste , qui fut le dernier roi de
la race de Jagellon.*

LE roi Sigismond Auguste étoit épris de la beauté & des attraits d'une jeune Dame , qu'il avoit fait venir depuis peu dans son palais , qui s'étoit rendue maîtresse de l'esprit du prince & de la fortune des courtisans. Elle & sa mère dispoient de tous les emplois , & faisoient distribuer toutes les grâces aux personnes qui leur étoient dévouées & qui les flattoient de l'espérance de parvenir à la royauté. Pour le roi , il étoit si éperdument amoureux , que tout infirme , & tout mourant qu'il étoit , il se laissoit emporter à l'ardeur de sa passion , sans écouter ni les prières de ses fidèles serviteurs , ni les avis des médecins , qui lui redisoient tous les jours que sa plus dangereuse maladie étoit son incontinence.

Lorsqu'il se sentit accablé & réduit à une extrême foiblesse , il ne voulut voir aucun de ses domestiques. A peine souffrit-il que la princesse sa sœur lui rendit quelques visites , & refusant tous les secours qu'il devoit attendre de ses proches & de ses amis , il s'abandonna aux soins & à

la conduite de ces deux dames qui le gouvernoient. Elles entreprirent de le guérir ; mais abusant de la confiance qu'on avoit en elles , elles négligèrent tous les remèdes ordinaires , & n'employèrent que les charmes impuissans d'une magicienne , qui se confioit en son art , & qui leur faisoit espérer une guérison merveilleuse. Leur espérance fut trompée ; tous ces grands secrets de magie furent inutiles , & ce prince abandonné des médecins , affoibli & consumé par le feu de ses passions , mourut sans enfans le septième jour de Juillet ; & la maison des Jagellon , qui avoit régné près de deux cents ans dans la Pologne , fut éteinte en lui.

Jagellon , qui avoit été le premier roi de cette race , étoit prince de Lithuanie , dans le temps que cette province , qui adoroit des animaux & des serpens , reçurent , par la renommée , quelques notions de la foi & de la religion des Chrétiens. Ces peuples adonnés à l'idolâtrie , s'instruisirent de nos mystères , pour les savoir plutôt que pour les croire ; & voulant connoître les lois , les maximes & les cérémonies de l'église , plutôt par un esprit de curiosité , que par aucun motif de soumission ; ils apprirent avec quelque plaisir , ce qu'ils n'étoient pas résolus de suivre. On rapporte qu'ils étoient si barbares , que dès que leurs filles étoient dans un âge raisonnable , ils sacrifioient leur pudeur à la passion brutale des jeunes hommes. Ils connoissoient si peu l'honneur , qu'ils croyoient qu'il étoit fort honorable pour elles de l'avoir perdu. Ils s'étoient imaginé qu'il y avoit de la honte à épouser une femme chaste ; & sans s'arrêter à la foi , ni à la sainteté du mariage , ils étoient persuadés que plus leurs dames avoient de galans , plus elles étoient honnêtes femmes.

Les Polonois , après la mort de leur roi Louis , conservèrent le royaume à la princesse Hedwige sa fille unique , se réservant le droit de lui choisir un époux ; & ils voulurent bien la faire reine , à condition qu'elle feroit roi celui que les états assemblés lui nommeroient. Guillaume , archiduc d'Autriche , se présenta , & tâcha de gagner par ses soins & par ses intrigues , l'esprit de la reine & le royaume de Pologne. Comme il étoit jeune & bien fait , il ne lui fut pas difficile de toucher le cœur de cette princesse. Elle l'invita à faire le voyage de Cracovie , & l'on soupçonna

qu'elle l'avoit reçu chez elle secrètement, & qu'elle lui avoit donné des marques très-fortes de son amitié. Mais les Polonois obligèrent ce jeune prince à se retirer sur ses terres, & choisirent Jagellon pour leur roi & pour époux d'Hedwige, à condition qu'il uniroit la Lithuanie avec la Pologne; qu'il régneroit également sur ces deux états; & que lui & ses peuples renonceroient à leurs superstitions & au culte de leurs faux dieux, pour embrasser la foi de JESUS-CHRIST. Ce qui fut exécuté; & Jagellon fut conduit magnifiquement dans Cracovie, où il fut couronné roi de Pologne.

Il eut deux fils; Uladislas, qui fut défait & tué par les Turcs à la journée de Varne, comme nous avons déjà remarqué; & Casimir, qui succéda au royaume, après la mort de son frère. Celui-ci ayant eu quinze enfans, maria neuf filles à autant de princes Allemands ses voisins, & se rendit très-considérable par ce grand nombre d'alliances. Casimir son plus jeune fils mena une vie très-pure & très-innocente; & mourut dans sa jeunesse en odeur de sainteté, que les Polonois assurent avoir été confirmée par des miracles. Frédéric, qui fut un autre de ses fils, fut archevêque de Gnesne & évêque de Cracovie; & le pape Alexandre VI, le fit cardinal quelque temps après. Les peuples de Bohême, & depuis ceux de Hongrie, élurent Uladislas pour leur roi. Celui-ci eut deux enfans, Louis & Anne. Louis, après la mort du roi son père, eut en partage le royaume de Hongrie; & s'étant engagé mal à propos dans une bataille contre les Turcs, il fut défait; & par une fatalité, qui sembloit être attachée à sa famille, il mourut en fuyant. Anne épousa l'empereur Ferdinand d'Autriche, & ne fut pas moins féconde que son ayeule; car elle eut quinze enfans. Après la mort de Casimir, Jean Albert son fils aîné lui succéda. Alexandre son frère, gouverna le royaume après lui; mais ils moururent tous deux sans enfans. Sigismond, qui régna après eux, eut un grand nombre de filles, & ne laissa qu'un fils, qui fut ce Sigismond Auguste, dont nous venons de rapporter la mort, & qui fut le dernier de la race de Jagellon.



CHAPITRE II.

Commendon expose les esprits à élire un roi Catholique.

LEs Polonois ne souffrent point d'autres rois que ceux qu'ils ont choisis eux-mêmes ; & sans avoir égard à la naissance ou à l'ordre de la succession , ils veulent que ceux qui les gouvernent leur soient obligés , & que la fortune de leurs souverains soit leur ouvrage. Néanmoins , suivant l'usage des autres nations , ils n'ont presque jamais préféré des étrangers aux princes du sang. Les rois , afin d'assurer la couronne à leurs fils aînés , les faisoient déclarer leurs successeurs sans beaucoup de peine , même dans leur enfance , pourvu qu'ils fussent nés d'un légitime mariage ; car ils ne reconnoissent point les fils naturels. Ils n'avoient qu'à gagner , par des présens & par des bienfaits , les principaux de la noblesse , & à les engager dans leurs intérêts. Ainsi la considération du roi présent leur faisoit relâcher une partie de leur liberté ; & leurs assemblées donnoient un peu plus à la faveur & à la reconnoissance , qu'aux lois & aux coutumes du royaume.

Auguste étant mort , chacun reprit avec joie cet esprit de liberté qui étoit presque éteint. Ils n'étoient plus arrêtés , ni par la crainte , ni par la complaisance ; & la multitude , qui ne sait jamais se régler , auroit bientôt changé cette noble liberté , en une très-dangereuse licence , si les plus sages , par leurs conseils & par leur autorité , n'eussent modéré ces emportemens populaires. Dès que les magistrats virent que la république étoit sans chef , & que les lois avoient perdu toute leur force , depuis qu'il n'y avoit plus de souverain pour les faire observer , ils s'assemblèrent séparément , chacun en leurs provinces , & firent des réglemens nécessaires pour empêcher les désordres , & pour entretenir la paix dans toutes les parties de cet état.

Toute la noblesse , par une louable conspiration , fit publier qu'on tiendroit pour ennemis de la patrie , & qu'on pourroit tuer impunément tous ceux , qui durant l'inter-règne , entreprendroient de faire quelque violence. Ils avoient tous que Commendon avoit beaucoup contribué

à maintenir l'ordre & la tranquillité publique, & que sa prudence & son autorité avoient été d'un grand secours dans ces temps difficiles; parce que plusieurs des principaux seigneurs lui communiquoient plus librement leurs desseins, & qu'il les portoit fort adroitement à la paix & à la douceur.

Il s'en présenta une occasion fort pressante dès le commencement de l'interrègne. La maison des Sberowis étoit alors une des plus illustres de Pologne par sa noblesse, par les biens & par les terres qu'elle possédoit. Ils étoient plusieurs frères, qui s'étoient acquis beaucoup de crédit par leur naissance, par l'union étroite qui étoit entre eux, & par un certain air populaire qu'ils affectoient. Ces jeunes seigneurs, au premier bruit de la mort du roi, prirent les armes, & se jetèrent dans Cracovie, à dessein de se saisir de la ville & de la citadelle, & d'en chasser le palatin Firlei, avec qui ils avoient eu de grands démêlés. Ils avoient tous quitté la religion de leur père, & s'étoient attachés aux opinions de Calvin, excepté André seul, qui par son esprit & par sa prudence avoit gagné sur eux tous les droits d'aînesse, quoiqu'il fût moins âgé que plusieurs autres: en sorte que toute la famille le regardoit comme le plus sage & le plus éclairé, & déféroit beaucoup à ses sentimens.

Commendon étoit de ses amis; il lui avoit même rendu de bons offices en plusieurs rencontres, & il en avoit reçu toutes les marques d'amitié & de reconnaissance qu'il pouvoit en attendre. Celui-ci ayant su que le légat étoit parti de Cracovie, & qu'il devoit s'arrêter à quelque lieues de-là, il le vint trouver secrètement pendant la nuit, & lui fit confidence du dessein qu'il avoit pris avec ses frères, de surprendre la citadelle de Cracovie, espérant qu'il ne le désapprouveroit pas, parce que le palatin Firlei étoit le chef des hérétiques. Mais le légat craignit que ce ne fût un commencement de trouble & de désordre, & que ces premières émotions ne donnassent occasion d'entreprendre sur les prêtres & sur les églises; que l'insolence & la témérité ne prévalût sur la prudence & la raison; & que le royaume ne tombât entre les mains de quelque seigneur hérétique, ou ne fût partagé par des factions différentes. Se croyant donc obligé de s'opposer à cette entreprise, il remontra à André que leur dessein étoit très-dangereux; qu'ils alloient s'attirer

la haine de tout le royaume ; qu'ils perdroient beaucoup de cette réputation & de ce crédit , qu'il falloit ménager dans l'état présent des affaires ; qu'ils offensoient le peuple qu'il falloit gagner plus que jamais ; & qu'ils donneroient de grandes prises sur eux à leurs ennemis. Par ces raisons il le détourna si bien de cette résolution hardie , qu'il l'obligea même de partir promptement , pour aller retenir ses frères dans le devoir.

Dès que Commendon eut connu que la santé du roi étoit désespérée , il crut qu'il falloit abandonner la ligue contre le Turc , pour travailler à l'élection d'un nouveau roi. Il savoit que les hérétiques , qui ne manquoient pas de crédit dans le sénat & parmi le peuple , s'assembloient secrètement , & se dispofoient à faire de grands efforts , ou pour troubler l'état , ou pour faire élire un roi qui fût de leur secte. Quelques-uns même de ceux qui étoient de leur conseil , lui avoient donné avis de tous les articles qui s'étoient proposés. Les premiers étoient qu'ils ne consentiroient jamais à l'élection d'aucun roi qui ne fût hérétique , ou qui ne jurât de donner à chacun une entière liberté de croire ou de discourir de la religion selon son sens & selon ses opinions. Qu'on leur accorderoit des temples dans tout le royaume , où leurs ministres prêcheroient ouvertement leur doctrine. Que les catholiques ne pourroient redemander les biens que les hérétiques avoient usurpés sur eux. Ils ajoutoient encore quelques autres points , qui ressembloient la même fureur & la même impiété ; & ils étoient résolus de faire valoir tout leur crédit & de faire approuver leurs propositions dans la diète.

Cette conjuration des hérétiques n'étonnoit pas tant Commendon , que la négligence des catholiques qui étoient plus puissans & en plus grand nombre que leurs adversaires ; mais qui vivoient dans une langueur & dans un assoupissement insupportable. Plusieurs d'entre eux ne regardoient les hérétiques que comme les ennemis déclarés du luxe & de l'ambition des ecclésiastiques , ou comme des réformateurs austères & des censeurs , peut-être un peu trop indiscrets , des vices des derniers siècles , plutôt que comme des perturbateurs du repos de l'état & de l'église. Plusieurs même avoient des liaisons avec eux , & s'uniffoient à eux pour des intérêts communs. Ainsi ce mélange

& cette confusion de partis affoibliffoit celui de la religion. Commendon avoit donc à travailler à deux chofes ; à faire enforte qu'on choifit un roi catholique , & qu'il fût élu par les catholiques. Le feul moyen de réuffir étoit de les réconcilier , d'animer ceux qui étoient languiffans , de réunir toutes leurs forces difperfées , & d'entretenir les divifions qui étoient déjà formées entre les hérétiques.

Ces derniers avoient pour chefs Jean Firlei & Pierre Sborowi , qui étoient illuftres par leur naiffance & qui poffédoient les deux premières charges de l'état. Sborowi étoit palatin de Sandomire ; Firlei étoit grand maréchal du royaume , & il avoit obtenu depuis peu le palatinat de Cracovie. C'étoit-là le fujet de leurs différens. Sborowi , fur les derniers temps de la maladie du roi , avoit demandé ce palatinat avec beaucoup d'empreflement ; mais après fes longues & puiffantes follicitations , Firlei , qu'il croyoit être fon folliciteur , devint fon concurrent , & par la faveur de la maîtrefle du roi , il obtint cette dignité qui avoit été fi briguée. Cette préférence toucha très-fenfiblement le palatin de Sandomire ; & comme il étoit naturellement emporté , il avoit un défir violent de fe venger de l'outrage qu'il croyoit avoir reçu. Ces démêlés arrivèrent fort à propos pour divifer les forces des hérétiques , & donnèrent de grands avantages à notre parti pour l'élection du Roi.

Commendon qui favoit que ces divifions étoient très-importantes , les entretint avec beaucoup d'adreffe. Il fit avertir Sborowi par André fon frère , qu'il prit garde aux deffeins de Firlei , qui faifoit des aflemblées fecretes chez lui , & qui prétendoit fe rendre maître du parti , & difpofer entièrement des fuffrages de la diète , par l'intrigue de quelques-uns de fes amis , gens artificieux & entreprenans ; ce qui n'étoit que trop véritable. Sborowi , pour rompre toutes les mefures de fon ennemi , & pour lui ôter toute efpérance de réuffir dans fon deffein , fe déclara ouvertement pour l'élection d'un roi catholique.

Plusieurs perfonnes éminentes en honneurs , en biens & en dignités entre les catholiques , & plusieurs évêques même avoient abandonné le fénat & le foin des affaires publiques ; & s'étoient retirés de la cour , pour fonger en repos à leurs intérêts particuliers , épouvantés par les murmures

& par les menaces des hérétiques. Il y en avoit même qui étoient entrés dans leur parti, par des considérations indignes de leur caractère. François Crasini, évêque de Cracovie, en la place de Padnewi, qui étoit mort depuis peu, s'étoit jeté dans l'intrigue de Firlei; Pierre Miscow, évêque de Ploskeo, qui étoit d'ailleurs un prélat fort sage & fort éloquent, ennuyé, à ce qu'il disoit, de tant de troubles, s'étoit éloigné des affaires, & ne vouloit plus d'autre soin que celui de compter & de garder les trésors qu'il avoit amassés. Nous avons déjà fait le portrait de l'esprit & des mœurs de l'archevêque de Gnesne. Les autres évêques suivoient ceux-ci; & prenant pour raison ou pour prétexte de leur retraite, qu'ils n'avoient pas assez de bien pour soutenir leur rang & leur dignité dans les assemblées, ils vivoient chez eux dans une lâche oisiveté.

Il n'y avoit que Stanislas Carnoviski, évêque de Cujavie, qui témoignât de la fermeté. C'étoit un prélat généreux, autorisé parmi le peuple, attaché inviolablement au bon parti; qui n'épargnoit ni ses soins ni ses revenus, lorsqu'il s'agissoit de servir l'état, & qui dans des occasions pressantes faisoit gloire de se sacrifier pour les intérêts du public. Il avoit du génie, & de l'expérience pour les affaires, & sur-tout une manière d'éloquence aisée & insinuante, propre à persuader & à modérer l'ardeur d'une multitude irritée. Il auroit été très-avantageux pour le bien de l'état, que ce prélat eût été populaire s'il n'eût trop affecté de le paroître: car il se laissoit si fort emporter-à la faveur & aux vains applaudissemens du peuple, qu'il étoit capable dans ces transports de joie & de complaisance, de perdre un peu de son jugement & de sa probité; au moins n'avoit-il pas le pouvoir de se modérer. Quelquefois il étoit entreprenant & plein de confiance; souvent il paroissoit lent & abattu, selon que la faveur du peuple s'augmentoit ou diminuoit à son égard. Mais il étoit toujours avide de réputation, quelle qu'elle pût être, & il n'aimoit rien tant que de faire parler de lui. Il étoit pourtant plus porté à servir qu'à nuire. (1) Il avoit un grand respect & une forte inclination pour Commendon, & il s'étudioit à mériter son approbation. Commendon de son côté ména-

(1) On croiroit que notre Auteur crayonne ici le portrait de notre fameux cardinal de Retz.

gea si adroitement cet esprit , qu'il conserva toujours son amitié & modéra souvent ses grands emportemens de gloire.

Il y avoit encore parmi les catholiques un homme puissant & fort considéré dans la Pologne. C'étoit Albert Laski , qui avoit levé quelques années auparavant une armée à ses dépens pour surprendre la Valachie. Il s'étoit acquis par ses actions la réputation d'un capitaine prudent & expérimenté ; & il avoit gagné l'amitié des gens de guerre , par les grandes largeesses qu'il leur avoit faites. Il ne manquoit pas d'éloquence dans les conseils ; & il étoit dans une si haute considération , qu'il pouvoit s'affurer des vœux & des suffrages d'une grande partie de la noblesse & particulièrement des jeunes gens , si les Polonois eussent voulu choisir un des Seigneurs de leur pays. Commendon avoit eu de grandes liaisons avec lui dès sa première ambassade ; & le temps , les services , la conversation avoient augmenté leur amitié. Laski étoit allé au-devant de lui , jusqu'au-delà des frontières du royaume. Il lui avoit rendu tous les offices qu'il avoit pu s'imaginer , soit dans le voyage , soit à la cour ; & il n'entreprenoit rien sans son conseil.

Le légat , pour fortifier le parti des catholiques , jugea qu'il étoit à propos d'unir ce Seigneur avec l'évêque de Cujavie. Il leur fit faire une espèce de traité d'amitié , par lequel ils s'obligèrent par serment de n'approuver aucune élection , qui ne fût au gré de l'un & de l'autre ; de ne faire aucune démarche qui ne fût concertée entr'eux ; & de s'en tenir aux sentimens du légat , dans les différens qui leur pouvoient arriver. Depuis ce temps-là , Commendon travailla à associer plusieurs catholiques à ce traité , dont il étoit le dépositaire , & particulièrement André Sborowi , qui pouvoit servir très-utilement. Ainsi il donnoit des chefs à son parti , au cas qu'il fallût réprimer l'insolence des hérétiques. Il s'affuroit qu'on n'éliroit qu'un roi catholique , & il avoit non-seulement la participation , mais encore la conduite & l'intendance de toute cette grande affaire.





CHAPITRE III.

Le Légat engage deux Seigneurs de Lithuanie à élire un fils de l'Empereur.

COMMENDON dispoit ainsi toutes choses dans la Pologne : cependant on prenoit des mesures plus justes & plus certaines dans la Lithuanie. C'est une partie du royaume qui y est unie , & qui y tient plutôt par des lois & par des traités , que par aucune inclination ou par aucune conformité d'humeurs. Il y avoit deux familles dans cette province , qui étoient plus considérables que les autres , par leurs dignités & par leurs richesses ; celle des Radzivils & celle des Cotchevics. Elles avoient eu de grandes jalousies l'une contre l'autre , comme il arrive ordinairement entre des puissances égales dans les provinces. Nicolas Radzivil & Jean Cotchevic étoient alors les chefs de ces deux maisons.

Le père de Radzivil fut un ennemi de l'église si ardent & si irréciliable , qu'il employa tous ses biens & tout son crédit pour ruiner la foi catholique. Non-seulement il fut le premier qui introduisit les erreurs nouvelles dans la Lithuanie , mais il fut presque le seul qui les répandit dans toutes les provinces de la Pologne. Dès que Nicolas , qui étoit l'aîné de ses quatre fils , fut en âge de recevoir les premières impressions des belles lettres & de la religion , il l'envoya en Allemagne , pour le faire instruire dans la doctrine de Calvin , qu'il préféroit à toutes les autres. Mais lorsque ce jeune homme fut en état de faire des réflexions , & de juger des choses par lui-même , il fut rebuté par cette grande diversité , & par ce changement perpétuel de croyance & de sentimens qu'il remarqua parmi les hérétiques. Il renonça d'abord aux erreurs de son père ; mais dans cette grande confusion de sectes , il se trouvoit comme en suspens & irrésolu. Il savoit bien ce qu'il devoit rejeter , mais il ne savoit pas ce qu'il devoit suivre ; car il n'avoit pas encore été instruit des maximes de la discipline catholique.

Il étoit dans ces dispositions quand son père mourut ;

& ayant pris ensuite la résolution de voir les pays étrangers , il passa en Italie & s'arrêta quelque temps à Rome. Il observa soigneusement les coutumes & les mœurs de cette cour , que ses docteurs lui avoient tant décriée ; & revenant de toutes ces fausses impressions qu'on lui en avoit données , & édifié des discours & de la conversation de quelques personnes d'une grande probité , & particulièrement de Commendon , il embrassa la foi de l'église romaine avec tant de ferveur , que dès qu'il fut arrivé en Lithuanie , il s'appliqua à rétablir la religion que son père y avoit ruinée. Il rendit aux ecclésiastiques les biens & les honneurs qu'on leur avoit ôtés. Il chassa tous les nouveaux docteurs qu'on y avoit établis. Il veilla sur l'éducation de ses frères , & les fit si bien instruire , que l'un d'eux qui prit les ordres sacrés , mérita d'être évêque de Vilne , & fut fait cardinal peu de temps après , par le pape Grégoire , à la recommandation du roi Etienne. Celui-ci fut le premier de sa famille & de son pays , qui fut honoré de cette dignité , comme son père avoit été le premier qui avoit introduit les opinions des hérétiques. Il se rendit très-digne de cet honneur par l'intégrité de ses mœurs & par sa probité ; & il donna de si grands exemples d'une vie pure & ecclésiastique , qu'il édifia toute sa province.

Corchevic avoit été séduit par les hérétiques , dès son enfance ; mais lorsqu'il fut dans un âge plus raisonnable , il prit aussi de meilleurs sentimens. Il abjura les erreurs qu'on lui avoit inspirées , & il fut réconcilié à l'église par Commendon. Ainsi ces deux seigneurs qui avoient beaucoup de crédit dans la Lithuanie , étoient attachés au légat par des liens spirituels de religion & de piété , & l'honoroiert l'un & l'autre comme leur père. Ils n'avoient entre eux aucun différent particulier : s'ils avoient peu de commerce ensemble , c'étoit plutôt par des jalousies de famille que par aucune haine des personnes ; & quoiqu'ils crussent avoir raison de se défier de leur puissance , il n'avoient aucun sujet de se plaindre ni l'un ni l'autre de leur conduite. Le légat prit grand soin de les unir d'une étroite amitié. Il réconcilia Corchevic avec le palatin de Viine son oncle , qu'il tenoit pour son ennemi mortel.

Commendon s'étant assuré de leur amitié & de leur fidélité , & connoissant qu'il pouvoit leur confier tous ses

desseins , avoit souvent conféré avec eux , même du vivant d'Auguste , des moyens d'élire un roi catholique & de réprimer l'orgueil des hérétiques , si le roi qui étoit fort infirme , venoit à mourir : & parce qu'il falloit jeter les yeux sur quelque prince étranger , n'y ayant aucun seigneur dans la Pologne qui se fût assez distingué des autres pour pouvoir espérer de leur être préféré , il fonda fort adroitement leurs intentions , & il leur proposa un des fils de l'empereur Maximilien. Il leur représenta que c'étoient de jeunes princes de la plus noble maison de l'Europe , qui comptoient pour leurs ayeux une longue suite de rois & d'empereurs ; qui avoient les inclinations nobles & généreuses , & qui étoient d'un âge à se pouvoir former aux mœurs & aux coutumes de la Pologne.

Maximilien avoit six enfans mâles , fort bien élevés par les soins de l'impératrice , qui les avoit fait instruire à la piété & à la discipline de l'église catholique. L'empereur , qui lui avoit laissé toute la conduite de sa famille , lui avoit permis d'inspirer à ses enfans l'amour de la véritable religion , soit par la considération qu'il avoit pour cette vertueuse princesse , soit par la crainte d'offenser Philippe II son beau-frère , à qui il savoit que sa foi & sa religion étoient suspectes. Radzivil , qui étoit d'une famille fort affectionnée à la maison d'Autriche , fut le premier à se déclarer pour l'empereur. Il avertit même le légat , qu'il pouvoit engager Cotchevic à prendre ce parti , en lui proposant ses raisons , & en lui faisant appréhender qu'on n'élût le duc de Moscovie , qu'il haïssoit mortellement , & qui avoit depuis long - temps de grandes prétentions au royaume. La chose réussit comme on l'avoit espéré.

Il fallut donc chercher les moyens d'assurer cette affaire. On résolut de s'assembler ; le jour fut pris : & parce qu'il étoit très-important que le dessein qu'ils avoient fût secret , & qu'une longue conférence chez le légat auroit pu donner quelque soupçon , ils convinrent de se trouver dans le fond d'une forêt , où Commendon alloit ordinairement avec peu de suite , dans le temps des grandes chaleurs. Ces deux seigneurs s'y trouvèrent avec un valet chacun ; & le légat m'ayant fait l'honneur de me communiquer le sujet de cette entrevue , me prit dans son carrosse , & se rendit sans aucun train au lieu qui avoit

été marqué. Ils laissèrent le cocher & les valets avec leurs chevaux à l'entrée de la forêt, & ils s'écartèrent dans l'endroit le plus sombre & le plus retiré. Là ils s'engagèrent au secret, & m'y obligèrent par serment. Ils examinèrent toutes les raisons d'état ; ils démêlèrent tous les intérêts publics & particuliers ; & après une longue discussion de cette affaire, ils conclurent qu'ils demanderoient à l'empereur un de ses fils, qu'ils éliroient d'abord Grand Duc de Lithuanie, c'est ainsi qu'ils nomment leur prince ; & qu'après l'avoir élu, ils leveroient s'il étoit besoin, une armée de vingt-quatre mille hommes. Ils étoient persuadés que la Pologne suivroit le choix de la Lithuanie, comme il étoit arrivé autrefois en l'élection du roi Sigismond I & de quelques autres.

Les peuples de cette province avoient voulu non-seulement donner leurs suffrages à part, mais encore se choisir un roi pour eux en particulier. Ils faisoient un long dénombrement de toutes les pertes qu'ils avoient souffertes, & de tous les malheurs qui leur étoient arrivés depuis qu'ils étoient unis à la Pologne. Il y eut de grandes contestations sur ce sujet. Commendon prévoyant que si ces deux états se séparoient, ils seroient trop foibles l'un & l'autre pour résister à leurs ennemis ; & craignant qu'ils ne vinssent à s'affoiblir encore davantage par leurs divisions & par leurs guerres, il obtint qu'on s'en rapportât au jugement de l'empereur.

Radzivil & Cotchevic, qui n'avoient fait aucune restriction pour leurs intérêts particuliers, proposèrent ces articles pour les intérêts de la province. Qu'on ne toucheroit point aux lois, ni aux privilèges de la Lithuanie. Qu'on ne donneroit les magistratures, les gouvernemens, ni les autres charges publiques qu'à des personnes du pays. Que les terres que le roi Auguste leur avoit ôtées, pour les mettre dans le domaine du royaume de Pologne, leur seroient restituées. Que le roi n'auroit plus le droit de nommer aux évêchés, & qu'on laisseroit aux chapitres le droit d'élection, selon l'usage ancien & selon les formes canoniques.

Commendon avoit persuadé qu'on ôtât aux Princes ces droits de nomination, sachant par expérience qu'ils ne choisissent pas ordinairement les plus gens de bien, les plus

éclairés dans les connoissances ecclésiastiques, ni les plus zélés pour la religion; mais ceux que la faveur, les emplois, la complaisance fervile de la cour, leur ont rendus plus utiles ou plus agréables. D'où vient que ces évêques courtisans, bien loin d'être comme autrefois, les dépositaires des lois & des vérités de l'église, & les pères & les conseillers spirituels des Rois deviennent leurs esclaves, ou par l'espérance, ou par la reconnoissance de leurs bienfaits. Ainsi, suivant leurs volontés, & bien souvent leurs passions, par une complaisance aveugle, ils ne discernent point ce qui est juste, d'avec ce qui ne l'est pas, & ils renoncent à cette liberté apostolique, qui doit être attachée à leurs caractères: ce qui cause de très-grands dérèglemens dans la foi & dans la discipline.



CHAPITRE IV.

Commendon fait savoir à l'Empereur l'état des affaires de Pologne.

CES choses étant ainsi résolues, on pria Commendon de les représenter à l'empereur, lorsqu'il passeroit à Vienne, en retournant en Italie. On convint que si le roi mourait avant le départ du légat, Commendon demeureroit dans le royaume jusqu'à l'élection d'un nouveau roi, & que je partirois promptement pour aller informer l'empereur de l'état des affaires de Pologne. Qu'on leur feroit savoir sa réponse; ou par moi, ou par des personnes affidées, ou par des lettres écrites en chiffres, dont ils étoient convenus. Et afin que ce traité secret fût plus authentique, ils le signèrent tous, & y mirent leur cachet. La conférence finit ainsi, & chacun se retira.

En ce temps-là, le roi s'étoit fait porter de Varsovie où il étoit, à Cnissin, petite ville située sur la frontière de Lithuanie: ce fut-là que sa maladie augmenta. Commendon partit aussi, & se rendit à Cracovie à petites journées. André Sborowi & quelques autres de ses amis l'y vinrent trouver, & le conjurèrent de n'abandonner pas la Pologne dans l'état où elle se trouvoit. Ils lui représentoient l'extrémité de la maladie du roi, les troubles & les dangers qui menaçoient le royaume; & le besoin qu'avoient tous les gens de bien de

son secours & de ses conseils. Ces raisons l'obligèrent de demeurer quelques jours à Cracovie ; mais craignant qu'on ne s'imaginât qu'il y avoit du dessein dans son retardement , & qu'il attendoit les nouvelles de la mort du Prince , il partit comme pour continuer son voyage. Mais deux heures après , un courrier lui vint apporter la nouvelle de la mort du roi. Il s'arrêta dans un monastère éloigné d'environ quatre lieues de Cracovie ; & suivant le traité qu'il avoit fait avec les seigneurs de Lithuanie , il m'ordonna de partir cette nuit-là même , pour aller à la cour de l'empereur.

J'arrivai en sept jours à Vienne ; & quelque diligence que j'eusse pu faire , comme rien ne se répand avec plus de vitesse que ces nouvelles funestes , on y avoit déjà su la mort du roi Sigismond Auguste. Je fus d'abord présenté à l'empereur , qui me reçut avec beaucoup de civilité. Je lui exposai les articles du traité passé avec les deux principaux seigneurs de Lithuanie , les soins & l'adresse du légat à réconcilier des esprits , qu'une ancienne émulation avoit défunis , & les ressorts dont il s'étoit servi pour faire entrer dans ses vues les chefs de la noblesse de Pologne. Je lui représentai quel étoit l'état présent des affaires ; qui étoient les chefs du parti ; quels étoient leurs projets & leurs intentions différentes ; qui étoient ceux qui prétendoient ouvertement au royaume ; quelle étoit la brigade ; quelles étoient les forces de chacun de ces prétendants. Je lui fis connoître ceux qui pouvoient le servir utilement , & les moyens qu'il y avoit de les engager dans ses intérêts.

Je lui conseillai de la part du légat , d'envoyer promptement des ambassadeurs qui fussent considérables par leur naissance , par leur sagesse , & même par la magnificence de leur train , & sur-tout par leur zèle pour la religion catholique ; de dépêcher un courrier à Albert Laski , avec des lettres fort obligeantes , pour le confirmer dans ses bonnes résolutions ; de lui faire tenir secrètement quelque argent , pour lever des gens de guerre , & de s'avancer lui-même avec quelques troupes de cavalerie vers les frontières , ou d'y envoyer le Prince Ernest son fils , pour qui on demandoit le royaume. Je l'exhortai sur toutes choses à faire savoir promptement ses résolutions à Corchevic & à Radzivil : & je lui fis comprendre , que si ce jeune prince étoit élu duc de Lithuanie , si Laski de l'autre côté se déclaroit pour

lui avec un grand parti, & si l'on voyoit paroître une armée sur la frontière, Ernest seroit infailliblement roi de Pologne, avant que ses compétiteurs eussent le temps de former leur brigade, & de traverser son élection; qu'il auroit l'avantage de recevoir cette couronne des mains des catholiques, sans aucune condition qui lui fût à charge, sans aucune loi nouvelle, & sans aucune diminution de l'autorité royale, quelques efforts que pussent faire les hérétiques. Qu'il falloit presser l'affaire; que ces peuples ne connoissent pas encore toute l'étendue de leur liberté; que dans ces premières émotions, les brigues n'étoient pas encore bien concertées; que le temps donneroit de la hardiesse & des forces aux partis contraires; que Commendon étoit persuadé que le bon succès de ce projet dépendoit absolument de la promptitude de l'exécution; & que si l'on donnoit le temps au peuple de se rendre maître de la république, le peu d'inclination qu'il avoit pour les princes d'Allemagne, & pour la maison d'Autriche en particulier, rendroit les choses très-difficiles.

L'empereur m'écouta, non-seulement avec attention, mais encore avec plaisir. Il me retint cinq jours à Vienne, me faisant continuellement des questions sur les affaires de Pologne. Enfin, après avoir rendu mille actions de grâces à Commendon, il promit qu'il enverrois au premier jour ses ambassadeurs; qu'il leur donneroit une instruction fort ample, & qu'il les chargeroit de communiquer tous ses desseins au légat, & de suivre exactement ses avis si judicieux & si fidèles.

Dès que j'eus reçu cette réponse, je pris congé de Sa Majesté, & par des chemins détournés je tâchai d'entrer en Pologne, sans être reconnu. Toute la frontière étoit gardée par des gens de guerre, qui avoient ordre d'observer & de visiter tout ce qui passoit, & de défendre l'entrée du royaume aux étrangers. J'avois à craindre que mon voyage ne fût divulgué, & que le peuple, qui avoit alors beaucoup de part au gouvernement, ne nous soupçonnât d'avoir des intelligences hors du royaume. Je pris des guides qui me conduisirent par des sentiers écartés dans les bois & dans les forêts, & j'arrivai heureusement dans le Palatinat de Siradie, où j'avois appris que Commendon s'étoit retiré, sans que personne m'eût reconnu dans tous les endroits où j'avois passé.

 CHAPITRE V.

Les hérétiques députent à Commendon, pour l'obliger de sortir du royaume.

DÈS que la mort du roi fut publiée, les hérétiques, qui sont fiers & redoutables dans les temps de licence & d'impunité, commencèrent à se soulever; & n'étant plus arrêtés par l'autorité des lois & des magistrats, ils se mirent en campagne, & voulurent se rendre maîtres de la république. Ils triomphoient déjà dans leurs assemblées; & voyant la langueur & l'affoupissement des catholiques, ils dominoient par-tout avec une fierté & un orgueil insupportables. Ils n'avoient jamais été ni plus puissans, ni en plus grand nombre qu'ils étoient aux environs de Cracovie; car cette partie de la Pologne avoit été plus corrompue que toutes les autres, à cause du voisinage des Allemands & du grand commerce qu'elle a avec ces peuples qui avoient été pervertis.

Après la mort du Roi, ils s'étoient assemblés dans Cracovie, pour délibérer de ce qu'ils avoient à faire. Les uns y avoient été appelés par Firlei, qui craignoit d'être surpris par les Sborowis; les autres y avoient été conduits par ces mêmes Sborowis: plusieurs y étoient venus volontairement pour assister aux délibérations. Ils avoient toujours éprouvé que Commendon étoit vigilant pour découvrir leurs desseins, & ferme pour s'y opposer; & croyant qu'il étoit parti du royaume dans un temps qu'il pouvoit leur être incommode, ils en témoignoiient beaucoup de joie. Mais lorsqu'ils apprirent qu'il s'étoit arrêté, & qu'il n'étoit qu'à quelques lieues de Cracovie, ils en furent surpris, & en murmurèrent hautement.

Ils disoient par-tout avec indignation, « Que si l'on souffroit que le légat assistât à la diète, les fineses & les artifices de cet étranger auroient plus d'effet, que les vœux & les suffrages des Polonois. Qu'on savoit qu'il avoit une infinité d'amis & de partisans. Qu'il y auroit des chevaliers & des sénateurs, qui n'auroient d'autres sentimens que les siens; & qu'ils ne diroient dans l'assemblée que ce

» qu'il leur auroit appris. Que sa légation avoit cessé par la
 » mort du roi. Qu'on avoit répondu à tout ce qu'il avoit
 » proposé de la part du Pape. Qu'il n'avoit ni aucun pré-
 » texte pour demeurer dans le royaume, ni aucun droit de
 » se mêler d'une république étrangère, lui qui n'étoit plus
 » qu'un simple particulier. Qu'il étoit temps qu'il allât ren-
 » dre compte de sa légation, & qu'il s'en retournât à Rome.
 » Que là il pourroit étaler sa pourpre dans le Vatican, &
 » se faire rendre des honneurs qui ne sont dus qu'à des
 » Souverains. Que cependant il étoit à propos qu'il sortît
 » du royaume, & qu'il délivrât la Pologne de la défiance
 » où elle étoit des artifices & des illusions de la cour de
 » Rome ».

Ils firent si grand bruit dans la première assemblée que
 tinrent les chevaliers de cette province, qu'on fut obligé de
 députer quelques-uns de leur corps, pour prier le légat de
 se retirer hors du royaume. Firleï tâcha de réprimer ces
 murmures insolens, en leur faisant l'éloge de Commendon :
 mais quelque soin qu'il prit de modérer leurs emportemens,
 ils firent députer Dulski & Ossoski, tous deux chevaliers
 qui se trouvoient dans l'assemblée. Le légat étoit déjà parti
 du monastère où il s'étoit d'abord arrêté, pour passer en
 des lieux où les hérétiques fussent moins séditieux, où il pût
 recevoir plus commodément les visites de ses amis, & d'où
 il pût, comme du centre du royaume, envoyer ses gens dans
 toutes les provinces, selon les nécessités qu'il découvrirait.
 Il étoit environ à six lieues de Cracovie, lorsque ces dé-
 putés le joignirent. Quelques-uns de ses amis lui en avoient
 déjà donné avis par avance. Il les reçut très-civilement. Il
 les pria de monter dans son carrosse, & continuant toujours
 son voyage, il leur demanda le sujet de leur députation.

Ils lui exposèrent en peu de mots, « Que leur république
 » étoit en désordre depuis la mort du roi ; & que tout le
 » monde y étoit si fort occupé des soins de la diète qui se
 » devoit tenir dans peu de jours, qu'on n'avoit pas le temps
 » de songer à honorer, ni à traiter un grand cardinal & un
 » légat illustre comme lui, selon sa dignité & selon son
 » mérite. Qu'il auroit même de la peine à éviter la haine
 » & les murmures de plusieurs, dans un temps de licence &
 » de trouble ; & qu'il étoit à craindre, que s'il demouroit
 » dans le royaume, il n'y arrivât quelque sédition. Que

» dans ces émotions populaires on perd ordinairement le
» respect & la raison ; & qu'il se rencontreroit peut-être
» des momens si fâcheux , que sa personne ne seroit pas en
» sureté. Que c'étoit pour ces raisons que les sénateurs &
» les chevaliers assemblés à Cracovie pour les affaires du
» royaume , les avoient députés , pour le conjurer de
» sortir hors de la Pologne , jusqu'après l'élection d'un nou-
» veau roi. Qu'outre que cette retraite importoit à sa su-
» reté , on pouvoit croire qu'il auroit cette complaisance
» pour une nation qu'il avoit toujours honorée de son ami-
» tié ; & qu'il voudroit bien lui rendre encore ce service ,
» qui leur étoit peut-être important , & qui leur seroit au
» moins très-agréable.

» La députation avoit une apparence assez honnête ; &
» l'esprit doux & civil des députés y apporta encore beau-
» coup de modération. Commendon les écouta avec un
» visage tranquille , & leur répondit en souriant , Qu'il
» étoit vrai qu'il avoit toujours eu une affection très-par-
» ticulière pour la Pologne : que pour cette raison , il leur
» faisoit fort bon gré d'être entièrement occupés des soins
» de leur assemblée. Qu'il les remercioit de cette crainte
» obligeante qu'ils avoient pour lui. Qu'il espéroit néan-
» moins être non-seulement en sureté , mais encore avec
» honneur dans leur royaume. Que bien loin d'y causer du
» trouble & des séditions , il seroit connoître qu'il n'y de-
» meureroit que pour y entretenir la paix , & qu'il y con-
» tribueroit plus que tous les autres. Que pour la prière
» qu'ils lui faisoient de se retirer , si le sénat en corps &
» tous les ordres du royaume lui avoient député pour ce
» sujet , il verroit ce qu'il auroit à leur répondre ; mais
» qu'il n'avoit rien à démêler avec une assemblée d'une
» seule province , qui étoit détachée de tout le reste de
» l'état , & qui n'avoit nulle autorité. »

Après leur avoir fait cette réponse , il les traita fort ci-
vilement & il les renvoya avec honneur , mais avec une
honte qu'ils avoient eux-mêmes assez prévue. Il continua
son voyage , & se rendit en peu de jours à un monas-
tère proche de Siradie , où il étoit fort commodément.
Ce fut-là que je le trouvai à mon retour de la cour de
l'Empereur.



C H A P I T R E V I.

Comme l'Empereur ruina par sa lenteur toutes les prétentions du prince Ernest son fils.

A PRÈS que l'Empereur m'eut permis de partir, & d'aller rendre la réponse qu'il m'avoit faite, il prit de nouvelles résolutions, & conduisit fort mal cette affaire qui lui étoit si importante. Il fut abusé par quelques-uns de ses courtisans, accoutumés à des complaisances serviles, qui aiment mieux plaire à leurs Princes, en leur disant des choses agréables, que de les servir en leur montrant la vérité. Ces flatteurs lui avoient donné tant de confiance, qu'il attendoit presque que la Pologne lui envoyât une ambassade, & le conjurât de lui donner un Roi de sa famille. Il s'étoit si bien laissé persuader du bon succès de cette affaire, que lorsque je l'exhortai de la presser, & que je lui nommai plusieurs personnes qui étoient contraires à ses intérêts, il me répondit que c'étoient des gens qui vouloient être priés, & qui cachoient leur bonne volonté, pour faire valoir les services qu'ils vouloient lui rendre. D'ailleurs, il résolut de gagner les hérétiques par des promesses, & de les engager dans ses intérêts, soit par une inclination puissante pour leurs opinions, soit par une défiance secrète qu'il avoit du pouvoir des catholiques.

Mais rien ne ruina tant ses prétentions que sa lenteur & sa négligence; car il étoit naturellement difficile à émouvoir. Il se fit lui-même des difficultés; il voulut fonder toutes les intentions des Polonois, & s'assurer de l'affaire avant que de l'entreprendre. Ainsi il laissa refroidir la première chaleur de ses partisans, manquant lui-même de cette ardeur & de cette généreuse hardiesse, qui décide presque toujours dans ces occasions. Il ne voulut pas se déclarer, qu'il n'eût reçu des nouvelles plus certaines: & comme il n'en recevoit aucune, parce que les frontières étoient exactement gardées, & qu'il étoit difficile d'entrer dans ce royaume, ou d'en sortir, il envoya des agens dans toutes les provinces, avec des instructions & des lettres de créance aux principaux seigneurs, pour reconnoître leurs intentions, & pour les attirer à sa brigue.

Les inclinations des peuples avoient déjà commencé à paroître dans l'assemblée de Cracovie dont nous avons parlé : car l'évêque de Plosko ayant osé dire en opinant, que dans les doutes & dans les difficultés qui naissoient tous les jours, il falloit s'adresser à l'Empereur, comme à un Prince voisin, ami & allié de la Pologne; tous ceux qui étoient présens se récrièrent contre ce prélat, & furent sur le point de le chasser honteusement de l'assemblée. Pour les agens que l'empereur avoit envoyés, les uns tombèrent entre les mains des soldats qui gardoient les frontières; les autres furent découverts par ceux à qui ils s'adroffoient, qui craignoient qu'on ne les accusât d'avoir des intelligences avec les étrangers; ce qui étoit alors extrêmement odieux. On obligea ces envoyés de dire publiquement ce que portoit leur commission. Tous ceux qui avoient eu quelque communication avec eux, devinrent suspects. Les amis mêmes & les partisans de l'empereur, se trouvèrent dans la nécessité de produire les lettres qu'ils avoient reçues, & les propositions qu'on leur avoit faites de sa part, de peur d'être soupçonnés, & de perdre tout le crédit qu'ils avoient auprès de la multitude.

En ce même-temps, l'abbé Cyre, religieux de l'ordre de Cîteaux, qui avoit été plusieurs années ambassadeur de l'empereur près le roi Sigismond Auguste, & qui s'étoit déguisé en cavalier, pour solliciter plusieurs personnes considérables du royaume, fut arrêté dans la Prusse. Ses lettres furent interceptées, ses instructions furent lues publiquement, & l'on y trouva toutes les propositions, toutes les promesses, toutes les conditions que l'Empereur faisoit à ceux de son parti. Tous ces envoyés ayant donc été arrêtés de tous côtés, comme des corrupteurs publics, le peuple conçut une telle averfion & contre l'Empereur & contre toute la Maison d'Autriche, que ç'eût été se rendre extrêmement suspect, que de faire quelque proposition en leur faveur. On donna de grandes louanges à ceux qui avoient arrêté ces agens, & à ceux qui avoient refusé de recevoir leurs lettres, ou d'avoir aucun commerce avec eux. De sorte que la nécessité où s'étoient trouvés plusieurs seigneurs, de mépriser & d'offenser l'Empereur, leur imposoit une autre nécessité de le craindre, & de se détacher de son parti. Tout l'ordre & tout l'état de cette affaire ayant été renversé, ce Prince attendit

long-temps ceux qu'il avoit envoyés, & ne fit partir ses ambassadeurs, qu'après que chacun eut pris sa résolution, & que les brigues furent formées dans la Pologne.

Ces ambassadeurs furent Guillaume Rosenberg & Pernerstin, illustres par leur mérite & par le rang qu'ils tenoient dans le royaume de Bohême. Ils partirent avec un train fort magnifique; mais ils ne furent pas plus heureux que ceux qui avoient été envoyés auparavant. Le palatin de Sandomire, qui avoit toujours été fort opposé aux prétentions de l'Empereur, ayant vu précisément le temps qu'ils devoient arriver, se rendit sur la frontière par ordre du sénat, & tâcha de les empêcher d'entrer dans le royaume, jusqu'à ce que la diète fût assemblée, & qu'ils pussent avoir une audience publique.

Comme ils s'obstinèrent à passer outre, protestant qu'ils alloient faire au sénat & aux états du royaume des propositions très-avantageuses aux deux couronnes, le palatin y consentit, & les conduisit fort civilement à Sandomire. Là, sous prétexte de leur donner des gens pour les servir, il leur en donna pour les garder. Il les reçut avec honneur dans son palais, & les y retint comme dans une honnête prison; en sorte que personne ne pouvoit entrer chez eux, ni en sortir, que par son ordre, ou par son consentement.

Les ambassadeurs furent fort surpris & fort offensés de cette violence; & jugeant qu'ils ne pourroient, ni par promesses, ni par aucunes conditions adoucir l'esprit du palatin irrité contre l'Empereur, ils attendirent qu'il fût allé à l'assemblée des chevaliers de cette province, & ils sortirent secrètement de Sandomire un peu avant le jour. Mais dès que le palatin & les chevaliers assemblés apprirent la nouvelle de leur fuite, ils envoyèrent des gens pour les arrêter. On les rencontra à une journée de Sandomire; on redoubla leur garde, & l'on donna ordre de leur fournir tout ce qui leur seroit nécessaire. Ainsi on leur rendoit beaucoup d'honneur, en leur ôtant la liberté, & on les traitoit comme des hôtes, en les retenant comme des prisonniers.

Ils se trouvèrent dans cet embarras, sans pouvoir exécuter les ordres de leur maître: & comme rien n'étoit si suspect ni si odieux qu'à avoir commerce avec eux, personne n'osoit leur parler ni les visiter; & quoiqu'ils eussent

ſent envoyé ſecrètement quelques-uns de leurs domeſtiques pour ſolliciter les chefs des hérétiques , ne pouvant avoir aucun commerce avec le légat , ni avec les amis qu'il leur avoit préparés , toutes les eſpérances de l'empereur & de ſon fils furent ruinées.

Cependant Radzivil & Cotchevic avançoient les affaires dans la Lithuanie , ſuivant les meſures qu'ils avoient priſes. Ils favoient que le légat n'étoit pas forti du royaume , & que j'étois allé à Vienne à grandes journées ; mais après avoir attendu long-temps la réponſe de l'empereur , ils crurent que ſon affaire étoit manquée. Ils furent que ſes envoyés avoient été arrêtés en pluſieurs endroits ; que le religieux de Citeaux avoit été ſurpris , & que ſes lettres de créance avoient été lues publiquement ; que les ambafſadeurs étoient comme priſonniers ; que les eſprits des peuples étoient aliénés , & que l'empereur & ſes partiſans étoient en très-méchante réputation. D'ailleurs , ils ne recevoient ni lettres ni courriers. Il s'étoit répandu un bruit fâcheux , que les ambafſadeurs d'Allemagne ne s'adreſſoient preſque qu'aux hérétiques ; & qu'ils avoient offert en vain trente mille écus d'or à un hérétique , nommé Zaſſragneti , qui avoit quitté le rang de ſénateur pour descendre à celui de chevalier , & qui s'étoit acquis par cette action populaire un grand crédit & une grande autorité dans cet ordre. Toutes ces raiſons obligèrent les Lithuaniens d'abandonner leur première réſolution ; & de prendre d'autres meſures.

Le bruit qui couroit dans la Pologne , que les impériaux avoient des intelligences avec les proteſtans , offenſa ſi fort les catholiques , que l'évêque de Cujavie & Laski , qui devoient conduire toute la brigade du prince Erneſt , ſe plainquirent qu'on les avoit méprilés , & ſe joignirent avec les Sborowis , pour faire élire Henri , duc d'Anjou , frère du roi de France : ſi bien que lorsque la diète fut aſſemblée , & que les ambafſadeurs virent le mauvais état de leurs affaires , ils ne firent pas difficulté de dire que l'empereur avoit été abuſé par des flatteurs , qui lui avoient donné trop de confiance , & qui lui avoient perſuadé que le ſuccès de cette affaire étoit infaillible.

Ils reconnurent alors l'aveuglement de ce prince , qui dans une affaire de cette importance , avoit plutôt écouté

les rêveries de quelques courtifans mal informés, que les avis fidèles de Commendon, qui lui recommandoit le soin & la diligence ; & ils commencèrent, mais trop tard, à caresser les catholiques, qu'ils avoient négligés auparavant. On ne voyoit que courriers dépêchés, que lettres écrites de la main de l'empereur. On n'entendoit que belles propositions, que promesses magnifiques ; mais les peuples étoient déterminés à un autre choix.

On ajoute, que pour comble de malheur, les Allemands trahirent eux-mêmes leurs intérêts : car les ambassadeurs des électeurs, qui étoient venus pour favoriser l'élection du prince Ernest, sollicitoient pour lui publiquement, & lui rendoient de mauvais offices en particulier. Plusieurs gentilshommes de Bohême, qui étoient à la suite des ambassadeurs de l'empereur, s'étoient rendus assez agréables aux Polonois ; & comme ils parlent le même langage, ils se trouvoient ordinairement mêlés ensemble dans les festins, & se disoient leurs sentimens avec beaucoup de familiarité.

Ce droit si précieux de se choisir un roi, qu'ils voyoient dans la Pologne, leur remettoit dans l'esprit celui dont ils jouissoient autrefois, & qu'ils avoient malheureusement perdu. Ils louoient l'ancienne grandeur de leur pays ; & se plaignant d'avoir laissé perdre leur liberté & leurs privilèges, & de s'être laissés charger de tributs & d'impôts, ils n'oublioient rien de ce qui anime ordinairement les peuples. Ils exhortoient les Polonois de conserver leurs droits, & leur faisoient craindre la même oppression & la même servitude. Quoique ces choses fussent dites dans la chaleur du vin, elles ne laissèrent pas de faire beaucoup d'impression, & d'irriter plusieurs esprits défaits & jaloux de leur liberté, qui craignirent de tomber sous la domination des Allemands.



CHAPITRE VII.

Des Princes qui prétendoient au Royaume.

IL y avoit plusieurs princes qui prétendoient à cette couronne, & ils étoient tous d'une naissance & d'un rang à y pouvoir aspirer. Comme il n'arrive pas souvent qu'un

si grand royaume se trouve exposé aux brigues & à l'ambition des étrangers, chacun faisoit son parti, & tâchoit de gagner le peuple, qui n'avoit jamais connu, ni vu aucun de ceux qu'il devoit choisir pour maîtres, & qui n'en pouvoit juger que par des bruits légers & confus, & par une réputation peut-être trompeuse.

Le premier qui fut proposé, fut le Grand-Duc de Moscovie. Ses états voisins de la Pologne s'étendent depuis le Boristene, qui les sépare de la Lithuanie, jusqu'aux extrémités du septentrion, & aux rivages de la mer glaciale; & de l'autre côté, depuis les frontières de la Suède & le détroit de Finlande, jusqu'à la mer Caspienne, & jusqu'au fleuve Tanais. Ils contiennent plusieurs nations barbares & sauvages, & même quelques provinces des Tartares, qui ont été conquises depuis quelques années. Les Polonois souhaitoient celui-ci plus par intérêt que par inclination. Il leur étoit honorable d'avoir un roi qui fût maître de tant de peuples différens; mais ils craignoient l'esprit farouche & cruel de ce prince, accoutumé à commander avec orgueil, & à ne suivre d'autres lois que celles de son caprice.

Quelques-uns jetoient les yeux sur son fils, fondés sur ce que le roi Sigismond disoit ordinairement, que les Polonois ne doivent choisir pour leur rois que des princes du septentrion. Mais ces Moscovites, qui sont naturellement orgueilleux & barbares, ne daignèrent pas envoyer des ambassadeurs pour demander le royaume; & Cotchevic qui étoit leur ennemi déclaré, éloigna par son crédit toutes les propositions qu'on fit pour l'un & pour l'autre.

Le second fut le roi de Suède. Il avoit sujet d'espérer qu'on auroit quelque égard à l'alliance qu'il avoit avec la Pologne. Il avoit épousé une sœur du roi Auguste; il en avoit eu des enfans. Il pouvoit unir deux royaumes puissans contre les Moscovites leurs communs ennemis. Il avoit été élevé dans les doctrines nouvelles; ce qui le rendoit agréable aux hérétiques.

Le duc de Prusse avoit une brigue assez considérable. Il étoit fort jeune; il n'avoit ni esprit, ni santé; & n'étant pas encore en âge de gouverner ses états, il avoit mauvaise grâce d'en demander d'autres. Mais Fillei, & ceux de son parti ne considéroient ni son enfance, ni sa foi-

bleffé de corps & d'esprit. Ils ne demandoient qu'un roi qui fût ennemi de la religion catholique , & qui leur fût obligé de la royauté. Ils trouvoient celui-ci fort commode pour eux , & ils se difpofoient à le faire élire , efperant qu'ils lui laifferoient le titre de roi , & qu'ils fe réferveroient fous lui l'autorité fouveraine. Quelques-uns ont cru que ce prince avoit acheté fort cherement l'efpérance qu'on lui donnoit , & que Firlei avoit reçu une fomme d'argent confidérable , dont il avoit befoin alors pour pouffer vigoureuſement ſes deffeins.

Il y avoit des hérétiques qui nommoient le comte d'Anſpach , de la maifon de Brandebourg. D'autres follicitoient pour le duc de Saxe , prince d'une illuſtre naiſſance & d'une grande confidération dans l'Allemagne , mais le peuple avoit de l'averſion pour les Allemands , à caufe de la différence d'humeur , & de certaine émulation qui ſe trouve ordinairement entre des nations voiſines.

Quelques-uns propoſèrent Etiene Battori , qui avoit été élu depuis à la principauté de Tranſylvanie , en la place de Jean , qui étoit mort dans ſa première jeunefſe. Mais Battori étant à peine établi chez lui , ne trouva pas à propos de chercher un nouvel établifſement , & ſe diſiſta de ſa demande. Il fut élu deux ans après. La fortune , qui accompagne quelquefois la vertu , lui fut ſi favorable , qu'étant né de parens vertueux , mais pauvres , & ſe voyant mépriſé , il ſ'inſinua , par ſon eſprit & par ſes bonnes qualités , dans l'amitié du prince de Tranſylvanie. D'abord il n'eut autre deſſein , ni autre ambition , que de mériter ſes bonnes grâces , & d'acquérir par ſes bienfaits un peu de bien , pour vivre avec quelque honneur dans ſon pays. Mais il fut plus heureux qu'il n'avoit eſpéré ; & il parvint à être lui-même prince de Tranſylvanie , & peu de temps après , roi de Pologne.

Jean ſon prédéceſſeur étoit ſous la protection du Grand-Seigneur , & ſa province étoit tributaire des Turcs : auſſi par les grands ſecours qu'il en recevoit , il ſe faiſoit craindre , & il avoit pris le titre de roi de Hongrie. L'empereur Maximilien en avoit été fort offenſé ; mais quelques grands que fuſſent leurs différens , ils ne ſe déciديوient point par le fort des batailles , ou par des guerres réglées , mais par des courſes , & par des irruptions qu'ils faiſoient les uns

& les autres sur leurs frontières. Pendant ces divisions , plusieurs passoient d'un parti à l'autre , selon leurs intérêts , où selon leurs caprices ; car ces peuples sont naturellement inquiets & portés au changement. Les Transylvains & le prince lui-même avoient été infectés de la contagion du temps , & s'étoient séparés de la communion de l'église catholique. Mais on peut donner cette double louange à Battori , qu'il n'abandonna jamais , ni la piété qu'il devoit à Dieu , ni la fidélité qu'il devoit à son prince.

Il y eut quelques Polonois qui jetèrent les yeux sur le comte de Rosembert , de la noble maison des Urfin , qui étoit ambassadeur de l'empereur. Il étoit très - considéré dans la Bohème ; ses biens égaloient sa naissance ; & son courage & sa vertu égaloient ses grands biens. Mais la fidélité qu'il devoit à l'empereur l'emporta sur l'ambition qu'il pouvoit avoir , & il ne voulut pas qu'on fit aucune mention de lui dans l'assemblée.

Il y avoit deux jeunes princes qui surpassoient tous les autres en noblesse & en mérite , Ernest , fils de l'empereur , & Henri , duc d'Anjou , frère du roi de France. Ils étoient illustres par leur naissance royale , par leur attachement à la religion catholique , & par la réputation qu'ils s'étoient acquise par les grandes actions qu'ils avoient faites. Mais la puissance de l'empereur , la commodité du voisinage , & les affections des catholiques de Pologne que Commendon avoit ménagées , auroient donné de grands avantages au prince Ernest , si Maximilien eût pu se résoudre à entreprendre l'affaire avec chaleur , & à suivre les avis qu'on lui avoit donnés , comme nous avons déjà remarqué.



CHAPITRE VIII.

La brigue du Duc d'Anjou est la plus considérable. Les hérétiques tâchent de traverser son élection.

LE duc d'Anjou , qui fut élu du consentement universel de tous les ordres , fut d'abord proposé sans dessein. Il est certain que de tous ceux qui le nommèrent & qui l'électurent , il n'y en eut pas un seul qui l'eût connu , ni même qui l'eût vu.

Il y avoit en Pologne un nain , Polonois de nation ; nommé Crafoski , qui avoit été mené en France dès sa jeunesse. Comme il étoit extraordinairement petit , & qu'il avoit de l'esprit , on le donna à la reine , & il servit longtemps de divertissement à toute la maison royale. Il étoit adroit , & il avoit plus de prudence & plus de conduite qu'on n'en attendoit d'un si petit homme. Aussi ménagea-t-il si bien ses affaires , qu'en peu de temps il amassa du bien , & il devint riche. Etant dans un âge plus avancé , il voulut revoir son pays & avoir la consolation de connoître ses parens , & d'en être connu avant sa mort. Il arriva donc en Pologne dans le temps qu'Auguste étoit encore en vie.

Tous les seigneurs prenoient plaisir à le voir & à lui demander des nouvelles de la cour de France ; & dans tous leurs festins où il se trouvoit ordinairement , ils lui faisoient mille questions. Il répondoit à tout avec esprit ; il les entretenoit des coutumes de cette cour galante & magnifique , de la grandeur du roi , des forces & des richesses du royaume , & particulièrement du mérite & de la valeur du duc d'Anjou , qui commandoit les armées du roi son frère , & qui tout jeune qu'il étoit , avoit déjà remporté de grandes victoires sur les hérétiques de France , qui se révoltoient presque tous les ans.

Après la mort du roi de Pologne , comme on ne parloit que du choix d'un nouveau roi , cet homme faisoit par-tout l'éloge du duc d'Anjou , & sollicitoit ouvertement tous les grands à choisir ce prince si bien fait & si généreux. Enfin , quelques-uns des chefs de la noblesse furent touchés des louanges qu'ils entendoient. Ils en parlèrent aux Sborowis , qui approuvèrent la proposition qu'on leur faisoit ; & par l'avis d'André Sborowi , ils envoyèrent ce nain à la cour de France , avec des lettres au roi & au duc , par lesquelles ils les exhortoient d'envoyer promptement des ambassadeurs en Pologne pour demander le royaume , & s'engageoient à rendre tous les services qu'ils pourroient , par eux-mêmes & par leurs amis.

Les esprits étoient si aigris contre la maison d'Autriche , qu'ils abandonnèrent le prince Ernest , qu'ils avoient dans leur voisinage , qui avoit été élevé presque sous leurs yeux , qui descendoit de tant de rois & de tant d'empereurs ; qui avoit toutes les qualités nécessaires pour régner , qui s'of-

froit, & qui demandoit lui-même cette couronne, pour élire un prince inconnu, éloigné de leur pays, qui ne pensoit presque pas à se mettre sur les rangs. Crafoski ne manqua pas d'animer la cour de France, qui ne méprisa ni le courrier, ni ceux qui l'avoient envoyé. On le fit partir aussi promptement qu'il étoit venu, avec ordre d'affurer les Polonois que les ambassadeurs de France arriveroient en peu de temps.

En effet les François se servirent de l'occasion, soit par un esprit d'émulation contre la maison d'Autriche, soit par une certaine gloire de nation, estimant que c'étoit une belle chose que des peuples belliqueux vinssent des extrémités de l'Europe demander des rois à la France. D'ailleurs le roi Charles, piqué d'une secrète jalousie, ne jugeant pas qu'il fût honnête, ni sûr de faire éclater son ressentiment, & d'abattre la puissance de son frère, & croyant pourtant qu'il étoit expédient pour son repos & pour celui de son royaume, de ne la souffrir pas davantage, étoit bien-aïse de l'éloigner sous des apparences d'honneur, & de décharger la France d'un prince qui y étoit presque aussi toi que lui.

Sa réputation s'augmentoît tous les jours dans la Pologne; mais le grand éloignement des lieux, & le peu de brigue qu'on avoit fait pour lui, faisoient croire qu'on ne le proposoit pas tant pour l'élire, que pour l'opposer au prince Ernest. Mais lorsqu'on fut que les ambassadeurs de France étoient déjà arrivés sur la frontière, & qu'on entendit les promesses qu'ils publioient, & les bruits avantageux qu'ils faisoient courir parmi le peuple, toute cette grande aversion qu'on avoit conçue contre l'empereur, se tourna en faveur & en amitié pour le duc d'Anjou.

Cotchevic, Radzivil & Laski même, qui avoient offert leur crédit à Maximilien, se rangèrent du parti du peuple; soit parce qu'ils croyoient avoir été méprisés, soit parce qu'ils espéroient d'être amplement récompensés. Tout contribuoit à la gloire du François; & les louanges qu'on lui donnoit, & la haine qu'on avoit pour les Allemands. Enfin, tous les sénateurs, les chevaliers, les catholiques, les hérétiques se trouvèrent dans une telle disposition de le servir, que si l'on eût d'abord assemblé la diète, il auroit été infailliblement élu par les suffrages de tout le royaume,

fans qu'on eût fait aucune mention des autres : tant la multitude se laisse emporter , lorsqu'elle est une fois prévenue.

Le temps diminua un peu de cette ardeur , car le royaume fut vacant un an entier , & la nouvelle de la mort de Gaspard de Coligny , & du massacre des huguenots en divers endroits de la France , effaroucha les hérétiques. Ce Coligny avoit infecté une partie de ce royaume des erreurs contagieuses de l'hérésie de Calvin , qui fait profession de ne craindre ni les lois , ni les magistrats ; de soutenir l'impie par la force & par les armes , & de préférer ses vaines imaginations à tous les droits divins & humains. Il s'étoit mis à la tête de ces hommes féditieux , & les animant à la guerre & à la révolte , il avoit fait couler par toute la France le sang de ses citoyens : & par les troubles funestes de son pays , par les meurtres & par la désolation d'un royaume si florissant , il étoit parvenu à une si grande puissance , qu'elle étoit formidable à son roi même. Enfin personne n'avoit jamais attaqué si puissamment la maison royale ; personne ne l'avoit réduite si près de sa ruine.

La reine mère résolut de se défaire d'un ennemi si dangereux : & soit qu'elle ne trouvât point d'autre moyen d'arrêter les désordres publics , soit qu'elle eût appris qu'il vouloit opprimer toute la famille royale , & qu'elle voulût le prévenir , elle l'attira à Paris avec les principaux de son parti , par des apparences de paix & de réconciliation. Elle le fit tuer , & avec lui un grand nombre de ses sectateurs. Ce massacre anima les hérétiques de Pologne contre Henri. Comme on savoit qu'il étoit ennemi déclaré de Coligny & de sa secte , on lui imputoit cette action violente ; & si l'on n'eût adouci les esprits , ou si les Catholiques eussent été moins fermes , il seroit sans doute arrivé quelque grand désordre dans la diète.

Les hérétiques donc ne songèrent plus qu'à favoriser le roi de Suède ; mais comme ils n'avoient ni assez de crédit pour attirer les Catholiques à leur parti , ni assez de force pour leur résister , ils entreprirent de les défunir , & de leur faire perdre cette ardeur qu'ils avoient pour les intérêts de la France. Dans toutes les assemblées ils faisoient de grands discours au peuple , & lui représentoient fort au long , « Qu'il y avoit parmi eux des seigneurs d'une naissance très-illustre , qui ne cédoient à aucun prince étran-

ger; qui avoient de l'esprit & de la majesté, & qui étoient
 » beaucoup mieux instruits des lois de leur république, que
 » tous les autres. Qu'ils devoient élire un roi qui fût élevé
 » dans leurs coutumes, qui aimât le royaume comme sa
 » patrie, & ses sujets comme ses citoyens, plutôt qu'un
 » prince qui jouit de la Pologne comme d'un royaume de
 » hasard. Que leurs ancêtres, dans une pareille occasion,
 » embarrassés du choix qu'ils avoient à faire, à cause des
 » brigues différentes de plusieurs princes, avoient mieux
 » aimé élire un Polonois nommé Piaft, d'une condition
 » basse & obscure, que de se soumettre à des étrangers.
 » Qu'ils n'avoient pas eu sujet de se repentir de cette élec-
 » tion, & que l'état s'étoit bien trouvé de sa postérité du-
 » rant plusieurs siècles. Que c'étoit une honte d'avoir re-
 » cours à des peuples qui ne sont ni plus sages, ni plus vail-
 » lans qu'eux; & de préférer des princes éloignés, incon-
 » nus, & estimés sur la foi de leurs partisans & de quel-
 » ques bruits vagues & incertains, à des gens d'une vertu
 » éprouvée, & dans la paix & dans la guerre. Que c'étoit
 » déclarer à la face de toutes les nations, qu'il n'y avoit
 » pas un seul Polonois qui fût capable de régner. Qu'ils
 » avoient tort de vouloir s'abandonner à la conduite d'un
 » roi, qui ne sauroit ni les lois, ni les coutumes, ni le lan-
 » gage du pays. Qu'ils ne pourroient se résoudre à obéir
 » à un souverain, dont ils n'entendroient pas les comman-
 » demens. Qu'il ne pourroit lui-même faire observer des
 » lois qu'il ne sauroit pas. Qu'il falloit donc oublier cette
 » discipline, ces ordonnances, ces lois qui avoient rendu
 » cet empire si florissant, pour apprendre des droits & des
 » usages nouveaux, & des manières étrangères ».

Par ces discours, les hérétiques tâchoient de défunir les
 Catholiques, de trouver quelque ouverture pour l'exécu-
 tion de leurs desseins, & de faire élire un roi qui pût leur
 être favorable. Ils eussent sans doute ému les esprits des
 peuples, si les chefs du parti contraire n'eussent représenté
 avec beaucoup de fermeté, qu'on ne pouvoit élire un sei-
 gneur de leur nation, sans exposer l'état à de grands dé-
 sordres. Qu'il n'y avoit personne parmi eux, de qui la vertu
 & la fortune fussent si éminentes, que les autres voulussent
 le reconnoître. Que ce seroit une occasion de guerre civile,
 Que ce qu'on leur vouloit persuader, étoit véritable; mais

que l'exécution en étoit très-difficile & très-dangereuse : & que ceux qui faisoient ces propositions , avoient plus d'égard à leurs intérêts particuliers , qu'à la tranquillité publique.

L'archevêque de Gnesne se déclara hautement contre leur ambition & contre leurs vaines espérances. « Qui trouverez-vous parmi nous , disoit-il , qui veuille céder aux autres ? Quand nous céderions même présentement , quelle autorité pensez - vous qu'aura ce nouveau roi , sur des peuples qui l'ont vu sortir de sa condition privée ? Ce fut une folie de nos pères d'avoir autrefois choisi pour roi un homme d'une très-obscurc naissance , pour terminer leurs différens. Mais ces folies ne réussissent qu'une fois. L'état présent des affaires n'a pas besoin d'un tel chef. Il nous faut un prince d'une famille royale , qui ait un train de roi , qui soit instruit dans l'art de régner , & à qui personne ne puisse refuser d'obéir ». Ainsi l'on commença à parler de la diète ; & les premières contestations ne furent pas sur le sujet du roi qu'il falloit élire , mais par qui il devoit être élu , chacun voulant s'attribuer ce droit , & s'acquérir la faveur du nouveau roi par ses services.



CHAPITRE IX.

Entreprise des Hérétiques, qui se nommoient les Confédérés.

CEPENDANT chacun se disposa pour l'élection d'un roi. On convint que les états du royaume s'assembleroient au commencement du mois de Juin , pour déterminer le temps & le lieu de la diète. Car toute la noblesse du royaume a droit de suffrage , sans aucune différence de biens , d'honneur ou d'autorité. Il se trouva grand nombre de sénateurs & de chevaliers , lorsqu'on d'libéra là-dessus. Les avis furent différens. Ceux de Lithuanie vouloient que cette assemblée se tint au mois de Mai dans Varsovie , qui est une ville de leur province , située sur la frontière de la Russie. Pour le temps , on s'accommoda avec eux ; mais pour le lieu on ne voulut point le changer , & l'on marqua une grande plaine que la Vistule sépare de Varsovie. Outre que cet endroit est comme le centre du royaume ,

&c

& le milieu entre la Pologne & la Lihtuanie, Commendon avoit conseillé à ses amis de le choisir, parce qu'il étoit dans une province entièrement Catholique; car il n'y avoit point de noblesse d'une religion plus pure & moins suspecte que celle de Mazovie.

Cette prévoyance fut très-utile dans la suite: car les Mazoviens invités par la commodité du lieu, se trouvèrent en très-grand nombre dans les assemblées, au lieu que plusieurs hérétiques dispersés ne pouvoient y venir des parties les plus éloignées du royaume, à cause de la dépense & de l'incommodité du voyage. Ainsi les Catholiques étoient encouragés, voyant que leur nombre étoit notablement augmenté.

Après qu'on eut déterminé le temps & le lieu de la diète, & toutes les autres choses les plus nécessaires, plusieurs des principaux s'étoient retirés chez eux, avant que l'assemblée fût terminée. Mais les hérétiques, qui n'avoient presque plus d'espérance de pouvoir élire un roi de leur secte, & qui voyoient que le parti des Catholiques étoit plus nombreux & plus puissant, avoient délibéré entre eux fort secrètement de pourvoir à leur sûreté, & de songer à leurs intérêts communs & particuliers, en sorte que le roi qui seroit élu, ne pût les assujettir aux ordonnances très-sévères qui étoient établies dans la Pologne contre les déserteurs de l'église Catholique, ni procéder contre eux par la voie des peines & des supplices. Ils jugeoient bien qu'il y auroit de l'indiscrétion, & même de l'insolence à demander que ces lois fussent abrogées. Ils trouvèrent le moyen d'arriver à leur fin, sans découvrir leurs desseins, & d'é luder la force & la rigueur de ces ordonnances, sans en faire aucune mention.

Ils avoient obtenu, au commencement de l'assemblée, que tous les ambassadeurs des princes étrangers sortiroient en ce temps-là de Varsovie, de peur que par leurs intelligences & par leurs brigues, ils ne retardassent, ou ne troublassent les affaires du royaume; & qu'ils ne revien droient que peu de temps avant l'ouverture de la diète, pour faire leurs propositions. Personne ne soupçonna qu'il y eût du dessein caché, & leur avis fut généralement approuvé. Mais leur intention étoit d'obliger Commendon de sortir de Varsovie, parce qu'ils savoient bien qu'il découvrirait tous leurs artifices, & qu'il renverferoit tous

leurs desseins. Après qu'on eut fait des ordonnances pour la paix & pour la sûreté publique, & que tout le monde se fut obligé par serment & par écrit, qu'on tiendrait pour ennemis de la patrie tous ceux qui feroient quelque violence, les hérétiques prirent le soin d'en dresser la formule.

Ce décret étoit très-nécessaire, & il avoit toutes les apparences de paix, d'amitié & de zèle pour le bien public. Mais ils y avoient inféré fort adroitement un article, par lequel ils rétablissent qu'à l'avenir nul ne pourroit être recherché pour avoir quitté sa religion, & pour en avoir embrassé de nouvelles; & qu'il seroit libre à chacun d'avoir des sentimens tels qu'il voudroit, & de servir Dieu à sa manière, pourvu qu'elle fût honnête. Ils avoient enveloppé cette impiété sous des termes si propres & si spécieux, que quelques-uns, trompés de cette apparence, & de ces noms de paix & de sûreté publique, signèrent cette ordonnance, avant que d'en avoir connu l'artifice.

Lorsqu'on s'aperçut de leur dessein, les évêques qui étoient présens, demandèrent du temps pour examiner les articles du décret: mais à peine purent-ils l'obtenir. Les hérétiques firent de grandes instances, & protestèrent hautement qu'ils ne souffriroient jamais qu'on tint la diète pour l'élection d'un roi, si l'on ne leur donnoit des assurances de pouvoir vivre sûrement dans leur commune patrie. Qu'ils n'étoient pas résolus d'attendre qu'on entreprit contre eux ce qu'on avoit entrepris depuis peu contre Gaspard de Coligny, & contre une infinité d'honnêtes gens qu'on venoit de massacrer en France. Ils parurent si irrités, & menacèrent si fièrement de prendre les armes, & de se venger de ceux qui leur refuseroient cet article de sûreté, qu'ils en vinrent presque à la violence & à la sédition.

Les évêques ne consentirent pas à une chose de mauvais exemple; mais ils ne s'y opposèrent pas aussi vigoureusement qu'ils devoient: & dans la crainte qu'ils eurent des troubles qui pouvoient arriver, les uns se dispensèrent de se trouver au sénat, les autres se retirèrent de Varsovie. Ucange, archevêque de Gnesne, chef du clergé & du sénat, dont nous avons déjà représenté l'esprit & les mœurs, demanda deux jours pour y penser, avouant qu'il ne pouvoit se déterminer si promptement dans une affaire de cette im-

portance. Les hérétiques lui accordèrent fort volontiers le temps qu'il demandoit, parce qu'ils espéroient que ce prélat, qui leur avoit donné tant de marques de l'inclination qu'il avoit pour leur parti, seroit bien-aîsé de se déclarer pour eux dans une occasion si favorable. Les Catholiques craignoient, avec raison, qu'il n'approuvât une chose qu'il avoit lui-même autrefois proposée; & comme le doute & l'incertitude, en matière de religion, étoit déjà une espèce de désertion, ils prévoyoit tous les troubles & tous les dangers qui menaçoient l'état.

J'étois alors à Varsovie, où Commendon m'avoit envoyé, pour faire savoir ses intentions à quelques-uns des principaux de l'assemblée, & pour observer tout ce qui s'y faisoit, & toutes les mesures qu'on y prenoit pour l'élection du roi. Dans une conjoncture si douteuse & si importante, j'allai trouver tous les évêques, & particulièrement Ucange, tant pour les exciter à soutenir l'honneur de leur caractère, que pour leur faire connoître que j'écrirois au légat tout ce qu'ils auroient fait ou dit, afin de les retenir au moins par quelque pudeur & par quelque honte. Ucange me parla fort à loisir & fort raisonnablement. Le troisième jour il se rendit au sénat, & n'y entra qu'après tous les autres. Chacun attendoit avec impatience qu'il dit son avis. Les hérétiques se préparoient à triompher, & l'on voyoit sur tous les visages les impressions d'espérance ou de crainte des deux partis.

Alors l'archevêque commença à parler. Ce n'étoit plus cet Ucange qui cherchoit les occasions de troubler l'état, qui parloit avec mépris des souverains pontifes, qui vouloit faire assembler un concile national, qui étoit le chef & le conseil des hérétiques, & qui avoit chez lui un docteur luthérien, qu'il honoroit extrêmement. C'étoit un prélat très-pieux & très-zélé pour sa religion, qui parloit avec le même courage & la même fidélité, qu'auroit fait Stanislas évêque de Cracovie, qui mourut pour la foi de JESUS-CHRIST, & qui mérita par sa piété, par sa constance & par ses miracles, d'être mis au nombre des saints. Tant il est vrai que nos cœurs sont entre les mains de Dieu, qui répand dans nos esprits les lumières de ses vérités, lorsqu'il les trouve dégagés des nuages de nos passions.

« Il leur dit donc, qu'il avoit délibéré long-temps & fort

» sérieusement pour donner un avis qui fût avantageux à
 » sa patrie dans une affaire de cette importance. Qu'il
 » avoit offert à Dieu le saint Sacrifice ; qu'il avoit fait faire
 » des prières dans toutes les communautés de religieux , &
 » dans tous les monastères des vierges consacrées à Dieu ;
 » qu'il avoit jeûné fort austèrement ; qu'il avoit distribué
 » des aumônes , & pratiqué avec toute la piété qu'il avoit
 » pu , tout ce qui pouvoit apaiser la colère de Dieu , &
 » attirer sur lui ses grâces & ses lumières ; qu'il avoit con-
 » sulté les plus éclairés & les plus fidelles de ses amis ; qu'il
 » avoit fait , pendant ces deux jours , des réflexions sérieu-
 » ses : Qu'après tout cela il avoit conclu qu'on ne pouvoit
 » consentir à cette ordonnance , sans violer la foi que
 » les hommes doivent à Dieu , & sans l'offenser très-
 » grièvement.

» C'est renverser , disoit-il , toute la religion Chrétienne que de recevoir ces religions nouvelles & impures.
 » C'est confondre les droits divins & humains , & ruiner
 « entièrement le culte de JESUS - CHRIST , qui est notre
 » unique espérance , notre unique bien & notre unique
 » salut. Il ne sera donc pas permis de punir les Mahomé-
 » tans , les Epicuriens & les Athées , que cette impunité
 » produira infailliblement ? Ils jouiront donc de cette fu-
 » neste liberté , de croire , ou de ne croire pas ? Une si
 » grande impiété a-t-elle pu tomber dans l'esprit de quel-
 » qu'un ? A-t-on pu faire une proposition si déraisonnable ? »

Après leur avoir dit plusieurs autres choses sur ce sujet ,
 & leur avoir demandé s'ils croyoient que l'état pût subsister ,
 quand cette licence seroit approuvée & confirmée par
 un décret ; s'ils ne comprenoient pas que c'étoit - là
 ruiner entièrement l'union & la liberté publique : « il
 » protesta qu'il étoit si ferme dans ce sentiment qu'il
 » se laisseroit plutôt couper la main , que de s'en servir
 » pour souscrire à un si pernicieux décret ; & qu'il étoit
 » prêt à donner non-seulement sa main , mais encore sa
 » tête pour la défense de la religion. Que pourroit-il
 » m'arriver de plus doux & de plus glorieux dans l'âge où
 » je suis , ajoutoit-il , que de mourir pour ma foi , pour ma
 » religion , pour mon salut , & pour celui de mon pays ,
 » & d'offrir à Dieu une vie foible & languissante , que je
 » dois rendre un de ces jours à la nature ? »

Les hérétiques murmuroient contre lui, & le menaçoient avec beaucoup d'insolence. Mais bien loin de céder à leur fureur, il défendit qu'on écrivit ce décret dans les registres : & parce qu'ils faisoient semblant de l'y vouloir écrire par force, il déclara de son autorité & de celle de tous les évêques, de tout le clergé & de tous les Catholiques, que ce décret avoit été forgé par la conspiration & par les artifices de quelques personnes mal intentionnées, qui avoient plus d'égard à leurs intérêts qu'à ceux de l'état. Les Catholiques firent depuis la même protestation dans les assemblées des provinces. Ainsi cette impie conjuration des hérétiques ne fut point autorisée.

Dès qu'on fut sorti du sénat, je me rendis chez Ucange, pour me réjouir avec lui de ce qu'il s'étoit acquis ce jour-là une gloire immortelle par sa piété & par sa constance. Il m'avoua que son esprit avoit été long-temps agité, & combattu de diverses opinions, & qu'enfin il s'étoit arrêté à la vérité que Dieu lui avoit inspirée. Il m'assura qu'il avoit été même détourné d'approuver ce décret par des visions & par des songes. Cette confédération, c'est ainsi que les hérétiques appelloient cette entreprise, donna beaucoup de peine à Commendon : il travailla fort à la dissiper & à la rendre odieuse à tout le monde, par des écrits qu'il composa avec beaucoup de soin, & qu'il publia sous des noms empruntés.

CHAPITRE X.

Commendon arrive à Varsovie. L'avis qu'on lui donna dans le camp.

COMMENDON se rendit à Varsovie quelque temps avant la diète. Il manda aux évêques, & à quelques-uns des chefs des Catholiques de s'y trouver, afin de pouvoir conférer ensemble un peu en repos, avant que la foule fût arrivée, & que les esprits fussent entraînés par le torrent des affaires. Plusieurs s'y trouvèrent dans le temps qui leur avoit été marqué. Il les assembla chez lui, & les exhorta de se tenir prêts à résister avec beaucoup de vigueur & de zèle à cette impie confédération des hérétiques, qui pro-

testoient fièrement que si l'on refusoit de signer leur décret, ils mourroient plutôt que de souffrir que la diète se tint, & qu'on élût un roi Catholique.

Les évêques & les autres promirent qu'ils feroient paroître en cette occasion toute la fidélité & tout le zèle qu'on pouvoit attendre d'eux. Ils résolurent de conduire cette affaire avec beaucoup de fermeté, & néanmoins avec beaucoup de modération, de peur que s'ils oppofoient la violence à la violence, la contestation n'aboutit à quelque sédition dangereuse : & ils jugèrent plus à propos de rendre inutile, par cette voie, la fureur de leurs adversaires, que de l'irriter en s'y opposant trop fortement.

Après cela, il fonda les intentions de tout le monde sur le sujet du roi qu'on vouloit élire, & il reconnut que tous les suffrages étoient pour le duc d'Anjou. Jusques alors il avoit fait tous ses efforts pour attirer des partisans à Maximilien, parce qu'il croyoit que c'étoit l'avantage des deux nations. Mais après qu'il eut connu l'aversion qu'on avoit pour les princes Allemands, & l'inclination qu'on faisoit paroître pour les François, il jugea qu'il ne devoit pas se rendre odieux à la multitude, en prenant avec trop d'empressement les intérêts de l'empereur, ni paroître contraire aux espérances du prince Henri, qui s'étoit acquis beaucoup de gloire, non-seulement par sa valeur, ayant défait les huguenots en trois batailles rangées, mais encore par sa piété & par son attachement à la religion Catholique. Il falloit, sur-tout, ne donner aucun soupçon d'être partial. Le pape, qui est le père commun des rois, ne devoit considérer que les intérêts de la Chrétienté; son légat ne devoit s'appliquer qu'à faire élire un roi Catholique: & si après l'exclusion des Allemands, la brigade des François n'eût pas réussi, tous les autres prétendants étoient hérétiques.

Voyant donc les prétentions de l'Empereur entièrement ruinées, tant par l'aversion des Polonois, que par les longueurs & par la mauvaise conduite de ce Prince, il craignit que si les partis d'Ernest & de Henri étoient également forts, les hérétiques dans ces contentions & dans ce partage, ne prissent occasion de produire quelqu'un des leurs. Cette crainte le fit résoudre à s'accommoder aux inclinations des peuples & à l'affection des grands. Il suivit

alors le torrent, & ne douta plus du succès de l'élection. Ceux qui penchoient du côté de Henri, & qui ne s'étoient éloignés qu'avec peine des sentimens du legat, en furent extrêmement réjouis.

Les ambassadeurs de l'Empereur arrivèrent à Varsovie environ le temps de la diète, & le lendemain ils allèrent voir Commendon. Ils lui exposèrent les ordres qu'ils avoient reçus de leur maître; ils lui rendirent compte de tout ce qu'ils avoient fait depuis leur arrivée en Pologne; & après avoir tâché d'excuser leur retardement, ils le prièrent de retenir dans leur parti les esprits qu'il y avoit déjà engagés, & de les assister de ses conseils & de ses soins dans la suite de cette affaire. Il les assura qu'il leur rendroit tous les services dont il étoit capable; mais qu'il craignoit que ses soins & ses conseils ne fussent inutiles, parce que la multitude s'étoit déjà rendue maîtresse, & que les chefs avoient pris chacun leur parti: qu'il les avoit retenus autant qu'il avoit pu par ses exhortations, par ses avis & par des espérances qu'il leur avoit données; mais qu'ils avoient pris d'autres engagements, & qu'il n'y avoit aucune apparence de pouvoir les détacher des intérêts des Princes à qui ils s'étoient liés par des traités.

Il y avoit déjà dans Varsovie plusieurs gentilshommes armés, plusieurs seigneurs accompagnés d'une troupe nombreuse de leurs amis ou de leurs vassaux, qui étoient venus de tous les endroits du royaume. La plaine où ils avoient déjà fait dresser leurs tentes, & où se devoit tenir la diète, avoit toute la figure d'un camp. On les voyoit se promener çà & là, avec de grandes épées à leurs côtés. Ils marchoient quelquefois en troupe, armés de piques, de mousquets, de flèches, ou de javelots. Quelques-uns même, outre les gens armés qu'ils avoient menés pour leur garde avoient fait traîner des canons, & s'étoient comme retranchés dans leurs quartiers. On eût dit qu'ils alloient au combat plutôt qu'à la diète; que c'étoit-là un appareil de guerre & non un conseil d'état; & qu'ils étoient venus pour conquérir un royaume étranger, plutôt que pour disposer du leur. Au moins l'on pouvoit s'imaginer à les voir, que cette affaire se décideroit par la force & par les armes, plutôt que par des avis & par des suffrages.

Mais ce qui me parut extraordinaire, ce fut que parmi

tant de compagnies de gens armés, dans une si grande impunité, dans un temps qu'on ne reconnoissoit ni les lois, ni les magistrats, il ne se commit pas un seul meurtre, il ne se tira pas une épée; & ces grands différens, où il s'agissoit de donner ou de refuser un royaume, n'aboutirent qu'à quelques paroles: tant cette nation épargne son sang dans ces contestations civiles.

Avant toutes choses, on résolut de donner audience aux ambassadeurs. Les hérétiques vouloient qu'on leur rendit réponse promptement, & qu'on les obligéât de sortir du royaume, de peur que les brigues de ces étrangers ne troublaient la liberté de l'assemblée. Les autres étoient d'avis qu'on retint tous les ambassadeurs à Varsovie qu'on priât ceux qui étoient venus pour demander le royaume, de se retirer dans des villes voisines où ils seroient traités fort honorablement, en attendant l'élection d'un Roi. Cette opinion fut suivie. Les hérétiques virent bien qu'on vouloit retenir Commendon: c'est pourquoi ils commencèrent à parler de lui en particulier.

Ils alléguoient, qu'il étoit capable lui seul de renverser tout l'ordre de la diète s'il y étoit présent. Que quoiqu'il ne demandât ouvertement le royaume pour aucun Prince, on savoit bien que son autorité étoit d'un grand poids; qu'il étoit l'ame de tous les conseils, & que sa présence déterminoit les volontés d'une partie de l'assemblée. Que les évêques étoient comme des poules qui trembloient à la vue de cette aigle, & qu'ils n'oseroient devant lui dire librement leurs avis. Lorsqu'ils réfutoient quelquefois les avis de ces prélats, ils leur reprochoient qu'ils avoient été fustigés; qu'ils n'avoient pas pris ces sentimens chez eux; & qu'ils n'étoient pas poussés par des vents de leur pays, mais par des vents d'Italie. Les catholiques soutinrent leur décret, & ne voulurent rien relâcher.

On donna audience à Commendon le huitième jour d'Avril. On députa trois évêques & trois sénateurs laïques pour l'aller prendre chez lui, & les principaux de la noblesse voulurent l'accompagner pour lui faire honneur. Le sénat se tenoit dans le camp au-delà de la Vistule, sur laquelle on avoit fait un pont de bois. Les sénateurs s'assembloient dans le grand pavillon royal qu'on avoit fait dresser au milieu de la plaine.

Dès que le légat fut arrivé & qu'il descendit de carrosse, le Palatin de Cracovie & Cotchevic allèrent le recevoir devant la tente. L'un étoit grand maréchal de Pologne, l'autre de Lithuanie, qui sont les deux principaux officiers de l'état. Ils marchaient devant Commendon avec leurs bâtons de commandement, & ils faisoient écarter la foule; ce qui est un honneur qu'ils ne rendent ordinairement qu'à leur Roi. Lorsqu'il entra dans la tente, tout le sénat se leva, & vint au-devant de lui. Il fut conduit à la première place, & s'assit entre l'archevêque de Gnesne & l'évêque de Cracovie. Le sénat s'assit aussi; & une grande foule de noblesse se rangea tout à l'entour, autant que le lieu en pouvoit contenir.

Tout le monde fit un grand silence. Commendon présenta au sénat les lettres du Pape; & après qu'on en eut fait la lecture, il fit un beau discours sur la nécessité qu'il y avoit d'élire un Roi catholique. Il parla même avec beaucoup de force contre la confédération & contre les cabales des hérétiques, montrant que toutes ces factions étoient très-éloignées de l'esprit du christianisme & des maximes de la religion. Cette liberté piqua si fort les auteurs de cette conspiration, qui voyoient qu'on l'écoutoit avec attention & avec plaisir, que le Palatin de Sandomire ne put s'empêcher de l'interrompre. *Vous excédez le pouvoir de légat, dit-il en s'adressant à lui, & vous entreprenez sur celui des conseillers & des sénateurs. Faites-nous la grâce de nous laisser délibérer en repos sur des affaires qui nous regardent. Ayez un peu moins de curiosité; & sans vous arrêter à censurer notre conduite, pensez que vous êtes ici étranger, & contentez-vous d'exécuter les ordres du Pape, si vous en avez reçu quelqu'un.*

A ces paroles tous les sénateurs catholiques se levèrent. On ouït un grand murmure de gens qui blâmoient le Palatin, & qui vouloient l'obliger de se taire. Toute la noblesse qui s'étoit ramassée auprès des sénateurs, fut si irritée, qu'on n'entendoit qu'injures & que menaces contre les hérétiques. Cotchevic & Laski étant sortis de leur place, portèrent la main sur la garde de leurs épées: & il fût arrivé sans doute quelque grand désordre, si le Palatin ne se fût arrêté; & si Commendon avec un visage tranquille & aussi peu ému qu'auparavant, n'eût fait signe de la main, qu'on lui donnât un moment d'audience.

Chacun se remit en sa place. Alors le légat s'adressant au Palatin : *Je n'ignore pas, lui dit-il en souriant, qui je suis, ni quel est mon devoir. Je fais ce que vous dites que je dois faire, j'exécute les ordres que j'ai reçus du Pape. Je fais que non-seulement il perse à l'élection d'un Roi que vous allez faire, mais encore à votre repos & à celui de tout le royaume, qu'il voudroit rendre très-florissant. Je ne parle pas ici à vous en particulier ; je parle à toute l'assemblée : & si je ne suis pas sénateur, pensez aussi que vous n'êtes pas le sénat.*

Après cela il continua son discours avec tant d'ordre & avec tant de tranquillité, qu'il ne perdit pas un seul mot de tout ce qu'il devoit dire. Tout le sénat fut très-attentif. J'inférerai ici ce discours, s'il n'avoit été écrit & imprimé pour la satisfaction de tous ceux qui le voudront lire.



CHAPITRE XI.

La diète se tient. Le duc d'Anjou est élu roi de Pologne.

APRÈS que Commendon eût achevé son discours, les chefs du sénat allèrent vers le milieu de la tente ; & ayant conféré peu de temps ensemble, ils reprirent leur place. Alors l'archevêque de Gnesne prenant la parole, remercia le souverain Pontife & le légat au nom de toute l'assemblée, des soins qu'ils prenoient pour la paix & pour le salut de la Pologne, & l'assura que le sénat tâcheroit de suivre ses conseils & ses avis salutaires, qui partoient d'un esprit éclairé & d'un cœur animé d'une tendresse paternelle. Après cela Commendon se retira : tout le sénat l'accompagna jusqu'à son carrosse, excepté le Palatin de Sandomire qui l'avoit interrompu, & quelques autres hérétiques.

Le sénat fit une sévère réprimande au Palatin, qui s'attira par son indiscretion la haine de bien des gens ; au lieu que la douceur & la modération de Commendon augmentèrent l'estime & l'amitié que tous les ordres du royaume avoient déjà pour lui. Il est certain que si le légat n'eût apaisé les esprits par cette tranquillité qui parut sur son visage, les affaires auroient été troublées ce jour-là ; les meurtres auroient commencé ; & ce premier feu auroit sans doute causé un très-funeste embrasement. Ce qui fit

qu'on loua Commendon d'avoir détourné par sa gravité & par sa constance, le tumulte que le Palatin avoit excité par son imprudence & par son emportement.

Le lendemain les ambassadeurs de l'Empereur furent conduits à l'audience par le Palatin de Dublin & par le châtelain de Gdantzko. Ils avoient fait de grandes instances pour obtenir qu'on laissât entrer avec eux Pierre Fassard, Espagnol, ambassadeur de Philippe II, qui étoit venu pour recommander les intérêts du prince Ernest. Ils alléguoient pour raison, que l'ambassadeur d'Espagne étoit venu avec eux; qu'il n'avoit que les mêmes ordres & les mêmes instructions; & que Philippe n'avoit aucun intérêt dans cette affaire, qui fût séparé de celui de l'Empereur. Mais ils ne purent obtenir ce qu'ils demandoient, parce que les ambassadeurs de France s'y opposèrent, disant qu'ils devoient avoir la préséance sur celui d'Espagne. Ainsi Fassard, afin de n'être point blâmé d'avoir cédé aux François, se retira sans avoir eu audience du sénat.

Les ambassadeurs de France furent donc introduits immédiatement après ceux de l'Empereur, & les autres ensuite, selon leur ordre. On leur répondit à tous en peu de mots; & quelques jours après, on leur fit signifier une ordonnance du sénat, par laquelle on les obligeoit de partir de Varsovie, & d'aller attendre ailleurs le succès de la diète. On leur assigna les villes, où ils devoient se retirer: les Allemands allèrent à Louvitz, & les François à Plocsko.

Alors les hérétiques firent de nouvelles instances au sénat, & lui représentèrent qu'il étoit à propos d'assigner un lieu de retraite au légat. Que les Polonois n'avoient pas besoin qu'il leur vînt de si loin un arbitre, & un témoin de leurs affaires secrètes. Que ce n'étoit pas l'ordre qu'il y eût dans le lieu de la diète une autorité étrangère, qui leur pût ôter une partie de leur liberté. Que les autres ambassadeurs auroient quelque sujet de se plaindre, si le légat demouroit à Varsovie, lorsqu'on les en faisoit sortir. Les catholiques résistèrent toujours: mais comme cette contestation qui revenoit tous les jours, embarrassoit continuellement le sénat; Commendon, qui ne voulut pas être le sujet d'une division civile, se retira volontairement à Schernevicie, qui est à deux journées de Varsovie où il me laissa. Après sa retraite, tout le monde souhaita qu'on

fit l'ouverture de la diète , & qu'on ne travaillât plus qu'à l'affaire de l'élection.

Les hérétiques proposèrent avec beaucoup d'empressement , qu'on fit des lois & des ordonnances nouvelles pour établir leur liberté & pour diminuer l'autorité de leurs rois : Qu'on réformât les anciennes , & qu'on les accommodât au temps , & à l'état présent de la république. Sous cette apparence de régler le droit public, ils prétendoient affoiblir ou abolir entièrement les anciennes ordonnances du royaume contre les hérétiques ; & ils s'imaginoient qu'ils auroient d'autant plus de licence , que les rois auroient moins d'autorité. Ils passoient encore plus avant , & ils espéroient que s'ils pouvoient dépouiller la royauté de ses plus beaux droits , les princes étrangers ne persisteroient pas à demander une couronne de grand poids & de peu d'éclat , & qu'ainsi ils trouveroient l'occasion d'avancer quelqu'un de leur parti. Les catholiques rejetèrent toutes ces propositions.

Cependant cette contestation avoit déjà tenu plusieurs séances ; & les hérétiques étoient bien aises d'embrouiller ainsi les affaires. Ils croyoient qu'en faisant perdre beaucoup de temps , ils viendroient à bout de leurs desseins par leur patience , ou ils lasseroient celle des catholiques ; & que la diète se romproit , ou qu'elle deviendrait inutile. Mais les Mazoviens , qui étoient venus en très-grand nombre , s'assemblèrent entr'eux , & donnèrent charge à un homme de leur province , nommé Cossobuti , qui avoit de l'esprit & de l'éloquence , de convaincre les hérétiques , & de faire connoître en pleine assemblée l'artifice qu'ils cachent sous ces apparences de zèle pour la liberté publique. Ce qu'il fit avec beaucoup de soin , & avec beaucoup d'éloquence , protestant au sénat , que si l'on ne procédoit promptement à l'élection d'un roi , pour laquelle seule ils étoient assemblés , les chevaliers étoient résolus de ne s'arrêter plus à l'autorité du sénat , & de pourvoir eux-mêmes à leur affaires & à celles de l'état , qui ne pouvoit plus se passer de maître. Les sénateurs catholiques , & une grande partie des Mazoviens appuyoient cet avis.

Les hérétiques se plainquirent que les Mazoviens se rendoient maîtres des affaires , & qu'ils avoient déjà la hardiesse de prescrire au sénat ce qu'il devoit faire , & ce qu'il

devoit laisser. Mais ils reconnurent un peu trop tard que le lieu où se tenoit la diète , ne leur étoit pas avantageux. Quelques jours se passèrent à se plaindre les uns des autres. Enfin, le sénat , pressé des cris & des menaces de la multitude qui demandoit un Roi , ordonna qu'on procéderoit à l'élection le 4 jour de Mai. Voici comme les choses se passèrent.

Chacun se rangea dans son quartier , suivant son palatinat ; c'est ainsi qu'ils nomment leurs tribus. Les évêques y président ordinairement ; ils opinent toujours les premiers , & rapportent dans leurs assemblées toutes les affaires dont il faut délibérer. Les suffrages ne s'y donnent , ni par des billets , ni avec des fèves ; mais on y dit hautement son avis , & chacun même a droit de raisonner sur son opinion. Les évêques , chacun dans sa tribu , se prosternèrent avant que de proposer l'élection du roi. Toute l'assemblée en fit de même ; & tous ensemble à genoux , ils entonnèrent l'hymne que l'église chante ordinairement lorsqu'elle invoque l'assistance du saint-Esprit.

On ouvrit ensuite les avis ; & presque tous les chefs des tribus parlèrent fort avantageusement du prince Ernest. Quelques-uns proposèrent le roi de Suède. Plusieurs nommèrent un des principaux seigneurs de Pologne , nommé Piaft : mais la plus grande partie des suffrages étoit pour le duc d'Anjou. Je ne veux pas faire ici un dénombrement ennuyeux des avis de tous les palatinats ; je me contenterai de rapporter ce qui se passa dans celui des Mazoviens.

Pierre Miscow , évêque de Plocsko , tenoit l'assemblée. Ce prélat grave , judicieux , & des plus éloquens de son temps , avoit de l'inclination pour le prince Ernest ; & connoissant que la multitude le refuseroit sans aucun sujet , & par une pure prévention pour son concurrent , en disant son avis , il fit adroitement le portrait de ce jeune prince sans le nommer. Il le représentoit sorti de la plus noble famille de l'Europe , qui commandoit à plusieurs peuples , qui avoit tous les rois & tous les princes chrétiens pour ses alliés , ou pour ses vassaux. Il expliquoit les grands avantages que la Pologne pouvoit recevoir de la puissance de cette illustre maison. Il finissoit par une description & par un éloge de la personne , & des grandes qualités du prince qu'il proposoit. Comme tout le monde lui deman-

doit le nom de ce prince ; Je le nommerai , dit-il , si le portrait que je viens d'en faire vous plaît , & si je connois que vous vous attachez aux choses plutôt qu'aux noms.

Après cela il se moqua de l'orgueil des ambassadeurs de France , de leurs discours pleins d'ostentation , & de la vanité de leurs promesses , qu'ils n'auroient jamais pu exécuter , quand ils auroient été de la meilleure foi du monde. Comme on le pressoit encore de nommer ce prince qu'il avoit tant loué , il nomma enfin le prince Ernest. On témoigna tant d'averfion pour ce nom , que tout le peuple s'écria , que quand toutes les promesses de la France seroient encore plus fausses , ils aimoient mieux le duc d'Anjou sans biens , qu'Ernest & les autres avec des montagnes d'or.

Alors Volski un des sénateurs , répondit avec beaucoup de chaleur à ce que l'évêque venoit de dire ; & se servant de tout ce qui pouvoit animer les esprits contre la maison d'Autriche , il fit voir que si le prince Ernest étoit élu , cette puissance , ces richesses , ces alliances , cette commodité & ce voisinage des états de l'empereur , serviroient plutôt à opprimer leur liberté , qu'à les protéger , & à rendre leur royaume plus considérable. Après cela , il fit un éloge du duc d'Anjou ; il s'étendit sur son illustre naissance , sur ses inclinations nobles & royales , sur sa clémence , sur sa libéralité , sur la grande connoissance qu'il avoit de l'art militaire , sur ses victoires , & sur la gloire qu'il s'étoit acquise par sa valeur , & par l'heureux succès de ses armes.

Cet avis fut si généralement approuvé , que comme l'évêque persistoit dans le sien , ses plus intimes amis & ses domestiques mêmes l'abandonnèrent. La préoccupation eût tant de force , que la puissance de l'empereur , & tout ce qui pouvoit servir pour la gloire & pour la grandeur de la Pologne , ne fit que donner des soupçons d'oppression & de tyrannie ; au lieu que tout ce que les ambassadeurs de France publioient , & tous les bruits incertains d'une vaine renommée , étoient reçus comme véritables.

Ainsi , tout ce qui pouvoit servir à Ernest , la proximité des deux états qui se joignent , & la connoissance que plusieurs avoient de ce jeune prince , ne firent que lui nuire ; & la distance des lieux que les François crai-

gnoient comme une raison qui leur étoit très contraire , fut d'un grand secours pour eux , & décida presque l'affaire. Les Polonois étoient bien aises d'avoir un roi d'un pays éloigné , & qui n'eût pas dans son voisinage des puissances prêtes à se joindre à lui ; & l'éloignement donnoit de la force & de la créance à tous les bruits que les partisans du duc d'Anjou avoient fait courir de lui. C'est la nature de la renommée de grossir toujours , & de faire valoir ce qui vient de loin ; comme ces fleuves qui s'enflent , & qui deviennent plus rapides , plus ils s'éloignent de leurs sources.

Quoique la plus grande partie des voix dans tous les Palatinats fût pour ce prince , néanmoins , parce qu'Ernest avoit eu ses partisans , & le roi de Suède les siens , & qu'il y avoit eu un parti assez considérable pour Piaft , on résolut , afin que tout le monde se déterminât à un choix , de les proposer tous au sénat. Les catholiques , qui s'aperçurent que Piaft avoit un grand parti , & qu'on n'avoit rien à lui reprocher , trouvèrent cette invention pour l'exclure. Premièrement , ils proposèrent que celui qui s'estimeroit digne de régner , se levât & demandât publiquement le royaume , afin que les tribus pussent procéder à son élection. Personne n'osa se montrer. Il y auroit eu de l'orgueil & de l'imprudence à se déclarer soi-même digne de commander à tous les autres. Les hérétiques dirent , que la pudeur & la modestie empêchoit les gens d'honneur & de mérite de se nommer ; que personne n'osoit porter un jugement avantageux de soi-même : mais qu'il falloit choisir un des principaux seigneurs du pays , & d'un commun consentement l'obliger à recevoir le royaume.

On leur répondit , que puisque personne n'osoit se présenter , ils présentassent eux-mêmes ceux qu'ils estimoient les plus capables de bien régner. Ils s'en excusèrent longtemps ; & comme ils se virent pressés , ils nommèrent quelques catholiques qu'ils souhaitoient le moins. Mais tous ceux qui furent nommés , déclarèrent qu'ils n'y prétendoient pas : & l'un d'eux leur parla en ces termes. *Pour moi , Messieurs , je vous remercie de l'affection que vous me témoignez. Je connois que je n'ai nulle qualité qui me puisse faire élever au-dessus des autres. Je ne dois , & ne veux me préférer à qui que ce soit. Ne me chargez pas d'un fardeau que les sor-*

ces d'un homme privé ne sauroient porter. Chacun disant la même chose , ceux-mêmes dont on favoit les brigues & l'ambition , s'en délistèrent par pudeur , car la chose s'étoit tournée en raillerie : Ils se nommoient les uns les autres jusques aux plus indignes & aux plus misérables. Ainsi , Piatt perdit ses prétentions , & les hérétiques leur espérance.

On choisit après cela neuf personnes pour examiner dans le sénat les raisons d'Ernest , du duc d'Anjou , & du roi de Suède. On donna trois commissaires à chacun de ces princes : au duc d'Anjou , l'évêque de Cujavie , le palatin de Sandomire , & le châtelain de Dantzic ; à Ernest , l'évêque de Plocsko , le palatin de Mariembourg , & le châtelain de Lublin ; au roi de Suède , les palatins de Cracovie , de Rava & de Podolie. Chacun redit à peu près les mêmes choses , qu'il avoit dites dans sa tribu. L'évêque de Plocsko tâcha par un discours fort grave de ramener les esprits , & de faire revenir les voix à Ernest. Il fit l'éloge de ce prince , il en montra même un portrait à l'assemblée. Il s'acquît par-là la réputation d'un homme ferme & éloquent ; mais il ne persuada ni le sénat , ni les chevaliers. Il fut même souvent interrompu par le bruit de ceux qui se moquoient de son discours.

Les hérétiques , & particulièrement le palatin de Cracovie , voulurent faire l'éloge du roi de Suède ; mais Cotchevic les interrompit , & ruina toutes leurs vaines espérances par un discours si fort , qu'ils n'osèrent plus en faire aucune mention. L'évêque de Cujavie parla pour le duc d'Anjou , & fut écouté très-favorablement. Toute l'assemblée , par son attention & par son silence , témoignoît son inclination. On voyoit sur tous les visages de la gayeté & de l'approbation. On entendoit de temps en temps des éclats de joie & des applaudissemens. Ce prélat , qui , comme nous avons dit , affectoit d'être populaire , se servoit de la faveur & de l'affection qu'on lui faisoit paroître ; & toutes les fois qu'il vouloit qu'on s'écriât , ou qu'on battit des mains , il s'arrêtoit un peu , & il passoit son mouchoir , ou sur sa bouche , ou sur son front , comme pour donner le signal.

Enfin , comme on eut remarqué de tous côtés les intentions de la multitude , chacun eut ordre de se ranger

à sa tribu , & d'en apporter les avis au sénat. Ainsi par les soins & par la faveur des principaux de la noblesse , on revint au sénat le 12 jour de Mai ; & tout le monde nomma le duc d'Anjou , excepté le palatin de Cracovie , & quelques chefs des hérétiques , qui pour n'être pas obligés de consentir à son élection , se retirèrent dans leurs rentes , & déclarèrent qu'ils recevroient le roi que le sénat leur voudroit donner.

C'est à l'archevêque de Gnesne , selon l'ancienne coutume du royaume , à proclamer le roi qui est élu. Mais les contestations ayant duré jusqu'à la nuit , ce prélat fut d'avis qu'on différât jusqu'au lendemain , ne faisant pas réflexion que c'étoit le jour de la fête de la Pentecôte , & que le sénat ne s'assembloit pas. Cette erreur faillit à être fatale à l'état. Car les hérétiques se servirent de ce temps , pour faire de nouvelles intrigues , & pour troubler encore la diète. Le jour d'après la fête , ils refusèrent de se trouver au sénat , & s'assemblèrent tous chez le palatin de Cracovie. Cette séparation auroit excité de grandes séditions , & de grandes guerres , si les hérétiques eussent eu autant de force , qu'ils avoient d'animosité.

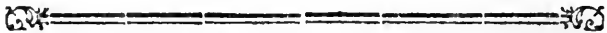
Les catholiques furent si irrités de cette division , qu'ils crièrent qu'il ne s'agissoit plus de réduire ces rebelles par raison ; qu'il falloit réprimer leur insolence par les armes , & les forcer d'obéir au sénat. A ces mots , ils sortirent brusquement du sénat , & coururent aux armes. Cotchevic fit ranger devant sa tente les canons qu'il avoit fait traîner , & commanda à tous ses gens de prendre les armes , & de monter promptement à cheval. Laski , & les autres chefs des catholiques firent de même , & une troupe de braves Mazoviens se joignit à eux. Ils se rangèrent en bataille au milieu de la plaine ; ils se partagèrent en escadrons , & menacèrent ces révoltés qui se séparoit , & refusoient de reconnoître un roi qui avoit été élu d'un commun consentement. Les hérétiques avoient pris les armes & ils étoient sortis en campagne ; & quoiqu'ils n'eussent ni le courage , ni la force des catholiques , ils sembloient pourtant résolus d'en venir aux mains.

Les plus anciens sénateurs & les évêques tâchoient d'arrêter ces premiers emportemens. Ils conjuroient les catholiques de ne faire aucune violence. Ils exhortoient les hérétiques

riques de ne se pas séparer du corps de l'état. Je fus envoyé par les évêques à Laski & à Cotchevic, qui avoient beaucoup de déférence pour Commendon. Ils me dirent que je pouvois attendre, sans m'alarmer, le succès de cette affaire; qu'ils n'avoient pas pris les armes pour perdre ces rebelles, mais pour les épouvanter, & qu'assurément la crainte les feroit rentrer dans leur devoir. Ils ne furent point trompés; on quitta les armes de part & d'autre. On retourna au sénat; & Henri fut déclaré roi par l'archevêque de Gnesne.

Les ambassadeurs du roi de France furent aussitôt appelés & introduits dans le sénat, où ils prêtèrent le serment au nom du roi à la manière accoutumée. Tous les assistans firent de grands cris de joie, & souhaitèrent à leur nouveau roi toute sorte de prospérités. Le palatin de Cracovie, parmi le bruit des acclamations, & la confusion d'une grande foule de monde qui s'étoit poussée dans le sénat, voulut obliger l'évêque de Valence, qui étoit chef de l'ambassade, de faire un serment particulier, & de s'engager au nom du roi à ne poursuivre jamais criminellement ceux qui auroient changé de religion.

L'archevêque de Gnesne en ayant été averti, se rendit promptement à l'endroit où étoit l'ambassadeur, & lui déclara que le roi n'étoit obligé qu'aux lois qui avoient été publiées d'un commun consentement. Aussitôt on nomma douze ambassadeurs, qui furent envoyés en France pour flatter le roi, & pour le conduire en Pologne. Les chefs de cette ambassade furent Adam Conarschi évêque de Posnawie, Albert Laski palatin de Siradie, & Nicolas Radzivil duc d'Elicie. Ils partirent chacun de leur côté; & s'étant rendus à Mets, qui est une des plus belles villes de la Lorraine, ils allèrent tous ensemble à Paris.



CHAPITRE XII.

Commendon part de Pologne. Le Roi y est long-temps attendu.

COMMENDON, après avoir fait élire un roi catholique, nourri dans le camp & dans les armées, & accoutumé dès son enfance à vaincre les ennemis de la religion; après avoir

renversé tous les projets des hérétiques, & réduit les affaires en l'état qu'il souhaitoit ; après s'être acquitté de tous les devoirs de sa légation , avec beaucoup de fidélité & de confiance : Commendon , dis-je , écrivit au Pape , & lui demanda congé de retourner en Italie. Le roi ne devoit arriver de long-temps en Pologne, soit qu'il voulût fonder les intentions des Princes d'Allemagne , avant que de passer dans leurs états ; soit qu'il ne voulût sortir de France qu'avec un grand attirail & un équipage très-magnifique.

Le Pape eût bien souhaité que Commendon eût attendu le Roi , & qu'il l'eût assisté , dans ces commencemens de ses soins & de ses conseils : les François l'en avoient même prié. Mais Sa Sainteté ne put refuser cette grâce à un homme qui avoit si bien servi l'église , & qui avoit pris tant de peine pendant les deux années de sa légation. Il lui écrivit donc en des termes fort obligeans. Il louoit son zèle, sa fermeté & son adresse à faire élire un roi catholique dans un état très-florissant , malgré tous les efforts & toute la puissance des hérétiques. Il lui laissoit la liberté de venir à Rome, ou d'attendre le roi , pour lui donner les conseils & les instructions nécessaires pour bien régner. S'il étoit résolu de quitter la Pologne, Sa Sainteté m'ordonnoit d'aller en France, d'instruire le Roi de l'état des affaires de son royaume , de l'y accompagner , & de demeurer auprès de lui , dans les commencemens de son règne. Mais Commendon trouva plus à propos que j'attendisse en Pologne , jusqu'à ce que le Roi fût parti de France, afin que si les hérétiques, dans ce renouvellement d'affaires, vouloient encore troubler l'état, il y eût quelqu'un qui pût, au nom du souverain Pontife, exciter les catholiques & les évêques, à ne laisser rien entreprendre contre la religion.

Les principaux seigneurs du royaume firent tous leurs efforts pour retenir le légat ; & le voyant résolu à partir , lui rendirent tous les devoirs que le respect , l'amitié & la reconnoissance peuvent inspirer. Il laissa une si grande opinion de sa vertu , & son nom fut en si grande vénération , qu'on se souvient encore de toutes ses actions , & de toutes ses paroles. On se sert encore de ses avis : de sorte que depuis la mort du Roi Etienne , le sénat voulant faire publier un édit très-important , ils ont cru qu'ils ne pouvoient mieux l'autoriser , qu'en mettant au commence-

ment, que Commendon leur en avoit autrefois souvent parlé.

En ce temps les ambassadeurs de Pologne arrivèrent à Paris. Ils furent reçus des Rois & de toute la France, avec autant d'honneur que le méritoit une ambassade si magnifique & si honorable. Ce fut un spectacle fort agréable aux François, que de voir ces seigneurs étrangers en si grand nombre, & avec des trains si magnifiques. Ils étoient richement vêtus, & d'une manière extraordinaire. Car outre les fourrures précieuses dont ils étoient couverts, ils brilloient eux & leurs chevaux d'un assemblage d'or, de pourpre & de pierreries. Ils présentèrent au duc d'Anjou un édit du sénat, par lequel il étoit prié de venir prendre possession du royaume de Pologne, & de vouloir prêter le serment dans les formes accoutumées. Le roi prêta le serment entre leurs mains : & il arriva en cette occasion une contestation honteuse entre les ambassadeurs.

Il y avoit parmi eux quelques seigneurs hérétiques, que le parti avoit députés à dessein, qui demandèrent au roi la liberté de vivre selon leur religion, & lui proposèrent de jurer qu'il leur accorderoit ce privilège, comme ses ambassadeurs l'avoient juré en Pologne. Les catholiques s'y opposèrent, & dirent que le roi n'étoit obligé qu'à maintenir les lois reçues dans le royaume, & que les propositions des particuliers ne pouvoient préjudicier au droit public. Comme le roi vit que les hérétiques s'échauffoient selon leur coutume, il les apaisa, en leur disant, qu'il suivroit la volonté & le consentement du sénat sur ce sujet, lorsqu'il seroit dans le royaume.

Les Polonois furent traités magnifiquement. On leur donna des fêtes, des courses de bague, des caroufels, des bals, & tous les autres divertissemens qui se pratiquoient dans la cour de France. Ils étoient ravis de voir cette agréable liberté, & cet air doux & aisé des Rois & des Reines, qui s'entretenoient avec leurs hôtes & avec leurs courtisans, & qui donnoient aux uns & aux autres tous les droits d'une honnête familiarité. On fit aux ambassadeurs de grands présens, & toutes les honnêtetés qu'ils pouvoient attendre d'une cour très-polie, très-galante, & très-libérale.

Enfin il fallut songer à partir. Les ambassadeurs catholiques avertissoient le roi, que sa présence étoit nécessaire ;

que les troubles de la vacance & de la diète, n'étoient pas si bien apaisés, qu'il n'en restât encore des impressions & des mouvemens; & qu'il n'y auroit point de paix solide, que lorsqu'il seroit arrivé. Les François avoient vu avec plaisir des étrangers qui venoient des extrémités du Septentrion, pour demander un roi à la France. Ils avoient admiré leurs habits & leurs façons; & remplis qu'ils étoient de la gloire de leur nation, ils avoient tâché de les divertir. Mais lorsque le prince fût prêt à partir, ils commencèrent à penser sérieusement à leurs affaires. Les catholiques qui avoient si heureusement combattu sous lui contre la faction des huguenots, faisoient tous leurs efforts pour le retenir en France.

« Ils lui persuadoient qu'étant né dans une fortune superbe, dans un pays très-riche, il n'avoit que faire d'un royaume qu'on lui avoit cherché à l'extrémité de la terre, & presque dans un autre monde. Qu'il ne pouvoit être ailleurs ni plus absolu, ni plus exactement obéi qu'il l'étoit: & qu'il se laissoit entraîner dans un état où il seroit éloigné de sa maison, de ses amis, & de tout ce qu'il avoit de plus cher. Qu'il alloit être sujet à une infinité de lois fâcheuses, & que son pouvoir seroit si fort borné, qu'il n'auroit que le nom & l'ombre de la royauté. qu'il trouveroit un sénat bizarre, qui le tiendrait comme obsédé & comme esclave. Qu'il n'auroit aucun pouvoir, ni aucune liberté de faire la paix ni la guerre. Qu'il ne seroit pas le maître de ses finances, ni de lui-même: & ce qui étoit encore plus fâcheux, qu'il n'y auroit plus de retour pour lui, si les nécessités de la France le rappeloient un jour. Que si le roi son frère, qui n'avoit point d'enfans, & qui étoit infirme, venoit à manquer, il se trouveroit des gens, qui par des intérêts & par des espérances secrètes, solliciteroient le duc d'Alençon à se faire roi. Que les huguenots ne lui avoient déjà que trop inspiré des maximes de jalousie & de division. »

Ces discours touchèrent ce jeune prince. Son équipage se préparoit fort négligemment; on cherchoit tous les jours de nouveaux prétextes pour différer le voyage. Les Polonois s'aperçurent que cette ardeur, qu'il avoit d'abord témoignée, étoit refroidie, & qu'il dédaignoit presque un royaume qui lui devoit coûter tant de soins & tant de fatigues. Le roi

& la reine mère estimoient que ce seroit une chose indigne, & une tache éternelle d'inconstance, de mépriser par foiblesse & par lâcheté, un royaume demandé avec tant d'empressement, & donné avec tant d'affection, & de tromper les esperances & les souhaits d'une nation très-puissante. Aussi employèrent-ils tout leur crédit pour faire presser ce voyage, & pour achever cette affaire, qui coûta des sommes immenses, & qui incommoda la France notablement.

La résolution de partir étoit prise, le roi de Pologne ne voulut point sortir de Paris, que le roi son frère, dans son conseil, en présence des ambassadeurs de Pologne, de la reine mère, & de tous les seigneurs de la cour, ne l'eût déclaré successeur & légitime héritier du royaume de France, s'il venoit à mourir sans enfans. Alors il envoya demander à l'empereur & aux princes d'Allemagne, la liberté de passer dans leurs états; & il partit de Paris.

Cependant on n'avoit reçu aucune nouvelle en Pologne, si ce n'est que les ambassadeurs étoient arrivés en France, & que les rois les avoient accueillis avec une magnificence tout-à-fait royale. On attendoit avec impatience l'arrivée du roi. Comme l'état des affaires demandoit sa présence, on espéroit qu'il ne différeroit pas son voyage, & qu'il quitteroit tout pour partir. On croyoit même qu'il étoit déjà entré dans l'Allemagne; & que depuis six mois qu'il étoit élu, il pouvoit être bien près de leurs frontières, lorsqu'un courrier qu'il avoit dépêché de Paris, apporta des lettres de sa part, par lesquelles il remercioit le sénat de la grâce qu'il lui avoit faite. Ces lettres étoit précieuses & fort obligeantes, mais elles ne faisoient aucune mention de son départ.

Cela émut si fort les esprits, que nous étions plus incertains si nous avions un roi, qu'avant qu'il fût élu: car les hérétiques se servirent de cette occasion qu'ils avoient attendue. Ils faisoient courir des lettres contrefaites, & ils semoient des bruits très fâcheux; tantôt que le roi étoit retenu par des troubles arrivés en France, tantôt qu'il méprisoit un royaume, où il ne pouvoit venir sans faire de grandes dépenses, & sans souffrir de grandes incommodités: tantôt qu'il n'avoit pas de quoi fournir aux frais du voyage; qu'il étoit occupé à emprunter de l'argent pour faire

son équipage , & qu'il ne viendroit que l'été suivant. Ils décrioient même ses mœurs : ils disoient quelquefois que c'étoit un prince efféminé & adonné à ses plaisirs ; souvent , qu'il étoit cruel , & que c'étoit lui qui étoit l'auteur de toutes les séditions de son pays. Ils passoient même jusqu'à cet excès d'insolence , qu'ils faisoient prier Dieu dans leurs prêches qu'il détournât de la Pologne un règne si dangereux.

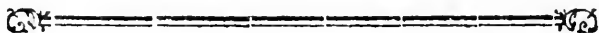
Ils commencèrent à faire des cabales , & à méditer quelque changement dans l'état. L'espérance des gens de bien étoit languissante ; les retardemens du roi donnoient quelque apparence à tous ces faux bruits ; & l'on ne pouvoit s'imaginer que les hérétiques eussent la hardiesse de décrier ouvertement le roi , s'ils n'avoient des avis certains qu'il ne viendroit pas.

Plusieurs catholiques , qui avoient donné leurs suffrages plutôt par complaisance que par raison , s'en repentoient & alloient prendre de nouvelles mesures. Nous eumes bien de la peine à encourager ces esprits abattus , & à les empêcher de brouiller les affaires sur ces bruits répandus sans sujet , ou semés malicieusement par les adversaires. La chose eut passé plus avant , si le roi n'eût envoyé Jean Sborowi , qui étoit un des ambassadeurs de Pologne , & le marquis de Rambouillet , qui étoit un seigneur françois , qui dissipèrent à leur arrivée tous ces nuages & tous ces tristes soupçons qui agitoient les esprits crédules des Polonois.

Sborowi assura le sénat que le roi étoit parti de Paris. Il fit un éloge de toutes ses grandes qualités ; & il persuada d'autant plus , qu'il étoit grand ennemi de la religion catholique , & un des chefs des hérétiques , quoiqu'à la sollicitation de son frère André , dont nous avons parlé , il eût donné son suffrage à ce prince. Ces députés relevèrent l'espérance des gens de bien & réprimèrent l'insolence des hérétiques. Mais ce qui arrêta davantage ceux-ci , & qui confirma les autres , ce fut l'arrivée de Cotchevic à Cracovie. Il avoit appris par des bruits publics , par mes lettres & par celles d'André Sborowi , le plus constant & le plus ferme de tous les partisans du roi , l'abattement des nôtres & l'orgueil de nos adversaires ; & il étoit venu en grande diligence en Pologne.

Il déclara d'abord au nom de toute la Lithuanie & au sien , qui n'avoit pas moins d'autorité que celui de toute sa pro-

vince, qu'il avoit ouï dire que quelques esprits séditieux vouloient troubler & faire même casser, s'ils pouvoient, l'élection du roi, en persuadant au peuple qu'il ne viendroit jamais en Pologne; que ni lui, ni les Lithuaniens n'avoient pas voulu croire qu'il y eût de si méchans citoyens; mais que s'il s'en trouvoit, qui, contre la fidélité qu'ils doivent à leur patrie, fussent assez hardis pour penser à quelque changement, & pour jeter des semences de division dans l'état, il leur proteſtoit que les Lithuaniens & lui les tiendroient pour des traîtres & des rebelles, & les traiteroient comme des ennemis du repos public. Qu'ils avoient élu un roi d'une naissance si illustre & d'un si grand mérite, qu'ils devoient espérer qu'ils en feroient satisfait, & qu'il soutiendrait la grande réputation qu'il s'étoit déjà acquise. Mais, que quand il en arriveroit autrement, puisſque Dieu le leur avoit donné, il falloit le recevoir & le souffrir tel qu'il pût être, & ne pas imiter l'inconstance de ces peuples barbares, qui ôtent les royaumes aussi légèrement qu'ils les ont donnés. Cela détourna le danger qui menaçoit l'état, & fit qu'on attendit le roi avec beaucoup de tranquillité, quoique le mois de Février de l'année suivante 1574 fût presque passé, avant qu'il fût arrivé sur la frontière de Pologne.



CHAPITRE XIII.

L'auteur de cette Histoire donne quelques avis importants au roi à son arrivée.

AUSSITÔT que j'eus des nouvelles certaines que le roi étoit sorti de France & qu'il avoit passé le Rhin, je partis de Cracovie. Je vis l'archevêque de Gnesne & quelques seigneurs catholiques. Je reçus les ordres qu'ils me voulurent donner, & je m'avançai jusques dans la Saxe où je rencontrai le roi. Il n'y avoit personne auprès de lui qui pût l'instruire de l'état des affaires de Pologne & du caractère des seigneurs de cette cour.

Les Polonois qui l'accompagnoient avoient leurs intérêts particuliers. Les ambassadeurs de France qui étoient venus demander le royaume étoient dispersés. L'abbé de l'Isle avoit traversé la Russie & la Valachie, pour se rendre à

Constantinople , où il devoit être en ambassade près du Grand-Seigneur. Lanfac s'étant embarqué à Dantzic , dans l'espérance d'arriver plutôt en France par la mer Baltique , si les vents lui étoient favorables , avoit été arrêté par le roi de Dannemarck à Coppenhague. Monluc , évêque de Valence , qui étoit chef de l'ambassade , s'étoit si fort engagé , qu'il ne put exécuter aucune des grandes promesses qu'il avoit faites. Il avoit même malicieusement caché ou diminué tous les services qu'on avoit rendus au roi , pour faire valoir les siens : ce qui avoit tellement irrité les Polonois contre lui , que le roi trouva à propos de le laisser en France.

Ce prince , & ceux qui étoient de son conseil , témoignèrent qu'ils étoient bien-aîsés de me voir. Je n'avois aucune passion , ni aucun intérêt qui pût me rendre suspect. Je n'étois attaché à aucun parti ni à aucun seigneur en particulier. J'avois à leur dire des choses certaines & véritables. Ils me donnèrent donc audience ; & comme je les entretenois de la forme & de l'état présent du royaume , je remarquai que ce jeune prince prenoit plaisir d'apprendre que l'autorité royale n'étoit pas si affoiblie , ni si diminuée , qu'on avoit voulu lui faire accroire , & que les Polonois n'avoient pas la même liberté de gouverner le roi qu'ils avoient de l'élire.

« Je l'assurai que le roi de Pologne étoit maître absolu
 » de la vie & de la mort de tous ses sujets. Qu'on appelloit
 » à lui de tous les magistrats des villes & des provinces.
 » Qu'il étoit l'unique interprète des lois & du droit public.
 » Que la fonction du sénat étoit de lui donner conseil ,
 » sans lui rien prescrire. Que celle du roi étoit d'entendre
 » les opinions & de décider par lui-même. Que les édits se
 » propoisoient dans le sénat & se faisoient dans son cabinet.
 » Qu'il recevoit les avis des autres , mais qu'il n'y avoit
 » que lui qui donnât les ordres. Qu'enfin le sénat étoit le
 » témoin & non l'arbitre des actions & de la vie du roi ,
 » à qui rien n'étoit interdit , que l'injustice & la violence.
 » Qu'outré cela , on ne pouvoit obtenir aucun titre
 » d'honneur ou de prééminence , ni même des biens confi-
 » dérables , que par la faveur & par les libéralités du roi.
 » Qu'il n'y avoit aucune dignité que celles des sénateurs ,
 » & qu'on n'y arrivoit ordinairement qu'après avoir eu

» des gouvernemens , ou quelques administrations des fi-
 » nances ; & qu'enfin ces charges ne se laissoient pas dans
 » les familles comme des héritages , mais qu'elles se distri-
 » buoient par le roi comme des grâces. Qu'ainsi , il étoit
 » le maître des lois , de l'honneur , des biens & de la vie de
 » ses sujets qui ne pouvoient espérer aucune dignité que
 » par ses bienfaits. Que c'étoit le moyen de faire mou-
 » voir , d'arrêter & de régler l'état comme il vouloit.

» Qu'au reste , il avoit la disposition entière de ses fi-
 » nances ; qu'on n'en rendoit aucun compte au sénat , &
 » que les trésoriers ne s'adressoient qu'au roi , qui faisoit les
 » trésoriers & les sénateurs. Qu'il falloit , pour cette rai-
 » son , choisir les magistrats & les sénateurs avec beaucoup
 » de précaution. Qu'il trouveroit beaucoup de fidélité par-
 » mi les catholiques ; qu'il pourroit donner les charges aux
 » plus gens de bien , pour exciter les autres à mériter les
 » mêmes grâces par les mêmes vertus. Que certains hom-
 » mes adroits & artificieux lui conseilleroient infaillible-
 » ment de ménager les hérétiques & de les gagner par des
 » récompenses. Que ce conseil n'étoit ni sûr , ni fidelle ;
 » que ce feroit rendre ses adversaires plus puissans , & leur
 » donner moyen de nuire ; & qu'ils s'imagineroient qu'on
 » leur feroit du bien par crainte & par intérêt plutôt que
 » par inclination , parce que les esprits aigris & animés
 » s'imaginent toujours qu'on l'est aussi. Que c'étoit une
 » chose importune , quand les peuples se mettoient dans
 » l'esprit d'arracher les grâces par force & par nécessité ,
 » plutôt que de les mériter par la soumission & par l'obéif-
 » sance. Qu'il étoit à craindre qu'en voulant attirer ses
 » adversaires par des civilités & par des bienfaits , il ne dé-
 » sobligeât ses amis qui verroient avec regret emporter des
 » récompenses qui n'étoient dues qu'à leur fidélité. Qu'il
 » ne falloit non plus croire ceux qui voudroient lui faire
 » appréhender la haine des hérétiques , s'il ne se feroit
 » d'eux dans les affaires. Qu'il n'y avoit nul danger ; qu'ils
 » étoient foibles , sans chefs & sans forces. Qu'au contrai-
 » re , les charges n'étant que pour les catholiques , les hé-
 » rétiques revien droient peu à peu dans l'ancienne reli-
 » gion. Que s'il déclaroit une fois que les honneurs & les
 » récompenses sont pour les gens de bien , & non pour
 » des séditieux & pour des rebelles , il abattroit bientôt cet

» orgueil , que la négligence du roi Augufte , & la corrup-
 » tion de l'efprit humain avoient long-temps entretenu.
 - Un des François , qui étoient avec le roi , m'interrompt
 en cet endroit : « Vous voulez donc , me dit-il , que le roi
 » déclare d'abord la guerre à tous les hérétiques ? Vous pré-
 » tendez qu'on les chaffe de la cour & du royaume ? Il fau-
 » dra donc lever des armées & fe mettre en campagne con-
 » tre eux ? Ce n'eft pas mon deffein , lui dis-je , qu'on les
 » traite comme des ennemis déclarés. Il n'eft pas néceffaire
 » de lever des armées , ni d'employer la force & les armes ,
 » quand les lois & la difcipline peuvent fuffire. Je ne veux
 » chaffer perfonne de la cour ni du royaume. Je fuis d'a-
 » vis que le roi traite les hérétiques civilement ; qu'il leur
 » offre fa faveur , s'ils veulent quitter les doctrines nou-
 » velles , qui caufent de fi grands défordres dans l'état. Que
 » s'ils veulent perfifter dans leur opiniâtreté , il faut qu'ils
 » foient humiliés & qu'ils connoiffent au moins qu'il n'y a
 » point d'honneur pour eux d'avoir abandonné la religion
 » catholique. Je ne fai point de remède plus doux , ni plus
 » aifé.

» Je lui repréfentai enfuite , que s'il ne falloit choifir que
 » des gens de bien pour les charges de magiftrature & pour
 » le fénat , il falloit être encore plus circonfpect pour le
 » choix des évêques qui étoient les pères des rois & des peu-
 » ples , les chefs du fénat , les préfidens nés des aflemblées
 » des provinces & des états de tout le royaume ; les dépo-
 » fitaires de la foi & de la difcipline , & les pasteurs établis
 » de Dieu pour gouverner fon églife. Que puifque le roi
 » jouiffoit du droit de nomination que fes prédéceffeurs
 » s'étoient attribué , il devoit être perfuadé , qu'il ne pou-
 » voit nommer un homme dérégé à l'épifcopat , fans fe
 » rendre coupable devant Dieu & devant les hommes d'un
 » très-grand crime. Qu'il n'auroit point de plus grands en-
 » nemis que les méchans évêques ; que les bons feroient
 » toujours attachés & à fes intérêts , & à ceux de l'état ;
 » en forte que par eux il feroit abfolu dans le fénat & dans
 » toutes les provinces. Qu'enfin , la plus confidérable au-
 » torité du royaume étoit celle des évêques ; & qu'il de-
 » voit avoir beaucoup de foin & d'exaétitude à les bien
 » choifir.

Il y avoit encore une chofe qui n'étoit pas à négliger.

C'étoit la coutume d'envoyer aux assemblées générales, des députés de chaque palatinat, qu'ils appellent parmi eux les nonces des terres ou des provinces. Ils les choisissent entre les chevaliers : car ils regardent le menu peuple, comme une troupe d'esclaves, & ne lui donnent aucune part au gouvernement. Chaque palatinat nommoit un, ou plusieurs de ses députés, selon qu'on le jugeoit à propos. Autrefois ils n'étoient envoyés que pour recevoir les ordonnances du sénat, & les publier ensuite dans leurs provinces, afin que ces édits publics fussent connus & observés dans tous les endroits du royaume : mais sous le Roi Auguste, ils avoient usurpé tant d'autorité, qu'ils gouvernoient l'état absolument, semblables à ces anciens tribuns du peuple de Rome, qui étoient établis pour protéger les citoyens contre les tyrans, & qui étoient devenus des tyrans eux-mêmes.

« Je fis connoître au Roi que ces envoyés avoient eu
 » l'insolence de prescrire au sénat ce qu'il devoit ordon-
 » ner, & de s'opposer à ses ordonnances. Que c'étoit-là la
 » source de plusieurs désordres, & que les hérétiques
 » avoient par-là des occasions fréquentes de faire des haran-
 » gues & des propositions séditieuses. Qu'il étoit impor-
 » tant de leur ôter cette autorité qu'ils avoient usurpée,
 » de réprimer leur insolence, & de faire en sorte qu'on dé-
 » putât des catholiques zélés pour le service du prince & de
 » l'état, plutôt que des hommes inquiets & séditieux. Que
 » pour cela il falloit les obliger par des bienfaits, d'accep-
 » ter les députations, & de venir dans des assemblées, où
 » il y avoit à soutenir de grandes contestations : ce qui se-
 » roit que l'état seroit mieux servi, & que les plus hardis ne
 » prendroient pas la place des plus sages. Que si Sa Ma-
 » jesté exhortoit les catholiques à sortir de cette oisiveté
 » & de cette langueur qui les éloignoit des assemblées, ani-
 » mant les gens d'honneur par des prix & des récompen-
 » ses, les catholiques seroient les plus forts ; l'amour des
 » nouvelles doctrines se refroidiroit ; l'hérésie tomberoit
 » presque d'elle même ; & tout le monde se tiendroit dans
 » le devoir & dans la soumission.

« Qu'il devoit sur-tout s'imaginer que son sénat seroit
 » tel qu'il le feroit, soit en choisissant les sénateurs, soit
 » en leur montrant l'exemple ; & que toute la noblesse du
 » royaume se régleroit sur lui, selon l'humeur des Polo-

» nois , qui font très-grands imitateurs de leurs Rois. Qu'il
 » fit d'abord paroître deux grandes qualités ; la piété , qui
 » fait qu'on craint Dieu , & qu'on s'attache à sa religion ;
 » & la valeur , qui fait qu'on aime la guerre , & qu'on
 » cherche les occasions d'acquérir de la gloire : qu'il écou-
 » tât volontiers ceux qui l'entretiendroient sur ces deux
 » fujets.

» Qu'il tint toujours les jeunes gens en haleine , leur
 » faisant faire des courses de cheval , des jeux , des exer-
 » cices militaires & des représentations de combats , qui plai-
 » sent à cette nation naturellement guerrière , & qui se
 » pratiquent sous des Rois même négligens. Qu'il assistât à
 » ces exercices ; qu'il en instituât de nouveaux ; & qu'il y
 » présidât lui-même ; autant que son âge le pourroit per-
 » mettre. Que ces petites choses lui attireroient l'amitié &
 » la vénération des peuples , & serviroient , plus qu'il ne
 » pensoit , à rétablir la religion & la discipline militaire.

» Je l'avertis que le cardinal Commendon lui conseilloit
 » de déclarer la guerre aux Moscovites , qui sont les enne-
 » mis éternels des Polonois , & qui peuvent exercer leur
 » valeur , en leur donnant de l'émulation. Que ce conseil
 » avoit plusieurs avantages. Qu'il n'y avoit rien qui rendit
 » les états plus illustres , que la réputation & la gloire des
 u armes. Qu'un Roi , qui venoit de loin comme lui , qui
 » avoit de la naissance , du courage & de la sagesse , devoit
 » affermir sa couronne par les mêmes vertus qui la lui
 » avoient acquise ; & qu'il ne pouvoit se rendre plus illustre
 » étant présent , que par ce qui l'avoit rendu illustre
 » étant absent. Que ceux qui connoissoient les véritables
 » intérêts de la Pologne , jugeoient que la guerre étoit né-
 » cessaire , non-seulement pour la gloire d'un nouveau rè-
 » gne , mais encore pour remettre l'ordre dans les affaires.
 » Que si l'on laissoit ces peuples dans le luxe & dans une
 » molle oisiveté , ils seroient ruinés par quelque puissance
 » étrangère , où ils se ruineroient par leurs propres forces.

» Que la guerre dissiperoit tous ces mouvemens & tous
 » ces troubles , que plusieurs souhaitent pour s'agrandir ; &
 » que les sources des hérésies , qui naissent ordinairement de
 » l'orgueil & de l'oisiveté , & qui s'entretiennent par la li-
 » cence , par le luxe , & par l'intempérance , seroient ta-
 » ries par la discipline & par l'occupation de la guerre. Que

» cette coutume & cette liberté de discourir , de disputer ,
 » & de décider des plus hauts mystères de la religion pendant
 » leurs festins cesseroit. Que c'étoit le moyen de rendre l'é-
 » tat florissant ; de rétablir le respect pour les Rois & pour
 » les magistrats , que la corruption des temps avoit un peu
 » diminuë ; d'ouvrir le chemin aux conquêtes ; & de se fai-
 » re considérer , non-seulement par les Polonois , mais en-
 » core par tous les Rois & par tous les peuples voisins. Que
 » tout le royaume souhaitoit la guerre , excepté ceux qui
 » profitoient dans la paix de leurs séditions , & du tumulte
 » des assemblées.

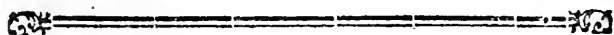
» Que chacun se réjouissoit d'avoir enfin rencontré un
 » Roi , sous lequel ils pourroient réparer les pertes qu'ils
 » avoient faites par la négligence & par l'oïveté d'Augus-
 » te. Que s'il ne se feroit de cette ardeur , il ne joui-
 » roit que de la gloire qu'il s'étoit acquise en France ; &
 » que s'il suivoit les mouvemens de ces assemblées , & se
 » laissoit lier une fois , il se trouveroit embarrassé dans des
 » affaires d'où il ne pourroit se dégager. Qu'il ne manquoit
 » pas de raisons pour entreprendre cette guerre ; & que
 » s'il agissoit avec un peu de vigueur , il n'y avoit point
 » à douter de l'événement parce qu'il auroit affaire à un
 » ennemi , qui étoit moins puissant , moins aguerri , &
 » moins accoutumé que lui à combattre & à vaincre. »

Le Roi Etienne , qui lui succéda depuis , se servit de ce conseil , chassa les Moscovites de toute la Livonie ; remit toute cette grande province en liberté , & rendit son nom célèbre dans toute l'Europe ; & quoique ce ne fût qu'un homme nouveau , qui s'étoit élevé d'une condition non seulement privée , mais encore obscure , il gouverna les Polonois plusieurs années avec plus d'autorité , que s'il fût né leur Roi.

Henri m'écouta avec plaisir. Mais je connus que rien ne lui avoit tant plu ; que le conseil que lui donnoit le cardinal Comundenon , d'entreprendre la guerre ; & l'avis que je lui donnois , que l'autorité royale n'étoit pas si bornée , ni si affoiblie que quelques-uns lui avoient dit. On me fit après cela mille questions , sur la cour de Pologne , & sur tous les seigneurs qui la composoient. En quoi je reconnus la sagesse de ce Prince , qui les distinguoit tous par leur religion , & qui demandoit d'abord s'ils étoient catholi-

ques, ou hérétiques. Pour moi je l'entretins fort au long des mœurs & du naturel d'un chacun, des liaisons qu'ils avoient entr'eux, des raisons de leurs amitiés & de leur intelligence, de leurs démêlés & des sujets de leurs inimitiés.

Je lui nommai ceux qui l'avoient servi de bonne foi dans la diète; ceux qui s'étoient déclarés contre lui; ceux dont la fidélité étoit éprouvée; ceux qui devoient lui être suspects; ceux qu'il falloit employer dans les affaires, ceux qu'il falloit entretenir par des espérances; ceux dont il falloit se défier; ceux qui méritoient d'être bien reçus. Le Roi parut satisfait des avis que je lui donnois; il m'ordonna de les lui donner par écrit, & depuis ce temps, toutes les fois qu'il fallut résoudre quelque chose, il me fit l'honneur de me faire appeler, & de me demander mon sentiment.



CHAPITRE XIV.

L'arrivée du Roi, & son Couronnement.

UN mois après, le Roi arriva à Cracovie. L'évêque de Cujavie & dix autres députés du sénat s'étoient avancés sur la frontière pour le recevoir. La plupart des seigneurs de Pologne s'y rendirent, chacun avec une grande suite de gens à cheval; les uns pour faire voir leur empressement & leur zèle particulier, les autres pour accompagner les députés du sénat.

Dès que le Roi parut, suivi d'un grand nombre de gens fort lestes & fort bien vêtus, toute la cavalerie qui l'attendoit tourna à droit, & se posta sur des éminences. On voyoit des escadrons rangés sur des collines éloignées, autant que la vue pouvoit porter. Il y avoit quinze mille chevaux. Les Allemands qui avoient accompagné le Roi pour lui faire honneur, & pour l'escorter, s'arrêtèrent sur la gauche. Ils étoient environ trois mille cavaliers. Ils se rangèrent en escadrons sur les limites de leur pays, & passèrent comme en revue devant le Roi, avant que de s'en retourner chez eux.

Ces deux corps de cavalerie n'avoient rien de semblable l'un à l'autre. Les Allemands étoient montés sur des chevaux pesans, nés dans leur pays, & presque tous noirs.

Ils avoient des bottes noires ; des vestes noires , courtes , & toutes d'une façon. Leurs visages basannés , & leurs barbes longues & mal propres , leur donnoient un air non-seulement guerrier , mais encore farouche. Ils avoient tous pour armes une longue epee , deux pistolets à l'arçon de la selle , & un marteau d'armes , qui pendoit sur le caparaçon de leurs chevaux.

Il y avoit beaucoup de variété parmi les Polonois. Leurs armes , leurs habits , leurs chevaux étoient de couleur différente. Quoique leur pays soit très-fertile en chevaux , ils en font si curieux , qu'ils en font venir de Thrace & d'Italie qu'ils achètent fort chèrement : & l'on en voyoit plusieurs que les principaux de la noblesse montoient , ou qu'ils faisoient mener en main par des palfreniers. Pour l'habillement , les uns étoient vêtus à la mode de leur pays , les autres à la Hongroise , quelques-uns à la Turquie , plusieurs à l'Italienne , & quelques-uns même à la Françoisé : tant cette nation se plaît à imiter les étrangers.

Il n'y avoit pas moins de variété dans leurs armes. Les uns étoient armés à la turque , d'un arc , d'une trouffe & d'un sabre. Les autres portoient de longs boucliers & une lance. Quelques-uns avoient pris le casque & la cuirasse. Il y en avoit peu qui eussent des armes pesantes ; car ils n'aiment pas tant la variété , qu'ils ne songent aussi à la commodité. Pour la façon du corps , les uns avoient des cheveux courts ; les autres étoient tout-à-fait rasés ; les autres portoient une longue chevelure. Les uns avoient la barbe longue , les autres n'avoient que la moustache ; chacun s'ajustant presque à la mode de ses voisins. On voyoit une compagnie bleue , une verte , une rouge , toutes ornées de fourrures avec des broderies d'or & de soie. Enfin cette variété étoit très-agréable & très-divertissante.

Le Roi fut ravi de voir tant de braves guerriers : & ce grand appareil , accompagné des sons de mille trompettes , & des cris de joie , qui ressonnoient de tous côtés , & qui témoignoient le plaisir qu'on avoit de le recevoir , le toucha si fort , qu'il avoua qu'il commençoit à connoître & à sentir qu'il étoit Roi. L'évêque de Cujavie & les autres députés , environnés d'une troupe de jeunes seigneurs , descendirent tous de cheval , dès qu'ils virent leur Prince , qui les ayant aperçus , s'avança aussi vers eux & descendit de cheval.

cheval. Comme ils se jetèrent à ses pieds, le Roi les embrassa tous avec beaucoup de douceur & de civilité, appelant l'évêque son père. Après que les complimens furent faits de part & d'autre, & que le Roi eut donné sa main à baiser à tous ceux qui se présentèrent, ils remontèrent tous à cheval. Les Allemands prirent congé de ce Prince, qui leur fit de grands présens; après quoi le Roi continua son voyage.

Les Polonois étoient si satisfaits de son air doux & honnête, & des choses obligeantes qu'il leur disoit, qu'ils ne pouvoient se lasser de lui souhaiter mille prospérités. Ils avoient autant de joie dans le cœur, qu'ils en faisoient paroître par leurs applaudissemens. Tous les chemins étoient bordés de peuple: une foule de gens de tout sexe & de tout âge sortoit des villes & de la campagne. Les principaux de la noblesse abordoient de tous côtés avec des compagnies de cavalerie rangées en bataille. Il arriva enfin à Cracovie sur la fin de Février: & deux jours après, quelques efforts que pussent faire les hérétiques, qui vouloient lui imposer de nouvelles obligations & limiter son autorité, il fut couronné avec les solennités accoutumées par l'archevêque de Gnesne; car selon leurs lois le Roi n'est pas entièrement établi, s'il n'a reçu cette marque de la royauté.

Alors on commença à examiner le mérite des personnes, à préparer des récompenses, & à faire la distribution des gouvernemens & des places vacantes dans le sénat. Il y avoit déjà deux ans que le roi Auguste étoit mort. On n'avoit disposé d'aucune charge pendant ce temps, afin de laisser au Roi qui seroit élu des moyens de gratifier ceux qui l'auroient servi. Sa Majesté donna libéralement & de bonne grâce, tout ce qu'elle put distribuer. Mais parce que toutes les dignités de l'état n'étoient pas capables de contenter l'avidité & les espérances de tous les prétendans; & que tout ce que le Roi pouvoit donner, étoit au-dessous des desirs de plusieurs, qui exigeoient plutôt qu'ils ne demandoient, & qui prenoient pour justice les grâces qu'on leur pouvoit faire, outre les distributions de l'argent qu'il avoit apporté, il fut obligé de donner des pensions sur les revenus qu'il tiroit de France. De sorte que quelques hérétiques, & plusieurs de ceux qui avoient été contraires à ses intérêts, obtinrent de grands présens d'un Prince natu-

rellement libéral , & qui ne vouloit renvoyer personne mécontent.

Il ne trompa les espérances d'aucun , mais il ne les assourvit pas. Ceux qui avoient reçu les plus grandes récompenses , croyoient avoir rendu encore de plus grands services ; & comme chacun est porté à juger favorablement de son mérite , ils pensoient qu'on leur demeureroit encore fort obligé. On entendoit de tous côtés des plaintes fâcheuses de ceux qui attendoient une plus grande reconnoissance , & qui trouvoient mauvais qu'on eût fait autant de grâces à leurs adversaires qu'à eux. Ceux qui peu de temps auparavant levoient les mains au ciel , & qui remercioient Dieu publiquement de leur avoir inspiré celui qu'ils désiroient élire ; qui le louoient avec une affection & une tendresse extraordinaire ; qui l'adoroient presque comme une divinité ; & qui se vantoient de n'avoir considéré que l'intérêt de l'état lorsqu'ils avoient élu ce jeune Prince , sorti d'une maison royale , & de qui les inclinations étoient aussi nobles que la naissance : ceux-là mêmes , comme s'ils eussent été d'autres hommes , maudissoient alors leurs suffrages , & la malheureuse affection qu'ils avoient eue pour lui. Tant il est vrai que nous ne parlons que des intérêts publics , & que nous ne pensons qu'aux nôtres.

Mais lorsque le Roi n'eut plus rien à donner , & qu'ils virent que par bonté & par amitié il avoit donné du sien propre , & qu'il s'étoit même fort engagé , ils se repentirent de s'être plaints ; & chacun s'appliqua à lui rendre de nouveaux services , & à mériter ses bonnes grâces par un zèle & par un attachement plus sincère. Le Roi , après avoir congédié l'assemblée , qui s'étoit trouvée à son couronnement à Cracovie , délibéroit avec ses principaux conseillers , de la guerre qu'il vouloit entreprendre contre les Moscovites ; & il avoit déjà fait le plan d'un règne , qui selon toutes les apparences devoit être heureux & illustre : lorsque plusieurs courriers arrivèrent de France presque en même temps , & lui apportèrent la nouvelle que le Roi Charles étoit mort d'une fièvre lente ; que le duc d'Alençon son jeune frère , à qui le roi de Navarre & les huguenots donnoient de méchans conseils , avoit dessein de troubler l'état ; que la Reine Mère , qui avoit donné des gardes à ces deux Princes , & qui les tenoit comme prisonniers

chez eux, auroit de la peine à les arrêter, s'il ne partoît en diligence; & que s'il tarδοit, ou s'il étoit retenu en Pologne, les troubles alloient éclater. Toutes les lettres de la Reine le conjuroient de quitter tout, & de sortir comme il pourroit de ce royaume, & l'avertissoient que le seul soupçon qu'on avoit qu'il feroit retenu en Pologne, donnoit du courage aux huguenots, qui pressoient le duc d'Alençon de se servir de l'occasion, & de se saisir du royaume.



CHAPITRE XV.

La fuite du Roi.

LE Roi surpris d'une nouvelle si peu attendue, fit retirer tout le monde; & consulta pendant la nuit avec les François qui étoient de sa confiance, ce qu'il avoit à faire. Il ne comptoit déjà pour rien le royaume de Pologne; & jugeant qu'il étoit très-important de presser son départ, il résolut, par le conseil de ses amis, de s'enfuir la nuit suivante.

Le lendemain, pour ne donner aucun soupçon du dessein qu'il avoit pris, il reçut avec beaucoup de civilité tous les seigneurs de sa cour, qui venoient lui faire compliment sur la mort du Roi son frère. Il leur dit que la France le redemandoit; que c'étoit un royaume qui lui appartenoit par droit de succession; & qu'il étoit nécessaire qu'il partît en diligence pour y aller régler toutes choses: mais qu'il avoit tant d'obligation aux Polonois, qu'il devoit aimer leur pays comme le sien propre; & qu'il avoit résolu d'avoir autant de soin du royaume où il avoit été appelé, que de celui où il étoit né. Qu'il les prioit donc de lui conseiller quel ordre il pouvoit donner pour la conduite des affaires, pendant qu'il seroit absent.

Ceux qui avoient été les auteurs de son élection, & qui avoient conçu de grandes espérances de lui, furent fort surpris. Les autres donnèrent des avis différens, chacun selon ses intérêts. Mais ils répondirent tous qu'on ne pouvoit rien résoudre là-dessus sans assembler la diète; qu'il falloit dépêcher des courriers dans toutes les provinces, pour convoquer l'assemblée à Cracovie: ce que le Roi ordonna qu'on fit promptement.

La nuit d'après les gardes françoises eurent ordre de fermer les portes de l'appartement du Roi , de n'y laisser entrer personne , & de dire à ceux qui se présenteroient , que le Roi , accablé de douleur & de tristesse vouloit reposer. Cependant l'ortique tout le monde fut endormi , ce Prince partit lui dixième ; & sortant par la porte du derrière du palais , il trouva des chevaux qu'on lui avoit préparés. Dès qu'ils furent hors de la ville , ils coururent à toute bride. Il faisoit clair de lune par hasard , & un valet qui étoit dans la grande cour du palais ayant reconnu le Roi qui passoit , il en alla avertir son maître , qui d'abord ne fit pas grand compte de l'avis.

Ma's enfin , après avoir reconnu la vérité de l'avis , il craignoit qu'on ne l'accusât d'avoir trahi l'état , s'il eût cédé aux sénéateurs une chose de cette importance : & jugeant qu'il étoit moins dangereux de donner un faux avis , que d'en cacher un véritable , il alla trouver à la pointe du jour le Comte de Tenzin , qui étoit un des principaux seigneurs de la cour , pour lui déclarer ce qu'il avoit appris. Le comte communiqua la chose à quelques sénéateurs , qui lui répondirent qu'il ne falloit rien croire , ni rien faire de mal à propos , & le chargèrent d'aller lui-même au palais , & d'observer ce qui en étoit , d'autant plus qu'il avoit été nommé à la charge de chambellan , quoiqu'il n'en eût pas encore pris possession.

Après que le soleil fut levé , le comte entra dans le palais. Cependant le bruit courut par la ville que le Roi étoit parti , & il se fit en très-peu de temps un grand concours de monde devant le palais. Le comte éveilla les gardes de la porte , qui lui répondirent qu'ils avoient ordre de n'ouvrir à personne , & d'empêcher qu'on ne troublât le repos du Roi. Alors on ne douta plus de la chose. Le comte força les portes de la chambre , & il n'y trouva que deux lettres sur la table , l'une au sénat , l'autre à l'évêque de Cujavie ; dans lesquelles le Roi leur rendoit compte de son dessein , & leur protestoit qu'il avoit été expédient pour les deux royaumes qu'il partit promptement.

Dès que la nouvelle se fut répandue , ce fut une émotion & un empressement extraordinaire par toute la ville. Chacun monta à cheval avec précipitation. Les Polonois pourrivoient leur Roi pour le retenir ; les François cou-

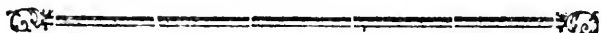
roient après pour le suivre. Mais il étoit déjà bien avancé : & quelque diligence qu'on fit , personne ne put l'atteindre que lorsqu'il fut sorti de Pologne , & qu'il se fut sauvé dans la Silésie , qui n'est pas éloignée de Cracovie de plus d'une journée. Là tous les Polonois se jetèrent à ses pieds , & le supplièrent à genoux de ne les point quitter. Mais il les exhorta de s'en retourner à Cracovie , & les chargea d'affurer le sénat qu'il n'avoit pris la résolution de se retirer qu'à l'extrémité ; & qu'il reviendrait aussitôt qu'il auroit mis ordre aux affaires de son pays , après quoi il leur fit mille caresses , & les renvoya. Les uns pleuroient son départ ; les autres se plaignoient de leur mauvaise fortune.

Les Polonois retombèrent dans les mêmes difficultés qu'au paravant : & comme l'état ne pouvoit subsister sans Roi ; après avoir envoyé une solennelle ambassade en France , & avoir connu qu'il n'y avoit plus d'espérance que le Roi revînt , ils convoquèrent leur diète , qui ne se passa pas si tranquillement que la précédente. Il y eut deux Rois qui furent élus. La plus grande partie du sénat avoit été gagnée par les lettres , par les ambassades & par les présens de l'Empereur Maximilien ; & le reste de la noblesse avoit jéré les yeux sur Etienne Bathori , prince de Transylvanie. Celui-ci s'étant aperçu que l'Empereur étoit lent , & qu'il ne donnoit que des espérances éloignées , il le prévint par sa diligence & par sa hardiesse. Il entra dans la Pologne avec quelques troupes qu'il avoit ramassées ; & les Polonois voyant sa fermeté & sa résolution , le reconnurent pour leur Roi.

Cependant les François , que le Roi avoit laissés à Cracovie , le joignirent. Plusieurs Princes chez qui il avoit passé , l'accompagnoient par honneur ; de sorte qu'il courroit droit à Vienne avec un train qui n'étoit pas indigne d'un Roi : & soit qu'il fût pressé par la nécessité des affaires de France ; soit qu'il ne voulût pas donner le temps aux Allemands de prendre quelque fâcheuse résolution , il fit tant de diligence , qu'on apprit en même temps qu'il étoit sorti de Pologne & qu'il étoit proche de Vienne. Maximilien fut bien-aîsé de l'un & de l'autre : & comme quelques-uns de ses courtisans lui conseilloient d'arrêter ce Prince , qui étoit le seul qui pouvoit donner de la jalousie à sa famille & à ses états , & de ne le renvoyer qu'après avoir dis-

posé selon ses desseins les affaires de France & de Pologne ; non-seulement il rejeta cette proposition, si contraire à la foi publique, & à tous les droits d'alliance & d'hospitalité, qui doivent être sacrés parmi les Rois, mais il blâma ceux qui l'avoient faite ; & après les en avoir repris fort aigrement, il leur dit, *que bien loin d'arrêter ce Prince qui jortoit de Pologne, il falloit lui faire des ponts d'or pour le faire passer en France.*

D'abord il envoya ordre à Rodolphe & à Ernest ses deux fils aînés, qui étoient en Hongrie de venir promptement à Vienne. Pour lui, il monta en carrosse, à cause qu'il étoit gouteux, & il alla au-devant du Roi. Il l'attendit sur le bord du Danube, & le reçut avec tant de civilité, qu'il sembloit que ces deux Princes disputoient à qui se feroit plus d'honneur. Car Maximilien étoit le Prince du monde le plus civil & le plus honnête, lorsqu'il vouloit obliger quelqu'un. Le Roi, après avoir été traité très-magnifiquement, partit de Vienne & traversant la Stirie & la Carinthie, il se rendit en Italie à grandes journées, sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Venise. Là tous les princes d'Italie le visitèrent ou lui envoyèrent des ambassadeurs. Il y demeura quelques jours ; & y reçut tant d'honneurs & tant de témoignages de respect & d'amitié de tous les ordres de cette république si magnifique & si polie, qu'on peut dire qu'ils n'oublièrent rien de tout ce qui pouvoit l'honorer & le divertir, ou régaler ceux qui l'accompagnoient. Enfin toute cette grande ville les traita comme un ami civil, & comme un hôte obligeant auroit pu faire.



CHAPITRE XVI.

Commendon retourne à Rome. Il est inquiété par le Cardinal Farnese. Le Pape l'abandonne à ses envieux.

POUR quitter enfin les affaires de Pologne, & revenir à notre sujet. Ce Roi fit tant de cas de la sagesse, & de la probité de Commendon, qui étoient si révérees en Pologne, & estimées même en France, qu'il ne parloit jamais de lui, qu'avec beaucoup d'honneur. Lorsqu'il racontoit toutes les magnificences de son entrée dans la Pologne & de son couronnement, il avouoit qu'il n'auroit

rien manqué à sa satisfaction, s'il y eût trouvé Commendon.

Il avoit conçu tant d'estime & d'affection pour ce cardinal, qu'il écrivit au Pape, pour le prier très-instamment de l'envoyer encore une fois légat en Pologne, parce que ses soins & ses conseils lui étoient très-nécessaires pour la conduite de son royaume. Sa Majesté me fit l'honneur de me dire plusieurs fois, que s'il venoit en Pologne, il auroit le nom de légat, mais qu'il y feroit le maître de toutes les affaires; qu'il le considéreroit & l'honoreroit comme son père; qu'il n'entreprendroit rien sans son autorité & sans son conseil; & que s'il étoit obligé de se trouver en personne à la guerre qu'il alloit entreprendre contre les Moscovites, il le laisseroit en Pologne pour être régent du royaume en son absence.

Commendon reçut l'honneur que le roi lui faisoit avec tout le respect & toute la reconnoissance possibles. Mais comme il savoit que c'étoit une grande grâce, que d'être appelé par un grand roi pour gouverner un grand royaume, il jugeoit aussi que c'étoit un emploi très-dangereux; & qu'un étranger s'exposoit à toutes les persécutions de l'envie, lorsqu'il se chargeoit de toute la faveur, & de toute la puissance dans un état. Il pria donc le pape de ne prendre point encore de résolution là-dessus; & la mort du roi Charles, & le retour de Henri en France l'exemptèrent de ce voyage.

Ce fut là la fin des actions & des légations glorieuses de Commendon. Il passa le reste de ses jours dans le repos; & son esprit n'ayant plus d'occasion d'agir, demeura dans une obscure oisiveté.

Le pape Gregoire le reçut fort civilement lorsqu'il arriva à Rome, & loua publiquement ses grands services. Il permit toutefois que le cardinal Alexandre Farnèse, qui étoit alors très-puissant, lui intentât un grand procès, quoiqu'il eût pu & qu'il eût même dû l'empêcher. Lorsque l'empereur parut offensé contre lui, & qu'il se plaignit qu'il avoit préféré les intérêts de la France aux siens, pour l'élection d'un roi de Pologne, le pape l'abandonna à la haine, & aux ressentimens de plusieurs personnes de la faction d'Allemagne; soit qu'il craignît de se brouiller avec Maximilien, soit qu'il se fût laissé prévenir par quelques envieux, qui lui avoient persuadé que Commendon faisoit le réfer-

mateur, & qu'il s'étoit mêlé de censurer les actions de Sa Sainteté dans les commencemens de son pontificat.

Ce grand homme souffrit l'une & l'autre de ces injustices avec beaucoup de confiance. Il soutint vigoureusement ses droits contre le cardinal Farnèse ; & il s'acquitta toujours de toutes les fonctions de sa dignité avec tant de force, tant de prudence & tant de connoissance des affaires étrangères, qu'il n'y avoit personne dans le sacré college qui fût plus estimé pour sa vertu & pour sa vie réglée. Les avis qu'il proposa dans les assemblées particulières des cardinaux, ou dans le consistoire, avoient toujours je ne fais qu'à de plus grave & de plus libre que ceux des autres.

Ceux qui avoient voulu lui faire perdre un peu de son crédit, en lui suscitant un grand adversaire, lui attirèrent, sans y penser, de très-puissans & de très-fidèles amis. Car deux cardinaux très-considérables par leur naissance, par leur autorité & par celle de leurs parens, s'étant brouillés avec Farnèse par je ne fais quelles raisons d'émulation & de jalousie, se joignirent à Commendon. C'étoit Louis d'Est de Ferrare, & Ferdinand de Medicis Florentin, frères de deux princes souverains, qui eurent tant d'estime & tant d'amitié pour lui, qu'ils s'accordèrent pour le faire pape. Ils engagèrent dans leur parti Alexandre Sforze, Flavie Ursin & Marc Altaëms, qui étoient les plus puissans de tous les cardinaux.

En effet, le bruit ayant couru que le pape Gregoire étoit d'ingereusement malade, le cardinal d'Est, qui vivoit en grand prince, qui étoit très-libéral, qui avoit un talent particulier à s'insinuer dans les esprits, qui par ses bons offices & par ses bienfaits avoit engagé toute la ville, & la plus grande partie de ses collègues d'entrer dans ses intérêts, & qui étoit protecteur & chef de la faction de France, fit une ligue très-forte pour Commendon, tant pour l'estime qu'il avoit pour lui, qu'à la recommandation du roi Henri III. Toute l'affaire avoit été si bien concertée, que si le pape fût mort, Commendon auroit été élu infailliblement. Mais Gregoire revint de cette maladie, & Commendon mourut quelques années après. Avant que de parler de sa mort, il ne sera pas hors de propos de parler de quelques-unes de ses inclinations.



C H A P I T R E X V I I.

L'esprit & la conduite du Cardinal Commendon.

L eut dès son enfance une gravité, & un air sérieux, qu'il conserva toute sa vie. Dans son jeune âge, on ne le vit jamais jouer avec ses compagnons, ni faire aucune action de jeunesse. Lorsqu'il fut un peu plus avancé, il fit habitude avec des personnes de grande réputation & de grande expérience, évitant les festins, les jeux, la comédie & tous les autres divertissemens, qui servent d'occupation aux jeunes gens. Il n'eut jamais beaucoup de gaieté, & l'on ne le vit rire que rarement; mais il avoit une raillerie fine, & quelquefois un peu forte.

Il se servoit de certaines ironies délicates & spirituelles, qui touchoient agréablement ses amis, & qui piquoient quelquefois très-sensiblement ceux qui l'avoient irrité. Il n'eut pas sur ce sujet toute la retenue qu'on eût espéré d'un homme si grave & si modéré: car ayant l'esprit vif & la repartie prompte, il avoit de la peine à réprimer ce premier feu. D'où vient que se laissant emporter à son génie, il offensa plusieurs personnes par des reparties pleines d'esprit, mais un peu trop aigres & trop piquantes. Il étoit beaucoup plus doux & plus affable qu'il ne paroissoit: & comme il avoit un air un peu trop sérieux & trop sévère avec ceux qui ne le connoissoient pas, il étoit très-commode & très-honnête à tous ceux qui avoient quelque affaire à traiter avec lui; & il avoit tant de soin de rendre à chacun les civilités qu'il lui devoit, qu'il alloit presque jusqu'à la superstition sur ce sujet.

Pour la discipline & les pratiques de la religion chrétienne, il les observoit avec beaucoup de pureté & beaucoup d'exactitude. Il célébroit la sainte messe fort souvent & fort dévotement. Il exigeoit de ses domestiques, qu'ils allassent souvent à confesse, & qu'ils approchassent des autels, pour recevoir cette hostie pure & sainte qu'il leur administroit lui-même ordinairement: & lorsqu'ils étoient malades, il leur rendoit tous les devoirs de la charité chrétienne, & il n'épargnoit rien de tout ce qui pouvoit leur

être nécessaire pour la santé du corps , ou pour le salut de l'ame.

Mais cet homme , qui mena toujours une vie si pure & si innocente ; qui eut tant d'estime & tant de tendresse pour ceux qui s'attachoient à l'étude des choses divines & aux saintes maximes de l'évangile , & qui n'aimoit rien tant que la modestie : cet homme , dis-je , si réglé , ne pouvoit souffrir l'orgueilleuse affectation de certains faux dévots , qui s'attachent à des apparences extérieures , plutôt qu'à l'essence de la piété ; qui ne cherchent que l'approbation des hommes qu'ils trompent , & qui aiment mieux passer pour gens de bien que de l'être véritablement. Par cet artifice & par ces grimaces de religion & d'honnêteté , qu'ils n'ont que sur le visage , ils tâchent d'acquérir des biens & des honneurs ; & cachent si adroitement leurs intentions , qu'on diroit qu'ils ne cherchent que la gloire de Dieu , lorsqu'ils ne pensent qu'à leurs intérêts. Ils évitent le faste & la dépense plutôt par cupidité , que par modestie ; & couvrant leur avarice des apparences d'une honnête frugalité , ils veulent qu'on les prenne pour des gens réglés , & qui se contentent de peu lorsqu'ils travaillent à se rendre riches par leurs épargnes. Il méprisoit & il blâmoit dans les rencontres ces dévots de mauvaise foi : & il disoit souvent que la religion ne consistoit pas dans cet extérieur dissimulé , ni dans cette vaine ostentation de piété ; mais dans une grande pureté d'esprit , & dans une sainte conformité des sentimens de l'ame avec les actions & avec le culte extérieur que nous rendons à Dieu.

Les esprits les plus médifans & les plus jaloux de sa gloire , ne nioient pas qu'il ne fût très-éloigné de toute sorte de volupté. Quelques-uns mêmes lui reprochoient qu'ils ne jouissoit pas assez des plaisirs honnêtes ; & prenoient sa continence & son application aux choses sérieuses , pour une espèce de chagrin & d'insensibilité. Ceux qui l'ont connu long-temps , & qui l'ont vu dans son domestique , peuvent assurer qu'il se réjouissoit quelquefois avec ses amis , d'une manière fort gaie & fort agréable : mais ils ne l'ont jamais vu descendre à aucune sorte de plaisir , qui pût être soupçonné de légèreté ou de délicatesse , ou qui fût tant soit peu contre la bienfaisance , non pas même à des divertissemens qu'il permettoit quelquefois aux autres ;

soit que ce fût un effet de son tempérament & de son naturel austère ; soit que ce fût une sainte obstination de ne rien relâcher de sa vertu.

Il ne s'étoit jamais plu à la chasse ; mais il aimoit à se promener à cheval dans les bois & dans les forêts , & à monter jusqu'au sommet des plus hautes montagnes , sans s'étonner de la difficulté des chemins. Il considéroit toutes les situations différentes des lieux , jusques à fatiguer & à ennuyer tous ceux qui l'accompagnoient. Il est vrai qu'il ne trouvoit pas mauvais qu'on le quittât ; mais il continuoit toujours de marcher jusqu'à ce qu'il eût contenté sa curiosité. Il prit plaisir toute sa vie d'aller plus vite que ses palefreniers & ses valets de pied , & lorsqu'il les avoit lassés , il s'en réjouissoit avec un peu d'intempérance.

Il étoit naturellement prompt ; & s'il ne se fût modéré , il auroit été fort emporté. Mais ce n'est pas la moindre louange qu'on puisse lui donner , que celle d'avoir su réprimer ces mouvemens naturels de colère , & de s'être rendu maître de son esprit. Pour les inimitiés & les querelles , il ne les poussa jamais , quelque sujet qu'il en eût ; mais il les soutint vigoureusement. Il rendit toujours de bons offices auprès des souverains pontifes , à tous ceux qui furent ses collègues dans les emplois & dans les ambassades ; & il les loua , lors même qu'ils tâchoient de le décrier par jalousie.

Par cette modération , il remporta souvent lui seul la gloire , qui lui étoit commune avec les autres. Il avoit un peu trop d'obstination & d'aigreur contre ceux qui lui résistoient. Il étoit inflexible ; & quoiqu'il eût un grand fond d'équité , on l'auroit plutôt poussé à faire même un peu d'injustice , qu'à rendre justice par force & contre son gré. Il n'y avoit ni intérêt , ni raison , ni autorité , ni considération qui pût le toucher en ces occasions. D'où vient que pour des choses de peu d'importance , & dont il ne se fût pas mis en peine sans la résistance qu'il trouvoit , il se fit quelquefois de grandes affaires , & il s'exposa à de grands dangers. Mais lorsqu'on lui cédoit , & qu'on agissoit par prières , il étoit si doux & si traitable , qu'il relâchoit volontiers de son droit,





CHAPITRE XVIII.

La fermeté contre les Grands

LORSQUE Commendon , qui n'étoit encore qu'évêque , visita toute l'Allemagne pour exhorter les princes & les prélats de cette nation , à venir au concile de Trente , il demeura quelque temps chez l'électeur de Brandebourg. Ce prince avoit embrassé les opinions de Luther ; & les docteurs de cette secte se trouvoient à tous les repas ; soit qu'ils eussent accoutumé de l'entretenir des choses de la religion ; soit qu'ils craignissent que le nonce n'ébranlât son esprit par ses discours. L'un d'eux , nommé Abdias , après quelques jours de conversation , étoit devenu plus hardi ; & comme la présomption est ordinairement attachée à l'hérésie , il avoit lâché mal à propos quelques paroles injurieuses à l'église romaine , disant qu'elle avoit été de tout temps ennemie de l'Allemagne , & qu'elle y avoit causé de grands désordres.

Alors Commendon , quoiqu'il fût dans le palais du prince , entre les mains des hérétiques , reprit sévèrement cet homme. Non-seulement il lui reprocha son audace , mais encore il lui prouva , par plusieurs endroits de l'histoire , que les papes avoient toujours eu grand soin de la gloire & de l'accroissement de l'Allemagne ; & se tournant après vers le prince , *Pourquoi m'arrétai-je* , lui dit-il , *à l'histoire ancienne ? Vous avez dans votre famille une preuve de ce que je dis. A qui devez-vous cet honneur que vous avez d'être un des électeurs de l'empire ? De qui tenez-vous ce privilège qui vous élève au-dessus de tant d'autres princes d'Allemagne ? N'est-ce pas du Souverain Pontife ?* Le prince qui étoit fort doux & fort civil , fut touché de ce discours , se leva , & ôtant son chapeau , par respect , *Je l'avoue* , dit-il , *& je veux que mes enfans & toute ma postérité en conservent une reconnoissance éternelle.* Puis s'adressant au docteur Luthérien : *Cet évêque vous a repris , ce me semble , avec raison* , lui dit-il , *car il ne faut jamais rien dire qui puisse faire quelque peine à nos hôtes. Voyez-vous le courage & la fermeté de cet esprit , qui ne craint rien , lorsqu'il s'agit de soutenir les intérêts & la dignité de l'église Ro-*

maine? Qu'auroit-il fait, si vous eussiez été dans Rome, puisqu'il n'a pu souffrir ce mot dans mes états & dans ma maison?

Lorsqu'il fut envoyé légat en Allemagne par le pape Pie V, vers l'empereur Maximilien, il passa par Inspruk. Ferdinand, frère de l'empereur, qui commandoit en ce pays-là, n'alla point au-devant de lui quand il arriva; ne le conduisit pas quand il partit; & ne lui rendit aucun de ces honneurs, que la civilité, la coutume, le mérite & la dignité de légat exigeoient de lui; soit qu'il fût occupé à traiter quelques princes d'Allemagne qui étoient venus chez lui; soit qu'il ne fit pas réflexion à ce qui se pratique en ces occasions. Quelques mois après, Commendon revenant de sa légation & passant de Vienne en Italie, il fut obligé de passer par Inspruk. Il apprit que Ferdinand avoit dessein de réparer sa négligence passée. Néanmoins il arriva avant le jour dans cette ville, où l'on ne l'attendoit que le lendemain; & sans s'arrêter, il alla loger dans un monastère, à une demie lieue de-là.

Ferdinand envoya d'abord des gens pour le prier de venir prendre un appartement dans son palais, & pour lui faire des excuses de ce qu'on ne lui avoit pas rendu les honneurs qui lui étoient dus, à cause de son arrivée imprévue. Le légat leur répondit, qu'il étoit résolu de demeurer dans ce monastère, & de continuer son voyage après diné, qu'il les prioit de rendre grâce à leur maître, & de le saluer de sa part. Ferdinand, qui ne vouloit pas qu'on crût qu'il manquoit de respect pour le Saint Siège, ni d'estime pour un cardinal d'un mérite extraordinaire, qui avoit de la fierté, & qui prétendoit être traité avec les mêmes cérémonies que les princes, craignit de passer pour incivil. Il monta donc à cheval, & vint avec une grande suite trouver le légat au monastère où il étoit descendu. Il demeura plusieurs heures avec lui, & tâcha de l'apaiser par toute sorte d'honnêtetés. Alors Commendon lui témoigna aussi toute sorte de civilité & d'amitié. Ainsi Ferdinand se repentit de l'avoir négligé; & ils se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre.

Il s'avoit fort bien tenir son rang; & il n'y avoit ni faveur ni crainte qui pût l'obliger à céder ce qui étoit dû à sa dignité. Après que le duc d'Anjou eut été élu roi de Pologne, & que le fils de l'empereur eut été exclus, les ennemis de Commendon & les ambassadeurs mêmes, qui étoient

bien aînés de faire tomber sur quelqu'un la haine de ce *peu* fit, l'accusèrent d'avoir eu plus d'inclination pour la France que pour l'Allemagne : le succès donnoit sujet de le croire ainti. L'empereur se plaignit des mauvais offices que Com-mendon lui avoit rendus, soit qu'il le crût effectivement, soit qu'il voulut bien trouver un prétexte, pour couvrir son irresolution & sa négligence.

Ce prince en témoigna tant de ressentiment, que sachant qu'il revenoit de Pologne, il lui fit écrire par Jean Delfin, évêque de Toricelle, nonce du pape en Allemagne, qu'il se gardât bien de passer, non-seulement par Vienne, ou étoit sa cour, mais encore par l'Autriche. Il y avoit des chemins aussi courts & aussi commodes pour s'en retourner en Italie : & ceux qui l'accompagnoient, l'exhortoient de passer par la Bohême, & lui représentoient que le duc de Bavière l'avoit prié de venir se reposer quelques jours chez lui; qu'il falloit craindre la colère de l'empereur; que l'Autriche étoit une province ennemie des légats du pape, & révoltée contre l'église.

Mais il crut qu'il ne devoit pas obéir à l'empereur en cette occasion; & que ce seroit avouer ce qu'on lui reprochoit, & témoigner quelque lâcheté, s'il se détournoit dût chemin qu'il avoit résolu de prendre. Il alla, non-seulement droit à Vienne, mais il y demeura trois jours dans un couvent du faubourg, pour y solenniser la fête de tous les Saints. Il fut visité de plusieurs personnes de qualité, & de tous les ambassadeurs qui étoient à Vienne : & afin qu'on ne crût pas qu'il avoit perdu l'affection qu'il avoit eue pour le service de l'empereur, il lui fit demander par le nonce Delfin, s'il vouloit qu'il eût l'honneur de le voir, & de le saluer. L'empereur évita cette entrevue; & le légat partit sans qu'on lui eut fait aucune injure; ou qu'on eût dit aucune parole indiscrette qui pût l'offenser.

Lorsqu'il fut de retour en Italie, il eut un procès très-fâcheux contre un des plus puissans cardinaux de la cour de Rome; & il soutint son droit avec sa fermeté ordinaire. Le pape Pie V, lui avoit donné une riche abbaye aux environs de Véronne, vacante par la mort d'André Cornelle. Le cardinal Alexandre Farnèse prétendoit qu'elle lui appartenoit : mais sous le pontificat du pape Pie, il avoit été convaincu de fraude & de confidence; & craignant la

févérité du jugement, il avoit juré qu'il abandonnoit absolument cette affaire.

Après la mort de ce pape, il obtint de Grégoire XIII, qui lui avoit succédé, la permission de recommencer le procès; non qu'il eût aucune juste prétention, mais pour se venger du jugement qu'on avoit prononcé contre lui, dont il se sentoit fort offensé. Commendon ne s'étonna point; il se défendit vigoureusement contre un homme puissant par ses biens & par son crédit, & l'on ne put jamais l'obliger de recommander ses intérêts au pape, qui se déclaroit presque ouvertement contre lui. Il espéroit toujours que sa constance & la justice de sa cause, auroient autant de pouvoir que le crédit de son adversaire; & il ne voulut pas même qu'on rendit à Sa Sainteté des lettres que le roi de France avoit écrites de sa main en sa faveur.

Ce cardinal Farnèse étoit neveu de Paul III, qui s'étoit rendu fort illustre par sa politique & par sa grande sagesse; & qui auroit mérité des louanges éternelles, s'il eût employé ses grandes qualités pour le bien public, plutôt que pour la fortune de son fils & de ses neveux: en quoi il se ménagea si peu, qu'au lieu qu'il pouvoit s'acquérir de l'honneur & de la réputation, en gouvernant sagement l'état ecclésiastique, il s'attira la haine de tout le monde, en ruinant les affaires publiques pour établir celles de sa famille. Avant qu'il fût cardinal, il avoit eu un fils naturel, nommé Pierre-Louis, à qui il donna d'abord la principauté de Camerino, quoique les peuples de ce pays, qui s'étoient rangés sous la domination de l'église Romaine, ne voulussent relever que du Saint Siège. Il le fit ensuite seigneur de Castro & de quelques autres bourgs voisins. Enfin il le fit duc de Parme & de Plaifance, villes que Jules II. avoit autrefois reprises sur des rois qui s'en étoient emparés, & qu'il avoit fortifiées, afin qu'elles fussent comme des barrières qui arrêtaient toutes les nations barbares qui pouvoient descendre des Alpes. En donnant ces deux villes à son fils, il lui redemanda Camerino, comme pour dédommager l'église, & se moquant des jugemens des hommes, il fit mettre dans l'acte de possession: Que ce n'étoit pas un don qu'il faisoit à son fils; que c'étoit un échange qu'il estimoit très-avantageux à l'église.

Je ne veux point passer ici sous silence l'opiniâtreté du

cardinal Grimani, qui fut une espèce de révolte injurieuse au pape, mais avantageuse à l'état, si elle eût eu quelque succès. Ce cardinal, qui commandoit en qualité de légat dans ces deux villes, désapprouva si hautement le dessein du pape, qu'ayant eu ordre de les remettre entre les mains de Pierre-Louis, il refusa long-temps d'obéir; & protesta devant Dieu & devant les hommes, que s'il eût eu dix mille écus d'or pour lever quelques troupes, & pour jeter une garnison suffisante dans ces deux places, il n'auroit jamais obéi; qu'il auroit fait arborer sur les plus hautes tours l'étendard de l'église Romaine, & qu'il auroit défendu & gardé ces deux villes pour le premier pape qui auroit été élu.

Quoiqu'il en soit, Paul III éleva son fils à un si haut point de fortune, que Charles V & Henri II, qui étoient les deux plus grands princes de la chrétienté, ne dédaignèrent pas son alliance: car Océave Farnèse, fils de Louis, épousa Marguerite, fille naturelle de l'empereur; & Horace, frère d'Océave, épousa Diane, fille naturelle du roi de France. Le pape voulut donner à ces dames un train & un équipage proportionné à sa dignité & à leur naissance. Il fit des profusions & des dépenses extraordinaires; & il porta si loin son ambition & son espérance, qu'il travailla à faire tomber dans sa famille le duché de Milan, pour lequel l'empereur & le roi de France se faisoient une très-cruelle guerre. Il eut bien la hardiesse de sonder là-dessus l'esprit de Charles V, dans le temps de l'entrevue qu'il eut avec lui à Crémone.

Dès les premiers jours de son pontificat, il donna le chapeau à Alexandre, troisième fils de Pierre-Louis; à Ascagne Sfortia, fils de Constance sœur du même Louis; & peu de temps après, à Ranuce frère d'Alexandre, quoique le plus âgé des trois n'eût pas encore quinze ans. Il leur donna les plus riches bénéfices de l'église, & les plus belles charges de l'état. Il fit Alexandre vice-chancelier, Ascagne grand camérier, & Ranuce grand pénitencier. Sur-tout, il eut tant de soin de la fortune d'Alexandre; il le combla de tant de richesses; il lui donna tant de charges; il lui fit tant de créatures, en n'accordant aucune grâce qu'à sa recommandation, en lui donnant la disposition de toutes les grandes abbayes, & en ne conférant aucun bénéfice considérable

dérable à ses amis, qu'à condition qu'ils le lui résigneroient s'ils venoient à mourir ; que toutes les personnes de la cour espéroient de recevoir des bienfaits de lui, ou lui étoient obligés de ceux qu'elles avoient déjà reçus. Ainsi toute la ville dépendoit en quelque façon de lui ; & notre siècle n'a point vu d'homme plus riche ni plus puissant.

Ce fut avec ce cardinal que Commendon eut ce grand procès, qui dura plus de deux ans. Les esprits étoient échauffés de part & d'autre. Farnèse, du temps de Pie V, parlant à Commendon, lui avoit dit avec beaucoup d'animosité, qu'il ne devoit pas tant se prévaloir de la faveur ; que tous les temps ne se ressembloient pas, non plus que les pontificats. Commendon lui avoit répondu, que ce qu'il disoit étoit fort vrai, & que les petits-fils d'un Pape, qui avoit autrefois gouverné l'église, en pouvoient savoir plus de nouvelles que les autres. Cette réponse avoit fort piqué Farnèse, qui avoit naturellement beaucoup de fierté.

Mais ce qui lui paroissoit plus insupportable, c'étoit que Commendon, qu'on avoit sollicité & prié même plusieurs fois de s'accommoder, n'avoit jamais voulu entendre à aucune proposition d'accommodement avec lui. De sorte qu'un ami de Farnèse lui ayant représenté qu'il devoit terminer une affaire qui n'étoit pas fort honorable, & qui faisoit de la peine à une personne d'un grand mérite & d'une grande réputation, il répondit avec indignation : Il me traite comme s'il étoit le cardinal Farnèse.

Les amis de Commendon le pressoient aussi de finir une si fâcheuse affaire, & lui représentoient qu'il ne tenoit qu'à rendre une visite au cardinal Farnèse ; que la moindre civilité le toucheroit ; que s'il pouvoit se faire cette petite violence, il se mettroit en repos pour le reste de ses jours. Mais il leur répondit, qu'il mourroit plutôt que de faire cette soumission ; qu'il n'avoit pas demandé son abbaye, & qu'il ne la rendroit jamais que par force ; qu'il n'avoit pas voulu en parler même au Pape, qu'on pouvoit dire être l'auteur de cette injustice, puisqu'il la souffroit ; & qu'il n'étoit pas résolu d'aller faire le suppliant dans le palais Farnèse.

Il faisoit instruire ses Juges par ses domestiques, de l'état de l'affaire. Il les faisoit prier par ses amis & par des personnes d'autorité, de rendre justice, & de considérer la cause & non la faveur. Il ne sollicita jamais lui-même ; ce que

Farnèse , qui étoit si élevé & si puissant , ne dédaignoit pas de faire : tant la colère & l'avarice avoient abaissé cette ame vaine. Commendon eut toujours cette retenue , de ne l'offenser par aucune de ses actions ou de ses paroles ; ne jugeant pas qu'il fut d'un homme de bien , & d'un homme modeste , tel qu'il étoit , de pousser les inimitiés jusqu'à l'excès. Il se contenta de soutenir son droit avec beaucoup de soin , & toutefois avec tant de modération , qu'on connoissoit qu'il surpassoit autant son adversaire en prudence & en modestie , que son adversaire le surpassoit en richesses & en crédit.

Farnèse enfin se lassâ de la persévérance de Commendon. soit qu'il se désistât de sa cause , soit qu'il s'aperçût que cette affaire lui attiroit la haine de la plupart des Cardinaux , il fit quelques propositions d'accommodement ; & par l'entremise du cardinal Alexandre Sfortia & du cardinal Nicolas Caëtan , ce procès fut terminé par l'autorité du Pape ; & toute la ville fut confirmée dans l'opinion qu'elle avoit de la fermeté & du courage de Commendon dans ces rencontres difficiles.



CHAPITRE XIX.

Sa coutume de ne se justifier jamais lorsqu'on l'accusoit injustement.

S'IL s'apercevoit que quelqu'un s'éloignât de lui , ou par quelque soupçon mal fondé , ou par l'artifice de ses envieux , on ne l'eût jamais obligé de le détromper ou de se justifier. Le pape Paul IV , eut une tendresse de père pour lui ; & l'on crut qu'il avoit dessein de lui donner le chapeau à la première promotion. Il l'appela d'abord pour le faire son secrétaire , & l'envoya quelque temps après vers l'Empereur & vers tous les princes d'Italie. Il rendit si souvent des témoignages publics de sa fidélité , de son esprit & de sa vertu , que personne ne doutoit qu'il n'eût dessein de l'élever au cardinalat.

La guerre étant déclarée entre le Pape & les Espagnols , il fut envoyé à Venise pour engager les Vénitiens à joindre leurs forces à celles du Souverrain Pontife. Quelques

envieux persuadèrent aisément au cardinal Charles Carafe de ne souffrir pas qu'on élevât ce jeune homme, qui avoit de la hardiesse & de la fermeté, qui auroit de la peine à se soumettre, & qui alloit être bientôt aussi avancé que lui dans la faveur, s'il étoit une fois Cardinal. Les mœurs honnêtes & chastes de Commendon, n'étoient déjà que trop suspectes à Carafe, qui menoit une vie fort déréglée. Ce Cardinal étant donc prévenu contre lui, l'accusa d'avoir eu des liaisons secrètes avec les Espagnols, & d'avoir sollicité foiblement la République de Venise.

Lorsque Commendon fut de retour à Rome, il fut les mauvais offices qu'on lui avoit rendus, & l'erreur où étoit le Pape. Il lui étoit facile de faire connoître son innocence; toutes les entrées lui étoient ouvertes, s'il eût voulu s'en servir, ses amis l'exhortoient de rendre compte à Sa Sainteté de toute sa conduite; il refusa toujours de le faire, se consolant sur son innocence, & connoissant que le Pape n'agissoit que par les conseils & par la volonté de ses parens.

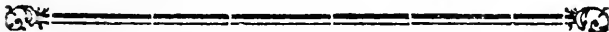
Lorsqu'il étoit Nonce en Pologne, il fut toujours fort considéré du roi Sigismond Auguste. Il avoit toutes les entrées libres en tout temps, & toutes les fois qu'il vouloit. Le Roi le faisoit souvent venir chez lui, & lui communiquoit les affaires les plus importantes du royaume, & ses affaires mêmes domestiques. Il se plaisoit à sa conversation; il écoutoit ses avis; il élevoit aux premières charges ceux qu'il lui avoit recommandés. Quelques-uns prirent de là sujet de le calomnier: & comme le Roi souhaitoit avec passion de répudier la Reine sa femme, & rouloit dans son esprit ces desseins, dont nous avons parlé, ils firent courir le bruit que Commendon étoit d'intelligence avec le Roi pour son divorce, & jetèrent malicieusement ces soupçons dans l'esprit de la Reine & de l'Empereur son frère; en sorte que César-André Dudits évêque de Cinq-Eglises, & le comte de Cerbach, qui étoient ses ambassadeurs auprès du roi de Pologne, pour l'affaire de sa sœur, eurent ordre de se défier du Nonce, & de ne lui rien communiquer de tout ce qui pouvoit regarder la Reine. Les ambassadeurs s'étant souvent trouvés avec lui, avoient eu plusieurs conversations sur divers sujets, & ne lui avoient jamais dit un seul mot des affaires pour lesquelles ils étoient envoyés.

Comme on s'aperçut qu'ils avoient le même soupçon ; que la Reine lui avoit avoué qu'elle avoit eu : & quoiqu'il eût dissipé lui seul cet orage , soit en détournant le Roi d'une si fâcheuse résolution , soit en réprimant ceux qui l'entretenoient dans ses passions , toutefois il ne dit jamais un mot aux ambassadeurs pour se justifier , & ne leur parla jamais des affaires de la Reine. Il ne prit aucun soin de désabuser l'Empereur , jusqu'à ce que les ambassadeurs ayant été informés de la vérité , le vinrent trouver , & lui rendirent des lettres que l'Empereur lui écrivoit de sa propre main , par lesquelles il louoit sa prudence & sa piété ; & le remercioit des bons offices qu'il avoit rendus à sa sœur , à lui & à toute la maison d'Autriche ; quoiqu'il fût très-persuadé qu'il avoit agi par des principes de religion & de conscience , & non par aucuns motifs d'intérêt , ou par aucune considération humaine. Depuis ce temps les ambassadeurs ne firent rien sans sa participation.

Lorsqu'il fut de retour à Rome , après sa dernière légation , comme l'Empereur étoit fort irrité contre lui , parce qu'il étoit persuadé qu'il avoit appuyé les intérêts de la France , au préjudice des siens , le Pape , qui savoit la vérité des choses , & qui devoit justifier la conduite de son légat , l'abandonna ; & de peur d'être suspect lui-même , il fut bien aisé de faire tomber tous les soupçons sur Commençon : de sorte que l'empereur Maximilien & Philippe roi d'Espagne , qui avoit beaucoup de crédit , & peut-être plus qu'il ne falloit , dans la cour de Rome , firent éclater en plusieurs rencontres leurs ressentimens contre lui. Ses amis lui conseillèrent de ne point négliger une affaire si importante , & de produire les ordres secrets qu'il avoit reçus , tant pour apaiser ces princes irrités , que pour se venger du Pape qui l'abandonnoit , après avoir servi si utilement. Mais on ne put jamais l'obliger de se justifier sur le sujet de la diète de Pologne : ce qui lui auroit été fort aisé. Il se contenta de dire qu'il n'avoit pas été ambassadeur des Rois , mais légat du Pape ; qu'il avoit rendu compte de ses actions à Sa Sainteté , & qu'il ne se mettoit pas fort en peine de ce que les autres en pouvoient dire. Qu'il ne falloit pas causer un désordre public , pour faire connoître une injustice particulière qu'on lui faisoit ; ni commettre le Pape avec les deux plus puissans Princes de la chrétienté , quoique Sa Sainteté

ne lui rendit pas toute la justice qu'il en devoit attendre. Qu'au reste on auroit sujet de le soupçonner d'être ambitieux, ou intéressé, s'il s'empressoit à se rendre agréable à ceux qu'il n'avoit point offensés. Qu'on ne sauroit s'excuser, sans faire croire qu'on a failli; & que quand on a failli, on ne doit point s'excuser.

Il ne se repentit point de sa constance : car comme le temps découvre toujours la vérité des choses, ces Princes reconnurent enfin l'un & l'autre l'innocence de Commendon; lui écrivirent des lettres très-obligeantes, & lui donnèrent des témoignages d'une très-sincère amitié. Le roi d'Espagne lui demanda depuis, un os du bras de saint Philippe, pour mettre dans une église qu'il faisoit bâtir en l'honneur de cet Apôtre. Commendon avoit apporté d'Allemagne cette sainte relique. Elle lui avoit été donnée à Trèves avec plusieurs autres, par des ecclésiastiques qui avoient soin de l'église de saint Matthieu. Il la fit enchâsser dans une boîte d'argent, & l'envoya au Roi, qui la reçut avec beaucoup de piété, de respect & de reconnoissance.



CHAPITRE XX.

Le désintéressement de Commendon.

COMME il ne faisoit point de profusion de ses biens, aussi ne toucha-t-il jamais à ceux des autres. Dans les grands emplois qu'il eut dans les pays étrangers, il fit paroître par tout une grande modération & une pureté de vie inviolable. Non-seulement il fut désintéressé; il voulut encore que tous ses gens le fussent. Quoiqu'il eût un pouvoir beaucoup plus ample que les Papes n'ont accoutumé d'en donner aux autres légats, à cause de son exactitude & de sa probité, qu'on avoit si souvent éprouvées, il n'en usa jamais pour ses intérêts; & ni lui, ni ses officiers ne reçurent jamais rien pour toutes les expéditions de la Daterie.

S'il étoit quelquefois obligé pour l'exemple & pour l'observance des lois, d'avoir quelque sévérité, il renvoyoit toutes les amendes aux églises ou aux hôpitaux. S'il pouvoit découvrir que quelqu'un de ses domestiques eût reçu quel-

ques présens pour quoi que ce fût dans les provinces, il le chassoit ignominieusement de sa maison; & il n'étoit pas moins irrité contre ceux qui avoient donné, que contre ceux qui avoient accepté. Ils ne l'obligeoient jamais davantage, que lorsqu'ils refusoient les présens; & il récompensoit, autant qu'il pouvoit, ceux qui avoient fait ces pertes honnêtes. Ainsi il se fit craindre, & il se fit aimer de ses domestiques, qui avoient soin de leur réputation, & de celle de leur maitre. Il en fit un jour une expérience, qui lui fut très-agréable.

Au retour d'une de ses ambassades, il passa chez un archevêque très-riche & très-puissant, & qui savoit que Commendon avoit soupçonné sa foi & sa religion, à cause des grandes liaisons qu'il avoit avec les hérétiques. Ce prélat, ou pour couvrir ses sentimens présens, ou pour se justifier du passé, affecta de le recevoir dans son palais avec une magnificence extraordinaire. Il lui rendit tous les honneurs, & toutes les civilités dont il se put aviser; & lorsqu'il le vit prêt à partir, il lui offrit des vases d'argent fort bien travaillés, le suppliant avec obstination de les recevoir. Il fit offrir au même-temps des présens à tous les domestiques qui le suivoient, selon l'état & selon la fortune de chacun; mais il ne s'en trouva pas un seul, non pas même des derniers officiers de sa maison, qui voulût prendre ce qu'on lui offroit. Commendon fut extrêmement satisfait de voir que les mœurs de ses domestiques s'étoient formées sur les siennes; & que la libéralité ambitieuse de son hôte, n'avoit tenté l'avarice d'aucun des siens.

Il donna de grandes preuves de son désintéressement: car pouvant s'enrichir sans injustice en très-peu de temps, il aima toujours mieux acquérir de la gloire, que du bien, dans tous ses emplois. J'en rapporterai seulement ici deux exemples.

Lorsqu'il fut en Allemagne pour la convocation du concile, étant arrivé chez Joachim de Brandebourg, qui est un des électeurs de l'Empire, & qui étoit de la secte des luthériens, ce Prince le reçut avec beaucoup de magnificence, & le voyant sur le point de partir, il voulut lui faire des présens dignes de lui. Il lui présenta quatre chevaux les plus beaux de son écurie, plusieurs vases d'argent, deux coupes de vermeil doré d'une grandeur extraordinaire fort bien

travaillées, propres à servir dans les festins solennels de cette nation, & une montre très-précieuse, faite par un des plus excellens ouvriers d'Allemagne. Il ajouta cinq cents écus d'or, & lui témoigna fort obligeamment, qu'il favoit les grandes dépenses qu'on faisoit ordinairement lorsqu'on voyageoit loin de son pays. Commendon ne voulut rien prendre de tout ce qu'on lui offroit; & comme l'Electeur le pressoit & lui témoignoit que ce refus étoit une espèce de mépris, il l'assura qu'il ne recevroit pas ses présens, mais qu'il lui en auroit toute sa vie l'obligation.

Dans le temps qu'il partit de Pologne, après avoir été fait Cardinal, pour s'en retourner en Italie, le roi Auguste jugeant qu'il seroit honteux de laisser sortir de son royaume une personne d'un si grand mérite, & qui avoit rendu de si grands services à l'état, sans lui avoir fait quelques présens, lui envoya par Pierre Miscow évêque de Plosko, qui étoit un des principaux prélats de Pologne, un brevet de deux mille écus de pension, signé de sa main, & scellé de son sceau, payable en deux termes. Dans ce brevet le Roi exposoit qu'il n'avoit pas manqué jusqu'à ce jour d'occasion de témoigner sa reconnoissance à un si grand homme; mais qu'il n'avoit jamais voulu recevoir ce qu'il lui avoit offert. Commendon, quoique le présent fût petit, & peu proportionné à sa nouvelle dignité, renvoya le brevet au Roi par le même évêque, avec de très-humbles actions de grâces; jugeant qu'il étoit glorieux de mériter les présens des Rois, mais qu'il étoit encore plus glorieux de les refuser. Mais le Roi en écrivit au Pape; & lui fit ordonner par Sa Sainteté de recevoir cette pension. Ainsi la libéralité du Roi, & le désintéressement du légat parurent admirablement.

Ces exemples d'intégrité furent d'autant plus admirés & loués des étrangers, que nous étions auparavant décriés parmi eux sur le sujet de l'intérêt. L'on a cru même que ç'avoit été une des principales raisons de la séparation des peuples d'avec l'Eglise Romaine, que l'avidité honteuse & la fardide avarice de ceux, qui ayant été envoyés pour les retenir dans la foi & dans les devoirs de la piété chrétienne, n'avoient songé qu'à leurs propres intérêts: ce qui avoit extrêmement décrié les ministres de la cour de Rome. Commendon par sa conduite pure & désintéressée, ôta

toutes ces impressions fâcheuses de l'esprit des peuples chez qui il fut.



CHAPITRE XXI.

Son extérieur, sa maladie, sa mort.

L avait la taille moyenne & droite ; la démarche grave, sans être lente ; le visage agréable, sur lequel on voyoit une honnête gravité ; le teint fort brun, mais frais & fleuri, les joues presque toujours vermeilles ; les cheveux noirs & épais ; les yeux noirs, vifs, perçans & pleins de feu ; le nez un peu élevé, & qui avoit un petit mouvement, dont on pouvoit s'apercevoir lorsqu'il sourioit ; les oreilles petites ; les dents rares & assez menues, en sorte que sur la vieillesse à peine sortoient-elles hors de la gencive d'en bas ; le corps assez bien proportionné, & d'un tempérament fort sain & fort vigoureux. Il mangeoit & buvoit fort peu, & toujours fort vite, & avec beaucoup d'avidité. Il n'aimoit pas les ragouits, ni la délicatesse dans ses repas ; & il se contentoit des viandes les plus communes. Il avoit le sommeil si à commandement, qu'il s'endormoit & s'éveilloit toujours à l'heure qu'il avoit destiné.

Il eut toute sa vie beaucoup de fanté : & quoiqu'il eût parcouru presque toutes les provinces de l'Europe en des saisons très-rigoureuses, il supporta toutes les incommodités & toutes les peines de ses voyages, sans paroître jamais ni abattu, ni fatigué. Il n'eut jamais la fièvre, ni aucune maladie violente, qui l'obligeât à garder le lit. Il étoit sujet de temps en temps à une espèce d'évanouissement, qui lui prenoit particulièrement lorsqu'il voyoit du sang, ou quelque plaie ouverte ; ou lorsqu'il avoit quelque grande inquiétude & quelque grand chagrin dans l'esprit. Mais dès qu'on le secouoit un peu, ou qu'on lui jetoit de l'eau froide, il revenoit, sans avoir rien perdu de sa force & de sa vigueur.

Cela fit qu'il négligea ce mal, & qu'il ne voulut pas même le faire connoître aux médecins, ne soupçonnant pas qu'il pût être dangereux. Il sentit pourtant que cette maladie croissoit avec l'âge, & qu'au lieu qu'elle n'arrivoit qu'en cinq ou six ans une fois, elle devenoit plus fréquente,

&

& plus forte : toutefois elle ne diminuoit encore ni ses forces, ni sa fanté. Mais cette humeur maligne gagnant insensiblement le cerveau, faisoit plus d'impression sur l'esprit que sur le corps ; & affoiblissoit peu à peu sa mémoire. Tous ses domestiques étoient étonnés de voir qu'il n'étoit presque plus le même. Ce changement d'esprit, de tempérament, de mœurs étoit visible, & la cause ne l'étoit pas. Il devenoit tous les jours plus chagrin & plus incommode. Lorsqu'il avoit quelque fantaisie, il ne savoit plus se modérer, & l'on ne pouvoit le retenir. Toutes ces grandes qualités qui l'avoient rendu si illustre, commencèrent à s'évanouir & à se flétrir, & cet esprit si vif devint tous les jours plus pesant.

Les médecins firent de grandes consultations ; mais les remèdes qu'ils lui donnèrent, irritèrent le mal, au lieu de le soulager. Car cette humeur se développa, peu de temps après, avec tant de violence qu'il en perdit la parole & la respiration. Il demeura long-temps insensible, & presque mort, sans qu'on pût le faire revenir, ni par le fer, ni par le feu, tant ses sens étoient accablés ; jusqu'à ce que ce venin secret venant à se dissiper de lui-même, il reprit la force & le sentiment

Depuis ce temps-là, il n'eut plus aucune liberté d'esprit. Cette partie de l'ame, qui est la gardienne de toutes les autres, se perdit peu à peu ; & sa mémoire, qui avoit été admirable, fut si affoiblie, qu'il s'oublioit lui-même aussi bien que les autres. Comme on reconnut qu'il étoit plus incommode lorsqu'il étoit seul, on lui donna des gens pour le garder, qui tâchoient de l'entretenir lorsqu'il étoit plongé dans ses rêveries. Pour lui, il n'auroit jamais commencé à parler, mais il prenoit le discours commencé ; & il parloit très-long-temps, redisant toujours les mêmes choses. Il n'eût jamais abandonné une matière, si on ne lui en eût proposé une autre. Il s'arrêtoit toujours sur les dernières choses qui avoient été dites, sans se souvenir des précédentes. Il ne laissoit pas d'observer quelque ordre, lorsqu'il racontoit quelque chose ; sa conversation avoit même encore quelque pointe & quelque agrément ; les termes étoient propres, & bien liés ; les sentimens étoient justes ; il entremêloit même des railleries & des bons mots, où il en falloit : mais il revenoit toujours à ce qu'il avoit déjà dit.

Il passa près d'une année en cet état pitoyable, où ses amis ne le pouvoient voir sans un extrême déplaisir. Ils se souvenoient de cette gravité, de cet esprit, de cette éloquence, de cette connoissance de tant de belles choses, qui rendoient sa conversation très-agréable; & voyant ce grand changement, à peine pouvoient-ils retenir leurs larmes.

Enfin nous le fimes conduire à Padoue dans une litière; tant pour ôter à la ville de Rome un si triste spectacle, que parce que nous avions encore quelque espérance de guérir son mal. Là il fut quelque temps en repos; il essaya plusieurs remèdes; & il mourut cinq mois après, le 25 Décembre 1584, à la soixantième année de son âge.

C'étoit le jour de Noël. Il avoit assisté à la messe avec beaucoup de piété, & il alloit se mettre à table; mais tout à coup il sentit une grande foiblesse & il tomba à la renverse. On le porta sur son lit, où il demeura le reste de ce jour & la nuit suivante, sans donner aucune marque de vie & de sentiment, sinon qu'il se rouloit avec une violence, & des convulsions étranges. Le jour d'après, à la même heure qu'il étoit tombé, il mourut, roulant les yeux, & tournant la bouche d'une manière terrible & pitoyable.

C'étoit le genre de mort qu'il avoit toujours appréhendé: & je me souviens que parlant un jour du sentiment de Jules César, qui craignoit les maladies lentes, & qui aimoit mieux mourir soudainement, il souhaita de ces maladies longues & douces, qui laissent toute la liberté des sens & de la raison, & qui donnent le temps aux malades de se disposer à la mort, & de tâcher de se mettre en la grâce du Seigneur par l'usage des sacremens, & par les derniers devoirs de la piété chrétienne.

Il alléguoit souvent sur ce sujet ce sentiment de saint Augustin, que quelque juste & quelque saint qu'on puisse être, on ne doit sortir de ce monde, qu'avec une grande douleur d'avoir offensé Dieu, & de ne l'avoir pas servi avec toute l'ardeur & toute la fidélité qu'il mérite.

Son corps fut porté sans aucune pompe dans l'église des pères Capucins, comme il l'avoit ordonné par son testament; & il fut enterré dans un tombeau simple, & sans ornement.

F I N.





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--	--	--



CE

